DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

III

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par le P. J.-B. SAINT-JURE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES VRAIES ÉDITIONS DE L'AUTEUR

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I Cor., xvi, 22.)

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

TOME TROISIÈME

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, 38, rue Saint-Sulpice

BOURGUET-CALAS, SUCCESSEUR

PROPRIÉTÉ

DE

LA CONNAISSANCE

ET DE L'AMOUR

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAPITRE XI

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT QUE L'ON AIME TOUT CE QUI EST A LUI

I. L'amour de Notre-Seigneur fait aimer tout ce qui est à lui. — II. Ses images. — III. Ses fêtes. — IV. Son nom, le nom sacré de Jésus.

I. Parmi les pouvoirs qu'a l'amour, les sages nous apprennent et l'expérience nous montre, qu'il a celui d'incliner non-seulement l'aimant à avoir de la bonne volonté et de la complaisance pour l'aimé, mais encore pour tout ce qui lui appartient. Qui aime quelque chose, dit Plotin, aime conséquemment tout ce qui a de l'alliance et de la liaison avec elle; ainsi vous voyez de bon œil et vous chérissez les enfants du père que vous aimez. Et Théodoret, rendant raison du pèlerinage que Pierre de Galatie, très-saint anachorète, fit

en Judée, dit que ce fut pour l'amour qu'il portait à Notre-Seigneur (in Philoth., cap. 9); parce que c'est le propre, ajoute-t-il, de ceux qui ont de l'amour, de voir avec plaisir et contentement non-seulement la personne qu'ils aiment, mais encore leur maison, leurs habits et leur chaussure. C'est pourquoi l'épouse du Cantique aime son époux, et même son ombre, et dit qu'elle lui était très-agréable (Cant., 2, 3). Et les Juifs dans leur captivité avaient de si fortes passions pour leur temple, quoiqu'il eût été détruit, « qu'ils en aimaient même les ruines et la poussière » et les préféraient aux superbes palais de Babylone. Pour cela David dit : « Placuerunt servis tuis lapides ejus » (Psal. 101, 15), et d'autres traduisent : « dilexerunt, « deperierunt » (Apud Lorin).

II. D'après cela, tout homme qui aime véritablement Notre-Seigneur a de l'inclination et de l'amour pour toutes les choses qui sont à lui, sans en exclure une seule. Ainsi il aime ses images et par-dessus toutes les autres, parce qu'elles sont de lui et qu'elles le lui représentent. C'est une grande consolation, disait sainte Thérèse, de voir les images de Notre-Seigneur que nous aimons, et je voudrais les voir de tous les côtés où je tourne les yeux. En quelle chose meilleure et plus désirable pourrions-nous les employer qu'à regarder les portraits de celui qui nous aime tant ?

III. De plus, il aime ses fêtes et les célèbre avec une dévotion particulière, car il sait qu'il lui rend en cela de l'honneur et lui donne un plaisir nouveau, parce que ses combats, ses victoires, ses vertus et ses mystères y sont représentés et remis en mémoire, qu'il lui témoigne par là qu'il en fait estime, qu'il se met en état de recevoir leurs fruits et l'application de ses mérites. Notre-Seigneur y prend un singulier contentement, tant pour lui, parce qu'il sera par ce moyen connu et aimé davantage, que pour nous, car, à cause

de l'extrême affection qu'il nous porte, il désire ardemment notre bien.

Or, la façon de célébrer dignement ses fêtes sera de s'y préparer quelques jours auparavant par la lecture et la considération attentive des mystères qu'elles contiennent, par des actes de foi, d'admiration, d'adoration, de glorification, et la pratique des autres vertus, surtout de celles que Notre-Seigneur a exercées dans ce mystère dont on fait la solennité : aux mystères douloureux, se remplissant de leur amertume ; aux joyeux, goûtant leurs joies; et aux uns et aux autres, produisant les actes conformes et propres pour émouvoir ces affections; en ceux-là, l'acte de foi, croyant que nous sommes cause de ces maux que Notre-Seigneur endure, la contrition de nos péchés, la demande du pardon, le propos de l'amendement, l'humilité et quelques pénitences corporelles; en ceux-ci, se plongeant dans de saintes délices, avec les actes de complaisance, de jubilation, de louange, d'action de grâces, d'espérance, et avec des supplications ardentes à Notre-Seigneur qu'il nous donne les vertus qu'il a pratiquées en ce mystère particulier, et un soin de les imiter. Après la fête, il faudra s'entretenir durant quelques jours dans ces mêmes sentiments.

IV. De plus, il aime son nom, le nom sacré de Jésus, par-dessus tous les noms. Ceux, dit saint Chrysostome, qui sont épris d'un grand amour, chérissent les simples noms de ceux qu'ils aiment, et s'enflamment quand ils les entendent, comme il le montre des habitants d'Antioche, à qui il parlait, pour le nom de Saint Mélétius, leur évêque, qu'ils aimaient passionnément. Aimant Notre-Seigneur, nous devons aimer son nom, et tout au rebours des Juifs perfides qui, transportés de haine et de rage contre lui, quand ils lisent le nom de Jésus dans l'Ancien Testament, l'égratignent avec les ongles et se donnent un soufflet de dépit, disant :

« Deleatur memoria ejus : Que son nom soit effacé du « souvenir des hommes. » Oh ! à Dieu ne plaise ; mais que ce nom sacré soit gravé par le burin de l'amour pour jamais dans la mémoire et dans les cœurs de tous les hommes : « Nomen tuum et memoriale tuum in « desiderio animæ, » dit Isaïe (cap. 26, 8).

Ainsi saint Julien, anachorète, et saint François fondaient en larmes, ou le lisant, ou en l'entendant prononcer. Le premier, au rapport de saint Ephrem, l'effaçait, dans les livres où il le trouvait, par l'abondance des larmes qu'il répandait dessus. Et saint Bonaventure raconte du second : « Nomen Jesu cùm « exprimeret vel audiret, jubilo quodam repletus inte- « rius, totus videbatur exterius alterari, ac si mellifluus « sapor gustum, vel harmonicus sonus ipsius immu- « tasset auditum (cap. 10 ejus Vitæ) : Quand il nom- « mait ou entendait le nom sacré de Jésus, son cœur « venait à s'épanouir et son âme entrait en jubilation ; « de sorte qu'il en était même extérieurement tout ému « et altéré, comme s'il eût eu du miel sur sa langue « ou si une excellente musique eût frappé ses oreilles. » Saint Bernardin de Sienne le prêchait par les villes, par les villages et partout avec une ferveur incroyable (Sur., 20 maii), et à la fin de ses prédications il le montrait au peuple dans un tableau écrit en grande lettres d'or et couronné de rayons, et se mettant à genoux il l'adorait avec une singulière dévotion. Je ne sais si ce saint homme n'avait point appris cette affection extraordinaire pour ce nom vénérable de sa vertueuse tante Barthélemie, qui l'avait nourri et qui, après le décès de son mari, était entrée dans la religion de Saint-Augustin, où elle avait vécu plusieurs années dans les jeûnes, les prières et une grande austérité. Cette sainte femme entendant proférer aux prédicateurs le nom de Jésus, en était très-vivement touchée et ne pouvait se contenir qu'elle ne le redît plusieurs fois

avec des élans et des témoignages d'une affection extrême; et quoiqu'elle fût très-sage et très-prudente, elle semblait néanmoins parfois être hors de soi et avoir comme perdu le sens au seul souvenir de ce saint nom, qu'elle avait toujours au cœur et à la bouche, lui chantant des louanges. Et que dirai-je de l'invincible martyr saint Ignace qui, dans les tourments et les horribles supplices par lesquels l'empereur Trajan attaqua sa constance, ne cessa jamais de prononcer le très-saint nom de Jésus; et interrogé pourquoi il le faisait, il répondit qu'il portait ce nom écrit en son cœur, et qu'à cause de cela il ne pouvait s'empêcher de le dire et le redire incessamment : ce qui se trouva véritable, car après sa mort, le cœur lui ayant été ouvert, on y vit écrit en lettres d'or : « Jesus Christus! » Mais celui qui les passe tous est saint Paul, comme aussi il les a tous surpassés par l'amour de Notre-Seigneur. Ce divin apôtre dans les quelques épîtres qu'il nous a laissées, quatorze, et pas très-longues, répète le nom de Jésus deux cent dix-neuf fois, et celui de Christ quatre cent une fois.

Les saints ont eu raison d'aimer si ardemment le nom sacré de Jésus; c'est le nom de Notre-Seigneur : c'est assez aux âmes aimantes pour l'avoir en affection; mais il est pour nous une vive source de mille biens, ce qui de plus nous y oblige. « Oleum effusum « nomen tuum, dit l'épouse (Cant., 1, 2) : Votre nom « est une huile répandue. » A ces mots s'écrie saint Bernard : « O nomen benedictum! o oleum usque-« quaque effusum? quousque! de cœlo in Judæam, « et indè in omnem terram excurrit, et de toto orbe « clamat Ecclesia : Oleum effusum nomen tuum (Ser. « 15 in Cant.) : O nom béni! ô huile répandue et ré-« pandue partout? Et jusqu'où, je vous prie! du ciel « dans la Judée, et de la Judée par tout le monde; de « sorte que l'Eglise crie de tous les coins du monde : « Votre nom est une huile répandue; » oui, répandue,

puisqu'il n'a point seulement arrosé le ciel et la terre, mais qu'il a percé jusqu'aux enfers, afin que les anges et les âmes bienheureuses là-haut dans le ciel, les hommes vivant ici-bas sur la terre et tous ceux qui sous terre sont en purgatoire ou en enfer, fléchissent le genou, comme dit l'Apôtre, au saint et adorable nom de Jésus, et que tous disent : Votre nom est une huile répandue. C'est vrai, c'est une huile : « Oleum « lucet, pascit, ungit, fovet ignem, nutrit carnem, « lenit dolorem, lux, cibus, medicina : L'huile éclaire, « nourrit, oint; elle fait luire la lampe, elle nourrit « notre corps, elle calme la douleur, et se rend ainsi « lumière, nourriture et médecine. » Le saint nom de Jésus fait tout cela. Annoncé par la prédication, il éclaire les esprits et, comme un grand flambeau allumé au milieu du monde, illumine toutes les nations de la terre. C'est une viande exquise et nourrissante : « Annon toties confortaris, quoties recordaris? « Quid æquè mentem cogitantis impinguat? quid ita « exercitatos reparat sensus, virtutes roborat, vegetat « mores bonos atque honestos, castas fovet affectiones? « Aridus est omnis animæ cibus, si non oleo isto per- « funditur; insipidus est, si non hoc sale conditur : « si scribas, non sapit mihi, nisi ibi legero Jesum; « si disputes aut conferas, non sapit mihi, nisi sonue- « rit ibi Jesus; Jesus mel in ore, in aure melos, in « corde jubilus : Ne vous sentez-vous point autant « de fois réconforté que vous vous souvenez de ce saint « nom? Qu'est-ce qui engraisse tant et met dans un « tel état de santé l'âme qui y pense? qu'est-ce qui « refait autant les sens abattus par le travail, enracine « les vertus, accroît l'honnêteté des mœurs, donne « et conserve des affections chastes? Toute viande est « sèche à l'âme, si elle n'est trempée dans cette huile; « elle est sans saveur, si elle n'est assaisonnée de ce « sel; tout ce que vous écrivez ne revient point à

« mon esprit, si je ne lis le nom de Jésus dans vos « écrits ; si vous discutez, si vous conférez, toutes vos « discussions et toutes vos conférences ne me plaisent « point, si je n'y entends nommer Jésus. Jésus donne « le goût à tout ; il est du miel à la bouche, une mé- « lodie à l'oreille et une jubilation au cœur. » — « Sed « est et medicina : tristatur aliquis nostrûm ? veniat « in cor Jesu, et inde saliat in os, et ecce ad exor- « tum nominis lumen, nubilum omne diffugit, redit « serenum : Il sert encore de médecine. Quelqu'un « d'entre nous est-il triste et ennuyé ? que le sacré « nom de Jésus lui vienne au cœur, et du cœur à la « bouche, et il verra à la prononciation de ce nom « poindre aussitôt la lumière dans son âme, les téné- « bres s'écarter et la sérénité revenir. » Quelqu'un se trouve-t-il en péril, se voit-il investi du démon et de ses ennemis, qui par toute sorte d'assauts tâchent de le perdre ? qu'il invoque ce nom salutaire et puissant, et il sentira incontinent le secours et verra ses enne- mis prendre la fuite et tous leurs efforts rendus inutiles. C'est ce que le dévot saint Bernard dit du sacré nom de Jésus. Les Hébreux veulent nous persuader que Moïse mit à mort l'Egyptien qui outrageait de coups un Israélite, non avec une épée, mais avec le nom tétragramme de Dieu, qu'il ne fit que proférer contre lui, et que depuis il exécuta ces grands prodiges qui épouvantèrent toute l'Egypte avec cette baguette mémorable qui prenait sa force du même nom de Dieu qui y était gravé. Nous ne sommes pas obligés de les croire, mais l'expérience ne nous permet point de douter que l'on ne fasse des merveilles et que l'on ne remporte des victoires signalées sur le monde et sur les démons avec le seul nom de Jésus. Ainsi saint Abra- ham, anachorète très-saint et très-renommé, pour en choisir un entre mille, ne présentait à toutes les tenta- tions, à toutes illusions et à tous les spectres des dia-

bles pour les chasser, que ce nom sacré, et disait, à ce que raconte saint Ephrem : « Nomen Domini mei et « Salvatoris Jesu Christi, quem dilexi et diligo, mihi « validissimus murus est : Le nom de mon Sei- « gneur et Sauveur Jésus-Christ, que j'ai aimé et que « j'aime, m'est comme une muraille très-forte et im- « pénétrable pour me mettre à couvert de tous leurs « traits. »

C'est pourquoi, considérant tout ceci, nous devons grandement l'aimer et le chérir et le prononcer souvent, mais toujours avec révérence, avec foi, avec dévotion et avec amour, priant Notre-Seigneur qu'il nous soit effectivement ce que son nom signifie. Le vénérable père Lefèvre, premier et très-digne compagnon de notre père saint Ignace, avait en ceci un excellent exercice digne d'être suivi. Il portait tant d'honneur au très-saint nom de Jésus, qu'il ne le nommait jamais témérairement et ne le prononçait qu'avec une attention pleine de dévotion et de tendresse ; et lorsqu'il l'avait à la bouche, il suppliait le Père éternel qu'en considération de cet adorable nom, il lui plût de regarder des yeux de sa miséricorde tous ceux qui, vivant encore sur terre, ou détenus dans les flammes du purgatoire, avaient besoin de son assistance ; qu'il daignât de plus se souvenir de tous les mérites de son Fils et de tant de saints désirs que sa charité, tandis qu'il était mortel, avait conçus du salut et de l'avancement spirituel de tous les hommes.

SECTION UNIQUE

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

I. Ses paroles. — II. Le livre des Evangiles. — II. Exemples. — IV. La sainte Vierge. — V. Tous les élus. — VI. Tous les hommes.

I. D'ailleurs, l'amour de Notre-Seigneur fait que celui qui en est touché aime grandement toutes les

paroles qui sont sorties de sa bouche divine, non-seulement parce qu'elles sont véritables et enseignent une sainte et céleste doctrine, mais avec un sentiment particulier, parce qu'elles viennent de lui, et dans cette vue il les aime et les honore. Bien que toutes les paroles que le roi fait dire à ses peuples soient paroles d'autorité souveraine, qui méritent le respect et l'obéissance, celles néanmoins qu'il leur dit lui-même prennent dans sa bouche un certain éclat et certains rayons de majesté que les autres n'ont point, qui les rendent encore plus agréables et dignes d'une plus haute estime et d'une plus profonde révérence. Tout ce que la suprême vérité, le Fils de Dieu, a annoncé par ses prophètes et par ses autres organes, doit être reçu de nous avec un grand honneur et un grand amour; mais nous devons encore rendre un honneur plus grand à ce qu'il lui a plu de nous dire par lui-même.

II. Et ainsi entre tous les livres de la sainte Bible, nous devons principalement chérir et priser les quatre Evangiles : « Inter omnes divinas auctoritates, dit « saint Augustin, quæ sanctis litteris continentur, « Evangelium meritò excellit (lib. 1 de consensu « Evangel., c. 1) : Entre toutes les saintes lettres, les « Evangiles excellent et ont à bon droit la préfé- « rence. » C'est, dit saint Basile, la pièce la plus riche et l'accomplissement des autres Ecritures; parce qu'ils contiennent les paroles qui sont immédiatement émanées de la bouche de la Sagesse incarnée, paroles de vie et maximes de la plus sublime science qui fut jamais; parce que dans les autres livres saints ce ne sont en quelque sorte que les serviteurs qui parlent, mais dans les Evangiles c'est le maître qui enseigne; là ce ne sont que les étoiles qui luisent, ici c'est le soleil qui éclaire.

III. D'après cet esprit, les saints ont toujours aimé

singulièrement et par-dessus tout ce livre divin, et nous pouvons dire avec vérité que leurs écrits ne sont que l'Évangile expliqué, comme leur vie n'a été que l'Évangile pratiqué. Saint Barnabé, apôtre, portait toujours l'Évangile de saint Matthieu, qu'il avait transcrit de sa main, pendu au cou sur sa poitrine, et il voulut le porter encore de cette façon après sa mort, dans le tombeau. Saint Épiphane avait continuellement le livre des Evangiles dans la main ou sur son cœur, le lisant incessamment, même sur la mer et au plus fort de la tempête, et quand il fut sur le point de rendre l'âme, il se le mit sur l'estomac. Saint Augustin le tenait en tout temps et en toute sorte d'occupations, quand même il prenait quelque récréation et donnait quelque relâche à son esprit. Sainte Cécile, qui aimait si ardemment le Fils de Dieu, avait coutume de le porter sur son cœur, comme un sacré talisman d'amour. Et cet autre, qui le baisait tendrement et respectueusement et l'avait baisé mille et mille fois. Sainte Théophile, vierge de grande qualité, d'une singulière beauté et enflammée d'affection envers Notre-Seigneur, l'avait toujours dans son sein, et sous la persécution de Dioclétien, conduite dans un lieu infâme pour y perdre et l'honneur et la foi, elle tira son livre et se mit à le lire pendant que son époux lui envoya du ciel un ange sous la figure d'un jeune homme beau et éclatant de lumière pour la défendre et conserver sa pureté dans ce repaire immonde. Le pieux empereur Théodose le Jeune portait aux saints Évangiles une telle vénération et un tel amour, qu'il les transcrivit magnifiquement, comme il écrivait très-bien, tous quatre de sa main en lettres d'or. Et aux conciles, quelle révérence et quelle soumission leur rendait-on ? On les mettait au milieu de l'assemblée sur un trône royalement décoré, tous les Pères les respectant et les honorant comme le Fils de Dieu, de qui

ils tenaient la place. C'est ce qui se fit aux conciles généraux d'Ephèse et de Florence.

Certainement, c'est avec grand sujet qu'ils ont fait tout cela, et l'âme qui aime sincèrement Notre-Seigneur n'a pas beaucoup de peine à le croire et à le faire. Imitons-les par principe de cet amour, et, dans la noblesse et la perfection de cet esprit, faisons grand cas de toutes les paroles que Notre-Seigneur a dites; aimons et révérons par-dessus tous les livres celui des Evangiles, et apprenons-en ce que nous pourrons. Pline le Jeune raconte que sa femme, portée d'une affection extrême envers lui, lisait ses harangues et les apprenait par cœur, qu'elle chantait les vers qu'il avait faits, tant de la voix que sur le luth : « Non arti-« fice aliquo docente, dit-il, sed amore, qui magister « est optimus : Non pour avoir été instruite d'aucun « homme, mais seulement par l'amour, qui est un ex-« cellent maître. » Alphonse, roi d'Aragon, étant grièvement malade, et les médecins ne sachant comment le guérir, prit tant de contentement à lire l'histoire de Quinte-Curce, que la seule lecture de ce livre le remit en santé. Prenons ainsi plaisir à lire, à apprendre et à dire souvent les paroles de notre Sauveur et les sacrés oracles qui sont sortis de cette bouche adorable. Puisons dans ce livre divin nos conseils, nos résolutions, nos exercices et les règles de toute notre vie; que ce soit le flambeau qui nous éclaire et le guide qui nous conduise. Le bienheureux père François de Borgia, troisième général de notre compagnie, étant encore séculier et vice-roi de Catalogne, avait ordinairement sur lui le Nouveau Testament, qu'il lisait, et où il prit les étincelles de cet ardent amour qu'il porta à Dieu et les semences de ce parfait mépris qu'il fit depuis de toutes les grandeurs du monde. Mais ce qu'on rapporte de l'abbé Bisarion est mémorable : Ce saint homme pour toutes richesses n'avait qu'une

robe, un petit manteau, et le livre des Evangiles qu'il portait toujours sous le bras; mais c'était encore trop pour l'affection qu'il avait pour la pauvreté et pour la charité ardente dont il brûlait envers son prochain; c'est pourquoi, comme un jour il vit un mort sans suaire, il l'ensevelit dans son manteau, et, remarquant un peu plus loin un pauvre fort mal couvert, il lui donna sa robe, de sorte qu'il demeura tout nu, n'ayant plus que son livre. Un seigneur qui le connaissait, passant par là, étonné de le voir en cet état, lui demande qui l'avait ainsi dépouillé; lui, sans autre compliment, tire les Evangiles de dessous son aisselle et, les lui montrant, lui dit : Voilà ce qui m'a dépouillé : il ne lui restait plus que son livre ; encore fallut-il s'en défaire. Une autre fois il aperçut un pauvre qui était en grande nécessité, il vendit son livre et lui en donna le prix : le disciple du saint abbé, nommé Dulas, ne voyant plus ce livre, lui demande avec quelque émotion ce qu'il en avait fait ; à quoi le saint répondit gracieusement : Ne vous fâchez point, mon frère, si je ne l'ai plus ; pour lui obéir, je l'ai vendu, parce qu'il me disait incessamment : Vends ce que tu as et donne-le aux pauvres.

IV. De plus, celui qui aime Notre-Seigneur a un grand et tendre amour pour la glorieuse vierge Marie, parce que c'est sa mère, et par conséquent la personne du monde qui lui touche de plus près, qui l'a conçu, l'a enfanté, l'a allaité et l'a nourri ; parce qu'il l'aime infiniment et plus que tout le reste des créatures ; tant parce qu'elle est aussi la plus aimable, à cause des souveraines perfections de la nature, de la grâce et de la gloire dont elle est ornée, et qui la relèvent inestimablement par-dessus tout ce qu'il y a de créé au ciel et sur la terre, que parce qu'elle est sa mère qui lui a donné son humanité et rendu toutes les assistances et tous les services qui lui ont été possibles. Notre-Sei-

gneur donc aimant et honorant sa sainte mère plus que tout le reste du monde, le parfait amateur de Notre-Seigneur, qui prend tous ses sentiments et toutes ses affections, en fait de même. Et à vrai dire, quelle épouse sage et aimante n'aimera la mère de son époux, attendu que c'est elle qui lui a donné l'être et a mis au monde l'objet de son amour? « Ma-« trem Domini nostri Jesu Christi, dit saint Bonaven-« ture de saint François, incredibili complectebatur « amore, eo quod Dominum majestatis fratrem nobis « effecerit, ac per eam simus misericordiam consecuti : « Ce très-saint homme avait une affection incroyable « pour la sainte Vierge, parce qu'elle avait rendu le « Seigneur de majesté notre frère, et que par son « moyen nous avons obtenu miséricorde. »

Et sur ce point il est à remarquer que quiconque veut s'avancer notablement dans l'amour de Notre-Seigneur, doit avoir une dévotion très-spéciale à sa sainte mère, et la prier souvent qu'elle lui obtienne ce grand don. Sans doute elle le fera, parce qu'elle a tout pouvoir auprès de lui, et que le plus grand service qu'on lui peut rendre et le plus sensible plaisir qu'on lui peut causer, est d'aimer son Fils, comme nous voyons les mères désirer naturellement que leurs enfants soient connus, aimés et chéris, et se trouver bien aises quand on le fait, et souvent plus que si c'était à elles-mêmes que l'on rendît ces témoignages de bonne volonté. Ainsi Notre-Dame, comme mère et le modèle des bonnes et affectueuses mères, souhaite ardemment qu'on aime son Fils Notre-Seigneur, et qu'on l'aime plus qu'elle-même, comme elle l'aime aussi incomparablement plus que soi, et elle ressent des complaisances et des joies inexplicables pour tout l'amour et pour tous les honneurs qu'on lui rend. L'honneur du Fils est le bonheur de

V. En outre, celui qui aime Notre-Seigneur aime tous les saints et tous les prédestinés, anges et hommes, tant parce que Notre-Seigneur les aime et les honore, que parce qu'ils sont et seront à jamais les riches conquêtes de ses victoires, le sujet de ses contentements, les trompettes de ses louanges et les éternels instruments de son service et de sa gloire.

VI. Et en général il aime tous les hommes d'un vrai et sincère amour; mais comme cet amour est de très-grande conséquence, et contient plusieurs points absolument nécessaires à l'acquisition parfaite de celui de Notre-Seigneur, et au bon règlement de notre vie, nous allons en parler plus au long.

CHAPITRE XII

DE LA CHARITÉ DU PROCHAIN; SES EXCELLENCES

I. L'amour du prochain vient de l'amour de Dieu. — II. Nous pouvons aimer notre prochain de quatre manières. — III. L'amour du prochain est un commandement de Notre-Seigneur. — IV. C'est le caractère du chrétien. — V. La marque de sa prédestination.

Voulant parler de la charité du prochain, je ne puis mieux en entamer le discours que par ses excellences, qui nous seront, si nous les considérons attentivement, des motifs puissants pour l'affectionner et l'exercer.

I. Premièrement, je dis que l'amour du prochain, suivant la doctrine de saint Thomas et des théologiens, prend son origine de la même source que l'amour de Dieu. « Idem numero est habitus caritatis, dit ce « soleil de l'école, à quo uterque actus elicitur, et unus « idemque, scilicet Deus, in quem uterque dirigitur, « quia propter Deum et Deus et proximus diligitur. « Cùm ergò proximus diligitur propter Deum, solus « Deus diligitur propter seipsum. Aristoteles, ubi

« unum propter alterum, utrobique unum tantùm (2, « 2, q. 25, a. 1; Opusc., 61, cap. 2) : C'est une même « habitude de charité qui produit l'amour de Dieu et « celui du prochain, et c'est vers la même fin que ces « deux amours tendent, parce que c'est pour la consi- « dération de Dieu que l'on aime Dieu et le prochain ; « aimant donc le prochain, non à cause du prochain, « mais à raison de Dieu, il est clair que Dieu seul en « cet amour du prochain est aimé pour lui-même, selon « la maxime d'Aristote, qui dit que si une chose se fait « pour le respect d'une autre, il n'y a proprement en « cela qu'une chose et non deux. » Saint Grégoire le Grand dit excellemment sur ce même sujet : « Sunt « duo isti amores duæ quædam partes, sed unum « totum est ex utrisque compositum; duo annuli, sed « catena una; duæ actiones, sed una virtus; duo « opera, sed una caritas; duo apud Deum merita, sed « unum sine alio inveniri impossibile est (7 Moral., « c. 10) : Ces deux amours de Dieu et du prochain sont « bien deux parties, mais elles composent un même « tout; deux anneaux, mais elles font une même « chaîne; deux actions, mais elles procèdent d'une « même vertu; deux œuvres, mais elles reconnaissent « une même charité pour principe; et enfin deux façons « de mériter devant Dieu, mais dont l'une ne peut être « sans l'autre. » Disons encore que ce sont comme deux flammes qui s'élèvent d'un même feu, comme deux ruisseaux qui coulent d'une même fontaine, comme deux branches poussées sur une même tige, et comme deux jumeaux conçus et enfantés par la même mère.

II. Mais pour mieux entendre ceci, il est à remarquer que nous pouvons aimer notre prochain de quatre manières bonnes et louables; trois ont du rapport avec Dieu. La première est de l'aimer, parce qu'il est fait pour le service de Dieu, à qui par sa vertu et par ses œuvres il donne de la gloire, et ainsi il lui est utile.

En effet, par le même principe que nous aimons la fin, nous aimons les moyens qui y conduisent; en ayant de l'affection pour notre ami, nous en avons conséquemment pour son esclave, parce qu'il lui apporte du profit; car désirant nécessairement son bien, puisque nous faisons profession de l'aimer, il faut ensuite que tout ce qui lui en cause nous soit agréable. La seconde est de l'aimer, parce que c'est l'image de Dieu, qui participe hautement à ses excellences, et en qui par conséquent Dieu se retrouve. Ainsi, l'amour que nous portons à quelqu'un fait que nous l'aimons en tout où nous le voyons, et que nous chérissons ses enfants, parce qu'il est en eux, et que comme ses portraits animés ils le présentent à nos yeux. La troisième, parce que Dieu l'aime infiniment, car l'amour change, comme nous avons dit souvent, l'aimant en l'aimé et lui fait prendre ses affections et ses sentiments. La quatrième est de l'aimer précisément à cause de sa vertu et de ses perfections naturelles ou surnaturelles, qui le rendent un digne objet de notre amour. Les trois premières façons d'aimer notre prochain sont des fruits et des effets de la charité théologique et de l'amour de Dieu, puisqu'elles ont Dieu pour vue, et que par elles nous aimons Dieu dans le prochain. La quatrième ne vient pas d'une si noble source : « Non enim per « caritatem, dit le Docteur angélique, diligimus in « proximo nisi Deum (2, 2, q. 103, a. 3); car par la « charité théologique nous n'aimons en notre prochain « que Dieu; » mais elle coule d'une autre, d'une vertu morale, que l'on nomme amitié.

D'ici il faut inférer, comme une conclusion certaine et infaillible, que qui aime Dieu aime toujours son prochain, et que le feu de la charité brûlant un cœur de l'affection de Notre-Seigneur porte sa flamme jusque sur les hommes; l'un ne va pas sans l'autre; ils sont toujours et partout inséparables. Ainsi saint Jean dit

en son épître canonique : « Si quis dixerit quo-
« niam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax
« est (1 ep., 4, 20) : Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu,
« et n'aime pas néanmoins son frère, mais a de l'a-
« version de lui, c'est un menteur, » et il se flatte d'une opinion fausse. Et non-seulement l'amour de Dieu est la cause de celui du prochain; mais, de plus, c'est sa mesure, comme l'amour du prochain est la marque de celui de Dieu, par laquelle on connaît à quel degré on le possède. Ces deux amours sont comme ces deux célèbres jumeaux, nés et morts le même jour, touchés conjointement de mêmes passions, joyeux ensemble et tristes ensemble, sains en même temps et en même temps malades, et, comme l'on dit des fleuves du Nil et de l'Inope, qu'ils croissent et décroissent au même jour et à la même heure. Sainte Catherine de Gênes disait que le moyen de savoir combien on aime Dieu, était de voir combien on aime son prochain, que de là on devait l'apprendre. Saint Dorothée nous donne là-dessus une belle comparaison, prise des lignes et du centre : Plus les lignes tirées de la circonférence du cercle s'approchent du centre, plus elles s'approchent et s'avoisinent entre elles; au contraire, plus elles se retirent du centre, plus elles s'éloignent les unes des autres. Telle est la nature de la charité, dit ce saint, plus nous sommes joints et unis à Dieu par amour, plus étroitement le sommes-nous ensemble; et moins nous avons d'amour pour Dieu, moins en avons-nous les uns pour les autres. En effet, comme de deux branches portées sur un même arbre, l'une ne peut croître que l'autre ne profite, parce que c'est une même séve qui les nourrit toutes deux : ainsi l'amour de Dieu ne saurait recevoir d'accroissement, que celui du prochain ne s'en ressente, puisque c'est un même esprit qui les anime.

III. Secondement, je dis que la charité du prochain

est un commandement de Notre-Seigneur : « Hæc « mando vobis, ut diligatis invicem (Joann., 15, 17) : « Je vous commande de vous aimer les uns les autres; » je vous donne cela comme un commandement auquel je vous oblige, et non comme un conseil que je laisse à votre liberté. Ce qui rend ce commandement très-considérable, c'est premièrement qu'il vient de la chose la plus douce et la plus gracieuse du monde, à savoir, de l'amour; d'où saint Bernard l'appelle : « Edictum « dulce, suave præceptum (Serm. 14, in cæna Do- « mini) : Edit doux, précepte plein de suavité. » Secondement, qu'il le réitéra par trois fois dans un même discours : « Hæc autem mandati repetitio, mandati « commendatio est, dit saint Augustin (Tract. 83 in « Joannem) : Cette répétition fut pour nous le recom- « mander davantage. » Troisièmement, c'est le temps auquel il le fit : il allait souffrir la mort, lorsqu'il fit ce mystérieux sermon de la cène, dont même il employa une bonne partie à exciter de diverses façons, et avec des paroles très-affectueuses et très-tendres, ses disciples à cet amour mutuel. Saint Augustin (Tract. ult. in 1 epist. Joann.) appuie sagement là-dessus : comme si un malade, à l'extrémité et près d'expirer, ralliant tout ce qui lui reste de forces, appelle ses héritiers pour les charger de quelque chose et les prie instamment de la faire, il donne un évident témoignage que cette chose lui est extrêmement chère; de même Notre-Seigneur étant sur le point de partir de ce monde, et dans cette conjoncture avertissant, recommandant et pressant ses disciples, et même leur donnant un commandement très-exprès de s'entr'aimer, montre clairement qu'il a grandement à cœur cet amour réciproque et qu'il en désire ardemment l'exécution. Quatrièmement, il l'appelle commandement nouveau : « Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, « sicut dilexi vos (Joann., 13, 34) : Je vous donne un

« commandement nouveau de vous entr'aimer comme « je vous ai aimés. » Il l'appelle nouveau, parce qu'ayant été donné aux Juifs, et étant grandement déchu et comme tout à fait aboli parmi eux, il le donne de nouveau, il le remet en sa perfection et l'établit comme le fondement de sa loi nouvelle, qu'il fait une loi d'amour. Il l'appelle nouveau, c'est-à-dire, en termes de l'Ecriture sainte, excellent, parce qu'il commande la plus noble et la plus parfaite de toutes les vertus, puisqu'il nous lie et nous unit tous avec Dieu, et les uns aux autres, et qu'il est la racine de tous les commandements, comme dit saint Grégoire (Hom. 27 in Evang.), qui l'avait appris de saint Paul. « Omnis lex « in uno sermone impletur : diliges proximun tuum « sicut teipsum (Gal., 5, 14) : Toute la loi est comprise « dans ce mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-« même ; » et qui le fera bien l'accomplira tout entière. Il l'appelle nouveau, parce que dans la loi ancienne on n'était tenu d'aimer son prochain qu'à l'égal de soi; mais dans la nouvelle, ce commandement nous oblige d'aller plus loin et de l'aimer plus que nous-mêmes ; prenant de ce grand et nouvel amour un nouveau et admirable modèle, Notre-Seigneur, comme nous dirons tantôt, qui nous a aimés incomparablement plus que lui-même, obéissons-lui avec un nouvel esprit, avec l'esprit du christianisme, qui est un esprit d'amour.

Enfin, il nomme ce commandement sien : « Hoc « est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi « vos (Joann., 15, 12) : C'est là mon commandement, « que vous vous aimiez comme je vous ai aimés. » Mais pourquoi le nomme-t-il sien ? les autres qu'il nous a donnés ne le sont-ils pas aussi ? Oui, mais il appelle celui-ci sien par privilége, pour déclarer qu'il l'avait en singulière affection, qu'il le donnait comme le principal de tous et le préférait aux autres. Un père

choisissant quelquefois entre plusieurs de ses enfants un en particulier, et en l'embrassant, dira de lui : Voilà mon fils : ce c'est pas qu'il désavoue les autres, mais il signifie par cette façon de parler que celui-là lui est cher entre tous et qu'il a plus d'inclination pour lui que pour les autres. Bien plus, Notre-Seigneur appelle ce commandement de l'amour du prochain spécialement sien, parce qu'il a pratiqué cette vertu par-dessus toutes, car, et l'humilité, et l'obéissance, et la patience, et toutes les autres vertus qu'il a exercées, ont été les effets de l'amour qu'il portait aux hommes, et comme des étincelles de cette charité infinie dont son cœur était embrasé à leur égard. Et même dans ce sien commandement il effectue excellemment cet amour qu'il ordonne, et nous donne une marque très-évidente de la parfaite affection qu'il a pour nous, parce qu'enjoignant l'amour mutuel, il commande à chacun d'aimer tous les hommes, et à tous les hommes d'aimer chacun, de façon que par cette douce loi il acquiert à chacun en particulier un nombre innombrable d'amis, et par conséquent de protecteurs, de consolateurs et de personnes qui aient soin de lui. Certainement celui qui est aimé de tous est aidé, assisté et consolé de tous, et ne peut manquer de rien : suave et amoureuse loi, commandement très-divin, qui fait voir dans un grand jour la perfection admirable de la religion chrétienne, et le singulier bonheur des chrétiens, pourvu qu'ils le gardent bien.

IV. Troisièmement, je dis que la charité du prochain est le caractère du chrétien et le coin auquel il est marqué : « In hoc cognoscent omnes, dit Notre-Sei-« gneur, quia discipuli mei estis, si dilectionem habue-« ritis ad invicem (Joann., 13, 35) : On connaîtra que « vous êtes mes disciples, si vous vous entr'aimez. » D'où nous apprenons que la charité mutuelle est la marque du chrétien. Et comme les enfants de Seleucus

apportaient en naissant la figure d'une ancre de navire empreinte sur la cuisse, comme indice de leur noblesse, et ceux de Pithon de Nisibe, celle d'une hache sur le corps de même le signe du chrétien est d'aimer son prochain. C'est la principale et la dernière différence qui le fait être vrai chrétien et le distingue de tous ceux qui ne le sont pas ; de sorte que s'il ne l'a pas, il n'est qu'un fantôme de chrétien. Saint Augustin rapportant ces paroles de Notre-Seigneur, les explique de cette manière : On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ; comme s'il disait : « Alia munera mea habent vobiscum etiam non « mei : non solùm naturam, vitam, sensus, rationem ; « verùm etiam linguas, sacramenta, prophetiam, scien- « tiam, fidem : sed quoniam caritatem non habent, ut « cymbala concrepant, nihil sunt : Ceux qui ne sont « pas mes disciples ont mes autres dons aussi bien « que vous, non-seulement la nature, la vie, les sens « et la raison, mais encore le don des langues, les sa- « crements, comme le baptême, auquel participent les « hérétiques ; la prophétie, comme Balaam et Caïphe ; « la science et la foi, comme les mauvais chrétiens ; « mais parce qu'ils sont dépourvus de la charité, ils « ne sont que des cymbales qui retentissent, ils ne sont « rien. » — « Non ergo in illis, poursuit ce saint doc- « teur, quamvis bonis muneribus meis, quæ habere « possunt, etiam non discipuli mei ; sed in hoc cognos- « cent omnes, quia mei discipuli estis, si dilectionem « habueritis ad invicem. O sponsa Christi, pulchra in- « ter mulieres, o quàm bene cantatur tibi in illo can- « tico canticorum, velut epithalamio tuo, quia caritas « in deliciis tuis, ipsa non perdit cum impiis animam « tuam, ipsa discernit causam tuam (Cant. 7, 6 juxta « Sept.) : Ce n'est point donc en ces dons que peuvent « posséder même ceux qui ne sont pas mes disciples, « que l'on connaîtra que vous l'êtes, mais par la cha-

« rité et la bienveillance que vous aurez les uns pour « les autres. O épouse de Jésus-Christ, excellente en « beauté par-dessus toutes les femmes ! Oh ! qu'à bon « droit on te chante au Cantique des cantiques dans « ton épithalame, que la charité doit faire tes délices ! « c'est la charité qui ne perd point ton âme avec celles « des impies, c'est la charité qui te distingue et qui as- « sure l'affaire de ton salut. »

V. Ces dernières paroles de saint Augustin nous donnent occasion d'aller plus loin et d'inférer que, comme la charité mutuelle est le signe des chrétiens, elle est aussi le gage certain de leur prédestination. « In hoc, dit saint Jean en sa première Canonique par- « lant de ceci, manifesti sunt filii Dei et filii diaboli « (1 Joann., 3, 10) : Les hommes se montrent enfants « de Dieu ou enfants du démon, du nombre des élus ou « des réprouvés, s'ils aiment ou n'aiment point leur « prochain ; » et encore : « Nos scimus quoniam trans- « lati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus « fratres, qui non diligit, manet in morte : Nous « savons que nous sommes transférés de la mort à la « vie, parce que nous aimons nos frères ; qui ne les « aime pas porte la marque et le présage de sa mort. » Sur quoi dit le même saint Augustin : « Dilectio sola « discernit inter filios Dei et filios diaboli (in 1 epis. « Joann., tract. 5) : La charité seule met la séparation « et fait le discernement entre les enfants de Dieu et les « enfants du démon. » Que tous fassent sur leur front le signe de la croix, qu'ils soient baptisés, qu'ils vien- nent à l'église et y chantent Alleluia. « Non discernun- « tur filii Dei à filiis diaboli, nisi caritate : Ce n'est « point par là que les enfants de Dieu sont distingués de « ceux du démon, mais par la charité et par l'affection « sainte qu'ils se portent. » La raison en est que Dieu nous aime et le diable nous hait, et partant, l'amour des hommes est le véritable esprit de Dieu et la haine

celui du démon. Saint Jean touche un peu cette raison dans cette même épître toute embrasée d'amour, où il dit : « Carissimi, diligamus nos invicem, quia cari-« tas ex Deo est, et omnis qui diligit, ex Deo natus est, « et cognoscit Deum : qui non diligit, non novit Deum, « quia Deus caritas est : si diligamus invicem, Deus « in nobis manet, et caritas ejus in nobis perfecta est : « in hoc cognoscimus quoniam in eo manemus et ipse « in nobis, quoniam de spiritu suo dedit nobis : Mes « très-chers frères, aimons-nous les uns les autres, « parce que la charité vient de Dieu, et quiconque aime « son prochain est né de Dieu ; il est son fils et il le « connaît ; celui qui ne l'aime point ne sait pas qui il « est, puisqu'il est amour et charité ; si nous nous « entr'aimons, Dieu demeure en nous, et son amour « reçoit en nous sa perfection : de cet amour récipro-« que nous apprenons que nous demeurons en lui et « lui en nous, parce qu'il nous a fait part de son « esprit. »

Ces choses ainsi établies, maintenant c'est à nous d'imprimer ces vérités bien avant dans nos esprits, et de pratiquer la charité du prochain le plus parfaite-ment qu'il nous sera possible. « Ante omnia, dit saint « Pierre, mutuam in vobismetipsis caritatem continuam « habentes (1 ep., 4, 8) : Avant toutes choses, entre-« tenez continuellement la charité parmi vous. » Et saint Paul : « Super omnia caritatem habete, quod est « vinculum perfectionis (Coloss., 3., 14) : Ayez par-« dessus tout la charité, qui est le lien de la perfec-« tion ; » l'un dit, « ante omnia, » l'autre, « super « omnia, » — « avant et sur toutes choses, » pour nous déclarer que nous devons estimer la charité plus que tout le reste. Et saint Jean ne pouvant plus, dans son extrême vieillesse, faire de grands discours aux fidèles quand ils s'assemblaient, ne leur répétait que ces mots : « Filioli, diligite alterutrum : Mes petits

« enfants, aimez-vous les uns les autres, » et comme, ennuyés d'avoir toujours les oreilles frappées par les mêmes paroles et de n'entendre autre chose, ils lui demandèrent pourquoi il leur disait toujours de même : « Respondit dignam Joanne sententiam, dit saint Jé- « rôme, quia præceptum Domini est, et si solum fiat, « sufficit (lib. 3 in ep. ad Galat., cap. 6) : Il fit une « réponse digne de Jean, ce bien-aimé disciple « qui, en reposant sa tête sur le sein de la Sagesse in- « carnée, avait puisé comme dans sa source la con- « naissance de l'importance et de la nécessité de la « charité fraternelle : Je ne vous dis et je ne vous re- « commande pas autre chose, sinon que vous vous « entr'aimiez, parce que c'est le commandement de « Notre-Seigneur ; et si on le remplit, c'est assez, » puisque l'accomplissement de celui-là seul entraîne l'exécution de tous les autres.

Aimons donc notre prochain, et aimons-le dans ces vues, et pour les raisons que nous avons dites, envisageant Dieu et son intérêt en lui, parce que ce sont ses créatures, ses ouvrages et les principaux de ses ouvrages, parce que ce sont les instruments de son service et de sa gloire, les précieuses dépouilles de Notre-Seigneur, ses palmes et ses lauriers, parce qu'il les aime et que ce sont ses images. Aimez-vous mutuellement en Notre-Seigneur, dit saint Ignace, comme les images de Dieu (Ep. ad Phil.). Quand les hommes ont de l'amour pour quelqu'un et qu'ils ne peuvent jouir de sa présence, ils ont pour le moins son portrait, qu'ils aiment, qu'ils regardent et conservent chèrement. Et comme le démon, ainsi que dit saint Basile (Orat. in Lacisis), exerce sa rage contre les hommes, parce qu'il ne peut la vomir contre Dieu qu'il hait bien davantage, et que l'homme est son image, comme la tigresse, qui, ne pouvant se venger du chasseur qui lui a enlevé ses petits, se jette de furie sur son image qu'il lui a laissée

à dessein et la déchire ; de même l'âme qui aime véritablement Dieu, et qui, en vertu de cet amour, voudrait lui faire du bien, en se voyant dans l'impuissance d'exécuter son désir, parce qu'il n'a besoin de rien, l'accomplit en son image, qui est l'homme, qu'elle aime et assiste de toutes ses forces. Voilà en quoi consiste le véritable esprit du christianisme, l'âme de notre religion et le principal devoir qui nous est enjoint ; et sans doute nous devons nous en acquitter exactement, si nous voulons avoir quelque assurance que nous aimons Notre-Seigneur. « Dicis te diligere Christum, si fratrem « non diligis, quomodò eum diligis, cujus mandatum « contemnis, dit saint Augustin (Tract. 9 in 1 ep. « Joann.) ? Tu te vantes d'aimer Jésus-Christ ; si tu « n'aimes point ton frère, comment aimes-tu celui « dont tu méprises le commandement, » commandement que tu sais qu'il a et si souvent, et si instamment, et si expressément commandé et recommandé, et qu'il a établi comme fondement de tous les autres ? Aussi tous ceux qui jusqu'aujourd'hui ont fait profession de l'aimer et qui ont voulu être ses disciples d'effet aussi bien que de nom, ont toujours eu extrêmement à cœur la charité du prochain. Elle était si visible et si éclatante parmi les anciens chrétiens, que les païens, au rapport de Tertullien, les reconnaissaient à cela et étaient forcés de dire avec étonnement : « Videte quo- « modò invicem se diligunt (Apol., c. 39) : Voyez com- « ment ils s'aiment entre eux, » se secourent et se rendent tous les offices d'une parfaite amitié.

SECTION PREMIÈRE

QUEL EST NOTRE PROCHAIN QUE NOUS DEVONS AIMER, ET QUEL ORDRE NOUS DEVONS GARDER EN CET AMOUR.

I. Notre prochain, ce sont tous les hommes. — II. Nous devons aimer tous les hommes, tous les chrétiens particulièrement. — III. Nous devons aimer les pécheurs. — IV. Plus les justes. — V. Les bienheureux. — VI. Les âmes du purgatoire.

1. « Tu aimeras ton prochain, » porte le commandement de Dieu. Qui est mon prochain? demandera quelqu'un. Ce sont généralement tous les hommes, comme Notre-Seigneur l'a déclaré dans la parabole du Samaritain (Luc., 10, 30). « Quid homini homine « propinquius? dit saint Augustin : Qu'y a-t-il de « plus proche à l'homme que l'homme. » — « Non est « ulla, dit le même, cogitanda longinquitas generis, « ubi est natura communis (De mor. eccles., cap. 26) : « On ne peut pas penser que l'on ne se touche point là « où la nature est commune; » et encore plus expressément : « Omnes proximi sumus conditione terrenæ « nativitatis, et etiam spe cœlestis hæreditatis (In ps. « 150, serm. 59 de temp.) : Nous sommes tous proches « les uns des autres, et par la condition d'une même « naissance sur la terre, et par l'espérance que nous « avons ou pouvons avoir d'une même naissance dans « le ciel. » Ajoutez les raisons que nous avons apportées ci-dessus, que les hommes sont les créatures de Dieu, que ce sont ses images, et les autres; ces raisons se retrouvent en tous; tous par conséquent doivent être l'objet de notre amour, et à l'exemple de Dieu qui les aime tous, et de Notre-Seigneur qui les a tous compris et embrassés dans le grand dessein de la rédemption, sans en exclure un seul, nous devons tous les aimer et les loger dans notre cœur. Aussi le Prophète royal dit du commandement de la charité, comme l'expliquent

saint Ambroise et saint Augustin : « Latum mandatum « tuum nimis (Psal. 118, 96) : Votre commandement est extrêmement ample et large, » parce qu'il comprend et étreint dans les entrailles d'une parfaite charité tout le genre humain.

Or, bien que nous devions aimer tous les hommes, c est toutefois avec ordre et discernement, aimant plus les uns que les autres, selon que plus ou moins ils sont aimables. « Ordinavit in me caritatem, dit l'é- « pouse (Cant., 2, 4) : Le Saint-Esprit, en enrichissant « mon cœur du précieux trésor de la charité, l'y a ar- « rangée et ordonnée » pour aimer inégalement les objets selon l'inégalité de leurs mérites.

II. Nous devons aimer universellement tous les hommes, de quelque nation, de quelque religion et de quelque condition qu'ils soient, comme nous avons dit; mais nous sommes obligés d'aimer davantage les chrétiens, parce que ce sont nos frères utérins, comme les saintes Lettres (Gen., 43, 29) appellent Benjamin le frère utérin de Joseph, qui l'aimait aussi beaucoup plus que les autres ; ils sont d'un même père qui est Dieu, par la création, pour ce qui est de la nature ; d'un même père et d'une même mère, à savoir, de Jésus-Christ et de la sainte Eglise son épouse, pour ce qui regarde la grâce ; parce que nous sommes tous membres non-seulement du grand corps, qui est le monde, comme parlait Sénèque, puisque cela convient indifféremment à tous les hommes, mais de plus et particulièrement d'un corps mystique et moral, dont le chef est Notre-Seigneur et le cœur le Saint-Esprit; nous sommes regénérés dans les mêmes eaux du baptême, éclairés du même soleil de justice, échauffés du même feu de la charité, nourris de mêmes viandes au saint Sacrement de l'autel, demeurant et combattant ici-bas dans la même Eglise militante, et attendant de nous trouver et de nous reposer tous pour jamais là-haut au

ciel dans la même Eglise triomphante. C'est avec ces yeux que nous devons regarder nos frères chrétiens; c'est sur ces connaissances que nous devons les aimer et envisager toujours, et aimer Notre-Seigneur en eux. « In membris suis Christus est, dit saint Augustin, « non enim Christus in capite et non in corpore, sed « Christus totus in capite et in corpore : quod ergò « membra ejus, hoc ipse (Tract. 28 in Joann.) : Jésus- « Christ réside dans ses membres, qui sont les chré- « tiens; car il ne faut pas penser qu'il soit dans le « chef et non dans les membres ; il est tout au chef et « dans les membres et se tient pour une même chose « avec eux : » autrement il n'aurait pas dit à Saul qui persécutait son Eglise : Saul, pourquoi me persécutes-tu? « Non enim Saulus ipsum, sed membra ejus, id « est, fideles ejus in terra persequebatur ; noluit tamen « dicere : sanctos meos, servos meos, postremò hono- « rabiliùs, fratres meos, sed me, hoc est membra mea, « quibus ego sum caput : Car Saul ne le poursuivait « pas en sa propre personne, mais ses disciples qui « vivaient alors; et il n'a pas voulu dire : Pourquoi « poursuis-tu mes saints, mes serviteurs, ni, ce qui « eût encore été plus honorable, mes frères ; mais « pourquoi me poursuis-tu, c'est-à-dire mes membres, « dont je suis le chef? »

Donc il faut, avec un esprit élevé et qui pénètre l'apparence extérieure, contempler, honorer et aimer Notre-Seigneur dans chaque chrétien, et se porter à lui rendre service dans cette vue, nous souvenant de ce grand mot : « Quandiù fecistis uni ex his fratribus « meis minimis, mihi fecisti (Matth., 25, 40) : Ce que « vous avez fait au moindre de mes frères, plaisir ou « déplaisir, c'est à moi que vous l'avez fait. » Le même saint Augustin dit autre part excellemment à ce propos : « Si velit tibi aliquis osculari caput et calcare « pedes : nonne inter verba honorantis, clamares et

« diceres : quid facis, homo? calcas me ; non diceres, « calcas caput meum, quia caput honorabat, sed plus « clamaret caput pro membris calcatis, quàm pro se, « quia honorabatur (Tract. 10 in 1 Joann. epist.) : Si « quelqu'un t'embrassant et te baisant la tête, te mar- « chait en même temps sur le pied, n'est-il pas vrai « qu'au milieu de ces embrassements et de ces baisers, « tu crierais : Que fais-tu? tu me blesses; tu ne dirais « pas : Tu me foules et me blesses la tête, parce qu'il « l'honorerait; mais la tête crierait plutôt pour té- « moigner la peine du pied foulé que pour déclarer « l'honneur qu'elle reçoit, » et dirait : « Nolo honorem « tuum, calcare me noli : Je n'ai que faire de ton « honneur qui me blesse, retire-toi sans me fouler. » Et si tu réponds : Comment t'ai-je foulée? au contraire je te chéris et je te caresse. « Sed non vides, o stulte! « quia quod vis amplecti, per quamdam compagem « unitatis pervenit ad id quod calcas : Mais tu ne « prends pas garde, pauvre sot et insensé, que tu em- « brasses et honores ce qui est uni avec ce que tu of- « fenses; » et par conséquent qu'à cause de l'union de ces deux parties, la douleur de la partie offensée se communique nécessairement à celle qui est honorée, et que celle-ci ne peut ne point la sentir. Tout de même la langue se plaint, et crie : Oh! tu me fais mal : elle ne dit point : Tu me fais mal au pied, mais simplement : Tu me fais mal. Et pourquoi, ô langue! te plains-tu? qui t'a touchée? qui t'a blessée? Personne, répond-elle. « Sed conjuncta sum « eis quæ calcantur; quomodò vis non doleam quando « non sum separata? Mais comment veux-tu qu'étant « jointe à ce que l'on blesse, je ne prenne part à son « mal? » De même Notre-Seigneur, bien qu'il soit dans le ciel, glorieux et immortel, sans pouvoir plus rien souffrir dans sa personne, réputé néanmoins lui être fait tout ce que l'on fait ici-bas endurer à ses

membres, et s'en plaignant, il crie pour ce sujet à Saul : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? De sorte que nous devons nous figurer l'Église comme un grand corps, qui de la terre s'élève jusqu'au ciel, et dont le chef, Notre-Seigneur, est au ciel impassible et bienheureux, et les membres, c'est-à-dire tous les fidèles, sont sur terre, pauvres, infirmes et sujets à beaucoup de misères du corps et de l'âme. Quand donc ici-bas, le pied, la jambe, ou quelque autre membre différent selon la diversité de son office, est offensé et blessé, la tête, Notre-Seigneur, s'en ressent là-haut, à cause de l'étroite liaison et de l'union intime qu'il a avec ses membres, union qui surnaturelle par la foi et par la grâce, et beaucoup plus noble que celle que la nature fait de la tête avec le pied par le moyen de l'âme, donne ensuite des ressentiments bien plus vifs à Notre-Seigneur de l'incommodité que reçoit son membre mystique, que la tête n'en a de l'indisposition de son pied.

III. De plus, nous devons aimer les pécheurs, parce qu'ils sont créatures de Dieu, conservées par sa puissance, entretenues de ses libéralités et faites pour jouir de lui ; parce que Notre-Seigneur les aime et veut que nous les aimions pour l'amour de lui, avec ce discernement toutefois, que nous aimions en eux la nature et ce qui est de Dieu, et non leurs vices ni leurs péchés que nous devons haïr, faisant ce que David disait de lui-même : « Nonne qui oderunt te, Domine, oderam ? « perfecto odio oderam illos (Psal. 138, 21, 22) . Ne « haïssais-je point, Seigneur, vos ennemis ? oui, je les « haïssais, mais d'une haine parfaite, » haïssant en eux ce qui doit être haï, et aimant ce qui mérite d'être aimé.

IV. Si nous devons avoir de l'affection pour les pécheurs nous devons en avoir beaucoup plus pour les justes, comme incomparablement plus dignes. En effet,

outre les raisons communes qui leur conviennent aussi bien qu'aux autres, ils sont de plus serviteurs, amis et enfants de Dieu. En général, nous devons aimer d'autant plus le prochain, que les causes et les motifs de l'amour se trouvent plus hautement en lui, qu'il est un plus noble et un plus excellent instrument de la gloire de Dieu, qu'il est une plus belle image de la Divinité, représentant plus au vif et avec plus d'éclat ses perfections, et que Dieu l'aime davantage. Car, comme dit saint Thomas à ce sujet : « Cùm principium dilectionis « sit Deus, necesse est quod secundùm propinquitatem « majorem ad Deum, major sit dilectionis affectus « (2, 2, q. 26, a. , et priùs, art. 1) : Puisque Dieu « est le sujet qui doit nous porter à aimer notre pro- « chain, il est nécessaire que plus notre prochain « s'approchera de Dieu plus nous ayons pour lui plus « d'amour » et que nous l'approchions plus près de notre cœur.

V. Et d'après cela, nous devons plus aimer les bienheureux que tous les autres, parce qu'ils servent, honorent et aiment Dieu parfaitement; que ce sont ses images réelles, qui portent ses perfections exprimées avec les rayons de la gloire; qu'ils sont si près de lui, qu'ils lui sont très-intimes et inséparablement unis par la jouïssance de sa divinité.

VI. Nous devons ensuite aimer grandement les âmes du purgatoire, pour les mêmes raisons en proportion; en outre leurs maux sont excessifs et leurs couleurs beaucoup plus cuisantes que toutes celles que l'on peut endurer en cette vie; c'est un très-digne objet de la miséricorde chrétienne de le secourir. A la vérité, si nous voyons un homme, de quelque condition qu'il soit, tomber tout à coup dans les flammes et y brûler tout vif, il ne se trouverait personne si cruel ni si inhumain qui n'en fût touché de pitié et ne se mît en devoir de le sauver s'il pouvait? Les âmes de nos

pères, de nos frères et de nos amis sont là-bas dans es brasiers ; les entrailles de la charité ne doivent-elles donc pas à plus forte raison s'émouvoir pour les aider à en sortir, vu que nous le pouvons, et si aisément ; et en les aidant, nous les délivrons d'un mal extrême, nous leur procurons le plus grand de tous les biens, qu'elles attendent avec un inexplicable désir, et ce sont des âmes saintes, éminentes et qui touchent de si près et à Dieu et à nous ?

Bien que cela soit vrai, Notre-Seigneur toutefois nous a particulièrement obligés, par son commandement de l'amour du prochain, d'aimer les hommes qui vivent encore sur la terre ; pour cette cause, nous devons les regarder comme les premiers et les principaux objets de notre charité, et les avoir tous en affection, sans priver un seul, de quelque nation et état qu'il soit, des effets de notre bienveillance, et non-seulement ceux qui nous font du bien et nos amis, mais de plus nos ennemis et ceux qui nous font du mal. Or, parce que cet amour de nos ennemis a des difficultés particulières, il est à propos que nous en disions quelque chose de plus.

SECTION II

NOUS DEVONS AIMER NOS ENNEMIS

I. Nous avons un commandement d'aimer nos ennemis. — II. Comment s'entend ce commandement. — III. Ce commandement est particulier au chrétien. — IV. C'est la fleur de la charité du prochain ; la nature n'y a point de part. — V. Il y a un grand honneur dans cet amour.

I. « Audistis quia dictum est : Diliges proximum « tuum, et odio habebis inimicum tuum ; ego autem « dico vobis : Diligite inimicos vestros ; benefacite his « qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et « calumniantibus vos (Matth., 5, 43) : Vous avez en- « tendu, dit Notre-Seigneur à ses disciples, que l'on

« vous a dit : Tu aimeras ton ami, et tu haïras ton « ennemi ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, « faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour « ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » Voilà les termes du commandement. O commandement aimable ! ô douce et aimable loi que la loi chrétienne ! Moïse a été législateur des Hébreux, Solon des Athéniens, Lycurgue des Spartiates, Minos des Candiotes, Numa des Romains : ceux-ci et tous les autres qui ont policé des Etats et des républiques, ordonnent dans leurs lois des supplices pour les malfaiteurs et ne parlent que de pendre, de décoller, de lapider et de faire mourir ceux qui font tort à leurs concitoyens ; mais Jésus-Christ, notre très-bon Seigneur et très-miséricordieux législateur, ne commande en sa divine loi que d'aimer et de faire du bien. Ne tuez pas, dit-il, vos ennemis ; ne les offensez point, et ne leur rendez aucun déplaisir ; mais pardonnez-leur les injures qu'ils vous font et aimez-les. A vrai dire, c'est avec grande raison que sa loi s'appelle loi de grâce, puisque c'est une loi de pardon et de réconciliation, non-seulement de nous avec Dieu, mais encore de nous avec nos frères qui nous ont offensés.

II. Or, ce commendement nous oblige, selon la doctrine des théologiens (S. Thom., 2, 2, q. 25, a. 7 et 8 ; Mald. in c. cit. Matth.), à ne point haïr ceux qui nous haïssent à ne pas leur rendre mal pour mal, à ne point leur en souhaiter, à ne leur faire paraître aucun signe extérieur de malveillanee, et à ne leur point retrancher les oraisons, les aumônes et les autres témoignages de bonne volonté que nous rendons communément à tous, mais à les étreindre et les serrer avec les autres dans le lien d'une charité générale. Pour le reste, il est plutôt de conseil que d'obligation et n'est point absolument nécessaire pour nous sauver, mais pour nous rendre parfaits.

III. Ce commandement nous étant ainsi fait, c'est à nous à le recevoir et le mettre en pratique ; et pour cela nous devons considérer que c'est le propre des chrétiens d'aimer leurs ennemis et de faire du bien à ceux de qui ils reçoivent du mal. « Jubemur inimicos « diligere, dit Tertullien, ut hæc sit perfecta et propria « bonitas nostra, non communis : amicos enim diligere « omnium est; inimicos autem solorum christianorum « (cap. 1 ad Scarp.) : On nous commande d'aimer nos « ennemis, vertu où nous excellons et qui nous est « toute propre et particulière; car aimer ses amis, c'est « une chose commune à tous ; mais avoir de la bonne « volonté pour ses ennemis, cela n'appartient qu'aux « chrétiens seuls. » Et encore il dit une riche parole que je dois écrire ici, pour l'écrire et l'imprimer ensuite bien avant dans nos cœurs : « Christianus nullius « est hostis : Le chrétien n'est ennemi de personne. » En cela consiste le vrai esprit de la loi nouvelle, dont il fait profession, et qui est grâce et amour. C'est pourquoi saint Jacques et saint Jean, indignés contre les Samaritains de ce qu'ils avaient refusé l'entrée de leur ville à Notre-Seigneur, et reconnu avec une si grande impolitesse et inhumanité l'honneur qu'il leur faisait de les visiter demandèrent à Notre-Seigneur s'il ne trouverait pas bon qu'ils commandassent au ciel de sa part, comme fit jadis Élie (4 Reg., 1, 10), de lancer le feu sur ces barbares et de les brûler tous pour les punir de l'affront qu'ils lui faisaient. Notre-Seigneur les reprenant leur dit : « Nescitis cujus spiritûs « estis (Luc., 9, 53) : Vous ne savez pas sous quel « esprit et sous quelle loi vous vivez; » vous vivez maintenant sous une loi d'amour et non de haine, de douceur et non de rigueur, de grâce et non de châtiment; ce que vous dites était bon pour la loi ancienne et pour Élie, mais non pour la nouvelle, dont l'esprit est plus doux et plus débonnaire, qui demande et

attire bien le feu du ciel, non toutefois un feu de justice et de sévérité pour brûler et châtier ceux qui offensent, mais un feu de miséricorde et de pardon pour enflammer l'offensé et consumer en lui tous les mouvements de vengeance.

IV. Nous devons considérer que comme l'amour des ennemis est, ainsi qu'enseigne saint Augustin, le plus haut point où la charité du prochain, que nous avons dit être la marque du chrétien, peut monter, la Perfection de cette reine des vertus et la flamme de ce noble feu, c'est aussi le plus grand et le plus assuré témoignage qu'un homme puisse donner de soi qu'il est vrai chrétien, et qui le relève éminemment ; c'est une action très-noble et très-héroïque, où la nature ne prend aucune part, mais un pur ouvrage de la grâce, et par conséquent très-excellent et très-méritoire, et, comme montre le Docteur angélique (2, 2, q. 27, a. 7), beaucoup plus méritoire que l'amour que nous portons à nos amis, quand même nous les aimons pour l'amour de Dieu, parce qu'il est très-facile que quelque considération de la nature s'y glisse, tandis que la grâce seule et le motif de Dieu précisément peuvent plier nos courages et les incliner à l'amour de nos ennemis : ce qui fait qu'étant moins mêlé, il est plus pur et ensuite plus parfait ; quand un rayon de soleil entre dans une chambre à travers le verre, il la remplit bien de lumière et de chaleur, non toutefois comme s'il y entrait entièrement, par la fenêtre ouverte ; parce qu'en passant par le verre il vient, par la réfraction qu'il y souffre, à se briser et à dévier, et conséquemment n'entrer pas aussi directement ni avec tant de force ; mais n'ayant rien devant lui, il entre pompeusement et en triomphe dans sa pleine rectitude, et avec tout son éclat et toute sa chaleur. De même le rayon de l'amour des amis, quoique émanant d'après notre supposition du soleil de la charité, subit les influences de

la nature qu'il traverse, au lieu que l'amour partant du même principe et dégagé de tout alliage, conserve toute sa force et toute sa pureté. Saint Thomas, pour montrer cette force, prend la comparaison du feu, qui est d'autant plus vigoureux qu'il envoie plus loin sa chaleur; de même la charité est d'autant plus puissante qu'elle exerce ses offices et ses services non-seulement envers ceux qui nous touchent, ou par parenté, ou par amitié, ou par conformité d'humeur, mais encore envers ceux qu'une complexion antipathique à la nôtre, ou leur mauvaise volonté et les effets qu'ils nous en ont témoignés, éloignent de nous.

V. Nous devons encore considérer qu'aimer ses ennemis est une chose honorable, qui ne convient qu'aux grandes âmes qui ont beaucoup d'amour de Dieu et un grand pouvoir sur elles-mêmes (Matth., 7, 2). Cet amour nous rend capables, plus qu'aucun autre, des miséricordes de Dieu qui a dit : Selon la mesure dont vous vous servirez envers les autres, vous serez mesurés vous-mêmes ; ce qui est fort raisonnable; car si nous avions les yeux de l'esprit ouverts, nous verrions que nous avons de grandes obligations à nos ennemis et qu'ils contribuent beaucoup à notre salut et à notre perfection, parce que, outre qu'ils nous font marcher droit, afin de ne leur donner aucune prise sur nous, nous connaissons, par les sentiments et les affections dont nos esprits sont touchés à la réception des maux qu'ils nous font, si nous avons de la patience, de la mansuétude, de l'humilité et de la charité, ou non; si la nature a encore beaucoup ou peu de vie en nous, et si nous avons ou avancé ou reculé dans la vertu. Aussi l'on dit que, comme il est bon d'avoir un ami sincère, il est utile aussi d'avoir un ennemi, parce que, aussi bien que l'ami, il peut causer de grands biens à une personne sage et qui sait en profiter, quoique ce soit par des moyens différents et souvent contre son intention.

Ainsi le saint abbé Etienne, dont parle saint Grégoire (Hom. 35 in Evang.), était parvenu à un tel point de patience à cause des hautes lumières dont son esprit était éclairé sur ce sujet, qu'il croyait sincèrement son ami particulier celui qui lui avait fait quelque déplaisir, qu'il rendait grâces à ceux qui lui disaient des injures, regardait comme un grand profit toutes les pertes qu'on lui faisait souffrir, et estimait ses adversaires comme étant ses vrais protecteurs et ses défenseurs. Saint Martius, un autre abbé, au rapport de saint Grégoire de Tours (lib. de Vitâ SS. patrum, cap. 8), allant plus loin, ne pardonnait pas seulement à ses ennemis les injures qu'il recevait d'eux, mais même les récompensait par quelque présent.

SECTION III

SUITE DU DISCOURS.

Exemples.

Toutes ces raisons bien pesées sont suffisantes pour nous donner de l'amour et de la bonne volonté envers ceux qui nous font du mal ; mais voyons quelques exemples qui peuvent encore grandement nous y exciter. Le premier est celui de Dieu, que Notre-Seigneur nous donne (Matth., 5, 45) : Aimez vos ennemis, dit-il, afin que vous soyez vrais enfants de votre Père céleste, qui fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, et envoie ses pluies sur les justes et sur les pécheurs. Exemple admirable à qui considère la grandeur de Dieu qui est offensé, la bassesse et l'infamie de ceux qui osent l'offenser, et la qualité et la quantité des offenses qu'on commet à chaque moment contre lui. Il n'est personne dans l'univers à qui on fasse à beaucoup près tant de torts et tant d'injures qu'à Dieu, qui néanmoins au même temps verse à pleines mains sur ceux qui les lui font un million de biens ;

et, ce qui devrait briser nos cœurs, par les grâces prévenantes qu'il leur envoie il va les trouver le premier et les rechercher par amitié. O parfait modèle de l'amour que nous devons porter à ceux qui nous font du mal !

Le second est de son Fils Notre-Seigneur, dont toute la vie n'a été qu'un continuel exercice de l'amour de ses ennemis, et la mort un sacrifice pour effacer leurs péchés, et procurer la vie à ceux qui le faisaient mourir. « Cùm posset ulcisci, dit saint Ambroise, maluit « immolari : Pouvant se venger de ses ennemis, il a « mieux aimé être immolé pour les sauver. » Saint Pierre dit encore plus : « Cùm pateretur, non com- « minabatur (1 ep., 2, 23) : Dans l'extrémité de ses « maux, il ne menaçait pas seulement » ceux qui les lui faisaient souffrir, quoiqu'il pût d'un seul souffle de sa bouche, ou du moindre regard de ses yeux les foudroyer et les précipiter en enfer. Et la première parole qu'il dit sur la croix, fut une parole, ou une flamme, qu'il élança de l'incendie infini de charité dont son cœur était brûlé et consumé : « Pater, dimitte « illis, quia nesciunt quid faciunt (Luc., 23, 34) : Mon « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils « font : » — « O verbum magnæ patientiæ, s'écrie « saint Anselme, magnæ dulcedinis, magni amoris, et « inenarrabilis caritatis (Serm. de Passione) : O parole « de grande patience, de grande douceur, de grand « amour et d'une ineffable charité ! » Mon Père, pardonnez-leur. Il prie pour les Juifs qui étaient très-indignes de pardon, qui changez par ceci l'avaient outragé par tous les excès possibles, et même demandaient qu'il mourût, sans s'inquiéter que son sang criat vengeance contre eux. Il prie au plus fort de ses afflictions et de ses plus cruelles douleurs ; ce qui est très-admirable. S'il eût prié pour eux après sa résurrection, quand il se vit immortel et glorieux, et alors

que l'abondance des délices où son âme et son corps étaient plongés avait effacé tous les sentiments de ses douleurs, la chose n'eût pas été si difficile ni si merveilleuse ; mais il le fit lorsqu'il avait devant les yeux ses ennemis, qu'il avait les oreilles pleines de leurs blasphèmes, la bouche du fiel qu'ils lui avaient donné, la tête percée par de cruelles épines, et les pieds et les mains cloués à une croix. « Flagellis cæsus, dit « saint Bernard dans cette pensée, spinis coronatus, « clavis confossus, affixus patibulo, opprobriis satura- « tus, omnium tamen dolorum immemor : Ignosce, « ait, illis, quia nesciunt quid faciunt (Serm. 4 de « Passione) : déchiré de coups de fouets comme il était, « couronné d'épines, percé de clous, attaché à un gibet, « accablé d'opprobres, il oublie néanmoins tout cela, « et supplie son Père pour ceux qui l'ont mis en cet af- « freux état, et lui dit : Mon Père, pardonnez-leur. » Il l'appelle son Père, pour l'adoucir par ce nom tendre et aimable, et fléchir sa miséricorde. Ce fut la première parole qu'il dit sur la croix, avant de parler de lui, de sa mère, d'aucun autre, pour montrer combien il avait à cœur ce pardon ; il le demande le plus absolument et sans condition à son Père, qui ne pouvait le lui refuser; tandis que quand il le prie pour lui au jardin des Olives, il remet à son bon plaisir l'admission de sa demande (Matth., 26, 39).

Cet exemple, cette parole de Notre-Seigneur a éteint un million de colères, amorti des inimitiés, étouffé des rancunes sans nombre, et comme dit saint Grégoire elle a rempli les âmes de patience et fait tomber les armes des mains aux offensants et aux offensés qui voulaient s'égorger, pour les faire se reconcilier et s'embrasser. Cette parole fit tomber à genoux saint Etienne, premier martyr et digne imitateur de son bon maître, et lui fit faire d'une voix forte et avec une extrême affection cette prière pour ceux qui le lapi-

daient : « Domine Jesu, ne statuas illis hoc peccatum « (Act , 7, 59) : Seigneur Jésus, ne leur imputez pas « ce péché, » mais pardonnez-leur. Saint Engelbert, archevêque de Cologne, dans un voyage fut assassiné traîtreusement par ses ennemis ; au lieu de leur en vouloir du mal, il dit en son cœur à Dieu pour obtenir leur grâce : « Pater, ignosce illis : Père, pardonnez- « leur : » action qui fut si agréable à sa divine Majesté, qu'il fut revélé que son âme avait été portée au ciel, à la sortie du corps, et placée parmi les martyrs.

Qui pourrait dire tous ceux qui avec un courage héroïque et un esprit parfaitement chrétien ont aimé leurs ennemis, et pour le mal qu'ils en recevaient leur ont fait du bien ? Le nombre en est innombrable ; prenons-en quelques-uns des plus signalés. Vénustien, gouverneur de la Toscane pour l'empereur Maximien, ayant pour la confession de la foi fait couper les deux mains à saint Sabin, évêque de Spolète et fait mourir ses deux diacres, Exupérance et Marcelle, et se sentant, pour la punition de son crime, frappé tout à coup d'une vive douleur des yeux, eut recours au saint évêque, pour y apporter, s'il pouvait, quelque remède. Le saint, oubliant le tort qu'il lui avait fait, se mit incontinent en prière pour lui, et levant non les mains, puisqu'il venait de les perdre, mais les bras encore tout sanglants, il lui obtint la guérison et la vue des yeux du corps, et de plus, celle des yeux de l'âme, pour lui faire reconnaître et adorer Jésus-Christ. Ç'a été une chose assez ordinaire aux martyrs de procurer la santé corporelle et spirituelle à ceux qui déchiraient leurs membres et les faisaient souffrir.

Le saint abbé Isaac ayant, au rapport de saint Grégoire, reçu un soufflet de je ne sais qui, supporta cet outrage avec une mansuétude et une patience invincibles, et le démon s'étant par la volonté de Dieu saisi de l'insolent qui l'avait frappé pour le châtier de son

audace, le saint, ajoutant la charité à la patience, obtint de Dieu qu'il en fût délivré. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry (Sur., 16 nov.), après que ses adversaires lui avaient suscité mille travaux, les recevait avec une douceur sans égale en son amitié, et semblait même faire plus d'état de leurs persécutions que des bons offices de ses amis. Comme il en fut repris par quelques-uns de ses domestiques, il leur fit cette digne réponse : Quand ils me couperaient les deux bras, ou qu'ils m'arracheraient les deux yeux de la tête, je ne les en aimerais pas moins. Et que dirais-je du grand patriarche d'Antioche, saint Mélétius? qui pourra dignement expliquer sa vertu? Saint Chrysostome raconte de lui, qu'ayant été, par les menées de ses ennemis les Ariens, condamné au bannissement par l'empereur Valens, le peuple, passionné pour la conservation de son pasteur, s'émeut, entre en furie et crie qu'il se fera plutôt tailler en pièces que de souffrir son départ; le gouverneur de la ville, pour exécuter plus doucement le commandement du prince, va lui-même à l'évêché, et prend subtilement le saint évêque dans son char; Mélétius y monta sans résistance. Mais le peuple qui avait toujours l'œil au guet, découvrant ce qui se passait, et voyant que c'était réellement qu'on voulait lui enlever son évêque, fit tomber sur le gouverneur une grêle de pierres pour l'arrêter et lui faire lâcher prise. Le saint, voyant le danger évident où était le gouverneur d'être assommé, comme sans doute il l'eût été, fait une action à la vérité admirable et digne de la grandeur et de la générosité du sang chrétien; il se lève de sa place, embrasse le gouverneur et le couvre de sa robe, et par ce moyen le tire du péril, personne n'osant plus jeter aucune pierre contre lui, de peur de blesser son prélat. Cependant le char roule par les rues, et le saint s'en va en exil

tenant embrassé et sauvant celui qui l'y mène. Mais ne devons-nous pas plutôt dire que la charité victorieuse et couronnée de lauriers, menait en triomphe dans ce char la nature et le désir de la vengeance?

Et afin que l'on ne pense pas que cette gloire et cette perfection d'aimer ses ennemis et de leur faire du bien se retrouve seulement chez les hommes, et qu'elle ne loge point dans le cœur des femmes, je veux montrer le contraire par un ou deux exemples. Sainte Catherine de Sienne (Sur., 29 april.), sachant qu'il y avait à l'hôpital une pauvre femme grandement nécessiteuse, fort malade et que la lèpre avait rendue si difforme, que tout le monde en avait horreur, s'en va la trouver et l'assurer de son service. Elle la visitait donc tous les jours deux fois, le matin et le soir, sans y manquer, et lui portait tout ce dont elle avait besoin. « Christumque, dit l'histoire, in « ea contemplans, accuratè et reverenter ei inser- « viebat : Et contemplant Jésus-Christ en sa personne, « elle la servait avec soin et révérence. » Cette malade, au lieu de s'humilier de ces abaissements et de ces services que la sainte exerçait envers elle, en devint superbe; et au lieu de la remercier de tant de peine qu'elle prenait pour son sujet, elle commença à la persécuter, à lui dire des injures, à se moquer d'elle et à la reprendre âprement, si elle ne faisait à point nommé tout ce qu'elle désirait, ou tardait tant soi peu plus qu'à l'ordinaire à la visiter, prétendant que ce qui lui était fait de pure grâce lui devait être rendu par obligation et par justice. La sainte ne se refroidit point dans sa charité pour ces mauvais traitements et pour cette extrême ingratitude; au contraire, par un certain contraste divin, elle redoubla et la servit avec plus d'affection qu'auparavant, tâchant, quand elle était en colère, de l'adoucir par des paroles aima-

bles, et la traitant avec autant de caresses que si c'eût été sa propre mère. Ce qu'elle continua de faire constamment jusqu'à sa mort, où elle l'assista, la consola et l'encouragea, et après la lava, l'ensevelit et la porta en terre.

Une autre fois une certaine Palmérine, des pénitentes de Saint-Dominique, par un instinct diabolique, conçut une haine si étrange et une envie si furieuse contre la même sainte, qu'elle ne pouvait ni la voir ni ouïr parler d'elle; partout, et en public, et en particulier, elle déchirait sa réputation et se débordait en un flux de paroles envenimées, se déclarant, de toutes les façons dont elle pouvait s'aviser, son ennemie. La sainte s'efforça avec humilité, avec mansuétude et par tous les offices d'une sincère charité, de gagner cette âme maligne, mais en vain; car elle la fit même chasser de sa maison sans vouloir se rendre ni fléchir pour quoi que ce fût, ni même pour les grièves maladies que Dieu lui envoya à ce sujet, jusqu'à ce que la misérable créature, étant à l'article de la mort toujours obstinée et irréconciliablement affermie dans sa haine, sainte Catherine se prosterna devant Notre-Seigneur, et avec des ruisseaux de larmes et une ardeur incroyable, le conjura pour le salut de cette pauvre âme, lui disant qu'elle ne se lèverait point de là qu'il ne lui eût fait miséricorde. Elle l'obtint, parce que cette femme ayant demeuré trois jours en agonie sans pouvoir expirer, Notre-Seigneur la toucha et brisa son cœur endurci, lui faisant reconnaître sa faute, qu'elle confessa avec grande douleur; elle reçut les sacrements et puis mourut, obtenant ce souverain bien par l'entremise de celle à qui elle avait causé tant de maux. Une autre fois encore une vieille veuve, nommée Andrée, qui avait un chancre à la mamelle, et tout le sein si pourri que personne ne pouvait en approcher à cause

de la puanteur intolérable qui en sortait, se trouvant abandonnée de tous, la même sainte en prit soin et se mit à la servir. Elle découvrait ses plaies, les nettoyait, les lavait, mettait les appareils dessus, et faisait tout ce qui était nécessaire avec une extrême joie et avec un courage héroïque. Quelque temps après, le démon, jaloux d'une telle vertu, donne à cette malade, premièrement du dégoût pour la sainte, et puis de la haine, et passant plus loin, lui fait concevoir des opinions mauvaises de sa pureté, et la fait croire une fille libertine et débauchée. Ces pensées infernales prenant racine dans son esprit, elle en dit quelques mots; ensuite elle en parle plus ouvertement; enfin, elle le publie, et étant interrogée elle le maintient. C'était blesser cette incomparable vierge dans la prunelle de l'œil; elle ne quitte pas pourtant le service de cette femme malheureuse, mais plutôt lui redouble ses soins et ses assistances. Mais voyant que ces bruits allaient croissant, et que ses compagnes mêmes en croyaient quelque chose et lui en faisaient des reproches, elle eut recours à Notre-Seigneur, le priant à chaudes larmes que lui, auteur et témoin irréprochable de sa pureté, prît en main sa défense. Il la prit et renversa ces fausses opinions que l'on avait de son honneur; car bientôt cette femme repentante de son péché s'en dédit et en demanda pardon à la sainte.

Finissons par une action mémorable, qui est arrivée il n'y a pas longtemps dans une ville d'Italie. A Gaëte, un jeune homme avait tué le fils d'une dame de qualité; le juge en étant averti fait aussitôt fermer les portes de la ville et donne ordre d'arrêter le meurtrier. Les sergents de le chercher, et lui de se cacher de çà et de là, et d'user de tous les artifices pour sauver sa vie; mais voyant qu'il n'échapperait jamais à l'extrême diligence que l'on faisait pour le prendre, il va se jeter dans la maison de celui même qu'il avait

tué et où était sa mère, croyant qu'on n'irait jamais le chercher en cet endroit. Il se glisse subtilement dans une chambre et se cache sous le lit. Là-dessus on vient dire à cette mère qu'elle n'a plus de fils et qu'il a été tué par un tel. Elle, sans se troubler ni perdre contenance à une si cruelle nouvelle, lève les yeux au ciel, dit, avec l'esprit de Job, les paroles de ce saint homme : Le nom de Dieu soit béni; il est arrivé comme il lui a plu; puis ayant appris que le meurtrier s'était réfugié dans son logis, par une grande générosité de cœur et une vertu solidement chrétienne, elle ne voulut point user du pouvoir qu'elle avait de se venger, mais elle le fit cacher dans le lieu le plus secret, afin que les sergents, au cas qu'ils y vinssent, ne pussent le trouver. Après quelque temps, le croyant hors du péril d'être pris chez elle, elle le fit venir en sa présence, et ce misérable lui ayant demandé pardon avec larmes et humilité, elle le lui donna. Bien plus, se faisant apporter dans une coupe d'argent une bonne somme de deniers, elle lui en fit présent, l'avertissant qu'il eût à vider la ville au plus tôt, de peur qu'il ne fût appréhendé par la justice. Quel courage! quelle vertu! ô loi chrétienne, loi d'amour, quelle force tu donnes à ceux qui véritablement te suivent, et à quel degré de perfection tu les fais arriver!

SECTION IV

CONCLUSION.

I. Quelques avis touchant les injures et les ennemis. — Ne pas se rendre si sensible aux injures. — II. Les pardonner.

I. Formons-nous sur ces exemples, et composons les sentiments que nous devons avoir envers nos ennemis et tous ceux qui nous font du mal, sur ces modèles; mais donnons par ordre en cette matière

importante quelques avis que nous puissions suivre.

Le premier est que nous ne devons point nous rendre tendres et sensibles aux injures, ni nous offenser aisément de beaucoup de petites choses quise disent ou qui se font; mais élever notre esprit et le rendre fort, pour ne point ressentir ces menues atteintes qu'on ne peut éviter dans les diverses rencontres de cette vie. C'est un trait non-seulement de générosité, mais encore de sagesse, de mépriser les injures et ne point abandonner la paix de son cœur à leur merci. Il faut autant que l'on peut se rendre indépendant d'elles, et leur ôter tout pouvoir d'agir sur nous. Caton ayant été frappé de quelqu'un par mégarde, et celui-ci, après qu'il l'eût connu, lui en voulant faire satisfaction, ce grand personnage lui dit ces paroles remarquables : « Non memini percussum me : Je ne me souviens « point que vous m'ayez frappé. » — « Melius putavit « non agnoscere, quàm ignoscere, dit Sénèque, qui « ajoute : Magni animi est injurias despicere; multi « leves injurias altiùs demisere dum vindicant : ille « magnus et nobilis est, qui more magnæ feræ latra- « tus minutorum canum securus exaudit (lib. 2 de « Ira, c. 32) : Il jugea meilleur de ne point avouer « l'injure que de la pardonner. C'est le propre d'un « grand courage de ne faire aucun cas des mauvais « offices qu'on lui rend. Plusieurs ont fait entrer « plus avant dans leur esprit des injures légères en « en tirant vengeance; un cœur noble ne daigne pas « seulement les regarder, comme les lévriers d'atta- « che et les dogues d'Angleterre ouïr les jappements « des petits chiens. »

Or, pour donner à nos esprits cette trempe d'acier et les rendre insensibles aux injures, il faut les regarder du côté qu'elles ne piquent point. Chaque chose, disait sagement Epictète (Ench., c. 57), a deux anses : par l'une, elle est facile à prendre, par l'autre, elle est

malaisée. Si votre frère vous fait tort, ne le considérez pas du côté qu'il vous fait tort, car vous auriez peine à porter la chose par là, mais songez qu'il est votre frère, que vous avez été formé du même sang, nourris et élevés ensemble, et le prenant ainsi, vous trouverez la chose tolérable. De même quelqu'un parle-t-il mal de vous? vous persécute-t-il? vous fait-il perdre vos biens? prenez garde de quel côté vous le regarderez. Il a deux visages, dont l'un est hideux, et l'autre beau; il m'a fait tort, dites-vous, je ne lui ai point donné sujet de me traiter de la sorte, au contraire, je l'ai obligé dans tout ce que j'ai pu. Ce n'est pas de ce côté qu'il faut l'envisager, autrement voilà aussitôt le trouble et la confusion dans l'esprit, et la colère et les mouvements de vengeance au cœur, si ce n'est peut-être à quelques âmes fortes et généreuses qui auront assez de vertu pour arrêter les yeux sur ces objets épineux et naturellement piquants, sans se piquer ni s'émouvoir. Dans l'infirmité ordinaire, c'est le plus sûr de les détourner de là, et les porter sur ce que celui qui vous offense est l'image de Dieu et votre frère chrétien, que la souffrance de l'injure qu'il vous fait est une action noble, glorieuse, très-agréable à Dieu et très-méritoire pour vous, l'assurance de votre salut, la marque de votre prédestination, une disposition infaillible pour obtenir le pardon de vos péchés, et pour dire avec confiance : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. C'est ce visage qu'il faut contempler en nos ennemis; c'est avec ces yeux qu'il faut regarder les maux qu'ils nous font; et c'est avec un esprit ainsi préparé que nous devons les attendre et les recevoir.

II. Le second avis est que, quand nous avons reçu quelque injure, dont en effet nous avons sujet de nous ressentir, nous nous rendions vrais chrétiens, en sacrifiant nos ressentiments à Dieu, et obéissant à Notre-

Seigneur qui nous commande d'aimer nos ennemis et de pardonner les injures. Saint Grégoire de Nazianze étant grandement traversé dans ses bons desseins par beaucoup de mauvaises gens, et pressé importunément par plusieurs d'en tirer vengeance, leur dit : Ce n'est pas, mes enfants, ce que Notre-Seigneur demande de nous; ce n'est pas ce que l'Evangile nous enseigne; toute la vengeance que je désire de mes ennemis, et tout le mal que je leur veux, c'est qu'ils soient sauvés. Quand la colère vous éperonnera à vous offenser de quelque tort que l'on vous fait, et rendre mal pour mal, étouffez-la avec les mêmes paroles, et dites : Oh ! que l'Evangile m'apprend bien une autre leçon ! que Jésus-Christ m'ordonne bien un autre procédé !

Remettez l'injure à celui qui vous l'a faite puisqu'il est votre semblable et votre frère; et puis c'est sa légèreté, c'est la faiblesse de son âge ou de son sexe, c'est la passion qui l'a aveuglé; ces raisons le rendent digne de votre pardon : que si d'autres l'en rendent indigne tout à fait, au moins donnez-le à Notre-Seigneur qui l'a bien mérité, qui tous les jours vous en pardonne, et beaucoup plus et incomparablement plus grandes, qui vous le demande, qui vous le commande et qui l'attend de vous. S'il se présentait devant vos yeux, et qu'il vous fît un dénombrement des biens qu'il vous donne et des péchés qu'il vous remet, lui refuseriez-vous? Figurez-vous qu'il y est, et regardez-y-le avec les yeux de l'âme, qui vous en prie pour témoignage de l'affection que vous lui portez; souvenez-vous qu'il aime celui que vous haïssez, et qu'il l'a racheté de son sang. « Quem vis contemnere, pretium ejus attende, « et cum morte Christi totum mundum appende, dit « saint Augustin (De verb. Domini) : Considérez com- « bien coûte la personne dont vous ne faites point de « cas, et mettez dans une balance d'un côté tout l'uni- « vers, et de l'autre la mort du Fils de Dieu, » qui est

le prix de son rachat, et qui l'emporte infiniment, pour voir quel compte vous en devez faire. Quel moyen de haïr un homme que Notre-Seigneur a aimé jusqu'à descendre du ciel sur la terre, se faire son semblable, prenant sa nature, se rendre son frère, travailler trente-trois ans, et puis mourir sur un gibet pour lui! Si le serviteur de votre ami vous avait fait quelque offense, et que le mouvement vous prît de le frapper, vous vous retiendriez au souvenir de celui à qui il appartient, de peur que vous vengeant vous ne vinssiez à offenser votre ami et à le perdre. Esaü, homme farouche et méchant, avait toujours couvé une haine et une très-mauvaise volonté contre son frère Jacob, mais qui néanmoins n'éclatèrent point, s'abstenant de lui en faire paraître aucun signe en considération de leur père Isaac, et il disait dans ce sentiment : « Venient « dies luctûs patris mei, et occidam Jacob fratrem « meum (Gen., 27, 41) : Oh! si ce n'était mon père, « comme je me vengerais de mon frère Jacob, de ce « qu'il m'a enlevé mon droit d'aînesse et la bénédic- « tion qui m'était due; mais son respect me retient, « j'aurai patience jusqu'à sa mort, et aussitôt qu'il « aura fermé l'œil, je le tuerai. » Ephestion et Gratérus, les deux plus grands favoris d'Alexandre, fachés de voir l'affection de ce prince partagée entre eux, nourrissaient une jalousie et une inimitié secrètes l'un contre l'autre; pourtant à l'extérieur ils se tenaient dans les termes d'une simple froideur, jusqu'à ce qu'un jour au voyage de l'Inde, sur un certain sujet qui se présenta, ils se piquèrent si vivement, que leur retenue leur échappant, transportés de colère, ils se disent des injures, et des injures ils viennent aux épées : leurs amis communs accourent et les séparent. Alexandre même vient, et les reprend avec de grosses paroles, les raccommode et leur fait se jurer amitié, ajoutant que bien qu'ils fussent les deux personnes du monde qu'il aimait

le plus, néanmoins s'ils entraient jamais plus en querelle il les ferait mourir tous deux, ou pour le moins celui qui commencerait : parole qui eut tant de pouvoir sur leurs esprits, que depuis ils vécurent en très-bonne intelligence, et ne s'offensèrent ni d'effet ni par la moindre parole. Si le respect, l'amour d'un homme a eu la force de dompter des courages si animés et de réunir des volontés si divisées, celui de Notre-Seigneur n'en devra-t-il pas avoir autant et encore davantage sur nous? Donnez donc le pardon de votre injure à la révérence et à l'affection que vous devez lui rendre; donnez-le au commandement exprès qu'il vous en a fait; donnez-le à la loi que vous avez embrassée, loi d'amour qui bannit toutes les inimitiés des cœurs, et y fait entrer l'amour envers tous, et par une profession particulière envers les ennemis; donnez-le à l'affection que vous avez pour vous-mêmes, vous représentant les grands trésors de grâces et de mérites qui vous en viendront; et enfin donnez-le à la crainte de vous perdre, et à ce redoutable arrêt qui vous menace, que vous serez mesurés en la même mesure que vous mesurerez les autres. Vous-mêmes vous y consentez, et en passez un contrat avec Dieu, et le ratifiez tous les jours dans l'oraison que vous lui dites en ces termes : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Regardez ce que vous dites, à quoi vous vous obligez : vous êtes contents que Dieu oublie les torts qu'il reçoit de vous, et vous conservez la mémoire de ceux que l'on vous fait, qu'il garde son cœur à l'égard de vous, et vous voulez retenir le vôtre contre votre prochain. « Si vos non dimiseritis, dit Notre-Seigneur, nec Pater « vester, qui in cœlis est, dimittet vobis peccata ves-« tra (Marc., 11, 26; Matth., 18, 35) : Si vous ne re-« mettez point, et de cœur, comme il dit autre part, « les injures et les dettes que vos frères vous doivent,

« soyez sûrs que votre Père céleste ne vous remettra « point celles dont vous lui êtes obligés, » mais qu'il vous livrera aux exécuteurs de sa justice, et vous serez tourmentés jusqu'à ce que vous ayez tout payé. « Ad « tam magnum tonitru, dit saint Augustin, qui non « expergiscitur, non dormit, sed mortuus est (Enchir., « c. 7) : Qui ne se réveille pas et ne se remue point « au bruit d'un tel tonnerre, montre qu'il ne dort pas, « mais qu'il est mort. » Si votre ennemi est du nombre des prédestinés, et doit aller un jour au ciel, vous serez faché d'avoir haï un homme qui doit être si grand et si heureux, et avec qui vous devez même vivre à jamais dans ce lieu de félicité en parfaite paix et amitié, ou il faut vous résoudre à ne point y aller; s'il doit être réprouvé et précipité dans les enfers, il aura assez de maux là-bas dans ces flammes éternelles sans lui en faire ici davantage.

Donc, dans cet esprit de grâce et d'amour, accomplissons les devoirs de notre sainte religion, faisons, en considération de Notre-Seigneur, ce qu'il nous commande et nous demande : « Diligite inimicos « vestros, aimons nos ennemis, benefacite his qui ode- « runt vos (Matth., 5, 44), faisons du bien à ceux qui « nous ont en haine; non reddentes malum pro malo, « nec maledictum pro maledicto, dit le prince des « apôtres, sed è contrario benedicentes, quia in hos « vocati estis, ut benedictionem hæreditate possideatis « (1 ep., 3, 9) : Ne rendons point mal pour mal, mais « bien pour mal, et bénédictions pour malédictions, « parce que nous sommes appelés à mériter la bénédic- « tion de Dieu et l'héritage éternel par la souffrance « des malédictions et des injures temporelles : » — « Orate pro persequentibus et calumniantibus vos : « Prions pour ceux qui nous persécutent et qui nous « calommnient, » à l'exemple et en l'union de Notre-Seigneur ; et c'est un fort bon conseil de faire tous les

jours quelque prière particulière pour ceux qui sont d'humeur, de sentiments et d'affections contraires à nous, principalement tandis que la pointe de la colère et le mouvement de l'aversion durent contre eux. Oh ! qui donnerait quelques aumônes, qui jeûnerait ou ferait quelque autre bonne œuvre pour eux, que cette action serait excellente ! que ce sacrifice serait agréable à Dieu et cette charité méritoire ! Quant aux paroles, quand il sera question de parler d'eux, on doit être extrêmement circonspect ; car c'est un pas fort glissant où il est aisé de tomber ; c'est pourquoi il faut en parler avec une grande retenue ; ou, ce qui sera encore le meilleur pour la plupart, n'en point parler du tout, et ne pas permettre que, pour flatter vos passions et justifier vos sentiments, on en parle mal en votre présence.

Pour conclusion, nous mettrons ici la doctrine remarquable de saint Augustin touchant les vengeances que les justes, dans les saintes Lettres, désirent et demandent à Dieu des injures qu'on leur fait. David l'a demandée (Ps. 78, 6 et 12) ; Jérémie l'a demandée (Jerem., 11, 20), et les martyrs, sous les autels où leurs saints corps reposent, disent à Dieu, comme les entendit saint Jean (Apoc., 6, 10) : Jusqu'à quand, Seigneur, ne nous ferez-vous point de justice, et ne vengerez-vous notre sang sur les habitants de la terre, qui l'ont injustement répandu ? Où est donc l'amour des ennemis et le pardon des injures qui nous sont commandés ? Là-dessus ce grand docteur nous dit que les bons et les mauvais désirent le châtiment de leurs ennemis et le demandent à Dieu, mais avec cette différence que : « Justus et magis cupit inimicum suum « corrigi quàm puniri, et cùm in eum videt à Domino « vindicari, non ejus delectatur pœna, quia eum non « odit, sed divina justitia, quia Deum diligit (August., « in psal. 78) : Le juste souhaite beaucoup plus l'a-

« mendement de son ennemi que sa punition, et « quand il voit que Dieu met la main sur lui pour la « faire, il ne prend point plaisir à son supplice, parce « qu'au fond il ne le hait point, mais en la beauté « de la justice divine, parce qu'il aime Dieu ; » et si le châtiment le fait revenir à son devoir, il en est bien aise pour lui, ou s'il s'obtine en sa malice, pour les autres, à ce qu'ils y prennent exemple et soient sages à ses dépens ; et lui-même y profite : « Non sup- « plicio illius odia sua pascendo, sed errata emendando, « ac per hoc de benevolentia est, non de malitia quod « lætatur justus cùm videt vindictam et manus suas « lavat, id est, opera sua mundiora efficit in sanguine, « hoc est, in exitio peccatorum : sumens inde non « mali alieni gaudium, sed divinæ admonitionis exem- « plum (Psal. 57, 11) : Non pour nourrir sa haine par « la peine d'autrui, mais pour corriger ses fautes ; et « ainsi la joie que le juste ressent quand il voit la « vengeance et qu'il lave ses mains, c'est-à-dire, qu'il « rend ses œuvres plus pures dans le sang des pé- « cheurs, ne vient point de malice, mais de bienveil- « lance, parce qu'il ne se réjouit pas du mal d'au- « trui, mais il prend de là un exemple et un sujet « pour craindre Dieu davantage ; » et pour les vengeances que Dieu exerce sur les méchants en l'autre vie, elles lui plaisent, parce qu'elles plaisent à Dieu. Or, l'homme méchant tout au contraire : « Contristatur si ejus inimicus evaserit pœ- « nam, et cùm puniri eum videt, vindicari ita se gau- « det, ut non justitia Dei quem non diligit, sed « illius quem odit, miseria delectetur : éprouve du « déplaisir si son ennemi échappe à la peine par le « changement de sa vie, et en le voyant châtié, il se « réjouit de son malheur, parce que c'est le malheur « d'un homme qu'il a en haine qui lui agrée, et non « point parce qu'il y voit la justice de Dieu qu'il n'aime

« point. » De même quand il remet à Dieu ses intérêts pour lui en faire raison, ce n'est point par esprit de charité, mais par une inimitié plus grande, car il sait que son bras est beaucoup plus pesant que le sien, pour décharger bien d'autres coups sur son ennemi, et lui faire souffrir des tourments sans comparaison plus douloureux.

SECTION V

COMMENT ET COMBIEN NOUS DEVONS AIMER NOTRE PROCHAIN.

I. Nous devons aimer notre prochain par effet. — II. Comme nous-mêmes. — III. Plus que nous-mêmes ; comme Notre-Seigneur nous a aimés.

I. La façon d'aimer notre prochain est celle que le bien-aimé disciple nous apprend, quand il dit : « Fi-« lioli, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et « veritate (1 ep., 3, 18) : Mes petits enfants, n'aimons « point de paroles, par compliment et par feintise, « mais véritablement et effectivement : » témoignons notre amour non avec la langue, mais avec de bons effets; il n'est rien qui consiste moins en paroles que le vrai amour. Il dit avec Rachel : « Da mihi liberos, « alioquin moriar (Genes., 30, 1) : Donnez-moi des « enfants, ou il faut que je meure. » Pour la mesure de l'amour du prochain, Notre-Seigneur nous en donne deux.

II. La première est de l'aimer comme nous-même. « Diliges proximum tuum sicut teipsum (Matth., 22, « 39) : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Qu'est-ce à dire, comme toi même? c'est-à-dire, ainsi que l'explique saint Thomas (2, 2, q. 44, a. 7), que l'amour que tu lui portes aura de la ressemblance avec celui que tu as pour toi. Premièrement, « quant à « la fin, » aimant ton prochain pour Dieu, comme tu dois t'aimer pour lui, afin que ton amour soit saint.

Secondement, « dans la règle de l'amour, » ne lui voulant complaire en chose aucune qui ne soit bonne, comme pour rien au monde tu ne dois le laisser aller à ta volonté ni à tes affections dans la moindre chose qui soit mauvaise, afin que ton amour soit juste. Et troisièmement, « en la façon de l'amour, » l'aimant non pour ton intérêt ou pour ton plaisir, mais pour son bien, comme tu t'aimes non pour lui, mais pour toi, afin que ton amour soit véritable ; car autrement ce ne serait pas un amour de ton prochain, mais de toi-même en ton prochain. Voilà ce que dit saint Thomas. Et saint Augustin expliquant les mêmes paroles, après avoir déclaré que celui-là seul s'aime vraiment qui aime Dieu, parce que par cet amour il se procure la jouissance du souverain bien, dit : « Quod « ergo agis tecum, id agendum cum proximo est, hoc « est, ut etiam perfecto amore diligat Deum ; non « enim eum diligis tanquam teipsum, si non ad id « bonum, ad quod ipse tendis, adducere satagis (De « mor. eccles., cap. 26) : Ce que donc tu fais pour toi, « tu dois le faire pour ton prochain, c'est-à-dire, em- « ployer tes soins afin qu'il aime Dieu d'un parfait « amour ; car tu ne l'aimes point comme toi-même, si « tu ne tâches de lui procurer le bien que tu te re- « cherches. » De sorte que, selon ce saint docteur, l'amour du prochain doit avoir pour son objet Dieu et la possession des biens éternels qu'il faut lui ménager; car qui lui désire la santé, les honneurs et les biens temporels, sans les rapporter à son salut, ne l'aime pas d'une charité chrétienne qui plaise à Dieu et qu'il nous est commandée, mais d'un amour naturel ou humain. D'où nous pouvons recueillir qu'il y a peu de vrais chrétiens, parce que le nombre est fort petit de ceux qui aiment leur prochain de cet amour épuré, et pour la vie éternelle, et non pour leur profit ou pour quelque considération de nature; peu par con-

séquent en portent la marque. De façon que nous pouvons nous écrier avec plus de sujet que cet ancien (Socrates) : « O amici, nullus amicus, » qui pourtant ne jetait les yeux que sur le peu de personnes qui aiment sans prétendre leur intérêt : « O mes amis, « qu'il y a peu de vrais amis, » peu qui s'aiment chrétiennement et d'une loyale amitié! Mais je fonde encore ceci sur une autre raison.

Nous devons tenir cette maxime pour fondamentale pour distinguer la vraie de la fausse amitié, qu'Aristote, saint Jérôme et saint Augustin ont tant célébrée : « Amicitia quæ desinere potuit, nunquam fuit « (D. de Sales, liv. 7 de ses épîtres, 58) : L'amitié qui « a pu finir ne le fut jamais. » D'où il faut inférer que pour rendre une amitié vraie, et lui faire porter justement ce titre honorable, elle doit nécessairement tendre à l'éternité, sans mettre aucune borne à sa durée, et conséquemment au paradis, où seulemen elle peut être éternelle. Si les deux personnes qui s'aiment venaient à être damnées, leur amitié prendrait fin et se changerait en une haine mortelle, parce qu'en enfer il n'y a point d'amour; une chose si douce n'est pas pour ces malheureux, mais ils sont et seron à jamais en querelle, en dépit et en rage les uns contre les autres, et d'autant plus qu'ils se sont entr'aimés sur terre avec plus de passion, parce qu'ils ont été cause l'un pour l'autre du tourment qu'ils souffrent, et se sont mutuellement poussés dans le précipice de cet extrême malheur où ils se trouvent sans remède. Si toutes les deux ne sont point damnées, mais que cette infortune n'en enveloppe qu'une, néanmoins leur amitié verra sa fin, et sera rompue, pour ne jamais se renouer, parce que celle qui est en paradis ne pourra pas aimer celle qui est en enfer, que Dieu a en horreur et qui n'a rien en soi qui mérite de l'amour, au contraire rien qui ne soit un juste objet de haine; de même

celle qui est en enfer n'aimera pas non plus celle qui est en paradis, non qu'elle ne soit aimable, mais parce que son cœur corrompu et dépravé n'est pas capable d'une chose si louable comme est l'amitié, et de plus, parce que haïssant Dieu, elle ne saurait aimer celui que Dieu chérit. Il faut donc absolument que ceux qui font profession de s'aimer, s'aiment pour le ciel et pour l'éternité bien-heureuse, et s'entr'aident à la conquérir, parce que c'est là seulement qu'ils ont moyen de continuer leur affection commencée ici-bas, et où leur feu peut conserver sa flamme.

De plus, pour entendre les paroles de Notre-Seigneur nous devons considérer ces autres qu'il nous a dites, et dont l'empereur Alexandre Sévère, quoique païen, faisait tant de cas, qu'il les avait fort souvent à la bouche, et les faisait publier par ses hérauts, et graver sur les frontispices des bâtiments publics : « Omnia quæcum-« que vultis ut faciant vobis homines, ita et vos facite « illis (Math., 7, 12) : Tout ce que vous voulez que les « hommes vous fassent, faites-le-leur : » tous les services et tous les offices que vous désirez qu'ils vous rendent, mettez-vous en devoir de les leur rendre. Règle très-juste, et vérité que, sans autre maître, la lumière naturelle nous enseigne. De sorte que comme vous voudriez qu'on vous assistât dans vos nécessités, qu'on vous consolât dans vos afflictions, qu'on vous fortifiât dans vos faiblesses et en général qu'on vous fît du bien, et au contraire que l'on ne jugeât, que l'on ne parlât point mal de vous, que l'on ne vous fît point de tort ni de déplaisir, retournez ces sentiments sur votre prochain et comportez-vous de même envers lui : « Hæc « est proximi tota dilectio, dit saint Prosper (lib. 3 de « Vitâ contempl., cap. 15) : En cela consiste l'amour « que vous lui devez. »

III. La seconde mesure que Notre-Seigneur nous donne dans l'amour du prochain est incomparablement

plus grande, et contenue en ces mémorables paroles qu'il nous dit : « Mandatum novum do vobis, ut dili-« gatis invicem, sicut dilexi vos (Joann., 13, 34) : Je « vous fais un commandement nouveau, qui est que « vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous « ai aimés. » Oh ! quel amour ! oh ! quelle charité ! oh ! quelle mesure ! et comment Notre-Seigneur nous a-t-il aimés ? Il nous a aimés le premier, nous recherchant et nous prévenant de l'honneur de son amitié. Il nous a aimés, bien que nous n'en fussions dignes en aucune façon, sans lui avoir rendu aucun service ; au contraire infiniment indignes, pour l'avoir offensé par tant et de si grands péchés. Il nous a aimés se faisant homme pour nous, travaillant trente-trois ans sans relâche pour notre salut, et après souffrant les plus grands maux qu'on ait encore vus sur la terre, répandant tout son sang, et mourant sur un gibet. Il nous a aimés se donnant à nous avec tous ses biens. Il nous a aimés pour une fin très-sainte et très-désintéressée, non pour lui, n'ayant que faire de nous pour être bienheureux, mais pour nous rendre heureux, et nous consacrer à jamais à la gloire de son Père; voilà qui est aimer !

Saint Augustin dit que Notre-Seigneur s'est fait homme pour nous apprendre comment et jusqu'où nous devions dans sa loi d'amour nous entr'aimer : « Maximè propterea, dit-il, Christus advenit, ut co-« gnosceret homo quantum eum diligat Deus : et ideo « cognosceret ut in ejus dilectionem, à quo prior dilec-« tus est inardesceret, proximumque illo jubente et « demonstrante diligeret (De catechis. rudib., cap. 4) : « Notre-Seigneur est principalement venu au monde « pour faire connaître à l'homme combien Dieu l'ai-« mait, et par cette connaissance l'embraser de l'amour « de celui de qui il a été si gracieusement prévenu, et « tout ensemble pour l'obliger par son commandement « et lui apprendre par son exemple à aimer son pro-

« chain. » Si nous suivons cet exemple, avec quelle perfection ne nous entr'aimerons-nous point? que ne ferons-nous, que ne souffrirons-nous point les uns pour les autres ? Si Sénèque a pu dire : Quand je fais un ami, quel dessein pensez-vous que j'aie ? « Ut habeam pro quo « mori possim, ut habeam quem in exilium sequar, « cujus me morti opponam et impendem (Epist., 9) : C'est « d'avoir un homme pour qui je puisse mourir, que je « puisse accompagner dans son bannissement, que je « puisse défendre et pour lequel je puisse me sacri- « fier. » Si nos veines étaient remplies de l'esprit de Jésus-Christ, et nos cœurs échauffés de son feu, ne ferions-nous pas encore davantage ? Oui, sans doute. Aussi saint Paul, ce parfait imitateur du Fils de Dieu, et ce modèle accompli de la charité chrétienne, désire de perdre pour les Juifs qui le persécutaient violemment, non-seulement les biens, l'honneur et la vie temporelle, mais de plus l'éternelle, d'être privé à jamais de la béatitude et souffrir les tourments de l'enfer, à l'exclusion pourtant du péché. Voilà jusqu'à quel point s'élève l'amour du prochain parmi les chrétiens, voilà jusqu'où s'élève la flamme de ce feu divin ; ce qui est arrivé non-seulement à saint Paul, mais encore à plusieurs après lui, comme à sainte Catherine de Bologne et à d'autres. Le même apôtre écrivant aux Philippiens, leur dit : « Testis est mihi Deus, quomodo « cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi (cap. « 1, 8) : Dieu m'est témoin comme je vous désire tous « dans les entrailles de Jésus-Christ, » c'est-à-dire, comme je vous aime avec les mêmes entrailles et avec la même charité, en proportion, que Jésus-Christ vous a aimés, et pour l'amour intime et cordial que je lui porte, je désire ardemment de vous faire entrer dans son cœur, afin d'y être logés et d'y recevoir l'abondance de ses plus tendres miséricordes. C'est ainsi que nous devons nous entr'aimer dans les entrailles de

Jésus-Christ, avec les mêmes affections et les mêmes sentiments qu'il eut pour nous, comme si nous étions tous dans son cœur, et que là, animés de son divin esprit, et embrasés du même amour dont il brûle pour nous, nous vinssions à exercer la charité les uns envers les autres.

Je sais qu'attendu la corruption de notre nature, qui n'a point de plus fortes passions que pour soi-même, une telle charité n'est pas sans grande difficulté; mais nous ne pouvons aussi douter que Notre-Seigneur, qui nous la commande et qui nous la demande, ne nous doive donner les secours nécessaires pour l'exécuter, si nous voulons nous rendre dignes de les recevoir, et y contribuer autant que nous le pouvons de notre côté. Le meilleur moyen que nous pouvons prendre en ceci est de vivement appréhender et considérer Dieu et Jésus-Christ dans notre prochain, comme en effet ils y sont de la façon que nous avons dite ; tellement que nous lui rendions tous les témoignages d'une bonne volonté et d'un sincère amour, dans cette pensée que ce n'est pas proprement à l'homme que nous les rendons, mais à Dieu et à Notre-Seigneur, non à la créature, mais au créateur, non à l'image, mais au prototype, non au serviteur, mais au maître, non aux membres, mais au chef qui crie : Ce que vous avez fait au moindre des miens, je le regarde comme fait à moi-même. De plus, nous ne pouvons douter que nous ne devions à Notre-Seigneur nos corps, nos âmes et tout ce que nous sommes et ce que nous avons, en vertu des titres qu'il a sur nous de créateur et de rédempteur ; d'où il s'ensuit que nous devons l'aimer, l'honorer et le servir ; de sorte que s'il était dans la nécessité, nous serions tenus de l'aider, de le secourir et de nous employer à son service. Or, comme il a rétrocédé ses droits et associé tous les hommes à la participation de ses biens, les instituant ses cohéritiers, nous sommes,

à raison de cette cession et de ce transport, obligés de leur rendre les mêmes redevances et les mêmes hommages en quelque sorte qu'à lui. C'est pourquoi saint Jean, touchant ce droit de notre prochain fondé sur celui de Notre-Seigneur, après avoir dit : « In hoc co- « gnovimus caritatem Dei, quoniam ille animam suam « pro nobis posuit (1 epist.,3, 16) : Nous avons connu « l'amour que Dieu nous a porté, parce qu'il est mort « pour nous, » ajoute : « Et nos debemus pro fratribus « animas ponere : Et nous devons faire de même pour « nos frères. » Et saint Paul pour cela parle ainsi de lui aux fidèles de Corinthe : « Ego libentissimè impendam « et superimpendar ipse pro animabus vestris (2 Cor., « 12, 15) : Je donnerai très-volontiers tout ce que j'ai, « et même ma vie, pour le bien de vos âmes. » Quiconque veut joyeusement, constamment et divinement exercer la charité du prochain, doit tâcher de gagner cela sur son esprit et de l'habituer à ces vues.

SECTION VI

EN QUOI NOUS DEVONS EXERCER LA CHARITÉ DU PROCHAIN, QUELQUES MOTS CONTRE L'ENVIE.

I. Qu'est-ce que l'envie. — II. Ce péché combat directement la charité ; ses maux.

Bien que l'on puisse conclure de ce que nous avons dit en quoi nous pouvons accomplir les devoirs de la charité fraternelle, il est toutefois à propos de dire particulièrement dans quels cas nous devons le faire. La charité du prochain doit régner dans notre volonté, dans notre entendement, dans notre bouche et dans nos mains : dans notre volonté, y anéantissant les mouvements de l'envie ; dans notre entendement, y étouffant les pensées sinistres et les jugements téméraires ; dans notre bouche, en retranchant toutes les paroles aigres, les injures, les moqueries et les médisances ; et

retenant nos mains de toutes les actions mauvaises et injustes, pour les porter à toutes sortes d'œuvres charitables. Venons au détail.

I. L'envie est un vice par lequel nous avons du déplaisir du bien que nous voyons arriver à quelqu'un, comme étant un déchet ou un amoindrissement du nôtre. Mais pour mieux la comprendre nous apprendrons de saint Thomas (2, 2, q. 36, a. 2), que nous pouvons être fâchés du bien d'autrui en quatre façons : La première, quand nous craignons que le bien qu'il possède ne cause à nous ou aux autres quelque infortune, et cette tristesse n'est pas envie et peut être sans péché. « Evenire plerùmque solet, dit saint Gré-« goire à ce propos, ut non amissâ caritate, et inimici « nos ruina lætificet, et rursùs ejus gloria sine invidiæ « culpa contristet cùm et ruente eo quosdam benè erigi « credimus, et proficiente illo plerumque injustè opprimi « formidamus (lib. 22 Moral., cap. 2) : Il advient sou-« vent que, sans perdre la charité, le malheur de notre « ennemi nous réjouisse, et que sans envie sa prospérité « nous afflige ; pour le premier cas, quand nous savons « que sa chute servira d'occasion à beaucoup de misé-« rables pour se relever de leurs misères ; et pour le « second, qu'il n'établit sa prospérité que sur la ruine « de plusieurs injustement accablés. » La seconde, quand nous sommes fâchés du bien d'autrui, non parce qu'il le possède, mais parce que nous n'en avons pas autant, ce dont nous aurions grand besoin : cette tristesse non plus n'est pas envie. Mais Aristote l'appelle zèle et émulation ; et si elle a pour objets les biens spirituels et éternels, elle est louable et vertueuse ; si les temporels, elle peut être bonne ou mauvaise, selon l'intention et la modération qu'on y apporte. La troisième, quand nous sommes fâchés que quelque bien arrive à un homme que nous estimons en être indigne ; mais parce que tous ces événements sont ordonnés et

envoyés par la très-sage disposition de la Providence divine, qui gouverne tout ici-bas, et distribue les richesses et la pauvreté, la gloire et l'infamie pour des fins très-saintes, cette tristesse nous est défendue dans les saintes Lettres, et le Prophète royal nous dit : « Nolis « æmulari, et selon d'autres, ne irriteris in malignanti- « bus, neque zelaveris facientes iniquitatem (Psal., 36, « 1) : Ne vous piquez point de la prospérité des mé- « chants, et ne vous fâchez pas de les voir élevés en bien « et en honneur au-dessus des autres ; » laissez jouer dans cette affaire les ressorts de la Providence divine. Nous pouvons ajouter que quand nous avons du regret du bien d'autrui, de ses richesses, de ses dignités, parce que, connaissant son humeur et sa faiblesse, nous savons qu'il en abusera, et qu'elles lui seront autant de pierres d'achoppement pour se perdre, ce regret n'est pas un vice, mais une vertu et un effet de charité. Enfin, quand nous nous attristons du bien d'autrui, parce qu'il empêche ou diminue le nôtre, cette tristesse pour lors est ce que nous appelons envie.

II. Ce péché combat directement la charité qui nous fait vouloir et procurer du bien à notre prochain, et prendre de la complaisance en tous ceux dont nous le connaissons pourvu. Ce péché maudit porte l'âme non-seulement à ne lui faire aucun bien, mais même à concevoir du déplaisir et de l'ennui de tous ceux qu'il lui voit. Il faut l'exterminer de nos cœurs et en arracher jusqu'aux plus petites racines ; et en effet, nous avons pour cela de très-grandes et de très-fortes raisons. L'envie, comme saint Basile et les autres pères nous l'apprennent, est le vice propre du démon, qui au ciel envia la gloire de l'union hypostatique à la nature humaine, et sur la terre à Adam et à sa postérité la béatitude éternelle dont il était déchu, et dans cet esprit il le porta à pécher pour la lui faire perdre, et l'envelopper dans son malheur. Ainsi le Sage dit : « Invidiâ

« diaboli mors intravit in orbem terrarum, imitantur « autem illum qui sunt ex parte ejus (Sap., 2, 24) : « L'envie du démon a donné l'entrée à la mort dans le « monde, et tous les envieux se rendent ses imitateurs « et ses disciples : » ce péché diabolique porte l'homme de terribles extrémités. « Abelem occidit, dit saint « Augustin, contra Joseph fratres armavit, Danielem « in lacum leonum misit, caput nostrum cruci affixit « (Serm. 18 de tempore) : Il poussa Caïn à tuer son « frère Abel, les enfants de Jacob à vendre leur frère « Joseph, les Babyloniens à exposer Daniel aux lions « affamés, et les principaux des Juifs à faire mourir « Notre-Seigneur sur un gibet. » Quels transports ! quelle furie ! Aussi le patriarche Jacob, parlant de la malveillance que ses enfants avaient contre leur frère, dit : « Inviderunt illi habentes jacula (Gen., 49, 23) : « Ils lui ont porté envie avec des javelots en main. » Saint Jérôme remarque ici sagement que le Saint-Esprit nous représente l'envie armée de flèches pour en darder ceux qu'elle regarde de son œil louche ; mais si elle leur est si cruelle, elle l'est encore plus à l'envieux même, et lui cause de plus grands dommages : premièrement, à son âme qu'elle tue, en la privant de la vie de la grâce ; car comme elle est de soi péché mortel, elle lui donne sans doute le coup de la mort, si ce n'est que l'inconsidération ou la petitesse de la matière affaiblisse son bras et diminue le coup ; et puis elle le remplit de chagrins et d'ennuis qui lui sèche le cœur. L'envieux, dit saint Basile (Orat. de invidia), n'a point de joie ; jamais la tristesse ne l'abandonne, c'est l'élément dont il se nourrit ; et comme la rouille consume le fer qui l'a produite, comme le ver mange le bois qui l'a engendré, et la vipère déchire les entrailles où elle a été conçue, de même l'envie ronge le cœur de l'envieux ; elle lui dessèche les os et le rend maigre et étique. C'est pourquoi saint Grégoire de

Nazianze dit fort bien que c'est le péché le plus injuste et le plus juste de tous : le plus injuste, parce qu'il est ennemi de tout bien ; le plus juste, parce qu'il paye dès ce monde et sur-le-champ en monnaie d'enfer celui qui le commet. Evagoras assurait avec grande raison que l'envieux était le plus misérable de tous les ommes et le plus infortuné de tous les pécheurs, car tandis que les autres ne sont tourmentés que de leurs propres maux, celui-ci de plus l'est des biens d'autrui. Etrange désordre ! ce qui devrait le réjouir, l'afflige ; et comme les couleurs les plus voyantes blessent les yeux faibles, comme notre jour est la nuit de ceux de l'autre hémisphère, le bonheur du prochain lui sert de sujet de malheur. Vice abject et vil, qui ne loge que dans les âmes basses !

« Livor iners vitium, mores non exit in altos, l'envie « est le vice des lâches, il n'atteint point les âmes éle- « vées, » dit un ancien (Ovid., 5 de Ponto). Et c'est ce que saint Grégoire le Grand et saint Thomas ont remarqué, s'appuyant sur ces paroles de Job : « Parvulum occidit « invidia (Job., 5, 2) : L'envie a fait mourir le petit » qui estime toutes choses grandes, et qui croit avoir perdu beaucoup, pour peu qu'un autre l'emporte sur lui. Mais que gagne-t-il avec son envie ? S'il s'attriste du bien de son prochain, sa tristesse ôte-t-elle le bien à son prochain et augmente-t-elle le sien ? Tant s'en faut, elle lui fait perdre celui qu'il a, puisqu'il perd la grâce, et ne peut rien prendre à celui de son prochain, qu'il rendrait néanmoins sien, si au lieu de l'envie il en avait de la joie, parce que la charité nous rend participants de toutes les richesses des autres.

Touchés et convaincus de ces connaissances, fuyons ce vice détestable et diabolique si contraire à la charité, qui, comme dit saint Paul, « n'est point envieuse : Cari- « tas non æmulatur (1Cor., 13, 4), » mais, ainsi que l'explique saint Grégoire (hom. 5 in Evang.), nous fait

appréhender et ressentir les maux d'autrui comme les nôtres, nous réjouir de ses biens comme s'ils nous étaient propres, mettre au nombre de nos pertes les siennes, et regarder comme nos profits les gains qui lui arrivent. La raison en est, que la charité, comme dit saint Augustin (lib. 3 de Doctr. christ., cap. 10) ruine le royaume de la convoitise, et sape les deux fondements sur lesquels il est établi : le mien et le tien, puisqu'elle ne regarde que Dieu, et le prochain en Dieu, et pour le dessein de sa gloire. L'exemple de nos membres qui font partie de nous-même, dont saint Paul se sert, doit puissamment nous émouvoir. « Idipsum pro « invicem sollicita sunt membra, et si quid patitur « unum membrum, compatiuntur omnia membra, sive « gloriatur unum membrorum, congaudent omnia mem- « bra (1 Cor., 12, 25) : Les membres veillent à la conser- « vation les uns des autres ; chacun prend le soin de « tous, et tous de chacun ; d'où vient que quand quel- « qu'un souffre, tous souffrent avec lui et lorsqu'il « reçoit quelque plaisir, tous s'en ressentent ; » s'ils sont différents et si l'un est avantagé et employé à des offices plus honorables que l'autre, ils ne sont point envieux entre eux ; le moindre n'est pas jaloux de la gloire du plus grand, au contraire, il l'assiste et contribue, autant qu'il est en lui, à s'acquitter dignement de son devoir. « Digitus exigua quædam res est, dit saint « Augustin, oculus magnifica, tutior est in corpore « digitus sanus, quàm lippiens oculus, non ergo quærat « quisque in corpore Christi nisi sanitatem (In psal. « 130) : Le doigt est une partie petite, et l'œil une qui « est magnifique ; il vaut toutefois mieux à une partie « d'être seulement le doigt pourvu qu'il soit sain, que « d'être l'œil s'il est louche. Que le chrétien ne cher- « che donc point à être dans le corps mystique de Jésus- « Christ dont il est membre, une partie excellente et « relevée, mais d'y avoir la santé, » qui est la charité.

Quand donc la prospérité de notre prochain nous frappera les yeux, et que nous nous sentirons attaqués de quelque mouvement d'envie, faisons aussitôt prendre les armes à la charité pour le vaincre, et disons pour l'étouffer en sa naissance : Tant s'en faut que je sois fâché de ce bien échu à un tel ; au contraire j'en suis très-aise, et je lui en désire encore davantage et autant qu'à moi, et j'en prie Dieu de bon cœur : « Gaudium meum impletum est, illum oportet crescere, me autem minui (Joann., 3, 29), comme disait saint Jean-Baptiste à ses disciples qui voulaient lui donner de la jalousie de ce que le monde le quittait et suivait Notre-Seigneur : Oh ! que j'ai de contentement de ce que mon prochain possède ce bien ; il faut qu'il croisse et que je diminue, » qu'il soit élevé et que je sois abaissé, parce qu'il le mérite mieux que moi ; considérons Notre-Seigneur résidant en notre prochain, voulant se rehausser de cette façon et par ce genre de bien qu'il lui a communiqué. Scipion l'Africain, voyant que le sénat ne pouvait se résoudre à élire son frère pour capitaine, dans la guerre qu'il voulait faire en Asie, dit qu'il lui prêterait son conseil, sa vie et tous les mérites qu'il avait acquis de la république, et qu'il irait lui-même soldat sous lui combattre sous ses enseignes, afin de lui acquérir cet honneur. Cela obligea le sénat à faire ce choix; Scipion accompagna son frère en cette guerre ; il lui fit remporter la victoire, et le ramena chargé de lauriers et triomphant dans Rome. Que le chrétien apprenne de ce païen à n'être point envieux de la gloire de son prochain qui est son frère, au contraire à la lui procurer par ses propres abaissements qui, pris de cette sorte, ne lui seront point à confusion, mais à louange, et lui serviront de marches pour monter à la gloire éternelle.

SECTION VII

CONTRE LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

I. Les jugements téméraires et leurs degrés. — II. Raisons contre.

I. Après avoir purgé la volonté de l'envie, il faut nettoyer l'entendement des jugements téméraires et des mauvaises pensées à l'égard de notre prochain. Le jugement téméraire est un mal fort ordinaire parmi les hommes ; et pour en parler avec les théologiens, nous y remarquons comme trois degrés (Tanner., t. 3, disp. 4, de Just., q. 3, dub. 2) : le premier est de douter de la méchanceté de son prochain ; le second, de la soupçonner ; et le troisième, d'en juger. Le premier se fait quand, voyant des raisons pour et contre, on demeure dans une incertitude, suspendant son jugement sans pencher plus d'un côté que d'autre ; le second, quand on incline davantage à la croire, sans pourtant l'assurer tout à fait ; et le troisième, quand on la tient pour certaine et indubitable. Il y a du mal en tous trois, plus toutefois au second qu'au premier, et au troisième qu'au second, quand on manque de sujets raisonnables pour former ces opinions ; parce que parmi les biens que peut posséder un homme, on doit compter, et même par-dessus les richesses, la bonne estime que chacun est obligé d'avoir de son prochain, jusqu'à ce que quelque juste cause lui lève cette obligation et lui donne la liberté d'en prendre une contraire ; ainsi, quiconque, sans occasion suffisante, pense mal de quelqu'un, lui fait tort, parce qu'il le prive d'un bien qui lui est dû, savoir, de la bonne opinion qu'il est tenu d'avoir de lui. De plus, selon les principes communs et reçus de tous, les choses douteuses doivent être toujours prises en la meilleure part, et tant qu'un homme n'est point convaincu d'être

coupable, il doit être estimé innocent. C'est donc commettre une injustice de juger mal d'une personne sans preuve valable.

II. Et bien que, quand elles sont telles, on puisse, à la rigueur, non-seulement former des doutes et des soupçons du péché de notre prochain, mais encore en porter un jugement arrêté, et dire ouvertement qu'il a failli, puisque ce n'est plus un jugement téméraire, mais moralement bien fondé ; néanmoins, parce que tous nos fondements en cette matière sont ruineux n'étant jetés que sur le sable mouvant de quelques conjectures, qui même, avec la plus grande apparence de vérité qu'elles peuvent avoir, sont fort souvent trompeuses, il est incomparablement mieux et plus sûr de ne jamais juger mal de personne, mais d'avoir toujours bonne opinion de tous, principalement si l'on n'est pas obligé par quelque charge d'éclairer et d'examiner leurs actions. Par là on coupera tout d'un coup la racine à mille troubles, et on délivrera son esprit d'un grand nombre d'entretiens vains et nuisibles, pour penser à choses meilleures et à soi-même.

Pour peu que le milieu, par lequel les apparences viennent à notre vue, se trouve fallacieux, l'objet que nous voyons nous paraît autre qu'il n'est, témoin le bâton qui mis à moitié dans l'eau nous semble brisé ; il est pour cela très-difficile de bien rencontrer en jugeant des actions des hommes ; elles dépendent de beaucoup de circonstances fort changeantes, et leur bonté ou leur malice découle d'une source, à savoir, de la disposition du cœur, qui nous est inconnue. Quand Anne, la mère de Samuel (1 Reg., 1, 13), faisait dans l'amertume de son cœur sa prière au temple, le grand-prêtre Héli voyant ses gestes, jugea qu'elle était prise de vin, et néanmoins elle était éprise d'une dévotion et d'une ferveur extraordinaires. Les amis de Job le voyant d'une florissante fortune, réduit à une

extrême misère (Job., cap. 4), et n'apercevant en ui aucun péché manifeste, le jugèrent coupable de quelque grand crime secret qui avait attiré sur lui tous ces malheurs, et toutefois c'était un homme très-juste et un modèle de sainteté, à qui Dieu avait envoyé tous ces maux, non en punition de ses crimes, mais pour l'exercice de sa patience, et pour le combler ensuite de gloire. Lorsque saint Paul (Act., 9, 13) entra dans la ville de Damas, qui n'eût dit assurément, avec Ananias, qu'il y entrait pour y persécuter les fidèles, pour les mener chargés de fers à Jérusalem, et pour y abolir le nom de Jésus-Christ? Néanmoins c'était pour le prêcher, pour établir hautement sa croyance et confondre les Juifs. Quand saint Boniface (Sur., 14 maii), diffamé pour sa vie passée, se fut, dans la ville de Tarse, éclipsé de la présence de ses compagnons, qui n'eût dit qu'il était allé à quelque débauche? et pourtant c'était en ce même temps qu'il endurait de très-cruels tourments, et donnait sa vie pour la foi et pour l'amour de Notre-Seigneur. Mais je veux raconter ici le fait mémorable de l'abbé Vitalius, que nous rapporte Léonce, évêque de l'île de Cypre (in Vitâ S. Joann. Eleemosyn.; Sur., 23 jan.) : Ce saint homme, âgé de quelques soixante ans, quittant son monastère, s'en vint à Alexandrie, du temps que saint Jean l'Aumônier en gouvernait l'Église, par un mouvement très-particulier du Saint-Esprit et une charité plus admirable qu'imitable, il allait toutes les nuits dans de mauvais lieux, et donnait une pièce d'argent à une des femmes prostituées, afin qu'elle s'abstînt de pécher cette nuit; elle, en acceptant la condition, ne pensait plus qu'à dormir, et lui, pendant qu'elle prenait son sommeil, retiré dans un coin de la chanbre, passait toute la nuit à louer Dieu et à le prier pour elle. Le matin venu, il la laissait, lui ayant fait promettre qu'elle ne découvrirait à personne son secret, ni le motif qui l'avait amené. Tout le monde

là-dessus se scandalise qu'un homme de telle condition et de tel âge fréquentait ces lieux infâmes; lui néanmoins continue d'y aller, jusqu'à ce que venant quelque temps après à mourir, une grande foule de peuple, émue d'un miracle qui arriva à son sujet, alla à sa petite demeure, et le trouva à genou comme un homme qui prie, avec ces paroles gravées sur le pavé : « Viri « Alexandrini, nolite ante tempus aliquid judicare, « quoadusque veniat Dominus: Peuple d'Alexandrie, ne « jugez point avant le temps, mais attendez Notre-Sei- « gneur qui jugera de tout. »

Si ces preuves si claires et si évidentes se sont néanmoins trouvées fausses, et ces conjectures si fortes et si violentes ont enfin paru trompeuses, nous avons très-grande raison de ne point nous fier à toutes celles que nous avons pour juger mal de notre prochain; comme ces feux follets qui luisent de nuit dans les prés, abusent ceux qui les suivent, et les mènent en de mauvais pas; elles nous décevront et nous feront prendre des opinions erronées. Ainsi, nous voyons tous les jours que sur des apparences bien prises, ce semble, on croira quelque chose d'une personne, que non-seulement elle n'aura point faite, mais à quoi même elle n'a jamais pensé. L'Apôtre écrivant aux Romains nous donne quelques raisons pour ne point juger du prochain; la première est qu'il n'est point à nous, mais à Dieu : « Tu quis es, dit-il, qui judicas alienum ser- « vum? Domino suo stat, aut cadit (Rom., 14, 4) : Qui « êtes-vous, je vous prie, pour oser examiner, contrôler « et juger les déportements d'un serviteur qui n'est « point à vous? Laissez au maître le soin de son domes- « tique: s'il fait bien ou mal, il ne vous importe, il a « son seigneur et son juge, » à qui, et non à vous, il doit rendre compte de ce qu'il fait, et de qui seul il doit être absous ou condamné. La seconde, qui contient un grand principe, tant pour la conversation des hommes

que pour les choses qui d'elles-mêmes ne sont ni bonnes ni mauvaises : « Unusquisque in suo sensu abun-« det : Chacun peut abonder en son sens, » c'est-à-dire, en croire et faire ce qu'il lui plaira. Vous estimez que votre prochain a failli en tel point, c'est votre avis et non le sien ; vous en jugez tous deux selon la diversité de vos humeurs, et l'un et l'autre peuvent le faire, parce qu'il s'agit d'une chose indifférente. Comme nous expérimentons qu'une même viande produit un autre goût dans la bouche d'un bilieux que dans celle d'un flegmatique, à cause des diverses qualités qui prédominent en eux, nous devons croire que l'estime et les jugements que nous faisons des choses qui n'ont point de bonté ni de malice déterminées, viennent pour la plupart de la disposition où nos esprits se trouvent. C'est pourquoi laissons à chacun la liberté de son avis sur ce genre de choses, sans aspirer à la tyrannie, en voulant le contraindre de suivre le nôtre. La troisième raison, qui serre encore de plus près, est que nous usurpons le pouvoir que Notre-Seigneur s'est réservé : « Tu quid « judicas fratrem tuum ? aut tu quare spernis fratrem « tuum ? omnes enim stabimus ante tribunal Christi : « Pourquoi te mêles-tu de juger ton frère ? et qui es-tu « pour oser le mépriser? Il est ton frère, et par consé-« quent ton semblable ; tu t'ingères dans une chose qui « ne t'appartient point. Ne sais-tu pas que Notre-Sei-« gneur est notre juge et que nous devons nous trouver « tous devant son tribunal, » pour recevoir de sa bouche notre arrêt définitif? Pourquoi, s'écrie sur ce sujet saint Dorothée (Doct. 6), nous arrogeons-nous l'autorité de juger, qui n'est propre qu'à Dieu! Nous a-t-il donné commission de porter sentence sur sa créature? L'accident étrange qui arriva à l'abbé Isaac doit grandement et nous étonner et nous instruire (Ruffin., de Vitis patrum, lib. 3 et lib. 5, libello 9). Ce saint homme se trouvant en compagnie de plusieurs religieux, en

condamna un qui avait fait quelque faute; en retournant ensuite à sa cellule, il vit à la porte un ange qui lui dit : Ce religieux que tu as condamné si hardiment est mort, Dieu m'envoie te demander en quel lieu tu veux que je porte son âme, en paradis ou en enfer? Le saint homme, extrêmement épouvanté d'une parole si terrible, se jetant incontinent à genoux, demanda pardon à Dieu de son péché; l'ange lui dit : Lève-toi, Dieu te le pardonne, mais qu'il ne t'arrive jamais de juger personne avant que Dieu y ait passé. Il se leva, et cette faute lui demeura tellement sur le cœur, que, quoiqu'il eût entendu de la bouche de l'ange qu'elle lui était remise, il en fit pénitence tout le reste de sa vie avec abondance de larmes.

N'entreprenons rien au-dessus de notre pouvoir. « La sainte Eglise, quoique éclairée du Saint-Esprit, « ne se donne pas la liberté de juger d'une chose in- « térieure qui se fait dans le cœur : Ecclesia non judicat « de internis, » parce qu'en effet aussi sa lumière n'arrive point jusque-là; celle de Dieu seul y peut découvrir ce qui s'y passe. Et un particulier, ignorant, passionné et vicieux, s'attribuera l'autorité de juger et de prononcer des arrêts! quel superbe! Quand nous voyons quelqu'un jurer, blasphémer, frapper, outrager, nous pouvons et nous devons dire que cette action extérieurement ne vaut rien; mais pour l'intérieur, qui le peut dire? qui peut assurer que véritablement et essentiellement elle est mauvaise? a-t-il vu son cœur où premièrement elle a été conçue et formée? connaît-il son intention, de laquelle seule toutefois dépend la bonté ou la malice de nos œuvres? ne peut-il pas avoir été porté à la faire par une impétuosité purement naturelle? un mouvement premier et violent aura par hasard tellement troublé son esprit, qu'il lui aura dérobé toute la connaissance du mal qu'il commettait. Ainsi donc, ne jugeons point les actions d'autrui, n'en

ayant point de charge; que chacun prenne garde aux siennes et à ses propres maux; nous en avons assez pour y exercer tous nos soins. Le saint abbé Moïse (lib. 5 Vitæ Patrum, libello 9), personnage de grand renom, appelé pour assister au jugement d'un religieux qui avait failli, après plusieurs refus, enfin y alla portant sur son dos un sac plein de gravier. Interrogé pourquoi il venait en cet équipage, il répondit : Ce sont mes péchés que je porte et que je ne vois pas, et vous voulez que j'examine et que je juge ceux d'autrui; cela fit que l'on procéda avec plus de douceur contre le coupable. Notre-Seigneur disait, touchant ces jugements, que nous voyons un fétu dans l'œil de notre frère, et que nous n'apercevons pas une grosse poutre dans le nôtre; arrachons premièrement cette poutre qui nous crève l'œil, et puis nous penserons à lui tirer la paille qui ne fait que l'éblouir : « Nolite « judicare, et non judicabimini; nolite condemnare, « et non condemnabimini (Matth., 7, 3; Luc., 6, 37) : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne « condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. »

D'ailleurs, quand vous jugez et condamnez quelqu'un, qui pensez-vous juger et condamner? Peut-être un homme qui est meilleur que vous. Le pharisien (Luc., 8, 11), enflé de l'opinion de lui-même, chargea de beaucoup de crimes le pauvre publicain, qui enfin se trouva plus vertueux et plus agréable à Dieu que lui. Saint Thomas (2, 2, q. 60, a. 3) remarque bien à propos que les plus sujets à soupçonner et à juger mal sont généralement tous les vicieux, parce qu'ils se persuadent que les autres sont comme eux, conformément à ces paroles du Sage : « In via stultus am- « bulans, cùm ipse iniquus sit, omnes stultos æstimat « (Eccl., 10, 3) : Le fou, égaré qu'il est de son juge- « ment, estime que le reste des hommes est atteint « de folie comme lui; » et en particulier ceux qui ont

de la haine; car quand on hait quelqu'un, il est très-facile, sur des conjectures très-faibles, d'imaginer de grands maux de lui, puisque l'on croit aisément ce que l'on désire.

Mais supposons que celui que vous condamnez soit pire que vous et qu'il ait commis le péché dont il s'agit, savez-vous, comme représente sagement saint Dorothée (Doct., 6), combien il a résisté avant de le faire? combien il a soutenu de combats avant de se rendre? combien de victoires il a remportées sur le démon avant d'en perdre une? Et puis l'a-t-il fait, savez-vous quel regret il en a conçu? avec quelle humilité il en a demandé pardon à Dieu? combien il a pleuré pour l'effacer? Vous avez connaissance de son péché, mais vous ignorez sa pénitence. Le pharisien (Luc., 7, 37) croyait Madeleine pécheresse, tandis que la vive contrition de son cœur et les chaudes larmes de ses yeux lui obtenaient la rémission de ses offenses et rendaient son âme plus blanche que la neige.

Mais passons plus loin, et supposons qu'il s'est rendu à la première attaque et qu'il ne s'est point repenti de sa faute. Qui vous a dit qu'il sera toujours ainsi? S'il est aujourd'hui pécheur, ne peut-il pas demain être juste? S'il est maintenant méchant, ne peut-il pas dans peu d'heures être saint? Dieu n'a-t-il pas assez de bonté et de pouvoir pour faire cette merveille? « Facile est, dit le Sage, in oculis Dei hones-« tare pauperem (Eccl., 11, 23): C'est une chose aisée « à Dieu d'enrichir en un moment le pauvre, » c'est-à-dire de justifier le pécheur et, de vicieux qu'il est et dénué de mérites, le rendre très-saint et le combler de grâces. Quand Saul (Act., 7, 57) gardait les habits de ceux qui lapidaient saint Etienne, et le lapidait lui seul, comme dit saint Augustin, par les mains de tous, qu'il jetait feu et flammes contre l'Eglise naissante, pour l'étouffer s'il eût pu dans son berceau, qui eût dit

qu'en peu de temps il devait être saint Paul, l'apôtre des gentils et le plus puissant défenseur que Notre-Seigneur ait donné à son Eglise ? Au contraire, qui eût pensé, en voyant Judas choisi par ce même Seigneur pour l'un de ses apôtres, vivre dans l'éclat d'une grande vertu et faire des miracles, qu'il dût être le traître de son maître et le plus méchant homme que jamais éclaira le soleil ? Quand vous apercevrez quelqu'un qui pèche, au lieu de le condamner mal à propos, dites : Peut-être qu'il sera plus grand en paradis que moi, si toutefois Dieu me fait la grâce d'y aller. Et puis s'il pèche maintenant, qui vous a dit que tantôt vous ne ferez pas de même ? Il tombe aujourd'hui, et vous êtes debout ; ne peut-il pas demain se relever, et vous choir ? C'est le sentiment qu'avait un saint religieux dont parle saint Bernard (Ser. 2 de Resurr. Dom. ; et saint Doroth., Doct., 6), qui, voyant son frère faillir, disait en soupirant : Hélas ! ce qu'il fait aujourd'hui, je le ferai demain si Dieu ne m'aide.

Enfin, pour chasser tous ces soupçons et tous ces jugements, nous devons nous souvenir que « caritas « non cogitat malum, comme dit saint Paul (1 Cor., 13, 5) , la charité ne pense point de mal de son prochain; » elle interprète tout en bonne part; elle a des yeux de colombe, purs, simples et innocents. Un saint religieux de Saint-François, nommé Léon (Marullus, lib. 5, cap. 1), vit un jour les yeux du B. frère Bernard de Quintavalle, premier compagnon de ce saint patriarche, comme deux belles et luisantes étoiles, et deux grands rayons d'une claire lumière en sortirent; il connut par même moyen qu'il avait les yeux ainsi lumineux, parce qu'il n'avait jamais mal jugé de son prochain, ni vu personne, de quelque condition qu'il fût, qu'il ne l'eût estimé meilleur que lui. Ce sont ces yeux que la charité donne à une âme. La charité ne peut avoir que des yeux d'amour et de bienveillance ;

servons-nous de ces yeux pour regarder notre prochain, pour juger ses actions, et habituons-nous à avoir toujours de lui des pensées d'estime, nous accoutumant à considérer en lui les qualités honorables et éminentes qui le relèvent, qu'il est une créature très-noble, le chef-d'œuvre de Dieu, son image vivante, aimé de lui, racheté du sang de son Fils et non celles qui l'avilissent; et quoiqu'il soit sujet à beaucoup de défauts, nous ne devons pas laisser pourtant de l'honorer, non pour ses défauts, mais pour ses vertus qui doivent l'emporter dans notre estime. Comme on rend de la révérence et du respect au petit prince, fils aîné du roi, bien que ce ne soit qu'un enfant, et tout couvert de gale, à raison de la dignité de sa naissance, et parce que son front doit un jour porter le diadème et sa main manier le sceptre; de même le chrétien, avec beaucoup d'imperfections, ou attachées nécessairement à sa nature, ou provenant librement de sa volonté, toutefois, à cause de sa renaissance spirituelle dans les eaux du baptême, qui le fait très-grand prince, puisqu'elle le fait enfant de Dieu, frère de Notre-Seigneur et héritier du royaume éternel, est non-seulement devant une personne qui aura pour lui de l'amour, mais même devant tout juge équitable, digne d'un très-grand honneur, que par conséquent il faut lui rendre, ayant de lui les opinions que mérite sa qualité, et lui parlant avec des paroles pleines de charité et de respect. Voyons pour les paroles.

SECTION VIII

CONTRE LES PAROLES QUI BLESSENT LA CHARITÉ.

I. La médisance. — II. Comment on la commet. — III. Il faut parler bien de son prochain. — IV. Il faut l'excuser. — V. Contre les paroles rudes. — VI. Contre les contentieuses.

« Mors et vita in manu linguæ (Prov., 18, 21) : La « mort et la vie sont au pouvoir de la langue, » dit le

Sage; la langue est capable de faire de grands biens et de grands maux; elle peut extrêmement servir ou nuire à la charité : il ne faut qu'une bonne parole pour la conserver, il n'en faut qu'une mauvaise pour la perdre.

I. Entre autres paroles qui lui sont contraires sont celles de médisance, quand on parle mal de son prochain, que l'on découvre ses défauts, que l'on manifeste ses péchés, et qu'ainsi on flétrit son honneur et on blesse sa réputation. Ce vice est fort commun parmi les hommes ; c'est une peste qui se répand presque partout. «Detractionis vitium multos lædit, dit saint « Jérôme, pauci sunt admodum huic vitio renuncient, « tantaque hujus mali libido mentes hominum invasit, « ut etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt, in istud « tamen tanquam in extremum diaboli laqueum inci- « dant (Epist. ad Celant.) : Plusieurs sont atteints du « vice de la détraction ; il en est fort peu qui n'en soient « entachés; la démangeaison de ce mal est si furieuse « et a gagné si puissamment les esprits des hommes, que « ceux mêmes qui se sont retirés bien loin de tous les « autres vices se trouvent pris en celui-ci, comme dans « le dernier lacet du démon. »

II. Or, la détraction se commet, selon les docteurs, directement et indirectement : directement, en quatre façons, à savoir, en imputant à quelqu'un une faute qu'il n'a pas faite, en l'amplifiant et la faisant plus grande qu'elle n'est, en la découvrant si elle est secrète, en interprétant ses actions à mal et en disant que c'est pour telle ou telle intention vicieuse qu'il les a faites ; indirectement, en quatre autre façons, qui sont : nier qu'il ait les perfections qu'on lui donne et qu'il ait fait les bonnes œuvres qu'on lui attribue, les diminuant et les ravalant; ne point parler de ce qui est à sa louange, au temps et au lieu que le silence passe pour contredit ou pour blâme; et si on le loue, le faire à

demi-bouche, ou avec des paroles renchéries et forcées. Il y a des louanges malignes et cruelles, qui ne servent que pour détracter ensuite plus librement et disposer les esprits à une plus entière créance de ce qu'ils diront de mal, faisant comme ceux qui trempent la pointe des flèches ou des lancettes dans l'huile pour la rendre plus pénétrante. « Molliti sunt, dit le prophète royal par-« lant du médisant, sermones ejus super oleum, et ipsi « sunt jacula (Psal. 54, 22) : Ses paroles sont graissées ; « elles semblent plus douces que l'huile, et néanmoins « elles sont aiguës comme des traits acérés. »

Outre les paroles de médisance, les paroles rudes, aigres, contentieuses, méprisantes, les railleries et les brocards que l'on jette pour se moquer et ridiculiser quelque défaut, soit de nature ou des mœurs, et en général toutes celles qui peuvent causer injustement quelque déplaisir à notre prochain, sont opposées à la charité ; et qui veut l'exercer et se montrer vrai chrétien doit absolument s'en interdire tout usage.

III. Et premièrement, au lieu de parler mal de son prochain, il faut qu'il en parle toujours en bonne part, si la même charité ne lui ordonne le contraire. Il faut qu'il témoigne par ses paroles qu'il en a bonne opinion ; il faut qu'il excuse toujours, autant qu'il pourra, ses fautes. « Sicut vitta coccinea, dit l'époux de son « épouse, labia tua, et eloquium tuum dulce (Cant., « 4, 3) : Vos lèvres sont bordées d'un beau ruban d'é-« carlate, et vos paroles sont toutes trempées dans la « douceur. » Que signifie ce ruban d'écarlate ? Il signifie, dit Théodoret, la charité, qui gouverne les paroles de l'épouse, laquelle pour l'amour de son époux aime son prochain, afin qu'elle n'en dise point de mal, mais du bien.

IV. Si nous avions un vrai amour pour notre prochain, nous ne dirions jamais rien qui lui pût nuire, parce que l'effet de l'amour est de faire du bien à la per-

sonne aimée, et non du mal. Nous dissimulerions ses défauts, dit saint Dorothée (Doct., 6), nous les couvririons autant qu'il nous serait possible, et s'il fallait en parler, nous les amoindririons toujours par quelque excuse charitable et quelque terme d'adoucissement, selon la parole de saint Pierre : « Caritas operit mul-« titudinem peccatorum » (1 ep., 4, 8). Notre-Seigneur, que fit-il sur la croix? que dit-il parlant du péché que ses ennemis commettaient en le faisant mourir? « Pater, dit-il, ignosce illis, non enim sciunt quid « faciunt (Luc., 23, 34) : Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font. » Le péché était énorme, et le plus grand qui se fit jamais, néanmoins il en diminue l'énormité et les excuse par la représentation de leur ignorance. Il ne pouvait excuser la haine des prêtres, l'envie des scribes et des pharisiens, l'ingratitude du peuple, la fausseté des témoins, l'injustice de Pilate et la cruauté des soldats ; tout cela était trop clair pour le couvrir ; il ne restait à sa charité que le seul défaut de connaissance qu'ils avaient de la dignité de sa personne, que s'ils savaient qu'il fût juste, ils ignoraient qu'il fût le Juste des justes et le Dieu de gloire ; car autrement ils n'eussent jamais, comme dit saint Paul (1 Cor., 2, 8), conspiré contre lui ni fait un si horrible attentat contre une telle Majesté. Aussi il l'allègue à son Père et s'en sert comme d'un prétexte de pitié pour leur obtenir pardon et les mettre à couvert du châtiment dont ils étaient dignes

Si Notre-Seigneur a trouvé des excuses pour de si grands criminels et pour des péchés si noirs et si abominables, il nous sera bien aisé, si nous voulons, d'en rencontrer pour tous ceux que nous verrons en notre prochain, qui n'arriveront jamais à beaucoup près au point de malice où celui-là était monté. Le tout est que la charité les regarde et qu'elle parle.

« Etiamsi perperàm actum quid deprehendas, dit le « passage fameux de saint Bernard, nec sic judices « proximum, magis autem excusa; excusa intentio- « nem, si opus non potes; puta ignorantiam, puta « subreptionem, puta casum : quòd si omnem omninò « dissimulationem rei certitudo recusat, suade nihi- « lominùs ipse tibi, et dicito, vehemens fuit nimis « tentatio, quid de me illa fecisset, si in me accepisset « similiter potestatem (Serm. 40 in Cant.) : Si tu « aperçois quelque faute commise par quelqu'un, ne « donne pas la liberté à ton esprit de l'accuser et de le « condamner, mais plutôt excuse-le, excuse son in- « tention, si tu ne peux son action; dis que c'est une « inconsidération, une surprise, une chute; si les « preuves sont si évidentes et les raisons si claires que « tu ne puisses rien cacher et rien excuser, au moins « rejette-toi sur la violence de la tentation, et dis : Oh ! « que la tentation a été forte pour l'avoir renversé si « rudement ! hélas, en quel état m'eût-elle mis, si elle « eût eu le même pouvoir d'agir sur moi qu'elle a eu « sur lui ? » Ainsi devons-nous trouver toujours quelque raison pour amoindrir les péchés de notre prochain et pour cacher, autant qu'on le doit, ses défauts. Et parce que le bon religieux et depuis abbé Constabilis le pratiquait dans un éminent degré, il mérita ce titre honorable d'être appelé « operimen- « tum fratrum, la couverture des frères, » parce qu'il les excusait et couvrait leurs manquements par tous les moyens licites dont il pouvait s'aviser.

La charité couvre les péchés, elle ne va jamais sans porter devant elle un grand drap de pourpre, qu'elle jette sur le prochain et sur ses fautes pour les voiler et les tenir secrètes. Ainsi le premier empereur chrétien, le grand et pieux Constantin, après avoir, au concile de Nicée, brûlé les accusations que quelques ecclésiastiques et religieux lui donnèrent les uns

contre les autres, sans en avoir voulu lire un seul mot, dit cette parole si mémorable et si estimée de tous : A la vérité, si je voyais de mes yeux un prêtre, un religieux pécher, je le couvrirais de ma pourpre impériale, afin qu'il ne fût vu de personne. Mais comme il ne se peut et ne se doit point qu'en quelques cas on ne parle des manquements d'autrui, il faut le faire avec une exacte considération et un grand tempérament de sagesse, en parlant au temps, au lieu et à qui il est dû, et non à d'autres, et toujours dans un esprit de la charité ; de façon que, comme c'est elle qui couvre les péchés quand il en est besoin, ce soit aussi elle qui les découvre lorsqu'il est nécessaires. Et pour nous rendre circonspect en ceci, je n'apporterai que la marque que fait saint Augustin sur ce que saint Jean dit que Notre-Seigneur voulant déclarer à ses disciples que Judas était celui d'entre eux qui le trahirait, et devant par ce moyen lui faire perdre la bonne opinion qu'ils avaient de lui : « Turbatus est spiritu, il se troubla intérieurement» et ressentit une fort grande tristesse, « quia, dit ce saint « docteur, eum jam fuerat expressurus, ut non lateret « in cæteris, sed discerneretur à cæteris (Tract. 60 in « Joann.), parce qu'il se voyait forcé de révéler aux « autres que Judas était le traître, et qu'il devait par- « ler mal de lui. »

V. Quant aux paroles rudes, aigres, méprisantes, la charité en fournit de toutes contraires, mettant dans la bouche des paroles douces, affables et respectueuses, pour témoigner à chacun que l'on fait cas de lui, parce qu'elle ouvre les yeux pour le faire considérer selon les rapports qu'il a avec Dieu, qui le rendent personne de très-grande qualité. Ainsi, Notre-Seigneur appelait ceux qui venaient à lui pour obtenir la guérison, quoiqu'ils fussent de condition fort vile pour l'extérieur, mon fils (Matth., 2, 9), et nommait

ses apôtres, même après sa résurrection, dans l'éclat de sa plus haute gloire, ses frères (Joann., 20, 17); et parlant du dessein qu'il avait d'aller ressusciter Lazare, il dit (Joann., 11, 11) : Notre ami Lazare dort; ne se contentant pas de l'appeler par son propre nom, mais en y ajoutant celui d'ami, qui fut un trait de civilité et une parole de grand honneur. Saint Paul (Gal., 5, 22) met parmi les fruits de la charité la paix, la bénignité et la modestie, nous voulant dire que la charité donne un esprit pacifique et rend un homme doux et modeste dans ses actions et dans ses paroles, pour ne mépriser personne et honorer tout le monde. Et le Sage (Sap., 7, 22) nous avait appris auparavant que le Saint-Esprit, qui est l'amour essentiel et personnel, est un esprit de concorde et portant celui qu'il anime à se servir des paroles choisies, honnêtes et pleines de respect, et le rendant doux et humain, avec une veille continuelle sur ce qu'il fait et ce qu'il dit, pour n'offenser qui que ce soit. Mais nous parlerons de ceci plus au long en traitant de la conversation.

VI. Pour les paroles contentieuses et les altercations, la charité de même les retranche. Comme elle est mère de la paix, elle n'aime point la guerre, et procurant l'union par tous les moyens possibles, elle fuit tout ce qui engendre la discorde; ses armes sont belles et luisantes, mais jamais offensives, et elle fait gloire de les croiser et de se rendre plutôt que d'altérer la paix et d'aigrir tant soit peu les esprits. Elle fait pratiquer dans la perfection cet enseignement de l'Apôtre : « Noli contendere verbis, ad nihil enim utile est, nisi « ad subvertionem audientium (2 Tim., 2, 4) : Ne con- « testez point en paroles; car tous ces combats ne servent « qu'à mal édifier ceux qui les écoutent. » — « Servum « Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad « omnes, docibilem, patientem : Le serviteur de Dieu « ne doit point disputer opiniâtrément, ni contredire,

« mais se montrer doux envers tous, docile et patient. » Et inculquant encore la même doctrine à son disciple Tite, il lui dit : « Admone illos neminem blasphe-« mare, non litigiosos esse, sed modestos, omnem osten-« dentes mansuetudinem ad omnes homines (cap. 3, « 1, 2) : Avertis les fidèles de ne point injurier le « prochain et de ne lui dire aucune parole de mépris; « de n'être point querelleurs, pointilleux, ni attachés « à leur avis, mais souples et modestes, et d'exercer « envers tous une parfaite mansuétude. »

Saint Thomas dit ici fort à propos que quiconque veut entrer dans la dispute et la recherche de quelque vérité, doit y apporter une grande mansuétude, dont le propre est de modérer les mouvements de la colère, qui troublent la clarté de l'esprit et le jugement de la raison, nécessaires pour pénétrer dans le fond d'une question et la bien décider, et de plus, la docilité pour trouver bon d'apprendre de chacun et à ne point estimer que toute la science soit renfermée dans sa tête. Ajoutons-y l'humilité pour céder la victoire, que néanmoins on gagne en la perdant de cette sorte. Parmi les sentences fameuses que l'on rapporte du bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François, on met celle-ci comme une des plus notables : Quand quelqu'un dispute avec toi, si tu veux vaincre, il faut que tu te tiennes pour vaincu et que tu condescendes amiablement à ce qu'il désire pour remporter le dessus. « Honor est homini, dit le Saint-Esprit par la « bouche de Salomon, qui separat se à contentionibus; « omnes autem stulti miscentur contumeliis, » et les Septante, « omnis autem stultus talibus implicatur « (Prov., 20, 3) : C'est un honneur à un homme de « ne contester sur aucune chose, mais quitter dou-« cement la partie; » parce qu'il fait un acte de charité, en allant au-devant des petites aigreurs, des mépris et des refroidissements d'affection qui ont coutume de

naître de ces débats, et en donnant bonne édification à ceux qui écoutent, et un acte d'humilité, en quittant ce qu'il pourrait obtenir, ou au moins soutenir, et domptant l'appétit naturel que tout homme a de montrer qu'il a autant ou plus d'esprit et de connaissance que celui avec qui il a affaire, d'où beaucoup plus que de l'amour de la vérité ces contentions et ces chaleurs prennent ordinairement leur source. « C'est le fait « d'un homme sage d'en user ainsi; mais les esprits « légers qui ont, et peu de sens, et peu de vertu, « tiennent ferme, s'échauffent, passent de la récréa- « tion à la passion, et d'un entretien de charité font « un sujet de querelle. » Le grand saint Ephrem, dans son testament, se glorifie de n'avoir jamais discuté avec personne, mais toujours relâché pour entretenir la paix. Voilà l'esprit de Dieu et du vrai chrétien. Aussi saint Paul écrit aux Corinthiens : « Si quis « videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem « non habemus, neque Ecclesia Dei (1 Cor., 11, 16) : « Si quelqu'un d'entre vous se montre contentieux et « obstiné dans ses opinions, je n'ai rien à répondre, « sinon que nous ne faisons point cela parmi nous, « et que cette coutume n'est pas reçue dans l'Église de « Dieu. »

SECTION IX

DES ŒUVRES DE CHARITÉ

I. La charité porte à faire du bien au prochain. — II. Diverses sortes de ses œuvres. —III. Tirées des pratiques du vénérable père Lefèvre.

I. « Caritas non agit perperàm : La charité ne fait « de mal à personne, » dit saint Paul (1 Cor., 13, 4). Le mot grec dont il se sert et le latin que notre version emploie se tirent de deux frères, nommés Perpéri et Cercopes, fameux dans l'antiquité pour leur audace

et leur méchanceté, qui n'appliquaient leur esprit et ne s'occupaient qu'à nuire aux hommes. La charité tient un chemin tout contraire, et comment ferait-elle du mal, puisque même elle ne peut avoir de mauvais soupçons? Elle ne pense qu'à faire du bien; elle porte ceux de qui elle possède le cœur à ne faire aucune chose qui puisse causer du déplaisir au prochain, ni d'effet, comme dit saint Dorothée, ni de parole, ni par pensée, ni par signe, ni par le moindre regard, et enfin à s'abstenir de tout ce qui peut lui donner de la peine; elle leur inspire un amour et une tendresse envers tous, pour les aider et les secourir en ce qu'ils peuvent. « Justi, dit le Sage, misericordes sunt, et miserantur « (Prov., 13, 13) : Les justes sont enclins à la miséri- « corde et l'exercent quand l'occasion s'en présente. » Ils disent avec Job : « Ab infantia mea crevit mecum « miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum « (cap. 31, 18) : La miséricorde a crû avec moi dès « mon enfance, elle a été dès le ventre de ma mère « ma compagne inséparable. » L'histoire nous fait mention d'un Gillias, natif de Sicile, homme païen, mais si charitable, qu'elle dit de lui ces mémorables paroles : « Quod Gillias possidebat, omnium quasi « commune patrimonium erat, propemodum ipsius « liberalitatis præcordia constat habuisse, propitiæ for- « tunæ benignum esse domicilium, et domus ejus « quasi quædam magnificentiæ officina videretur (Va- « ler., lib. 4, cap. 8) : Ce que possédait Gillias était « comme le patrimoine commun de tous; à voir ses « largesses, vous eussiez assuré qu'il avait les entrailles « de la libéralité et le sein de la miséricorde; la bonté « semblait avoir choisi sa maison pour demeure, où « elle composait et dispensait les remèdes aux maux « de tous les misérables. » On sait combien grand était le désir de l'empereur Tite à faire du bien à tous les hommes; il croyait avoir perdu la journée dans laquelle

il n'en avait aidé aucun, et rendu quelque témoignage de sa bonne volonté. Sainte Thérèse (Ribera, en sa Vie, liv. 4, chap. 11) avait résolu, avant même qu'elle fût en cette haute sainteté et tout entière à Dieu, de pratiquer tous les jours quelque œuvre de charité envers le prochain ; et quand quelque empêchement lui en avait ôté le moyen, si la nuit elle entendait passer quelque religieuse sans lumière, elle sortait pour l'éclairer, afin de ne laisser pas échapper ce jour sans avoir secouru quelqu'un. Plutarque (De cons. ad uxorem) raconte que sa fille, qui mourut fort jeune, avait un si grand naturel à donner et à faire du bien, qu'elle priait sa nourrice de présenter la mamelle non-seulement aux petits enfants qu'elle voyait, mais encore à ses poupées, comme voulant par humanité leur faire part de sa table et de ce qu'elle avait de meilleur. Si la nature a pu donner à cet enfant des sentiments si grands et une inclination si forte à bien faire, que ne fera pas la grâce dans un chrétien? Quelles entrailles de miséricorde ne lui donnera point la vertu de charité? quelles affections ne lui imprimera-t-elle pas pour assister son prochain?

C'est pourquoi saint Paul exhortant les Colossiens, et en eux tous les fidèles à ce qu'ils devaient être, leur dit : « Induite vos, sicut electi Dei, sancti et dilecti, « viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, « modestiam, patientiam (cap. 3, 12) : Revêtez-vous des « entrailles de miséricorde, de bénignité, d'humilité, « de modestie et de patience, comme il est bienséant « et nécessaire aux chrétiens, que leur profession oblige « à être saints, qui sont aimés de Dieu, et en vertu de « cet amour choisis de lui à la grâce et à la gloire. » Et ici nous devons remarquer, avec saint Chrysostome, que l'Apôtre ne dit pas simplement : Exercez la miséricorde, mais revêtez-vous de la miséricorde, pour montrer que, comme notre robe nous accompagne tout

le jour et nous couvre du haut en bas, il faut de même que nous soyons tout couverts de la miséricorde et que nous la portions toujours. De plus, il ne dit point seulement : Revêtez-vous de la miséricorde, mais des entrailles de la miséricorde, et encore au pluriel dans le texte grec, « des miséricordes, » pour signifier la tendresse et l'affection intimes avec lesquelles nous devons aimer ou secourir notre prochain, envers qui nous devons prendre des entrailles de pitié et des sentiments de compassion pour toutes ses misères corporelles et spirituelles, et les soulager comme nous pourrons. Et comme cela ne saurait se faire qu'on ne contraigne souvent son humeur, qu'on ne s'humilie, qu'on ne se modère et qu'on ne souffre en beaucoup de façons, saint Paul ajoute : Revêtez-vous aussi de la bénignité, de l'humilité, de la modestie et de la patience. Les élus sont appelés par le même : « Vasa misericordiæ (Rom., « 9, 23) : Vaisseaux de miséricorde, » oui, pour la recevoir et aussi pour la rendre. Dieu les a remplis surabondamment de cette divine liqueur, les prédestinant pour la béatitude. Mais aussi il faut qu'ils la versent sur leur prochain. « Isti sunt filii olei, dit Zacharie : « Ce sont les enfants de l'huile, » c'est-à-dire ils sont pleins du baume de la charité et de l'huile de la miséricorde que le Saint-Esprit a répandue dans leurs cœurs, d'où ensuite ils la font couler sur leurs frères par leurs yeux, par leurs bouches, par leurs mains, et par les puissances de leurs âmes, comme par autant d'ouvertures. Mais voyons encore de plus près quelques façons particulières de répandre cette huile de la charité.

II. Quelques-uns se servent de celles-ci, qui sont des inventions excellentes pour pratiquer la charité du prochain. Ils recommandent à Notre-Seigneur tous les infirmes et tous les agonisants, par les mérites de ses douleurs et de son agonie ; tous les pauvres, par les

mérites de l'extrême pauvreté qu'il a voulu souffrir ici-bas ; tous leurs bienfaiteurs et ceux qui se sont recommandés à leurs prières, par le mérite de la charité avec laquelle il recommanda sur la croix sa mère à saint Jean, et saint Jean à sa mère ; tous ceux qui ont fait, dit ou pensé quelque chose contre eux, par le mérite de l'infinie charité dont il anima la prière qu'il fit à son Père pour ses ennemis ; tous les infidèles, tous les hérétiques et tous ceux qui sont en péché mortel, par les mérites de la charité avec laquelle il convertit le bon larron sur la croix ; toutes les âmes du purgatoire, pour les tirer de leurs peines ou pour en alléger la rigueur, par les mérites du coup de lance qu'il reçut au côté après sa mort. On peut encore fort utilement faire ces recommandations à Dieu le Père ou à Notre-Dame, par les mérites de Notre-Seigneur, et l'on pourra après chacune dire quelque courte prière, comme une sainte âme en les faisant à Notre-Dame récitait un « Ave, « Maria. »

Sur le même modèle on peut offrir à Dieu quelque bonne œuvre, un jeûne, une mortification, une messe que l'on dit ou que l'on entend pour tous les hommes, et élargissant le sein de sa charité, pour toutes les créatures, afin de leur obtenir de Dieu ce qui est nécessaire à leur bien ; pour tous les pécheurs, afin de leur obtenir la grâce de sortir de l'état misérable du péché ; pour tous les justes, afin qu'ils croissent en vertus et en mérites ; pour tous les élus, afin de coopérer à leur prédestination et à l'acquisition qu'ils feront du souverain bonheur ; pour tous les supérieurs, tant ecclésiastiques que séculiers, pour les prédicateurs et les confesseurs, afin que Dieu les remplisse de son esprit pour bien exercer leur ministère ; pour tous les affligés, afin de leur obtenir la patience, la force et le remède. Sainte Gertrude (lib. 1, c. 9), non contente de prier Dieu pour eux, les consolait encore de parole, et même par lettres, quoiqu'ils

lussent bien éloignés ; et étendant même sa compassion jusqu'aux bêtes, elle compatissait à leurs souffrances, avec ce noble sentiment que c'étaient des créatures de Dieu et ses ouvrages ; et dans cette vue elle offrait à sa gloire leurs incommodités en mémoire de cette excellence avec laquelle chaque créature a été formée de lui parfaite et ennoblie selon son genre, et là-dessus elle le suppliait qu'il daignât assister sa créature affligée.

III. Mais je ne saurais apporter rien de mieux sur ce sujet que ce que faisait le vénérable père Pierre Lefèvre (lib. 1 Vitæ, cap. 8), premier et très-digne compagnon de notre fondateur saint Ignace. Cet homme de Dieu avait pris cette coutume dans ses voyages, qu'aussitôt qu'il était arrivé en quelque pays, ou qu'il le découvrait de loin, ou qu'il entendait parler du naturel des habitants, il s'adressait à l'archange tutélaire du lieu et aux anges gardiens de ceux qui y demeuraient, les suppliant de vouloir toujours les aider et les défendre, priant le souverain pasteur, Notre-Seigneur, qui habitait dans les églises du lieu, de prendre sous sa protection son troupeau, de secourir les misérables, de ramener à pénitence les pécheurs, d'assister ceux qui étaient sur le point de mourir, d'user de miséricorde envers leurs défauts, et enfin de soulager tous ceux qui étaient travaillés ou dans le corps ou dans l'âme. Il demandait pour tous à Dieu abondance de grâces, il le remerciait pour eux de celles qu'il leur avait données, afin de suppléer à ceux qui ne l'avaient pas fait, et demandait pardon pour leurs ingratitudes et leurs offenses. Il invoquait les saints patrons du lieu et ceux dont les reliques y étaient conservées, pour satisfaire par eux-mêmes et par leurs prières à l'ignorance et aux autres défauts des habitants. Voilà l'exercice ordinaire de ce saint homme en ses voyages, qui ont été et longs et fréquents. Bien plus, il se portait très-fervem-

ment à tous les devoirs de la charité et de la miséricorde qu'il exerçait diversement, supportant avec douceur, sans fiel ni amertume, les fautes des délinquants; dissimulant pour le mieux d'en voir plusieurs, et de connaître beaucoup de choses qui pouvaient amoindrir leur réputation ; compatissant aux affligés, pleurant avec ceux qui pleuraient, de quelque condition qu'ils fussent, et ressentant leurs maux comme les siens; consolant les désolés avec des raisons propres et des paroles aimables, secourant les nécessiteux de toutes les façons dont il pouvait s'aviser, premièrement par lui-même, en leur faisant l'aumône, selon son petit moyen; secondement, en leur en procurant de plus grandes auprès de ceux qui le pouvaient, comme les prélats, les riches bourgeois et les magistrats, qu'il allait visiter pour ce sujet, comme aussi les médecins, les chirurgiens et les apothicaires, pour leur obtenir le secours de leurs professions. Il s'efforçait surtout de les aider pour ce qui est de l'âme, assistant les malades dans les hôpitaux, et supportant courageusement toutes les incommodités des mauvaises odeurs et des ordures attachées aux œuvres de charité rendues à ces personnes. Et quand il ne pouvait pas les aider autrement, il les aidait par prières, ayant toujours, comme Moïse, les mains levées au ciel pour leur attirer quelque secours dans leurs combats et dans leurs peines; il tenait dans son entendement comme un catalogue de toutes les misères et de toutes les maladies, pauvretés, troubles, angoisses, désespoir et autres funestes accidents dans lesquels les hommes peuvent tomber, afin d'intercéder auprès de Dieu pour ceux qui en seraient atteints. Il suppliait les anges gardiens de tous les malades, et ceux d'entre les saints qui pendant leur vie ont été atteints de pareille infirmité, de leur être secourables et propices, et, pour lui-même, de lui obtenir un surcroît de courage et de force pour les assister en-

core avec plus de soin qu'auparavant, ne faisant jamais assez à son avis, et s'en accusant. C'est ainsi que ce saint homme pratiquait la charité envers le prochain. Aussi rapporte-t-il de lui-même, comme on le trouva dans ses mémoires, qu'il avait reçu du Père des miséricordes, des entrailles de miséricorde et de charité pour y enfermer tout le monde s'il eût pu, conformément à ce qu'a remarqué saint Macaire, que les justes éminents sont parfois tellement embrasés du feu de la charité et saisis d'un tel tressaillement d'amour, qu'ils voudraient, s'il leur était possible, loger tous les hommes dans leurs entrailles, sans faire distinction des bons ni des méchants.

Imitons ce saint et divin personnage, et premièrement celui sur qui il s'est formé, Dieu Notre-Seigneur, « cujus natura bonitas, dit saint Léon, cujus opus mi-« sericordia est (Serm. 2 de Nativ. Domini), de qui la « nature est la bonté et l'œuvre la miséricorde; » et bien que ses autres attributs paraissent dans ses ouvrages, celui pourtant de la miséricorde y reluit avec plus d'éclat, car « miserationes ejus super omnia « opera ejus, assure David (Psal. 144, 9), ses miséri-« cordes surpassent toutes ses œuvres, » comme aussi l'huile, qui en est la figure, surnage sur toutes les liqueurs. Enfin c'est, dit saint Grégoire de Nysse (Orat. catech., cap. 15), son propre trait, sa vraie couleur, par laquelle il se fait connaître, et par laquelle également on voit si un homme est divin et l'image de Jésus-Christ. Veux-tu, dit saint Grégoire de Nazianze, être un Dieu pour le misérable? Secours-le dans sa misère. Imitons donc Dieu dans sa miséricorde, exerçant à son exemple toutes les charités que nous pourrons envers notre prochain; et exerçons-les à sa façon, de sorte que, quand nous lui ferons quelque bien corporel ou spirituel, ce soit pour les mêmes desseins pour lesquels il le lui fait avec nous, et, par notre moyen, « in vis-

« ceribus Christi, dit saint Paul, dans les entrailles de « Jésus-Christ, » dans l'ardeur de son amour et dans la sainteté de ses fins.

Si nous rencontrons des difficultés en ces exercices, comme elles ne peuvent manquer, surmontons-les avec courage; ce nous est trop d'honneur, quand nous n'en retirerions jamais autre fruit, de devenir semblables à Dieu; et si certains refroidissements nous saisissent envers des personnes sur ce qu'on nous dit qu'elles nous trompent et qu'elles sont indignes des effets de nos bonnes volontés, ne croyons pas à la légère, et ne nous laissons point aisément aller à ces sentiments; il vaut mieux être trompé que de manquer à la miséricorde; une telle tromperie ne peut que nous être utile et glorieuse. « Caritas, dit saint Augustin, non se « multum dolet errare, cum benè credit etiam de « malo (in ps. 147) : La charité ne se fâche pas beau- « coup de s'abuser en jugeant bien et en faisant du « bien à son prochain. » On rapporte du grand patriarche de Venise, saint Laurent Justinien (Sur., 8 jan.), qu'il aimait sans comparaison mieux être trompé par un pauvre que de le tant examiner pour connaître s'il méritait l'aumône qu'il lui demandait ou non. Et le bienheureux Jourdain (Sur., 13 feb.), second général de l'ordre de Saint-Dominique, sur le rapport qu'on lui fit du mauvais emploi qu'un mendiant avait fait d'une robe qu'il avait ordonné de lui donner, dit ces paroles mémorables : « Malo me amisisse tunicam « quàm pietatem : J'aime mieux avoir perdu une robe « que la charité. » Et puis, pour remonter à l'exemple de Dieu, si Dieu ne faisait du bien qu'à ceux qui en sont dignes, s'il ne distribuait ses dons qu'à ceux qui doivent bien les employer, où en serions-nous? que pourrions-nous nous promettre de sa bonté et que devrions-nous lui demander? Tous les jours et à chaque moment il fait aux hommes, à nous, aux hérétiques,

aux Turcs, aux païens un million de biens pour le corps et pour l'âme, dont il voit que la plupart seront inutiles et même serviront d'instruments à l'offenser.

SECTION X

AUTRE EFFET DE LA CHARITÉ : L'UNION ET LA CONCORDE.

I. Bien de l'union. Mal de la division. — II. L'union est un des principaux effets de la charité. — III. Quelle doit être l'union des chrétiens. — IV. Elle doit imiter l'unité des personnes divines.

I. Comme Dieu est un, et par son unité a un être immuable et éternel, plus une chose est une, plus elle est divine et possède un être plus ferme et plus durable. Toutes les choses subsistent par leur unité et par leur union ; c'est ce qui les conserve et les tient en état, comme la division seule les dissout et les ruine. La division, dit élégamment saint Grégoire de Nazianze, est cause de tous les déréglements que nous voyons dans l'univers ; elle produit les foudres dans l'air, les tremblements dans la terre, les déluges sur la mer, la guerre dans les royaumes, les séditions dans les villes, les troubles dans les maisons particulières, les maladies dans le corps et les péchés dans l'âme ; l'union et la concorde au contraire maintiennent l'air dans sa sérénité, la terre dans son immobilité, la mer dans ses bornes, les royaumes, les villes et les familles dans la paix, le corps en santé et l'âme en grâce. Et l'union ne conserve pas seulement les choses, mais de plus elle les remplit de joie et les rend bienheureuses autant qu'elles peuvent l'être. Le lieu de la béatitude s'appelle maison de paix, parce que la paix y règne dans une union parfaite et inviolable des volontés et des affections ; l'enfer est une infâme demeure, où tout est en trouble aussi bien qu'en tourments. Plus ici-bas il se trouve de concorde et

plus les esprits sont liés par un lien étroit de charité, plus ils ressemblent aux bienheureux et plus ils participent à leur contentement ; au contraire, s'ils vivent en guerre et en discorde, ce n'est chez eux qu'une triste image de l'enfer, et ils ne peuvent que traîner leurs jours infortunés dans les peines et les ennuis. « Ecce quàm bonum, et quàm jucundum habitare « fratres in unum, dit David (Ps. 132, 1) : Oh ! quel « bien et quel plaisir c'est pour des frères quand ils de- « meurent en un ! » Qu'est-ce à dire en un ? C'est, dit saint Augustin, quand ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme et qu'ils sont bien d'accord. L'abondance de la joie et des biens dont ils jouissent a donné de l'admiration au Prophète et l'a fait s'écrier dans ce sentiment : Oh ! que les frères qui sont bien unis sont heureux, et qu'ils mènent une vie pleine de contentement.

II. Nous ne pouvons nier que cette union ne soit un des principaux effets de la charité ; et quiconque veut la pratiquer doit singulièrement s'étudier à la procurer et à l'entretenir par tous les moyens possibles.

III. L'esprit de Dieu est un esprit de paix et d'union, pacifiant toutes les choses et les unissant à soi et entre elles. L'esprit du Verbe incarné est un esprit d'union avec l'homme, comme il l'a bien montré au mystère de l'incarnation, où il s'est uni personnellement et inséparablement avec lui ; l'esprit donc du chrétien doit être un esprit d'union, qui l'unisse étroitement et l'entretienne en paix avec tous, à l'exemple des premiers chrétiens qui, animés de cet esprit, bien que de nations et de complexions différentes, et employés en divers offices, vivaient en si bonne intelligence et dans une si parfaite concorde, que saint Luc dit qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Notre-Seigneur mettait en exécution cette promesse qu'il avait faite par Jérémie : « Dabo eis cor unum (cap. 32, 39) : Je leur donnerai

un cœur, » et accomplissait cette prophétie mémorable d'Isaïe : « Habitabit lupus cum agno , et pardus « cum hædo accubabit, vitulus et leo et ovis simul « morabuntur ; non nocebunt, et non occident in uni- « verso monte sancto meo (cap. 11, 6) : Le loup et l'a- « gneau, le léopard et le chevreau, le veau, le lion et la « brebis vivront paisiblement ensemble, et ces ani- « maux si sauvages et si cruels ne feront sur ma sainte « montagne aucun mal à ceux-ci, » qu'ils auraient autre part bientôt déchirés. Il veut dire que les humeurs antipathiques par nature se rendront dans l'Eglise sympathiques par grâce, et compatiront mutuellement sans dispute ni querelle. Ce qui par figure arriva dans l'arche, où les tigres, les lions et les autres bêtes sanguinaires devinrent douces et traitables.

Pour marque de cette union, saint Augustin considère qu'en cette même arche, qui était l'image de l'Eglise, la colombe, oiseau sociable, innocent et sans fiel, apporta un rameau d'olivier, symbole de la paix. Nous ajoutons que les chrétiens sont tous frères, qu'ils sont tous pareils et qu'il n'y a point de différence entre eux : « Non est Judæus neque Græcus, dit saint Paul, « non est servus neque liber, non est masculus neque « femina ; omnes enim vos unum estis in Christo Jesu « (Galat., 3, 28) : Il n'y a point de distinction entre le « Grec et le Juif, l'esclave et le libre, l'homme et la « femme ; tous par le baptême et par la grâce de « Jésus-Christ sont d'une même excellence devant « Dieu ; » ils sont tous frères, tous enfants d'un même père, tous membres d'un même corps et tous pierres d'un même bâtiment. Qu'ils vivent donc en frères étroitement unis, et à la façon des membres qui, vivifiés par une même âme et joints par les os, les nerfs et les muscles, ont entre eux une admirable correspondance ; qu'ils aient mutuellement un parfait rapport de volonté, de jugement et de tout mouvement raisonnable,

et que, comme les pierres sont liées ensemble, ils entretiennent réciproquement une liaison d'amour. « Instructi in caritate, » dit saint Paul (Coloss., 2, 2), et selon que d'autres traduisent, « compacti, serrés en « charité, » comme ce temple fameux de Cizique, qu'on estimait une des merveilles du monde, et dont les pierres toutes taillées et bien polies étaient jointes par un filet d'or. Saint Augustin, usant à ce propos de cette comparaison des pierres d'un bâtiment, dit ces excellentes paroles : « Credendo quasi de sylvis et « montibus ligna et lapides præcidentur; cùm verò ca- « techizantur, baptizantur, formantur, tanquàm inter « manus fabrorum et opificum dolantur, collinantur, « complanantur : verùmtamen domum Domini non « faciunt, nisi quandò caritate compaginantur (Serm. « 256 de temp.) : Quand les hommes quittant les « fausses religions embrassent celle de Jésus-Christ, « ils ressemblent par la foi aux bois coupés dans la « forêt et aux pierres tirées de la carrière pour servir « de matériaux à l'édifice ; quand ils sont catéchisés, « baptisés, et après le baptême plus pleinement ins- « truits, ils tiennent lieu de pierres mystiques que les « ouvriers taillent, nivellent et polissent; mais ces « pierres, quoique ainsi taillées et appareillées, ne « font point la maison du Seigneur, jusqu'à ce qu'elles « sont assemblées par la charité. » Et après, prenant la comparaison de l'église même où il prêchait, il ajoute : « Ligna ista et lapides, si non sibi certo or- « dine cohærerent, si non se pacificè innecterent, si « non se invicem cohærendo sibi, quodammodo ama- « rent, nemo hùc intraret : deniquè quando vides in « aliqua fabrica lapides et ligna benè sibi cohærere, « securus intras, ruinam non times : Si les bois et les « pierres de cette église où nous sommes n'étaient ajus- « tés ensemble avec ordre et symétrie ; s'ils ne se « tenaient les uns aux autres paisiblement, et par

« cette liaison mutuelle ne s'entr'aimaient en certaine « façon, personne n'entrerait ici à cause du péril. « Enfin, quand vous voyez les pierres et les bois d'un « bâtiment justement posés et bien cimentés, vous y « entrez sans appréhension, vous n'avez point peur « qu'il tombe. » Et puis il conclut : « Volens ergo « Dominus Christus intrare et in nobis habitare, tan- « quàm ædificando dicebat : Mandatum novum do « vobis, ut et vos diligatis invicem ; mandatum, in- « quit, novum do vobis, veteres enim eratis domum « mihi nondum faciebatis, in vestra ruina jacebatis, « ergo ut eruamini à vestræ ruinæ vetustate, vos in- « vicem amate : Notre-Seigneur donc voulant entrer « et demeurer en nous, dit, comme pour nous bâtir « avec sa parole, ainsi qu'au commencement avec elle « il bâtit l'univers : Je vous donne un commandement « nouveau, que vous vous entr'aimiez et soyez bien « unis ensemble ; c'est un commandement nouveau ; « car jusqu'ici vous n'étiez que de vieilles masures « tout entr'ouvertes et ruinées par vos divisions et vos « désordres et ainsi vous ne pouviez me servir de logis, « où moi qui suis un Dieu de paix je pusse demeurer : « afin donc que vous ayez moyen de relever vos ruines « et que vous puissiez devenir une maison qui me soit « convenable, aimez-vous et vivez en union. »

IV. Mais Notre-Seigneur n'est pas satisfait de ces unions, il n'est pas content que nous nous entr'aimions comme frères, que nous vivions ensemble en aussi bonne intelligence que les membres, et que nous soyons aussi liés mutuellement que le sont les pierres d'un solide édifice. Il monte encore incomparablement plus haut, il veut quelque chose de plus parfait, il désire en nous une liaison beaucoup plus serrée et une union infiniment plus étroite, semblable par proportion à celle qui se retrouve entre les personnes divines. C'est pourquoi il fit cette prière à son Père dans la

dernière scène, et sur le point de quitter ses apôtres pour aller à la mort : « Pater sancte, serva eos in « nomine meo, rogo ut omnes unum sint, sicut tu « Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum « sint, ut sint unum, sicut et nos unum sumus, ut « sint consummati in unum, et cognoscat mundus « quia tu me misisti (Joann., 17, v. 11, 21, 22, 23) : « Père saint, je vous supplie de les conserver et de les « mettre à couvert sous votre puissante protection, et « de leur donner la grâce qu'ils soient un entre eux « en quelque façon comme nous le sommes entre nous; « de sorte que, comme nous avons une très-simple « et indivisible unité d'entendement et de pensées, de « jugement et d'avis, de volonté et d'affections, ils « aient en ces mêmes choses une union intime et con- « sommée et soient un en nous à notre exemple ; afin « que le monde, voyant des esprits si parfaitement unis « et des âmes liées par une si grande charité, et « jugeant bien que cela ne peut venir de la nature, « mais qu'il doit partir d'un principe plus haut, con- « naisse que vous m'avez envoyé » et que je suis le Messie. Notre-Seigneur ne pouvait aller plus loin.

SECTION XI

CONCLUSION.

I. Résolutions. — II. Moyens de conserver l'union.

I. Chérissons donc l'union et la concorde, et faisons tous nos efforts pour l'avoir et l'entretenir inviolablement parmi nous. « Ante omnia, dit saint Pierre, « mutuam in vobismetipsis caritatem continuam ha- « bentes (1 ep., 4, 8) : Ayez soin par-dessus tout de « nourrir parmi vous une charité continuelle. » Et saint Paul : « Si qua ergo consolatio in Christo, « si quod solatium caritatis, si qua societas spiritûs, si « qua viscera miserationis, implete gaudium meum ut

« idem sapiatis, eamdem caritatem habentes, una-
« nimes idipsum sapientes, nihil per contentionem
« (Phil., 2, 1) : Si vous désirez me consoler dans les
« peines que vous savez que je souffre pour l'Evan-
« gile; si vous avez envie de soulager mes travaux, si
« vous prétendez me témoigner que vous participez
« à mon esprit, et enfin si vous voulez avoir pitié de
« moi, je vous supplie et je vous conjure de donner
« la perfection à la joie que vous avez commencé de
« me causer en recevant la foi que je vous ai prêchée,
« vivant ensemble en paix, en amour et dans les mêmes
« sentiments, comme si vous n'aviez tous qu'une âme,
« et ainsi ne disant et ne faisant jamais rien qui puisse
« vous désunir et vous mettre en peine. » — « Sol-
« liciti servare unitatem spiritûs in vinculo pacis, dit-il
« autre part, unum corpus et unus spiritus, sicut vocati
« estis in una spe vocationis vestræ, unus Dominus,
« una fides et unum baptisma (Ephes., 4, 3) : Soigneux
« de conserver l'union des esprits dans le lien de la
« paix, et comme vous êtes tous membres d'un même
« corps, comme vous êtes tous appelés à une même
« grâce pour cette vie et à une même gloire pour
« l'autre, et que vous avez tous un même Seigneur,
« une même foi et un même baptême, ayez aussi tous
« un même esprit. » Et son disciple saint Ignace : Je vous prie, dit-il aux Tralliens, non pas moi, mais la charité de Jésus-Christ, que vous disiez tout de même qu'il n'y ait point de division parmi vous, mais qu'un parfait accord vous lie tous ensemble. Qu'il y ait entre vous, écrit-il à ceux de Magnésie, une union divine; et aux Éphésiens il dit ces mots : Votre concorde et l'intelligence mutuelle dans laquelle vous vivez causent un terrible dépit au démon, c'est la ruine de sa tyrannie et le châtiment de ses suppôts. O mes frères! tenez pour certain qu'il n'y a rien de meilleur ni de plus excellent que la paix de Jésus-Christ, que cette paix,

cettel union qu'il nous a tant recommandée, et qu'il veut que nous pratiquions à son exemple et dans son esprit. « O filii regni, s'écrie saint Augustin, o cives « Jérusalem! quoniam in Jerusalem visio pacis est, et « omnes qui habent et amant pacem, benedicuntur « in ea, ipsam sectamini, ipsam desiderate, ipsam in « domo, ipsam in negotio, ipsam in uxoribus, ipsam « in filiis, ipsam in servis, ipsam in amicis, ipsam in « inimicis diligite (in psal. 147) : O enfants nourris et « élevés pour le royaume du ciel! ô citoyens de Jéru- « salem! vision de paix, tous ceux qui ont et qui aiment « la paix participeront aux bénédictions et aux joies « de cette cité bienheureuse; cherchez donc la paix, « désirez donc la paix, aimez et conservez la paix dans « vos maisons, dans vos affaires, avec vos femmes, « avec vos enfants, avec vos serviteurs, avec vos amis « et avec vos ennemis. » Ainsi, les anciens chrétiens, comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, vivaient ensemble dans une paix parfaite. Aussi le diacre avait coutume de dire à la sainte messe, comme on le voit dans toutes les liturgies : « Pax omnibus, « la paix soit à tous » et entre tous. Et saint Clément ajoute qu'après la proclamation de ces paroles, ils se baisaient mutuellement, les hommes les hommes, et les femmes les femmes, en signe de paix et de concorde. Saint Athanase rapporte que les religieux de saint Antoine, bien qu'en nombre presque innombrable, se portaient un si grand amour, qu'il ne s'en fût pas trouvé un seul qui eût ou fait ou dit du mal à l'autre. Mais ce que raconte saint Jean Climacus du fameux monastère qui était près d'Alexandrie est digne de mémoire. Les religieux étaient liés entre eux d'une charité si étroite et avaient tant de bienveillance les uns pour les autres, qu'on ne peut rien se figurer de plus. S'il arrivait parfois que quelques-uns vinssent à se quereller, le premier qui les voyait apaisait au

moindre signe leur différend et réunissait leurs esprits; si le signe n'était suffisant, il se mettait à genoux devant eux en forme de suppliant, et aussitôt ils se rendaient et se séparaient à cette posture. Mais si l'animosité passait plus loin, l'abbé reléguait ces querelleurs dans une maison voisine comme en exil, disant qu'il ne voulait pas avoir dans son monastère deux démons, l'un visible, à savoir, le querelleur, et l'autre invisible, c'est-à-dire le diable, qui l'avait échauffé à ce combat et animé contre son frère. C'est donc ainsi que nous devons chérir et pratiquer l'union et la paix.

II. Or, pour le faire, il faut en apprendre les moyens. Saint Paul nous les enseigne dans l'épître aux Philippiens, où, après avoir très-instamment recommandé la paix, il dit immédiatement : « Nihil per inanem glo-« riam, sed in humilitate superiores sibi invicem arbi-« trantes, non quæ sua sunt singuli considerantes, sed « ea quæ aliorum : Ne faites rien par vanité, mais pre-« nez l'humilité pour guide de vos œuvres, et, éclairés « de ses lumières, estimez que chacun vous est en quel-« que façon supérieur, et rendez-lui des marques de cette « estime ; après ne soyez point si attachés à la recher-« che ni à la conservation de vos intérêts, étendez encore « vos soins sur ceux d'autrui. » L'Apôtre dans ces paroles touche les deux principales sources d'où découlent toutes les divisions qui troublent la paix et désunissent les esprits : le désir de la gloire et de ses commodités. En effet, qui est piqué là porte toujours en main le flambeau de la guerre, qu'il allumera sans doute où il verra que par la paix il ne peut venir à bout de ses desseins. Quand en conférence particulière on dispute, on s'échauffe, on s'aigrit, et que cette parfaite concorde, qui devrait nous tenir toujours inviolablement étreints ensemble, vient ou à se rompre, ou au moins à se lâcher, n'est-ce pas l'appétit de l'honneur et le désir d'em-

porter le dessus qui produisent ces effets? Et tant de procès, tant de haines et tant de rancunes dont le monde est plein, ne prennent-ils pas leur naissance et leur accroissement de la convoitise ? Retranchons cette affection déréglée des biens temporels, ayons une humilité sincère, et il nous sera bien aisé de conserver la paix. L'abbé Joseph, dans Cassien, nous en fournit encore quelques moyens, dont quelques-uns ont du rapport avec ceux de l'Apôtre. Le premier est de détacher son cœur de l'affection des choses de la terre ; car c'est un fait grandement indigne, dit-il, et qui a même de l'impiété, si ceux qui ont quitté la possession et même la propriété des biens qu'ils avaient au monde (il parle des religieux) préfèrent un petit meuble qu'ils ont dans leurs chambres, et dont ils n'ont que l'usage, au précieux trésor de la charité fraternelle. Le second est de ne point tenir ferme à ses volontés ni à ses avis, mais s'en défaire quand on voit que la concorde est en péril, et suivre ceux d'autrui. Le troisième : « Ut sciat (ces « paroles méritent d'être ici rapportées, et elles devraient « être gravées sur tous les marbres) omnia, etiam quæ « utilia et necessaria æstimat, postponenda bono caritatis ac pacis : Que l'homme sache et qu'il retienne que « toutes les choses, et celles-là mêmes qu'il juge utiles « et nécessaires, doivent lui être moins considérables « et moins chères que le bien de la charité et de la « paix. » Le quatrième, qu'il se persuade qu'il ne doit pour rien se mettre en colère, mais conserver une tranquillité inaltérable.

Après tous ces moyens qui sont très-bons, nous disons : 1° qu'il faut aimer et estimer singulièrement la paix et la concorde, fondant cet amour et cette estime sur les raisons que nous avons déduites ; 2° qu'il faut la procurer par toutes les voies possibles, et même l'acheter à quelque prix que ce soit ; car elle vaudra toujours mieux que ce que vous donnerez pour l'avoir,

comme elle est toujours sans comparaison meilleure, plus douce et plus utile que la guerre. Après, il faut la conserver très-soigneusement par effets et par paroles, ne faisant jamais rien et ne disant rien qui puisse offenser et aigrir tant soit peu les esprits; au contraire, fomentant toujours le saint feu de l'amour entre tous, serrant plus étroitement les cœurs, et portant partout, comme la colombe de l'arche, le rameau d'olivier dans la bouche. Saint Pierre Chrysologue le dit en peu de mots: « Custodienda præ omnibus virtutibus pax est, quo- « niam Deus semper in pace est (Serm. 53) : La paix « doit être gardée par-dessus toutes les vertus, parce « que Dieu fait sa demeure en la paix, » et qu'en la gardant on se maintient en la possession de Dieu, et conséquemment de tout bien. Nous voyons que la nature fait des efforts merveilleux pour ne point souffrir la désunion de ses parties; que l'eau bondit en l'air contre sa nature, et le feu violentant sa légèreté fond en bas avec une extrême vitesse comme pour accourir au secours, afin que cette correspondance mutuelle ne vienne à se dissoudre. Il faut que la grâce ait autant de pouvoir sur nous pour nous faire opérer des choses grandes et difficiles, pour nous faire monter et descendre et forcer nos humeurs, afin d'entretenir la paix entre tous et en empêcher la rupture.

Si par quelque malheur elle vient à se rompre et les esprits à se diviser, il faut employer toute son industrie pour les rejoindre et renouer le lien sacré de la concorde, s'exposant même pour le bien de la paix à endurer des maux. L'empereur Basile nous a laissé un exemple mémorable de ceci, car voyant l'Eglise d'Orient grandement agitée et toute déchirée en partie par les menées de Photius, dit dans cette belle harangue qu'il fit devant le huitième concile œcuménique, assemblé à ce sujet dans la ville de Constantinople, ces paroles : Me voici devant vous, je me jette contre terre, mépri-

sant ma pourpre et mon diadème; montez sur mon visage, marchez sur mes yeux, foulez les épaules du premier monarque de la terre, et ne craignez point de mettre le pied sur le front auquel Dieu fait porter la couronne de l'empire ; je suis prêt à souffrir tout, sans appréhender ma confusion ni la diminution de ma gloire, pourvu que je voie vos esprits réunis et la paix rendue à l'Eglise. Et saint Grégoire de Nazianze au même lieu, dans ce grand trouble des évêques assemblés qui arriva pour sa promotion à la dignité de patriarche, les pria et les conjura, par la très-sainte Trinité, de ne point se brouiller ni heurter les uns les autres, ajoutant que s'il était cause de leurs dissensions, ils fissent de lui comme du prophète Jonas. Jetez-moi dans la mer, dit-il, afin que la tempête s'apaise ; j'endurerai volontiers tout ce que vous ordonnerez de moi, quoique vous ne puissiez ignorer mon innocence privez-moi de mon autorité, chassez-moi de mon siége, bannissez-moi de la ville, j'en suis content, si vous ne pouvez autrement vous accorder, je vous supplie seulement d'aimer la vérité et la paix. C'est ce que dit ce saint personnage, et ce qu'il accomplit en quittant sans autre contrainte sa dignité et sortant de la ville de Constantinople pour y faire entrer la paix, de laquelle, aussi passionnément amoureux, il dit ces beaux mots dans un de ses nobles écrits : O paix douce d'effet et de nom, mon amie, mon souci et mon ornement!

Tous les vrais pacifiques doivent faire de même, conspirer toujours à la concorde et contribuer de tout leur pouvoir à conserver la paix dans son intégrité, et pour la rétablir si elle est entamée. Si malgré tous leurs soins ils n'en peuvent venir à bout, ils doivent avoir recours au Dieu de paix, et comme les anges d'Isaïe : « Angeli pacis amarè flebunt » (Is., 33, 7), par leurs prières et leurs larmes le supplier d'y apporter le remède, et comme médecin souverain de guérir les esprits

ulcérés. « Deus autem patientiæ et solatii, pour con-« clure avec saint Paul, det vobis idipsum sapere in « alterutrum secundum Jesum Christum, ut unanimes, « uno ore honorificetis Deum (Rom., 15, 5) : Que Dieu, « par son infinie patience et sa bonté, vous donne la « grâce de vivre dans une parfaite union, selon l'esprit « de Jésus-Christ, afin que d'un même cœur et d'une « même bouche, où la division ne trouve point place, « vous honoriez sa divine Majesté, » et lui rendiez vos devoirs à sa gloire et à votre salut.

SECTION XII

AUTRE EFFET DE LA CHARITÉ DU PROCHAIN : LE SUPPORT DE SES DÉFAUTS.

I. Il n'est point d'homme sur la terre sans défauts. — II. Il faut donc se supporter réciproquement. — III. L'exemple de Dieu nous apprend à supporter les défauts de notre prochain. — Et celui de Notre-Seigneur.

Quiconque veut accomplir les devoirs de la charité du prochain doit nécessairement se résoudre à exercer ceux de la patience. Ainsi l'Apôtre dit : « Caritas pa-« tiens est : La charité est patiente. »

I. Mais pour entrer mieux dans cette vérité, il faut remarquer qu'il n'est point d'homme sur la terre, en quelque lieu et en quelque condition qu'on le cherche, si parfaitement accompli, en qui il n'y ait rien à redire. Cela est bon pour le ciel, où les choses sont élevées au dernier degré de leur perfection, mais sur terre, où, comme dit sagement le philosophe, tout est composé d'acte et de puissance, c'est-à-dire de perfection et d'imperfection, et tout ce qui a mouvement est en partie au terme du départ et en partie au terme de l'arrivée, cela se peut bien désirer, mais on ne doit point l'attendre. Les plus parfaits sont ceux qui ont le moins de défauts. Et quoique les saintes Lettres et les

écrits des docteurs nous fassent mention de plusieurs grands et excellents personnages qu'ils disent avoir été parfaits, cela doit toujours s'entendre autant qu'on peut l'être ici-bas, c'est-à-dire avec mélange de beaucoup d'imperfections et de misères. Comme les philosophes enseignent que les figures sont parfaites en deux façons : mathématiquement, quand elles sont parfaites en toute rigueur, et physiquement, lorsque leur perfection n'est pas si juste ni si mesurée; ainsi, disent-ils, la terre est ronde de la seconde manière, et non de la première, à cause de ses montagnes et de ses vallées qui la rendent inégale, et qui pourtant n'empêchent pas qu'elle ne passe pour ronde, car ces éminences et ces ravalements sont petits et comme insensibles dans une telle masse ; mais le ciel est rond exactement, et selon toutes les lois mathématiques. Comme donc le ciel est absolument parfait en sa rondeur, car le cercle représente même la perfection pour être la plus parfaite des simples, et la terre n'est qu'imparfaitement parfaite en la sienne; de même ce n'est qu'au ciel que la perfection accomplie des corps et des esprits peut se trouver; ici-bas elle ne peut être sans manquements. Ce sont des jours qui ont leurs nuits, des lumières qui ont leurs ombres, des roses qui portent inséparablement leurs épines. Et puis, qui, si vertueux et si saint qu'il soit, ne se reconnaît pécheur ? qui ne se voit faillir tous les jours ? qui ne se souille de quelque tache ? « Si dixerimus, di-« sait un des plus parfaits d'entre les hommes, un « apôtre, et le mieux aimé de son maître, quoniam pec-« catum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas « in nobis non est (1 ep., 1, 8) : Si nous disons que « nous n'avons point de péchés, nous nous trompons et « nous parlons contre la vérité. »

Cela donc supposé qu'il n'y a personne en cette vie entièrement parfait, et en qui il n'y ait toujours pour

le corps ou pour l'âme, pour la nature ou pour la grâce, quelque chose à reprendre, il faut conclure qu'il n'y en a par conséquent aucun avec qui il n'y ait à souffrir. Vouloir le monde autrement et les hommes mieux faits, c'est contrôler la providence de Dieu et résister à sa conduite ; c'est à nous à la suivre, et non à la diriger. « Optimum est, dit Sénèque, Deum quo « auctore cuncta proveniunt, sine murmuratione co- « mitari (Epist. 103), et autre part : Placeat homini « quicquid Deo placuit (Epist. 75) : Si nous voulons bien « faire, nous devons, avec un esprit soumis et éloigné « de tout murmure, agréer les dispositions que Dieu fait « des choses ; il est très-raisonnable que ce qui plaît à « cette souveraine et infinie sagesse plaise à l'homme. » Dieu veut les hommes comme ils sont, ou pour le moins il les souffre : il est juste que nous fassions de même. Mais pour le faire il faut la charité ; car c'est elle qui dispose nos cœurs à endurer avec patience et mansuétude leurs défauts ; c'est là son ouvrage et l'effet de son pouvoir.

II. Plus on aime quelqu'un, plus on le supporte, et au contraire, moins on a d'affection pour lui, moins on a pour lui de patience. « Alter alterius, dit saint « Paul, onera portate, et sic adimplebitis legem Christi « (Galat., 6, 2) : Aidez-vous mutuellement à porter vos « fardeaux, c'est-à-dire vos mauvaises humeurs, vos « antipathies, vos maladies, vos passions, vos péchés, et « vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. » Quelle est cette loi ? C'est, dit saint Augustin, la loi de la charité. « Qui portant invicem onera sua, nisi qui habent cari- « tatem ? qui non habent caritatem, graves sunt sibi ; « qui autem habent, portant se (in ps. 12, 9) : Qui sont « ceux qui se supportent reciproquement, sinon ceux « qui s'aiment entre eux ? Ceux qui n'ont point d'amour « mutuel sont pesants et fâcheux les uns aux autres, « mais ceux qui en ont se supportent et se soulagent. »

Et puis il se sert de la belle comparaison des cerfs, qui, passant à la nage un bras de mer, appuient et reposent leurs têtes les uns sur la croupe des autres, jusqu'à ce que le premier, fatigué et rompu, quitte sa place et va se mettre le dernier, pour jouir à son tour du soulagement qu'il a donné aux autres : « et sic « portant omnes, dit ce saint docteur, onera sua, et « perveniunt ad quod desiderant, et non patiuntur nau- « fragium, quia quasi navis est illis caritas : et de « cette sorte ils se supportent et s'entr'aident tous dans « leurs faiblesses, et par ce support mutuel ils font le « trajet sans naufrage, et parviennent où ils préten- « dent, parce que la charité leur a servi de vaisseau. »

Nous devons faire de même à l'égard de notre prochain, souffrir avec patience et tranquillité, sans aversion ni rebut, ses défauts, endurer ses façons grossières et ennuyeuses, porter ses imperfections corporelles et spirituelles, les envisageant toutes en Dieu dans son ordre et dans la douceur de la charité chrétienne. A la vérité, si l'amour naturel, quand il est bien allumé dans un cœur, peut non-seulement rendre supportables les manquements de la personne aimée, mais de plus aisés, et même, plaisants et agréables, comme on le voit chez les mères envers leurs enfants, l'amour surnaturel, qui est incomparablement plus noble et plus puissant, aura bien la force de nous faire au moins tolérer gracieusement ceux de notre prochain. Si une mère, dit saint Dorothée bien à propos, qui a mis au monde un enfant contrefait et difforme, ne le rejette pas à cause de sa laideur, mais le chérit avec une affection de mère, et le pare le mieux qu'elle peut pour lui donner par ces artifices la grâce et la beauté que la nature lui a refusées ; de même nous ne devons point mépriser notre prochain parce qu'il est défectueux et imparfait, mais le souffrir comme il est, et, si nous pouvons, l'orner et contribuer, par de bons

exemples, par des prières et par tout ce qui sera en nous, à son embellissement. Mais prenons la comparaison des membres, puisque nous sommes tous membres d'un corps excellent. Que voyons-nous faire aux membres les uns pour les autres ? comment se supportent-ils ? avec quelle compassion réciproque se secourent-ils ? Si quelqu'un est blessé au pied, quoique le pied soit la partie la plus vile, et que la plaie soit hideuse, pleine de pourriture et d'un pus très-vilain, les autres ne l'ont pas pour cela en horreur, et ne le coupent point pour le séparer d'avec eux; au contraire, l'œil le regarde avec pitié, les mains le lavent, le nettoient, le pansent et le bandent le plus proprement qu'elles peuvent; la langue demande pour lui des remèdes aux hommes, aux saints et à Dieu, et tous font ce qui est en leur pouvoir pour le soulager et le guérir. O membres de Jésus-Christ ! membres d'un corps dont le cœur est l'amour, aimez-vous, supportez mutuellement vos infirmités, et ne vous rebutez pas à cause de vos imperfections. « Cum omni « humilitate et mansuetudine, dit saint Paul, cum pa« tienta supportantes invicem in caritate (Eph., 4, 2) : « Supportez-vous les uns les autres avec charité, avec « humilité, avec mansuétude et patience, » prenant, comme il dit autre part, des entrailles de miséricorde, avec lesquelles vous tolériez les défauts de vos frères.

III. L'exemple de Dieu doit puissamment nous y exciter : il souffre avec une si grande douceur et une si grande bonté les imperfections et les péchés des hommes ! Et en vérité, il est très-raisonnable que nous, chétifs vers de terre, nous endurions humblement de nos égaux ce que la divine Majesté, avec une si admirable condescendance, veut bien souffrir de ses créatures. On disait de saint Macaire l'Ancien, qu'à cause de ce support charitable des imperfections d'autrui qu'il pratiquait excellemment, il paraissait comme une divinité

sur la terre; aimable qualité et titre glorieux que cette vertu lui avait mérité.

IV. L'exemple de Notre-Seigneur doit nous y porter tout à fait. Avec quelle charité et avec quelle compassion supportait-il les manquements des personnes qui traitaient avec lui? avec quelle bonté s'accommodait-il à leurs humeurs? avec quelle miséricorde endurait-il leurs méchancetés? Saint Cyprien, considérant ceci à l'égard des Juifs, nous a laissé ces paroles remarquables : « In Judæis tolerandis æquanimitas quanta, et « quanta patientia? incredulos ad fidem suadendo flec- « tere, obsequio ingratos fovere, contradicentibus res- « pondere leniter, superbos sustinere clementer, humi- « liter persequentibus cedere, prophetarum interfectores « et adversus Deum semper rebelles, usque ad crucis « et passionis horam velle colligere (lib. de Bono « patientiæ) : Quelle égalité d'esprit et quelle patience « a-t-il montrées en conversant avec les Juifs? à fléchir « par de vives persuasions la dureté des incrédules, « pour leur faire embrasser les vérités qu'il leur prê- « chait, à obliger par toutes sortes de bons offices les « ingrats, à répondre doucement à ceux qui le contre- « disaient, à souffrir avec mansuétude l'insolence des « superbes, à céder humblement à ses persécuteurs, et « jusqu'aux derniers soupirs de sa vie faire tous ses « efforts pour attirer à lui et à leur salut ceux qui « avaient massacré les prophètes et qui s'étaient tou- « jours rendus rebelles aux volontés de Dieu? » Et touchant Judas, il dit : « Judam potuit usque ad extre- « mum longâ patientiâ sustinere, cibum cum inimico « sumere, hostem domesticum scire, nec palam osten- « dere, traditoris osculum non recusare : Il a avec une « longue et merveilleuse patience supporté le méchant « naturel et les crimes de Judas; et quoiqu'il connût « bien sa malice, qu'il vît clairement dans son cœur « la trahison qu'il méditait, il ne le chassa point tou-

« tefois de sa compagnie, il ne le priva point de la « dignité d'apôtre, il ne lui montra jamais mauvais « visage, il ne lui dit aucun mot aigre ni fâcheux, mais « lui faisait au contraire prendre place à sa table comme « les autres, lui laissait mettre la main au plat, le ché- « rissait dans les occasions, lui lava les pieds et se « laissa baiser par cette bouche infâme. » Et en retour d'une si cruelle inimitié, il lui dit ces paroles d'un singulier amour : Mon ami, à quel dessein es-tu venu? Quelle bonté! quelle patience! Et pour les autres apôtres, bien qu'ils ne fussent point dans un grand vice ni dans l'énormité des crimes comme ce malheureux, néanmoins, comme ils étaient pêcheurs pour la plupart et élevés grossièrement, ils avaient beaucoup de choses dans leurs façons, leurs discours, leurs entretiens et dans tout ce qui les concernait dans le corps et dans l'âme, où il y avait bien à reprendre : Notre-Seigneur pourtant ne les traita point avec rigueur, ne se fâcha point contre eux, ne les reprit point avec aigreur ni ne leur dit aucune parole qui pût leur causer du déplaisir, ne leur témoigna jamais que leur conversation lui fût pesante, que leurs façons rudes lui fussent à charge, ni qu'il sentît de l'ennui de leurs défauts; mais il les supporta toujours avec une très-grande patience, il se comporta envers eux avec une singulière mansuétude, il leur parla en termes fort charitables, il les consola avec des tendresses de mère, il les reprit avec honneur. Et non-seulement envers les apôtres, mais encore à l'égard de tous les autres hommes, il faisait ainsi et usait de la même douceur et suavité de mœurs, supportant leurs imperfections et leurs infirmités.

Nous devons l'imiter; aussi est-il le modèle que le Père éternel nous a donné pour nous former; il faut nous supporter avec la miséricorde, la douceur avec laquelle il nous supporte. Endurez les faiblesses et les

manquements de tous vos frères, écrivait saint Ignace à saint Polycarpe, comme Notre-Seigneur endure les vôtres. Ainsi donc, tâchons d'accomplir la charité chrétienne en ce grand point, de souffrir avec patience et bénignité les imperfections corporelles et spirituelles de notre prochain, de ne point nous rebuter ni nous aigrir pour ce qu'il aura de contraire à nos humeurs; et quand nous nous verrons molestés de lui par des importunités fâcheuses, par des demandes indiscrètes, par des répliques impertinentes, par des longueurs ennuyeuses, par des façons gauches et inciviles, ne perdons pas pour cela le grand trésor de la charité, et ne nous laissons pas aller à l'impatience, au trouble et à l'ennui, et dans la confusion de ces mouvements, à les reprendre, à les gourmander et à les affliger davantage. Mais avec tranquillité de cœur, avec sérénité de visage et avec affabilité de paroles, écoutons-les, répondons-leur, secourons-les et supportons-les dans leurs défauts, regardant ces défauts avec des yeux de compassion, comme des misères nécessaires, comme des apanages inséparables de notre pauvre nature, comme des maux de notre prochain qui lui sont beaucoup plus préjudiciables qu'à nous, et pour nous, comme un exercice de charité, un sujet de patience et une occasion de mérite.

SECTION XIII

AUTRE EFFET DE LA CHARITÉ DU PROCHAIN : LE ZÈLE DU SALUT DES AMES.

I. Raisons qui doivent nous porter au zèle des âmes. — Son excellence. — II. Son profit. — III. L'amour de Notre-Seigneur.

C'est le plus grand et le plus important effet de la charité du prochain de s'employer à son salut, parce qu'il regarde l'éternité, et dans l'éternité la délivrance du souverain malheur et la possession du souverain

bonheur. Si aimer est procurer du bien, comme nous l'avons dit tant de fois, il est clair que le plus signalé témoignage d'amour que l'on peut rendre à quelqu'un est de l'affranchir des tourments et des douleurs de l'enfer, et lui obtenir les richesses, les honneurs et les contentements du paradis, puisque ce sont les plus grands de tous les maux et de tous les biens. Mais voyons quelques raisons qui peuvent nous donner de l'affection et du courage à ce saint exercice.

I. La première est prise de son excellence, que saint Denis porte si haut, qu'il dit : De toutes les choses divines, celle qui l'est le plus est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. Et saint Grégoire le Grand, marchant sur ses pas, dit en termes fort remarquables : « Nullum omnipotenti Deo tale est sacrificium, quale « est zelus animarum (lib. 1 in Ezech.) : Il n'est point « de sacrifice plaisant et agréable à Dieu à l'égal du zèle « des âmes. » La raison doit se tirer de saint Thomas (lib. 4 cont. Gent., c. 55), qui assure que l'univers ne voit rien de plus grand que le salut de l'âme humaine; parce que c'est la plus excellente créature qui y paraisse, c'est son ornement et sa beauté, c'est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, son image vivante que l'on sauve de l'embrasement pour la placer dans un lieu honorable, et qu'on affranchit, comme nous avons dit, de l'abîme de tous les maux, pour l'élever à la jouissance éternelle de tous les biens, comme Louis XII, en France, fut tiré d'une obscure prison pour monter sur le trône royal, et le fameux Matthias Huniade fut déchargé des fers qui le tenaient misérablement captif à Prague, pour porter la couronne de Hongrie. Mais avant saint Thomas, la bouche d'or de l'Eglise grecque avait touché cette raison quand elle dit : Il n'y a rien sous le ciel de comparable en noblesse à l'âme humaine; le monde entier, avec tous ses trésors, n'approche pas de son prix : c'est pourquoi quand vous donneriez tous

vos biens aux pauvres, vous ne faites rien en comparaison de celui qui convertit une seule âme.

II. La seconde raison est que cette action est d'un merveilleux profit et d'un souverain mérite. Mes frères, dit saint Jacques, si quelqu'un ramène à la vérité et à la vertu un pécheur, qu'il sache qu'il sauve deux âmes tout d'un coup, celle de son frère et la sienne propre, et qu'employant son travail à laver les fautes d'autrui, il efface en même temps les siennes. Cela est confirmé par la force de l'aumône, dont le saint ange Raphael disait à Tobie : « Eleemosyna à morte liberat, et ipsa « est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam « et vitam æternam (cap. 12, 8) : L'aumône bien faite « délivre de la mort, purifie l'âme de ses péchés, et rend « une personne digne des effets de la miséricorde de « Dieu et de la vie éternelle. » Si l'aumône corporelle est si agréable à Dieu, et attire tant de biens sur celui qui l'exerce, que devons-nous dire de la spirituelle, qui est d'autant plus noble que l'âme l'emporte sur le corps et le surpasse incomparablement en excellence ? « Si magnæ mercedis est, dit fort bien saint Grégoire « après avoir allégué le texte susdit de saint Jacques, à « morte eripere carnem quandoque morituram, quanti « meriti erit à morte animam liberare in cœlesti patria « sine fine victuram (lib. 19 Mor., cap. 12) ? Si c'est « une chose de si grand mérite et d'un si riche salaire « de pratiquer la miséricorde envers le corps, de le dé- « livrer de la mort, sous l'empire néanmoins de laquelle « il faut nécessairement un jour qu'il plie, quelles ri- « chesses et quelle récompense seront préparées à la cha- « rité que l'on rend à une âme en l'affranchissant de la « mort éternelle, pour la faire vivre bienheureuse à ja- « mais ? » Si on a tant estimé et tant loué l'action mémorable de saint Paulin, qui se mit en captivité pour en retirer le fils d'une pauvre veuve, bien qu'en se donnant pour lui il ne fît que le rendre libre, sans le

rendre plus sage, ni plus puissant, ni plus riche; quand vous délivrez une âme de la tyrannie du péché, de la servitude du démon, des cachots où elle n'est pas encore, mais où inévitablement elle irait, et que vous la faites jouir des lumières de la grâce, de la liberté des enfants de Dieu, et ensuite de son royaume, ne faites-vous point pour elle inestimablement davantage ? Ne lui procurez-vous pas un bien infiniment plus grand, quoique ce soit par des moyens faciles ? y a-t-il un bienfait pareil ? Si la miséricorde est promise à ceux qui la feront, en quelle abondance la recevront ceux qui l'exercent si hautement ? de quelle grâce en cette vie et de quelle gloire en l'autre seront-ils comblés ? Aussi saint Paul appelle les Philippiens, qu'il avait du chemin de l'erreur et de la damnation mis dans celui de la vérité et du salut, « gaudium « meum et corona mea (cap. 4, 1), ma joie et ma « couronne. »

III. La troisième raison qui doit plus vivement nous toucher, comme plus noble et plus digne de notre fait, c'est l'amour de Dieu Notre-Seigneur, dont le zèle des âmes est un des plus grands effets. Notre-Seigneur voulant l'apprendre à saint Pierre et à nous en sa personne, lui dit un jour : « Simon Joannis, diligis me « plus his ? — Etiam, Domine, tu scis quia amo te. — « Pasce agnos meos (Joann., 21, 15) : Simon, fils de Jean, « m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, vous « savez que je vous aime. — S'il est vrai, comme tu le « dis, poursuit Notre-Seigneur, pais mes agneaux : » voilà le témoignage que je te demande de l'amour que tu me portes. En effet, qui aime Jésus-Christ ne peut ne pas aimer les âmes et n'avoir pas à cœur leur salut, sachant qu'il a un si grand et si parfait amour pour elles, qu'il se les est acquises avec mille travaux, qu'il les a rachetées avec son sang, et qu'étant sauvées, elles le loueront, l'honoreront, l'aimeront et le serviront à

jamais, au lieu que, si elles sont perdues, elles ne feront continuellement que le blasphémer et le maudire. Donc, pour lui procurer ces louanges, ces honneurs, ces amours, ces services, et empêcher ces malédictions et ces blasphèmes, pour lui conserver son bien qui lui a tant coûté, qu'il aime tant, et ne point le laisser voler à ses ennemis, s'il a de l'amour, il fera sans doute tous ses efforts pour le lui montrer en une chose si importante, qui lui est ou si avantageuse ou si nuisible. Ainsi, saint Bonaventure dit de saint François : « Non se Christi reputabat amicum, nisi animas « foveret quas ille redemit (Vitæ sancti Francisci, « cap. 9) : Il ne croyait pas pouvoir être ami de Jésus-« Christ, ni avoir une vraie affection pour lui, s'il n'en « avait pour les âmes qu'il a rachetées, et s'il ne s'em-« ployait soigneusement à leur salut. » C'est pourquoi il disait aussi qu'il n'y avait aucun exercice ni aucune bonne œuvre préférable au zèle des âmes, et il le prouvait, parce que pour les sauver le Fils de Dieu était descendu du ciel sur la terre, s'était fait homme, avait travaillé tant d'années, et enfin avait volontairement perdu la vie sur un gibet.

Aussi Notre-Seigneur a toujours donné de vives ardeurs aux âmes éprises de son amour, pour solliciter le salut du prochain; il les éveille du sommeil de leur oraison et de leur contemplation pour les appliquer à l'action. « Ego dormio, dit l'épouse, et cor meum vi-« gilat (Cant., 5, 2) : Je dors et mon cœur veille, » je prends le repos d'un doux et agréable entretien avec celui que j'aime. « Vaco, explique saint Augustin, et « video quoniam tu es Dominus, quia sapientiam « scribo in tempore otii, ego requiesco à negotiosis « actibus, et animus meus divinis se intendit affabitus « (Tract. 57 in Joann., Eccles., 38, 25) : Retiré du « bruit des hommes et de l'embarras des affaires exté-« rieures, dans le silence d'une tranquille solitude,

« j'occupe mon esprit aux exercices de la sagesse, à « penser à vous et à contempler que vous êtes le « Seigneur. » Mais pendant que l'épouse jouit dans ce saint loisir de ces divines délices, « ecce pulsat ille « qui ait : Quæ dico vobis in tenebris, dicite in lu- « mine, et quod in aure auditis, prædicate super tecta « (Matth., 10, 27) : voici que frappe à la porte celui « qui dit : Ce que je vous communique dans les té- « nèbres sacrées et dans les obscurités lumineuses de « la contemplation, dites-le haut et clair, et ce que « vous entendez en secret, prêchez-le publiquement à « tous. » La voix donc, frappant à sa porte, dit : « Aperi « mihi, soror mea, proxima mea, columba mea, per- « fecta mea, quia caput meum repletum est rore, et « crines mei guttis noctis; velut si diceret : Tu vacas, « et contra me ostium clausum est, tu studes otio pau- « corum, et abundante iniquitate refrigescit caritas « multorum : Ouvre-moi, ma sœur, ma voisine, ma « colombe et ma parfaite, tu vois que ma tête est « chargée de rosée, et que mes cheveux sont tout dé- « gouttants des eaux de la nuit; comme s'il disait : « Tu es à couvert, jouissant d'un doux repos pendant « que l'on me ferme la porte et que l'on me tient à « l'air exposé au serein; tu ne penses qu'à ton salut et « à me consacrer l'amour de ton cœur, pendant que « l'iniquité se débordant parmi les hommes y fait un « terrible dégât, et la charité de plusieurs vient à se « lasser, car les gouttes de la nuit, à savoir, les péchés, « tombant sur mon front, qui est la divinité, refroi- « dissent son amour : » c'est pourquoi, « aperi mihi « de sanguine meo soror mea, de accessu meo proxima « mea, de spiritu meo columba mea, de sermone meo, « quem pleniùs in otio didicisti, perfecta mea, aperi « mihi, prædica me : Ouvre-moi, ma sœur par la « communication d'un même sang, ma voisine par les « approches de mon incarnation, ma colombe par la

« pureté de mon esprit, et ma parfaite par les paroles « que tu as entendues de moi dans le loisir de tes « retraites; ouvre-moi, fais moi ouvrir la porte, afin « que j'entre; prêche-moi, publie mon Evangile et « mes mystères, fais moi connaître et aimer à ton « prochain. » Voilà ce que dit saint Augustin, qui encore ailleurs remarque fort bien que l'amour tient un homme toujours attaché aux exercices de la contemplation, quand la nécessité du prochain ne l'en tire pas; mais que cette nécessité arrivant, il les lui fait quitter pour secourir son frère, et en lui Notre-Seigneur. En effet, si vous aviez un ami pressé de la faim, de la soif ou de quelque autre misère, qui fût tombé dans la boue ou dans un précipice, vous amuseriez-vous, en le voyant en cet état, à le regarder, à l'admirer, à le louer, à lui offrir votre service et à former d'autres affections envers lui, ou plutôt ne tâcheriez vous pas de lui donner incontinent la main, de le nettoyer et l'aider en son besoin? Vous voyez qu'il faudrait faire ainsi. Notre-Seigneur, notre vrai et parfait ami, est consumé de faim, de soif; il est malade, il est misérable dans le corps, dans l'âme de notre prochain, ce n'est pas l'aimer que de passer son temps à le considérer, à le contempler, à l'estimer et à s'embraser intérieurement de son amour, et ne point l'assister dans ce piteux état; c'est faire les choses à contre-temps; l'éternité entière est destinée aux premières actions, nous aurons tout loisir d'y vaquer, cette vie doit être au moins en partie employée aux secondes.

Saint François, passionnément désireux de plaire à Notre-Seigneur, pour qui il avait tant d'amour, se trouva un jour en peine pour savoir par quel moyen et par quel exercice il pourrait le faire plus parfaitement; si c'était par l'oraison et la retraite, ou par la prédication et la communication avec le prochain. Flottant dans ce doute et ne voulant pas prendre de

lui-même une résolution entière, il demanda l'avis de quelques-uns de ses religieux qu'il croyait être les plus éclairés, et apportant les raisons de part et d'autre, leur disait en faveur de l'oraison: Je suis un homme sans lettres, comme vous savez, je n'ai pas feuilleté grand' livres, et il me semble que j'ai plus de disposition à l'oraison qu'à l'action, et que j'ai reçu une plus grande grâce pour parler à Dieu qu'aux hommes. De plus, l'oraison est une source de mérites, on y fait des gains merveilleux, on y amasse des trésors de richesses célestes; par son moyen on s'entretient et on s'unit avec Dieu, et elle sert d'un puissant instrument pour purifier les affections et mener sur terre une vie d'ange; au contraire, la prédication et le commerce avec les hommes entraînent de grandes distractions, et quelque soin qu'on y prenne, on n'y peut si bien faire, qu'on n'y contracte toujours de légères taches et qu'on n'en sorte avec quelque perte de dévotion. Ces raisons me font incliner du côté de l'oraison, et croire qu'il vaudrait mieux me retirer dans la solitude que me produire; mais il y a une autre chose, qui seule fait le contre-poids et l'emporte dans mon estime, c'est l'exemple de Notre-Seigneur, qui du ciel et du sein de son Père est venu ici-bas, pour obtenir par paroles et par toutes sortes de voies le salut des hommes. D'où je conclus qu'il est plus expédient, pour me conformer à ce divin modèle, que je laisse le repos et les délices de la contemplation, afin de travailler à la conversion et au bien des âmes. Non content toutefois de ce raisonnement, après l'avis de ses religieux, il leur demande le secours de leurs prières, pour obtenir de Dieu l'éclaircissement dans une chose de telle conséquence, et en envoie un à sainte Claire pour le même sujet, la suppliant de lui mander, après avoir fait oraison là-dessus, le sentiment qu'elle en aurait. Le religieux retournant avec

la réponse, le saint se met à genoux et se courbant, les bras croisés : Eh bien ! dit-il, que me commande mon Seigneur Jésus-Christ? — Il vous commande, dit le religieux, que vous quittiez la douceur de la retraite pour tâcher de sauver les âmes, et que vous les instruisiez comme vous pourrez. Aussitôt, ce grand saint se leva, et embrasé d'une ardeur incroyable, courut à travers les champs d'une telle vitesse, que pas un de ses religieux ne pouvait le suivre ; et dès lors il s'appliqua grandement au salut du prochain, et s'y prit avec tant de ferveur, qu'il passa même la mer pour aller convertir les infidèles.

Il n'y a pas si longtemps que sainte Thérèse, la merveille de nos jours, sur la même difficulté dont elle se vit combattue, laissa ceci écrit de sa main : Pensant un jour avec combien de pureté et d'innocence on vit quand on s'éloigne des affaires et de la conversation des hommes, et combien j'y ferais de fautes si je m'y embarquais, j'entendis Notre-Seigneur me dire ces paroles : Il ne se peut autrement, ma fille, sois seulement soigneuse d'y apporter une droite intention, et de tenir les yeux attachés sur moi pour rendre tes actions le plus conformes que tu pourras aux miennes. Et une autre fois, examinant en mon esprit s'il ne serait pas meilleur que je ne prisse point tant de soin des autres pour m'employer tout à fait aux exercices de l'oraison, il me fut dit : Pendant que l'on vit, le profit n'est pas à jouir de moi, mais à faire ma volonté. Saint Philippe de Néri, une autre grande lumière de notre siècle, se voyant extrêmement attiré vers la solitude et la contemplation, et craignant dans ses attraits quelques abus ou quelque chose de moins parfait, pria Dieu qu'il lui fît connaître quelle vie il désirait qu'il embrassât pour le servir. Saint Jean-Baptiste lui apparut, et par cette vision il sentit dans son âme une puissante inclination à n'avoir

pas seulement soin de lui-même, mais aussi des autres. Peu de temps après, pour se fortifier dans son dessein, il vit deux âmes revêtues de gloire, dont l'une portait à la main un pain dur, qu'elle faisait semblant de manger sans viande, et il entendit ces paroles : Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives au milieu de cette ville (c'était Rome) comme si tu étais dans un désert. Après cela, il s'employa diligemment et très-utilement au bien des âmes, et comme pour donner satisfaction à tous ceux qui recherchaient sa direction, il ne pouvait quelquefois vaquer à l'oraison aussi longtemps qu'il eût bien désiré, il avait coutume de dire qu'il ne pouvait arriver rien de plus agréable à une âme qui aime Dieu véritablement que de le quitter pour l'amour de lui-même; bien qu'avec toutes ses occupations il eût continuellement le cœur uni à son divin trésor, élevant à toutes les occasions son esprit à Dieu, au point même qu'il était contraint de réprimer les grands élans de son amour, autrement il eût été à tout moment extasié et son corps élevé de terre.

C'est donc ainsi que l'amour de Notre-Seigneur a embrasé les saints du zèle des âmes, et leur a fait partager leurs soins pour en donner une partie à la communication avec Dieu, et l'autre à celle des hommes, afin de les amener à Dieu. C'est cet amour qui a tiré les anachorètes des déserts, quand ils ont vu l'Eglise en péril; qui a fait sortir saint Antoine de sa chère solitude et entrer dans Alexandrie, pour assurer aux citoyens que les ariens étaient les ennemis du Fils de Dieu, qu'Athanase, leur archevêque, était son fidèle ministre, et que de sa bouche ils devaient apprendre les oracles de la vérité; qui fit, du temps de l'empereur Valens, abandonner au grand Aphraates, très-saint religieux, son monastère, pour se rendre à Antiocher où ce méchant empereur l'ayant vu, et lui ayant de-

mandé pourquoi un homme comme lui, qui avait embrassé une vie monastique et cachée, se faisait voir au milieu des places publiques et dans les rues, et allait de maison en maison parler aux uns et aux autres, le saint lui répondit avec cette célèbre comparaison : Si j'étais une jeune fille élevée délicatement chez mon père et retirée dans ma chambre, et que je visse quelqu'un venir mettre le feu à notre logis, Votre Majesté croit-elle que je dusse me tenir renfermée, et les bras croisés regarder voler la flamme, dont je serais bientôt comme les autres la pâture ? ou si plutôt, oubliant l'infirmité de mon âge et de sexe, je ne devrais point sortir pour crier au feu et aller chercher de l'eau pour l'éteindre ? Si Votre Majesté juge que je devrais sortir, qu'elle ne trouve donc point mauvais, si elle me voit maintenant dans Antioche parmi le peuple ; car par la profession ouverte qu'elle fait de l'arianisme, par la protection qu'elle donne aux ariens, et par la violente persécution dont elle tourmente ceux qui ont pris la défense du Fils de Dieu pour le maintenir dans ses droits, que ceux-là lui disputent, après avoir mis en feu la maison de mon père, qui est l'Eglise, je suis sorti de ma cellule et j'ai quitté mon repos pour apporter quelque secours à l'embrasement, et, si je puis, pour l'éteindre.

SECTION XIV

SUITE DU DISCOURS.

I. Moyens de pratiquer le zèle des âmes. — II. Tous en sont capables.

I. Il faut donc que, convaincus de ces raisons, nous allumions en nous un grand zèle des âmes, et que par tous les moyens possibles, selon nos conditions et nos capacités, nous tâchions d'avancer leur salut. Quels

sont ces moyens, me demanderez-vous? Je vous réponds, premièrement, que ce sont les prédications, les confessions, les bonnes instructions, l'administration des sacrements, le saint sacrifice de la messe, et tous les autres exercices qui se rapportent immédiatement et de leur nature à conduire les âmes à Dieu, et à leur obtenir ou conférer la grâce. Secondement, les bons exemples, les oraisons, les aumônes, les mortifications, et généralement toutes les bonnes œuvres dirigées à cette fin. Et en troisième lieu, nous ajoutons que c'est d'assister par prières et par secours spirituels et temporels ceux qui s'emploient au salut du prochain. Ainsi, saint Paul fait une honorable mention des Philippiens, qui lui avaient envoyé par Epaphrodite, leur évêque, fort charitablement ce dont il avait besoin, et par cette voie avançaient le cours de l'Evangile. Il faut remarquer par conséquent qu'ils participaient à tous les biens que l'Apôtre faisait, aidé de leurs moyens, suivant ce que Notre-Seigneur dit : « Qui re-« cipit prophetam in nomine prophetæ, mercedem pro-« phetæ accipiet (Matth., 10, 40) : Qui reçoit en sa « maison un prophète et un prédicateur en qualité de « prédicateur et de prophète, sera récompensé de Dieu « comme lui. » Saint Grégoire en apporte la raison, quand il dit : « Qui alimentum prophetæ propter hoc « quod propheta est, tribuit, prophetiæ illius vires ad « loquendum dedit (Hom. 20 in Evang.) : Parce qu'il « lui fournit la nourriture et les autres choses sans « lesquelles il ne pourrait prêcher ni aider les âmes. » Et puis, il compare fort à propos ces personnes qui concourent de la sorte au salut du prochain aux ormes dont parle Isaïe, et que Dieu par sa bouche dit qu'il planterait en son Eglise : « Ponam in deserto abietem, « ulmum et buxum simul (cap. 41, 19); » car comme l'orme ne porte point de fruit, mais porte la vigne qui en est chargée, et par ce support qu'il lui donne, fait

ses fruits comme siens, de même, « seculares viri intra « sanctam Ecclesiam, quamvis spiritualium virtutum « dona non habeant, dùm tamen sanctos viros donis « spiritualibus plenos sua largitate sustentant, quid « aliud quàm vitem cum botris portant? lorsque les « fidèles séculiers aident les hommes apostoliques « dans leurs besoins, et leur donnent moyen de prê- « cher, de confesser et de travailler au bien des âmes, « quoiqu'ils ne puissent faire comme eux et que leur « condition les rende stériles pour ce genre de fruits, « en soutenant toutefois ceux qui les produisent, ils y « prennent part, et, à la façon de l'orme, ils portent la « vigne avec ses raisins. »

II. C'est par ces moyens que nous devons procurer le salut de notre prochain, et il faut que nous nous en mêlions tous, parce que tous le peuvent; car s'ils ne sont pas capables de quelques-uns, ils le seront des autres. « Nemo dicat, dit le même saint Grégoire « autre part, admonere non sufficio, exhortari idoneus « non sum; quantum potes exhibe : vobiscum alios « trahite in via Domini, socios habere desiderate, si « ad Deum tenditis, curate ne ad eum soli veniatis, « sicut etiam scriptum est, qui audit, dicat : Veni « (Hom. 6 in Evang.) : Que personne ne dise : Je ne « saurais prêcher, je n'ai pas la science nécessaire « pour instruire; faites-le autant que vous pouvez, « tirez les autres après vous, et désirez d'avoir des « compagnons de votre bonheur; si vous allez à Dieu, « efforcez-vous de n'y point aller seuls, mais d'y en « mener plusieurs; c'est pourquoi il est écrit que celui « qui écoute et qui suit la volonté de Dieu, doit crier « aux autres : Venez. » Entendons-en un qui crie : « Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen « ejus in idipsum; c'est le Prophète royal (Ps. 33, 4) : « Glorifiez le Seigneur avec moi, et louons son saint « nom tous ensemble. » — « Sapientia habet amatores

« suos, dit ici saint Augustin, sed quid dicit amator « ipsius ? Magnificate Dominum mecum, nolo solus « magnificare Dominum, nolo solus amare, nolo solus « amplecti. Excitate ergò in vobis amorem, fratres, et « clamate unicuique vestrorum, et dicite : Magnificate « Dominum mecum, si amatis Deum, rapite omnes « ad amorem Dei, qui vobis junguntur, et omnes qui « sunt in domo vestra (Conc. 2 in ps. 3) : La Sagesse « incarnée, le Fils de Dieu, a ses amoureux ; mais « que dit son amoureux ? il dit : Glorifiez le Seigneur « avec moi, je ne veux pas le glorifier seul, je ne veux « pas l'aimer seul, je ne veux pas l'embrasser ni le pos- « séder seul : voilà ce qu'il dit. Ainsi, mes frères, allu- « mez en vous l'amour de Notre-Seigneur, échauffez vos « cœurs de ce beau feu ; criez à vos parents, à vos amis, « à vos domestiques : Louez le Seigneur avec moi ; si « vous aimez Dieu, entraînez-les et attirez-les tous à « son amour. » Amenez-les à l'amour de Jésus-Christ, dit-il encore autre part; ne voyez-vous pas comme chacun mène son ami au théâtre pour y voir un comédien qu'il aura en affection. « Et vos, amate Christum, « tanta spectacula præbuit, in quo nemo potest dicere « aliquid se reprehensionis invenire; accipite, addu- « cite, attrahite quod potestis (in ps. 96) : Aimez de « même Jésus-Christ, conduisez, tirez et traînez tous « ceux que vous pourrez pour le voir ; il leur mon- « trera des choses excellentes et où il n'y a rien à re- « prendre, mais tout à louer et à admirer. » L'oracle de l'Eglise grecque, saint Chrysostome, en traitant ce même sujet, et parlant de saint Paul, dit : Cette âme héroïque et divine avait embrassé dans le sein de sa charité tout le monde, et portait sans comparaison plus d'amour à tous les hommes qu'aucun père n'en porte à ses enfants. Le désir qu'il avait de les sauver avait rendu son esprit comme ailé pour voler de çà et de là, et ne s'arrêter nulle part, afin de les sauver tous. Et lors-

qu'il sut que Notre-Seigneur avait dit à saint Pierre : Pierre, si tu m'aimes, pais mes brebis, et qu'il avait mis cette marque à son amour, il est impossible d'expliquer avec quel zèle et quelle ardeur il se porta au salut des âmes. En quoi nous devons l'imiter; si nous ne pouvons parcourir, comme lui, tant de provinces, ni sauver tout le monde, qu'au moins chacun entreprenne le soin de sa maison, en en bannissant le vice et en y faisant régner la crainte et le service de Dieu ; qu'il excite ses parents, ses amis et ses voisins à la vertu, et embrase tous ceux qu'il pourra du désir de sa perfection. Voilà ce que dit ce saint docteur.

L'épouse est appelée souvent colombe dans le Cantique; ce n'est pas sans plusieurs raisons : une des principales est que, comme remarque saint Basile, il y avait jadis des colombes apprivoisées; on leur parfumait les ailes, on les lâchait ensuite, elles se mêlaient parmi les autres libres, et par la douceur de leur parfum les attiraient au colombier. Aristote pour ce sujet les appelle colombes attirantes. L'épouse doit se rendre colombe de cette nature et, par l'agréable odeur de ses bonnes paroles et de ses actions vertueuses, amener à son époux tous ceux qu'elle pourra. Nous avons en cela plus de pouvoir que nous ne pensons, et il n'est personne, de quelque basse condition qu'il soit, qui n'y fît, s'il se laissait conduire par Dieu et coopérait à sa grâce, de grands effets. Ne savons-nous pas que plusieurs femmes sans éloquence ni doctrine ont retiré leurs maris de leurs vices, et ont été cause de leur salut? De quel instrument se servit Dieu pour convertir Patrice, sinon de sa femme, sainte Monique? A qui saint Adrien doit-il son bonheur et cette force invincible qu'il témoigna dans les cruels tourments de son martyre, sinon à sa femme, sainte Natalie? Et le noble Valérien ne prit-il pas la résolution de quitter le paganisme pour embrasser la foi de Jésus-Christ par

le moyen de sainte Cécile, son épouse? Mais disons mieux : plusieurs femmes ont été après Dieu les premières causes de la conversion de nations entières. Ingunde, des Goths en Espagne; Théodolinde, des Lombards en Italie; et une pauvre servante, nommée Chrétienne, d'un peuple infidèle au delà de la mer Noire; les Anglais avec leur roi Edilbert sont obligés de leur salut à leur reine Berthe, issue du sang de France; et nous, à qui le sommes-nous du nôtre et de la connaissance du vrai Dieu, sinon à sainte Clotilde, femme du roi Clovis? Nous pouvons donc tous, si nous voulons, grandement servir à notre prochain et l'aider beaucoup à se sauver : mais parce qu'il y en a qui y sont spécialement destinés, il faut que nous leur parlions plus particulièrement, et leur fassions voir les qualités nécessaires à un si grand ministère.

SECTION XV

VERTUS NÉCESSAIRES A CEUX QUI S'EMPLOIENT AU SALUT DES AMES.

I. Plusieurs vertus nécessaires à l'homme apostolique. — Les principales. — II. Un grand amour envers les pécheurs, et un zèle ardent de leur salut. — Raisons. — III. Exemples.

I. Comme nous voyons que pour composer le corps humain plusieurs membres et plusieurs parties différentes de figures et de formes y concourent, de même pour former un homme apostolique capable de convertir les âmes, plusieurs vertus diverses, comme autant de membres, sont requises. Et comme les membres ne sont pas également nécessaires ou utiles, mais les uns le sont sans comparaison plus que les autres, comme le cœur, le foie et le cerveau, que l'on appelle pour ce sujet parties nobles, ainsi, bien que plusieurs vertus doivent se réunir pour organiser l'homme aposto-

lique, elles ne prennent pas pourtant toutes la même part à cette gloire, et n'y sont pas requises au même degré de nécessité ou d'utilité, mais quelques-unes le sont seulement en quelque façon pour rendre les hommes plus parfaits, et les autres absolument, dont on ne se peut passer, comme parties nobles et essentielles à le former. Nous parlerons seulement de celles-ci.

II. La première est un grand amour envers les pécheurs et un zèle ardent de leur salut. Car comme l'amour est le premier mobile de toutes nos affections et le ressort qui fait jouer toutes nos puissances, aussi l'amour des pécheurs doit être dans l'homme apostolique la cause de tout ce qu'il entreprendra pour eur bien, et il faut qu'il l'allume en lui à la flamme de celui dont Notre-Seigneur brûle envers eux et dont il les aime. Oui certainement, Notre-Seigneur aime les pécheurs : « Si enim peccatores non amaret, dit « saint Augustin, de cœlo ad terram non descenderet « (Tract. 49 in Joann.) : Car s'il ne les aimait pas, « il ne fût pas descendu du ciel sur la terre pour « eux. » En effet, c'est bien les aimer que de s'être, pour leur salut, revêtu de notre nature, chargé de nos misères, avoir travaillé trente-trois ans sans relâche, et après, être mort dans l'extrémité des plus violentes douleurs sur un gibet. Et même il semble qu'il y soit en quelque façon obligé, parce que, selon l'opinion de plusieurs Pères et théologiens, le mystère de l'incarnation ne devant point s'accomplir s'il n'y eût point eu de pécheurs, et qu'Adam par son obéissance eût conservé la grâce que Dieu au moment de sa création lui avait départie pour lui et pour sa postérité, il faut dire que Notre-Seigneur est d'une certaine façon redevable aux pécheurs de la souveraine excellence et de la grandeur infinie que sa très-sainte humanité possède par le moyen de l'union hypotastique, puisque sans eux

elle n'y eût point été élevée. Et c'est la même raison que saint Anselme emploie envers la sainte Vierge, pour lui prouver qu'elle doit aimer les pécheurs, et pour laquelle encore l'Eglise lui chante : « Peccatores « non abhorres, sine quibus nunquam fores tanto « digna Filio : Vous ne pouvez, sainte Vierge, avoir « en horreur les pécheurs, puisque sans leur entremise « vous n'eussiez jamais eu l'honneur d'être mère d'un « tel Fils. » De plus, Notre-Seigneur aime les pécheurs comme ses créatures, comme les membres infirmes et malades de son corps, comme le sujet de ses combats et de ses peines, comme le prix de ses victoires et comme le bien qui lui coûte la vie. Les aimant donc de la sorte et pour ces causes, il faut que l'homme apostolique les prenne en singulière affection pour les mêmes raisons, et qu'à l'exemple de son maître et pour ses intérêts, il fasse tout son possible pour les tirer de l'état malheureux du péché, et les faire passer à celui de la grâce.

Bien plus, il doit les aimer à cause d'eux-mêmes, touché de charité et de compassion de leurs misères, des grands biens qu'ils perdent et qu'ils perdront à jamais, et des grands maux qu'ils encourent, et des plus grands encore et éternels qui les attendent. Il faut qu'un objet si triste et si lamentable lui donne de la pitié et l'excite à y apporter les remèdes qu'il pourra. La perte d'une âme est un si grand dommage, qu'elle est plus estimable que la dissolution des éléments et la ruine de l'univers, et, pour l'empêcher, la mort de tous les corps serait bien employée. Oh ! qu'il faut bien la regarder avec d'autres yeux que Néron ne regardait le feu qui brûlait la ville de Rome, et qu'il ne voyait le sang de ses citoyens couler dans les rues ; car il regardait ce funeste spectacle à travers une émeraude qui le lui représentait de vert gai : il faut regarder la perte d'une âme à travers l'amour que Notre-Seigneur lui

porte, à travers le prix de son sang, à travers la charité qu'à son exemple nous devons avoir pour elle, et à travers les tourments infinis qu'elle souffrira dans l'autre vie, si on ne l'aide point! Dieu, quelle vue! Quel homme si dénaturé et si inhumain qui n'en soit attendri et n'y donne le secours qu'il pourra? Quand on voit un aveugle égaré du bon chemin s'en aller droit à un précipice, les plus méchants craignant pour lui y accourent, l'arrêtent et le redressent. Si ceux qui voguent à pleines voiles, assurés qu'ils sont dans un bon vaisseau, aperçoivent de pauvres gens qui ont fait naufrage, flottant misérablement sur les eaux et se débattant contre les flots et contre la mort, ils rompent le cours de leur navigation pour leur tendre des cordes et leur jeter des planches, afin de les sauver. Je dirai plus avec saint Bernard : « Cadit asina, et est qui sub-« levet eam ; perit anima, et nemo est qui reputet « (lib. 4 de Consid.) : Si une ânesse tombe, il se « trouve des personnes assez charitables et miséricor-« dieuses pour la relever, et voilà une âme qui se perd « et s'en va en enfer, et personne n'en tient compte et « ne lui donne la main pour la secourir. » Oh ! qu'il faut que l'homme apostolique ait bien d'autres sentiments ; il doit aller, venir, demander, prier, conjurer et employer toutes sortes de moyens pour l'empêcher, et pour la remettre dans le droit chemin.

III. On sait le zèle admirable avec lequel saint Jean l'Évangéliste alla chercher le jeune homme qu'il avait élevé dans la crainte de Dieu, et qui depuis par malheur s'était rangé avec les voleurs, de quelle invention il se servit, avec quelle douceur, avec quelles entrailles de miséricorde et avec quelle tendresse il lui parla ; il le consola, il le caressa jusqu'à lui baiser sa main qui avait fait tant de vols et commis tant d'homicides, afin de pouvoir, par ces témoignages d'affection, lui toucher le cœur, lui donner de la connaissance et du

repentir de ses crimes, et le retirer de ce précipice. On sait ce que rapporte saint Ephrem du grand saint Abraham, ermite, ce qu'il fit, et de quels artifices il usa pour ramener à son devoir sa pauvre nièce Marie, qui après vingt ans d'une vie très-sainte s'était débauchée; comment il se travestit en habit de soldat, monta à cheval, fit un long voyage pour aller la trouver dans une hôtellerie où elle s'était prostituée, fit bonne chère avec elle, lui qui depuis cinquante ans n'avait pas seulement mangé du pain, si grande était son abstinence, et comment après, étant restés eux deux tout seuls et se faisant connaître à elle, il lui dit d'une voix pleine de larmes et entrecoupée de soupirs : Ma fille Marie, ne me connais-tu point? Marie, je suis ton oncle; mes chères entrailles, n'est-ce pas moi qui t'ai nourrie? Hélas! en quel état te vois-je! quelle déplorable infortune t'est-il arrivée? Je te vois sous l'habit et dans la vie de courtisane, et où est cet habit angélique que tu portais autrefois dans la solitude? où est la chasteté que tu as gardée inviolablement tant d'années? où les larmes qui découlaient de tes yeux? où les veilles? où les oraisons et les contemplations qui nourrissaient ton esprit? Hélas! tu es tombée du ciel dans la boue et dans une fondrière de maux. Cette fille, extrêmement surprise, devint à cette harangue immobile comme une pierre, et ne pouvait desserrer les dents pour dire une parole; son oncle la regardant avec des yeux de pitié et baignés de larmes, continue à lui dire : Ma fille, ne parles-tu point? ô la plus tendre partie de mes entrailles, ne me dis-tu mot? N'est-ce pas pour toi que je suis venu ici? tu es l'unique sujet de mon voyage; ton malheur m'a fait quitter ma retraite et me déguiser comme tu vois pour t'en délivrer; au reste, que tes péchés ne t'épouvantent point outre mesure, je les prends sur moi, j'en rendrai compte à Notre-Seigneur au jour du jugement, et dans cette vie

j'en ferai pour toi pénitence ; quitte ce lieu d'infamie, et retourne avec moi d'où tu es partie et où tu as si saintement vécu ; aie pitié de ma vieillesse, aie compassion de ton pauvre oncle, que tu rends misérable par la vie que tu mènes. Après lui avoir tenu ces discours jusqu'à minuit, pleurant, soupirant et sanglotant auprès d'elle, l'avertissant, la consolant, la fortifiant, l'assurant qu'elle n'eût point de peur, qu'il se chargeait de ses fautes, et employant tous les moyens et toutes les industries qu'une parfaite charité peut fournir, afin de l'émouvoir, enfin elle se rendit, et se jetant à ses pieds avec larmes et avec de profonds soupirs, elle se remet à sa miséricorde, disposée à faire tout ce qu'il jugerait à propos. Lui, dès le grand matin, sans attendre plus longtemps, la met sur sa monture, et l'emmène marchant devant à pied, malgré l'âge où il était, et conduisant le cheval par la bride ; il la renferme dans la cellule qu'elle avait quittée, où elle acheva le reste de sa vie dans les rigueurs d'une extrême pénitence. Tel fut le zèle de ce saint homme pour sauver une âme et pour recouvrer une brebis égarée.

Mais qui pourrait raconter le zèle de saint Paul ? qui pourrait représenter ce qu'il a fait, ce qu'il a enduré dans le corps, dans l'âme et de toutes les façons, des Juifs, des gentils, des faux frères et de tous, pour la conversion des âmes ? Il n'y avait travail qu'il ne subît volontiers ; il n'y avait péril dans lequel il ne se jetât sans crainte ; il n'y avait forme aucune qu'il ne prît pour leur bien. Aussi dit-il aux Ephésiens : Je n'ai cessé depuis trois ans de vous avertir à chaudes larmes, de nuit et de jour, les uns et les autres. Et aux Corinthiens : Je me suis rendu le serviteur de tous pour les gagner à Jésus-Christ ; je tâche de complaire à chacun en toutes choses, considérant non mon utilité, mais celle des autres, afin de les sauver. Qui est malade que

je ne ressente son mal ? qui est offensé que son offense ne me blesse ? Et il écrit aux Romains que l'incrédulité des Juifs lui navrait le cœur d'un sensible et pénétrant regret, jusqu'à ce point qu'il désirait d'être anathème pour eux. Voilà les affections dont il faut que les hommes apostoliques soient touchés envers le prochain ; voilà les feux dont ils doivent brûler. « Fulge- « bunt, dit d'eux le Sage, et tanquam scintillæ in arun- « dineto discurrent (Sap., 3, 7) : Ils répandront partout « une grande lumière pour conduire à Dieu ceux qui « sont dans les ténèbres ; et comme des étincelles « parmi des roseaux, ils iront courant et volant de çà « et de là pour enflammer les pécheurs. » Mais n'allons pas aux ruisseaux, montons à la source ; jetons les yeux sur le soleil sans nous arrêter à ses rayons, considérons en Notre-Seigneur ce zèle et cet amour à rechercher le salut des âmes.

SECTION XVI

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

I. Amour de Jésus-Christ pour les pécheurs. — II. Vision de Carpus.

I. « Jerusalem, Jerusalem ! s'écrie ce divin Sauveur « avec un profond soupir, quæ occidis prophetas, et « lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui con- « gregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat « pullos suos sub alas, et noluisti (Matth., 23, 37) : « Ville de Jérusalem, qui mets à mort les prophètes, « et lapides ceux que l'on t'envoie pour faciliter ton « salut, combien de fois ai-je voulu rassembler tes « enfants, les unir à moi et les tenir sous les ailes « de ma protection, comme la poule ramasse et tient « ses petits poussins sous les siennes, et tu ne l'as « jamais voulu ! » Par cette exclamation Notre-Seigneur montre sa miséricorde infinie et le désir très-

ardent qu'il a de sauver les pécheurs qu'il appelle, et plusieurs fois et de diverses manières, à résipiscence, et de plus, l'extrême affliction qu'il ressent de les voir se priver par leurs péchés de tant de biens, et attirer sur leurs têtes tant de maux. Ce redoublement de Jérusalem fait avec cri, dit saint Chrysostome, témoigne d'un esprit frappé de pitié et d'un grand amour, qu'il déclare d'une façon encore plus signifiante par l'excellente comparaison qu'il prend de la poule, dont l'amour, le soin envers ses poussins est admirable et sans égal; car que ne fait-elle point, que n'entreprend-elle point pour eux? Elle devient maigre et sèche de sollicitude, elle les prend sous ses ailes et les couve, et non-seulement les couve, mais elle les serre contre sa poitrine, comme voulant les faire rentrer dans ses entrailles, et les couvant et couvrant de cette sorte, elle les réchauffe et leur donne force et vigueur; elle les fait croître; ensuite, elle leur donne à manger, et afin qu'ils mangent, elle change sa voix ordinaire en un ton lugubre, et ne cesse tout le jour de les appeler, de les convier et de les presser de se nourrir; elle gratte la terre avec les ongles, elle remue avec le bec ce qu'elle rencontre, et si elle trouve quelque chose qui leur est bon, elle les appelle aussitôt, et s'en privant elle-même, et se laissant mourir de faim, elle le leur donne, elle les défend contre tous ceux qui veulent leur nuire, et avec un courage si déterminé, qu'étant de sa nature faible et craintive, elle s'oppose néanmoins au milan et aux autres oiseaux de proie, et ce qui passe toute merveille, elle se jette parmi les épées, et s'élance contre les hommes armés, et, pour les tirer du péril, se fait tailler en pièces. Voilà l'image, encore bien imparfaite, de l'amour que Notre-Seigneur porte aux hommes et de l'affection qu'il a de les sauver. Aussi, pendant les trente-trois ans qu'il vécut parmi eux, il les cherchait dans les provinces, dans les villes,

dans les villages, dans le temple, dans les maisons particulières, et partout, les avertissant avec un zèle brûlant, accompagné d'une douceur et d'une mansuétude ineffables, les sollicitant et les pressant par raisons, par prières, par promesses, par menaces et par toutes sortes de voies de quitter leurs vices, d'embrasser la vertu et de penser à leur salut. Je ne veux point rappeler ici les peines qu'il a prises, les tourments qu'il a endurés, ni la mort très-douloureuse et très-ignominieuse qu'il a soufferte pour eux. Il dit un jour à sainte Brigitte ces mots que rapporte le dévot Blosius : Je suis la souveraine charité, d'où, comme de leur vraie source, découlent et découleront toutes les œuvres que j'ai faites et que je ferai jamais. L'amour que je porte aux hommes est maintenant aussi grand et aussi enflammé qu'il était au temps de ma passion ; et s'il pouvait se faire que je subisse autant de fois la mort qu'il y a d'âmes en enfer, je le ferais très-volontiers, et je livrerais de bon cœur mon corps à la rigueur des mêmes tourments pour chaque âme en particulier comme je l'ai fait pour toutes ensemble.

II. Mais je ne puis et je ne dois omettre ici les mémorables paroles que dit saint Denis sur ce sujet, avec la fameuse vision de Carpus qu'il raconte ; je rapporterai le tout au long, et dans les termes de son excellent traducteur. Il écrivait au moine Démophile, qui s'était montré trop rigoureux envers un pécheur repentant, dont, par un zèle indiscret et excessif, il avait témoigné désirer plutôt la perte que le salut, et après avoir produit les exemples de Moïse, de David et des saints anges, bon et miséricordieux à l'endroit des pécheurs, il parle ainsi de Notre-Seigneur : Recevant dans le calme et le repos de l'esprit les rayons bienfaisants de Jésus, qui est vraiment bon et plus que bon, soyons conduits par eux aux œuvres divines de son extrême bonté. Quoi ! n'est-ce pas un acte de

bonté, qui ne peut s'exprimer en paroles et qui surpasse toute pensée, que de faire naître les choses qui n'étaient pas, et de les avoir toutes produites, et de vouloir qu'elles soient toujours près de lui, et qu'elles soient participantes de ses dons, chacune autant qu'elle en est capable? Que direz-vous encore de ce qu'il tient par amour à ceux-là mêmes qui fuient loin de lui, et ne peut les quitter; qu'il les cherche et les poursuit avec ardeur, et comme ses amis et bien-aimés, qui se moquent de lui et le remettent de jour à autre, il les prie de ne point le dédaigner; souffre que ceux qui les accusent envers lui perdent leur peine; lui-même prend leur défense en main, et qui plus est, promet d'en entreprendre le soin; et bien qu'ils soient encore éloignés de lui, néanmoins lorsqu'il les sent venir, il court au-devant d'eux et les embrasse corps et âme; et les tenant très-étroitement, il ne leur reproche point le passé, il se contente de leur présente conversion; il fait grande fête et invite ses amis, qui sont les bons, afin que sa maison soit une habitation de personnes qui se reconnaissent. Mais s'il y a un Démophile, ou quelque autre, qui s'offense contre ceux qui sont bons et miséricordieux, il est là repris avec force; on lui montre ce qu'il aurait dû faire, et par ce moyen on le rend bon comme les autres. Car pourquoi, lui dit-on, ne faudrait-il pas que celui qui est bon se réjouisse de voir ceux qui étaient perdus sauvés, et ceux qui étaient morts revenus à la vie? Enfin, il prend et charge sur ses épaules sa brebis nouvellement revenue de son égarement, et invite les bons anges à se réjouir avec lui. Bien plus, il exerce sa bonté envers ceux qui sont ingrats, et fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais; et qui plus est, il expose sa propre vie pour ceux qui se sont retirés de lui. Et après beaucoup d'autres choses que nous passons et qui ne vont pas à notre propos, tombant sur

la vision de Carpus, il dit : Si vous voulez, je vous raconterai là-dessus une vision que Dieu envoya à un saint personnage, dont vous ne devez pas vous moquer, car je dis la vérité. Etant un jour arrivé en l'île de Candie, un saint homme, Carpus, me reçut chez lui et me logea ; c'était un personnage aussi instruit qu'il y en eut jamais à la contemplation des choses divines, à cause de l'extrême pureté de son esprit, et même jamais il ne s'approchait de la célébration des saints mystères, que premièrement, en faisant les saintes oraisons préparatoires, il n'eût été consolé de quelque douce vision. Or, il me racontait qu'un jour il y eut un certain païen qui le fâcha grandement, parce qu'il avait tiré hors du giron de l'Eglise, et fait retourner à l'erreur du paganisme un nouveau chrétien pendant les jours qu'on était encore en fête et en allégresse après son baptême. Au lieu de se mettre en prières pour tous les deux, et invoquer à son secours notre doux Sauveur, afin de convertir et de faire retourner l'un, et de vaincre l'autre par bonté, et ne cesser point de les exhorter et de les avertir tout le temps de sa vie, et tant qu'il y a lieu et temps à la miséricorde, et en ce faisant les amener à la connaissance de Dieu; bref, travailler si bien par ses bonnes remontrances, qu'enfin ils fussent instruits des choses dont ils auraient pu douter, et qu'ils eussent été contraints de corriger et de réformer par une légitime satisfaction les choses qu'ils avaient faites mal à propos et témérairement entreprises. Au contraire, ce qui jamais ne lui était arrivé auparavant, il se trouva saisi d'aigreur et de haine contre ces personnes, et en cet état, plein de dépit et de douleur, il alla se mettre au lit pour se reposer (car ce fut au soir que ce déplaisir lui advint); A minuit, heure où ce bon personnage avait coutume de s'éveiller pour prier et louer Dieu en son particulier, il se leva comme à l'ordinaire, bien qu'il n'eût

dormi qu'à diverses reprises, et avec un somme interrompu par les inquiétudes qui l'avaient fort travaillé. Néanmoins il se leva et se mit à prier Dieu, mais pendant sa prière il s'emportait jusqu'à se fâcher en lui-même, et à se plaindre à Dieu, lui disant que résolûment il n'était pas raisonnable que des hommes impies, et qui renversaient les voies droites du Seigneur, demeurassent plus longtemps en vie; et là-dessus il priait Dieu de tout son cœur que sans miséricorde il lançât sa foudre sur ces deux hommes, et qu'il leur fît perdre la vie tout d'un coup. Pendant cette prière, il lui semblait, me disait-il, qu'en un instant la maison où il était premièrement s'écroulait, et puis qu'elle se fendait en deux par le milieu depuis le bas jusqu'au faîte, et qu'il voyait devant lui comme une grande flamme fort claire. Comme il lui semblait que le lieu où il était fût entr'ouvert et à découvert, il croyait voir cette flamme descendre depuis le haut du ciel jusqu'à lui; aussi lui semblait-il que le ciel même était ouvert, et que Jésus était au-dessus du ciel avec une multitude infinie d'anges qui étaient autour de lui en figures d'homme; il regardait en haut ce qui se passait rempli d'étonnement. Mais quand il vint à se baisser et regarder en bas, il vit aussi le plancher fendu et entrebâillé, et au-dessous il y avait comme un grand et vaste gouffre fort horrible et ténébreux, sur le bord duquel il aperçut ces deux hommes qu'il avait si fort en exécration ; ils étaient tout tremblants, prêts à tomber dans cet abîme, ne pouvant plus presque se soutenir, tant ils avaient les jambes faibles; et du fond de ce gouffre il voyait ramper vers le haut des serpents qui en sortaient et qui se jetaient autour des jambes de ces misérables, et les tiraient à eux se tenant entortillés autour de leurs corps, pesant dessus et les tirant à eux; parfois aussi ils les irritaient avec leurs dents et les chatouillaient de leurs queues, bref, faisaient tous

leurs efforts pour les faire précipiter dans cet abîme. Il y avait aussi des hommes qui avec ces serpents aidaient à assaillir ces deux pauvres malheureux, qu'ils secouaient, poussaient et frappaient afin de les faire tomber. Or, il lui semblait que ces deux hommes étaient près de tomber bon gré et aussi mal gré, étant peu à peu contraints par force, et volontairement aussi amenés et persuadés par le mal. Carpus me disait qu'il prenait grand plaisir en regardant ce qui se faisait là-bas sans se soucier de ce qui se passait au ciel; mais il se fâchait et se dépitait de ce que ces hommes ne tombaient pas assez tôt à son gré, et lui-même, par plusieurs fois, porta la main pour les précipiter, et n'en pouvait venir à bout, il se courrouçait, et leur donnait des malédictions, quand, enfin, levant les yeux en haut, il vit le ciel dans le même état qu'il l'avait vu auparavant, et que Jésus était là ayant grande compassion de ce qui se passait, tellement qu'il se leva de son trône où il était assis au-dessus des cieux, et descendit jusqu'au lieu où étaient ces hommes, et leur tendait des mains favorables, et les anges qui l'assistaient, soutenaient ces pauvres misérables et les empêchaient de tomber. Et comme Jésus tendait la main à ces hommes, il s'adressa à Carpus, et lui dit : Frappe désormais sur moi, car je suis prêt à endurer encore une fois la mort pour le salut des hommes, et cela me serait agréable s'il pouvait se faire sans le péché des autres hommes. Au reste, vois si tu aimerais mieux demeurer en ce gouffre avec les serpents, ou demeurer avec Dieu et les bons anges qui aiment chèrement les hommes. C'est ce que j'ai ouï raconter à Carpus, et que je crois être véritable. Voilà ce que rapporte saint Denis.

SECTION XVII

CONCLUSION.

I. Pour avoir cet amour et ce zèle il faut prendre garde à l'âme, et non au corps. — II. Beauté de l'âme.

Les hommes apostoliques, d'après cet exemple de Notre-Seigneur, doivent aimer ardemment et tendrement les hommes, être altérés de leur salut, et le rechercher par toutes les voies et par toutes les inventions possibles, enflamman leurs cœurs du feu d'une charité parfaite qui ait les dimensions que saint Paul donne à celles de Dieu, laquelle par son étendue embrasse tous les hommes, de quelque nation et de quelque condition qu'ils soient, par sa durée, soit non d'un jour, ou d'un mois, mais de toute la vie, sans se relâcher ni se refroidir en ses exercices, pour quelque occasion qu'on lui donne; par sa hauteur, se propose pour fin la pure gloire de Dieu et le salut des âmes; et par sa profondeur, fasse les choses les plus viles et les plus basses, visite les pauvres dans les hôpitaux, descende dans les cachots pour y secourir les prisonniers, console malades délaissés, instruise les simples.

I. Or, pour faire cela je mettrai ici un avis très-important dans toute cette matière : l'homme apostolique doit singulièrement prendre garde de ne pas considérer dans les personnes, pour le salut desquelles il travaille, le corps et ce qui paraît au dehors, mais seulement l'âme et ce qui est caché au dedans; autrement qu'il s'assure qu'outre le danger où il est de se perdre, tout ce qu'il fera sera peu utile et accompagné de grands défauts. Il aura une injuste et déraisonnable acception des personnes, s'employant pour les unes et ne se souciant pas des autres, faisant un gracieux accueil aux riches et rebutant les pauvres, aimant la direction et

l'entretien de celles que la noblesse, la beauté, une humeur agréable, un office rendent considérables dans le monde, et tenant à charge celle des autres, n'y allant qu'avec ennui et dégoût, et s'en défaisant le plus tôt qu'il pourra. Oh! qui veut dignement et dans l'esprit de Jésus-Christ vaquer au salut du prochain, doit extrêmement veiller sur ce point, et éviter les écueils dangereux où plusieurs vont donner et faire naufrage! Les médecins doivent regarder le corps, puisqu'ils sont chargés de le guérir; mais ceux qui sont faits pour la santé de l'âme, c'est sur elle qu'ils doivent porter et arrêter leurs yeux, et non autre part, et d'autant plus que de l'âme dépend et le corps et tout, que l'âme est ce qui ennoblit l'homme et qui le relève au-dessus de toutes les créatures corporelles. « Nemo istorum, dit « sagement Sénèque, quos divitiæ honoresque in alto « fastigio ponunt, magnus est : quare ergò magnus « videtur? cum basi illum sua metiris, parvus humilio « licet in monte constiterit, colossus magnitudinem « suam servabit, etiamsi steterit in puteo. Hoc labo- « ramus errore; sic nobis imponitur, quod neminem « æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi et ea quibus « adornatus est (Epist. 76) : Pas un de tous ceux que « les richesses ou les dignités font monter au-dessus « des autres n'est grand. Pourquoi donc vous semble- « t-il grand? parce que vous le mesurez avec son pié- « destal? Vous ne voyez pas qu'un nain est toujours « nain et petit, bien qu'il soit sur la pointe d'une haute « montagne, et qu'un colosse conserve sa grandeur « au fond d'un puits. Ce qui nous trompe, c'est que « nous ne jugeons point de la valeur d'un homme par « ce qu'il est, mais par ce qu'il possède, et que pour le « peser nous mettons dans la balance avec lui ses beaux « habits, ses biens, ses offices, et, ce qui est pis, nous « ne le prisons que par ces accessoires. » Saint Grégoire fait une bonne remarque sur ce que notre Sau-

veur, convié par un homme de grande qualité d'aller voir son fils malade pour le guérir, ne voulut point y aller, mais le guérit de loin, et, prié par le centenier de rendre la santé à son serviteur travaillé de fièvre, et qu'il aurait pu guérir sans se donner la peine de venir en son logis, voulut s'y transporter et le visiter en personne. Que veut dire cela ? « Nisi quod, répond « ce saint Père, superbia nostra retunditur, qui in ho- « minibus non naturam, quâ ad imaginem Dei facti « sunt, sed honores et divitias veneramur. Redemptor « verò noster ut ostenderet quia quæ alta sunt ho- « minum despicienda sunt, et quæ despecta sunt ho- « minum despicienda non sunt, ad filium reguli ire « noluit, ad servum centurionis ire paratus fuit (Hom. « 28 super Evang.) : Si ce n'est pour rabattre notre « orgueil, qui nous fait regarder et estimer dans les « hommes non la nature et l'image de Dieu, mais les « honneurs et les richesses. Or, notre Rédempteur, pour « nous faire connaître que ce que les hommes prisent « doit être méprisé, et que ce qu'ils pensent être vil ne « l'est point, ne voulut pas visiter le fils d'un sei- « gneur, et fit cette faveur à un valet. » Après, continuant, il ajoute : « Increpata est ergò superbia nostra « quæ nescit pensare homines propter homines, sola quæ « circumstant hominibus pensat, naturam non aspicit, « honorem Dei in hominibus non agnoscit : Voilà « donc comment notre superbe est reprise, elle qui ne « fonde point le mérite des hommes sur leur subs- « tance, mais sur leurs accidents et sur ce qui les en- « vironne, qui ne considère point leur nature noble « et ce que Dieu a mis en eux d'honorable. » Socrate dit, dans Platon, au beau et gentil Alcibiade : Si quelqu'un aime le corps d'Alcibiade, il n'aime point proprement Alcibiade, mais seulement quelque chose qui lui appartient; qui t'aime véritablement, Alcibiade, aime ton âme.

II. C'est pourquoi, quand Notre-Seigneur a voulu se servir de quelqu'un pour faire de grands fruits parmi les hommes et lui embraser le cœur d'un zèle ardent de leur salut, il lui a souvent fait voir l'excellence et la dignité de l'âme humaine. Ainsi montra-t-il à sainte Catherine de Sienne (Sur., 29 ap.), qu'il avait dessein d'employer, pour retirer beaucoup de pécheurs de leur méchante vie et faire de très-grands biens à son Eglise, la beauté d'un âme qui était en grâce : beauté si grande et si ravissante, disait cette sainte, que toutes les langues des plus éloquents orateurs n'eussent pu à beaucoup près l'exprimer. Et après que Notre-Seigneur la lui eut montrée, il lui dit : Qui ne travaillera maintenant volontiers et ne s'exposera à toutes sortes de périls pour sauver une si belle et si admirable créature? Si moi, étant ce que je suis, j'ai été touché si vivement de l'amour des âmes, que pour les racheter je me suis fait homme et ai de bon cœur perdu la vie, à combien plus forte raison devez-vous faire tous vos efforts, et n'éviter aucune peine pour empêcher que des créatures si accomplies ne se perdent? Et la sainte ayant prié Notre-Seigneur de lui faire la grâce de voir désormais des âmes, afin qu'émue par les attraits de leurs beautés, elle se portât avec plus d'affection et de courage à solliciter leur salut, Notre-Seigneur lui accorda sa prière, de sorte qu'après elle voyait clairement les âmes de ceux qui la visitaient, d'où elle se sentait puissamment animée de les exciter à la vertu et à ne flétrir d'aucune tache cette éminente gloire dont leur créateur les avait ornées. Par ce moyen, elle ne s'arrêtait point du tout à leurs corps, mais sans prendre garde comment ils étaient faits, de quoi ils étaient couverts, avec des yeux divinement éclairés elle passait sur-le-champ à l'esprit, et dans ces vues et ces sentiments, elle disait à son confesseur : O mon père, si vous aviez vu combien une âme est belle

et quel chef-d'œuvre c'est, je ne doute point que pour la gagner à Dieu vous ne donnassiez librement cent vies, si vous les aviez. Saint Ignace, notre glorieux fondateur, fut gratifié de la même faveur, parce que Dieu lui montra la beauté d'une âme rachetée du sang de son Fils, et combien elle est précieuse devant ses yeux; ce qui l'enflamma d'un zèle si ardent de procurer le salut de tous, qu'il consuma le reste de sa vie avec des peines incroyables à cet emploi, et institua une religion composée d'hommes qui ont pour leur fin principale de vaquer, à l'exemple et selon l'esprit de Jésus-Christ, de qui pour ce sujet ils portent le nom, à la conversion des âmes, et de rapporter à ce but tous leurs exercices, tous les travaux de leurs corps et tous les fruits de leurs esprits. La bienheureuse Marie-Madeleine de Pazzi brûlait d'un si violent désir du salut de son prochain, qu'elle allait, dit son histoire, au delà de tout ce qu'on se peut figurer. Ce désir s'alluma dans son cœur à la vue que Notre-Seigneur lui donna d'une âme qui était en grâce; l'éclat et la perfection de cette âme la laissèrent si étonnée et si ravie, que depuis elle avait des passions inexplicables pour mener les âmes à Dieu, et dans les ardeurs de ses souhaits elle disait: O Dieu! s'il m'était possible d'aller aux Indes ou parmi les Turcs, pour y annoncer aux enfants et aux personnes simples votre sainte loi et convertir les âmes, il n'y a affliction, il n'y a peine du corps ni de l'esprit qui ne me semblât très-douce pour le faire. Mais comme son sexe et sa condition la mettaient dans une entière impuissance d'exercer ce dessein, elle macérait son corps par des pénitences étranges, et faisait des prières continuelles à Dieu pour ce sujet.

Pour conclure ce point, je dis que l'homme apostolique doit avec un très-grand soin habituer son esprit, dans la communication qu'il aura avec son

prochain, à ouvrir les yeux sur son intérieur et les fermer sur son extérieur, à considérer en lui l'âme, cette créature excellente et relevée, couronnée de splendeur et de gloire, l'image de Dieu, la sœur des anges, la conquête de Notre-Seigneur et le prix de son sang, et laisser le corps, cette masse de chair, cette muraille de boue, la dépouille de la mort et l'aliment des vers, et ne point même d'une certaine façon faire attention s'il en a ou s'il n'en a point.

SECTION XVIII

AUTRE VERTU NÉCESSAIRE A L'HOMME APOSTOLIQUE : LA PRUDENCE POUR RÉGLER CE ZÈLE.

I. La prudence nécessaire à l'homme apostolique. — II. Qui doit paraître à avoir plus de soin de soi que des autres. — III. A s'employer à ce à quoi l'on est propre. — IV. A gouverner son zèle selon la direction de ses supérieurs.

I. Bien que l'homme apostolique doive, comme nous venons de le dire, avoir un zèle ardent du salut des âmes; pour le rendre néanmoins parfait, et lui faire mériter devant Dieu de la louange et non du blâme, il doit nécessairement l'accompagner de circonspection et de prudence. « Scientia sanctorum prudentia, dit le Sage « (Prov., 9, 10) : La prudence est la science des saints ; » c'est le flambeau à l'aide duquel ils se conduisent pour le règlement de leur vie et dans la pratique des vertus. S'il était éteint, ils n'iraient qu'à tâtons et en aveugles; et ne pourraient s'empêcher, quelque bonne volonté qu'ils eussent, de broncher souvent et de choir. Mais la prudence les mène et les adresse où il faut et comme il faut; elle marche devant toutes les bonnes actions, dit saint Basile, qui sans elle ne seraient plus bonnes, mais mauvaises. Or, si elle est si nécessaire dans la direction de toutes les vertus, elle l'est encore plus dans celle du zèle, parce qu'il est

plein d'impétuosité et de chaleur, à qui elle doit donner un tempérament de sagesse et y paraître principalement en trois choses.

II. La première est que l'homme apostolique s'emploie tellement au salut du prochain, qu'il ne s'oublie pas soi-même, mais qu'il en ait toujours plus de soin que de tous les autres, qu'il tire de telle sorte les âmes de l'enfer, que ce ne soit pas pour prendre leur place, et les mène par de tels chemins en paradis, qu'il y entre le premier. Certainement ce n'est pas le fait d'un homme sage et prudent de sauver les autres et de se perdre, faire les affaires d'autrui et ruiner les siennes, se noyer pour retirer quelqu'un du naufrage, et se donner en proie aux flammes pour en garantir quelqu'un qui se brûle; un tel homme doit être mis en tutelle comme n'ayant point de sens. Et que sert, disait Notre-Seigneur, de gagner tout le monde si on se perd? Nous ne devons rien acheter à un tel prix. Saint François-Xavier écrivit à ce propos au père Gaspard Barzé, vice-provincial de l'Inde, et qui était embrasé d'un zèle extraordinaire pour le salut des âmes, en ces termes : Premièrement, votre âme doit se chérir tellement elle-même, qu'elle commence tous ses soins par son propre salut; il n'y a rien de plus vrai que le mot du Sage : Qui est mauvais à soi-même, à qui sera-t-il bon? Travaillez donc à votre bien spirituel, et puis à celui de vos frères et domestiques, avant de penser aux étrangers ; parce que ce n'est pas seulement l'ordre de la nature, mais aussi celui de la grâce et le premier article du compte que vous demandera Dieu qui ne vous a confié aucun dépôt plus cher que vous-même. Et ceux qui manquent à ce principe, s'oubliant eux-mêmes pour épouser les affaires d'autrui quoique spirituelles, sont bien près de ceux qui se damnent pour plaire aux hommes. Dieu veut que nous ayons de la charité pour notre prochain,

mais il ne le veut point de telle sorte que pour faire du bien à autrui nous nous nuisions à nous-mêmes. Les choses qui sont de lui sont toujours dans l'ordre et ne s'éloignent jamais de cette ligne. Or, l'ordre qu'il a établi est que nous ayons plus d'affection pour notre propre salut que pour celui de tout autre; jusque-là même que, si quelqu'un était assuré de sauver par la damnation de son âme seule tout le genre humain, il ne devrait pas le faire, non-seulement par considération de son intérêt, mais même de celui de Dieu, dont la gloire ne consiste pas précisément dans la conversion et le salut de ses créatures, mais en l'exécution de ses volontés. Et il ne faut pas alléguer là-contre le souhait que faisait saint Paul (Rom., 9, 1) d'être anathème de Jésus-Christ pour ses frères les Juifs qui ne voulaient pas quitter la loi de Moïse pour embrasser l'Evangile, parce qu'il disait cela par exagération, comme l'expliquent les docteurs, et plutôt pour montrer l'extrême désir qu'il avait de leur conversion, qu'un véritable souhait d'être séparé à jamais de vue de Jésus-Christ qu'il aimait tant, et d'acheter par sa damnation leur salut. Et même, quand il l'aurait véritablement souhaité, il n'acceptait pas, comme tous l'accordent, ce qui est de plus amer dans cet état malheureux, à savoir, le péché. L'homme apostolique donc imprimant cette importante vérité bien avant dans son esprit, travaillera de telle façon au bien de son prochain, qu'il ne négligera pas le sien, mais en aura encore plus de soin. Et à ces fins il ne manquera point à ses oraisons, à ses mortifications et à tous les autres exercices de piété dont il se sert pour sa perfection propre.

Ce procédé contribuera même grandement à son dessein, rendant son zèle plus puissant, ses paroles plus touchantes, ses actions plus énergiques, et toute l'économie de sa conversation avec le prochain plus

capable de l'aider ; car, ce que l'on dit est très-vrai, les exemples font bien d'autres impressions sur les esprits que les paroles, et où celles-ci ne font que frapper l'oreille, ceux-là blessent le cœur et renversent ce que celles-là n'ont pu qu'ébranler. Quiconque veut faire de grands fruits parmi les hommes, doit se déterminer à mener parmi eux une vie exemplaire, et s'il prétend leur persuader effectivement la vertu, il doit la pratiquer excellemment lui-même, autrement tous ses efforts n'auront pas grand effet, il battra l'air en vain, et détruira d'une main ce qu'il bâtira de l'autre. Nous voyons par expérience ce que l'opinion de sainteté fait tous les jours : quel pouvoir un homme qui se l'est acquise jus'ement a sur les esprits ! avec quel ascendant il dispose des volontés, quelle créance on a en ses paroles ! quelle obéissance on rend à ses conseils ! comme on tremble à ses menaces ! comme ses consolations ouvrent doucement le cœur et dissipent les ennuis ! On le sait, de sorte qu'un tel homme, dans une médiocrité même de talents naturels, fera plus de bien qu'un grand nombre d'autres qui en seront mieux pourvus. Douze apôtres ont converti tout le monde ; un seul soleil est plus utile et produit plus de choses que toutes les étoiles ensemble, parce qu'il a plus de lumière et plus de chaleur ; ainsi un homme saint et parfait procurera plus de gloire à Dieu et servira davantage aux âmes que cinq cents autres. Les disciples qui allaient à Emmaüs dirent de Notre-Seigneur à lui-même : « Fuit vir potens in « opere et sermone coram Deo et omni populo (Luc , « 24, 19): Qu'il avait été puissant en œuvre et en parole « devant Dieu et devant tout le peuple. » Voilà des conséquences aussi remarquables qu'elles sont infaillibles, il était puissant en ses œuvres, et ensuite très-énergique en ses paroles, et ayant un grand pouvoir auprès de Dieu, il en avait beaucoup auprès des

hommes, de façon que la force des paroles découle de celle des actions, et l'autorité que l'on peut acquérir envers les hommes doit être fondée sur celle que la bonne vie fait mériter devant Dieu. Or, pour rendre un homme puissant en œuvres, deux sortes d'œuvres peuvent le faire : les miracles et les actions héroïques des vertus. Toutes deux ont un très-grand pouvoir qu'elles communiquent à celui en qui elles se retrouvent ; mais les premières, à savoir, les miracles, n'existent plus, ou du moins sont infiniment plus rares maintenant qu'ils l'étaient jadis, parce que la foi étant bien établie, et ayant jeté presque par tout l'univers de profondes racines, ne sont pas aussi nécessaires. Il faut donc qu'un homme apostolique se rende puissant par les secondes qui restent, et se revête de leur force, comme aussi elles sont meilleures et plus excellentes, car elles viennent d'un plus noble principe, à savoir, des habitudes des vertus et de la charité, et ce sont des marques plus certaines de la demeure de Dieu en lui, et même beaucoup plus profitables à son propre salut. Partant, qu'il se mette soigneusement et constamment à les pratiquer, et s'assure qu'il pourra par ce moyen plus efficacement et plus parfaitement que par tout autre, avancer le salut des âmes et les conduire à Dieu. Mais notre sujet nous obligera de dire encore quelque chose de ceci autre part ; passons outre.

III. La seconde chose où la prudence de l'homme apostolique doit se montrer dans la conduite de son zèle, c'est de s'appliquer à ce à quoi il est propre. Tous ceux qui s'emploient à aider le prochain ne sont pas également capables des mêmes ministères. Il y en a qui ont le talent de prêcher, d'autres de confesser, d'autres de faire le catéchisme ; quelques-uns enseignent très-bien les sciences, qui celles-ci, qui celles-là ; les uns sont faits pour traiter avec les doctes, d'autres pour instruire

les ignorants et les simples ; on en voit qui ont le don de converser et qui rendent leurs visites actives et passives fort profitables, d'autres qui consolent fort bien les malades et s'entendent à les assister à la mort ; il en est qui sont propres pour ébaucher et commencer les âmes, d'autres pour les avancer, et d'autres pour les achever et leur donner les derniers traits de la perfection. « Divisiones gratiarum sunt, dit saint Paul « (1 Cor., 12, 4) : Il y a des grâces différentes, » il faut s'arrêter et se perfectionner en celle qui nous est communiquée, parce que l'on fera les choses et plus utilement pour le prochain, puisqu'on les fera mieux, et plus agréablement à Dieu, parce qu'on suivra en cela sa volonté, dont la grâce qu'il nous y donne est une marque infaillible, et même plus agréablement pour nous, parce que naturellement on fait plus volontiers et avec moins de peine une chose pour laquelle on a de la disposition et de l'attrait. Saint Grégoire de Nazianze, écrivant au rhéteur Eudoxius, raconte qu'il y avait à Athènes une loi qui portait que tous les jeunes gens, parvenus à un certain âge, allassent à une place publique où les instruments de tous les arts étaient exposés, afin que, les considérant et les maniant, on apprît à chacun d'eux celui pour lequel il aurait senti plus d'inclination et qui lui aurait plu davantage. Cette loi, dit ce saint docteur, était fort sage et très-bien ordonnée, et il en ajoute la raison, parce que les choses pour lesquelles nous avons du penchant nous réussissent d'ordinaire, tandis que les autres, comme elles se font par force, puisque la nature y est combattue, ont souvent une mauvaise issue. Il faut faire ainsi au sujet des fonctions pour le prochain, s'adonner à celles que nous voyons, ou que d'autres yeux plus clairvoyants et plus assurés que les nôtres voient pour nous nous devoir mieux aboutir. Mais quoi ! le malheur de l'homme est si grand, qu'il arrive souvent que la

chose à laquelle on est plus propre est celle que l'on veut faire le moins, parce que d'autres emplois sont plus spécieux et ont plus d'éclat devant le monde, et pour ce sujet, bien qu'on ne le pense pas, mais que l'on s'y propose de bons desseins, on y aspire ardemment, on s'y porte passionnément, et pour mieux dire, on s'y ingère à toute force, négligeant ses charges, ou même les quittant tout à fait, ce qui est détourner les desseins de Dieu, violenter sa grâce, et priver même le prochain de beaucoup de biens que nous lui eussions fait, si nous nous fussions tenus dans les ministères où Dieu nous appelait, et dont il nous avait rendus capables. Et au ministre lui-même qu'arrive-t-il? Il arrive que, contraignant sa nature et la vocation divine, il n'a aucun succès, parce qu'il ne peut donner aux choses la grâce nécessaire, attendu qu'il ne l'a pas. Il pouvait exceller à la gloire de Dieu et au bien du prochain en d'autres exercices, il passe en ceux-ci pour un homme fort médiocre, et les personnes même les plus simples ont assez d'esprit pour voir et pour dire que ce n'est pas son fait.

IV. La troisième chose où l'homme apostolique doit montrer sa prudence, est de tellement gouverner son zèle, s'il est de condition religieuse, qu'il le rende toujours conforme à l'institut qu'il a embrassé et dépendant de la volonté de ses supérieurs; de sorte que, s'il ne peut assister le prochain, exercer quelques fonctions pour son salut, entreprendre la conduite de quelque âme particulière, et faire choses semblables sans contrevenir à cela et ébranler ce fondement, il doit s'en abstenir et tourner ses desseins autre part. En effet, la conservation de sa religion doit lui être incomparablement plus chère que la direction d'une âme, et il doit avoir plus à cœur de se rendre bon religieux par la soumission parfaite qu'il doit à ceux qui le gouvernent, que de rendre bons les autres. Et puis

cela est de bien plus grande conséquence pour l'avancement même du prochain, car tant que sa religion se maintiendra en sa vigueur, ce qui dépend de l'exacte observance de ses lois, elle fera de grands biens à un nombre incroyable d'âmes, qui en seront privées si elle se relâche, et si par son relâchement, comme il arrive, elle se dissout et se ruine. Et pour son particulier, s'il est vertueux et observateur ponctuel de ses règles, il sera beaucoup plus capable de les aider par la force merveilleuse qui se trouve, ainsi que nous avons dit, dans la sainteté, que s'il les transgresse et s'émancipe. Il faut, quoi qu'il entreprenne, qu'il se tienne toujours au tronc de l'arbre, et considère que tout le pouvoir, toute la capacité surnaturelle, et toute la grâce qu'il a et qu'il peut avoir pour convertir et sauver les âmes, lui est donnée comme à un membre de cette religion, et comme une grâce de son institut; et partant, que pour la recevoir il doit demeurer inséparablement attaché, non-seulement de corps, mais encore et beaucoup plus d'esprit et de mœurs, à sa religion, comme un rameau à sa racine, et dépendre de ses supérieurs, par le gouvernement desquels et l'application qu'ils font de lui à ceci et non à cela, cette grâce doit couler sur lui, comme par des canaux. Le vénérable père Lefèvre, de notre compagnie, faisant de très-grands fruits en Portugal, à la cour et partout, au grand contentement du roi et de chacun, reçut ordre de saint Ignace d'aller en Castille, ce que le vrai serviteur de Dieu exécuta aussitôt, n'étant point tellement lié à ce lieu, où tant de choses pouvaient le retenir, qu'il ne s'en déliât fort aisément pour aller en tout autre où l'obéissance l'appellerait, ne se souciant pas même du gain des âmes pour s'y arrêter et s'y conduire de son mouvement, mais voulant en cela et en tout suivre celui de son supérieur, bien qu'il lui fallût laisser le certain pour le douteux. Le père Gas-

pard Barzé, ouvrier infatigable dans la vigne de Notre-Seigneur, et qui avait fait vœu de ne refuser jamais aucun secours pour le corps ou pour l'âme de quiconque lui demanderait, ayant reçu ordre de saint François-Xavier de ne point sortir de Goa, et de jeter là tout son feu et borner ses victoires, écrivit à saint Ignace ces mots : Le plus grand désir que j'avais au monde était d'aller sacrifier ma vie au Japon, et de me consumer de travaux pour la conversion de ces pauvres infidèles, mais je me rends aux désirs de ceux qui me gouvernent; car j'ai toujours pensé que le sacrifice le plus agréable à Dieu était celui de l'obéissance et de sa propre volonté. Et saint François-Xavier même comment se comporta-t-il dans l'abondante et prodigieuse moisson qu'il fit des âmes en Orient, avec quelle dépendance y exerça-t-il son zèle (Tursell. Vitæ S. Franc. Xav., lib. 6, cap. 8) ? Saint Ignace ayant dessein de le rappeler à Rome, pour y soutenir, comme principale colonne, notre compagnie après sa mort qu'il prévoyait devoir bientôt arriver, lui en écrivit, et au pied de sa missive, après la souscription, y mit à part la lettre I, qui en latin signifie, partez, montrant par là qu'il avait tant d'opinion de l'obéissance de ce saint, qu'avec une lettre, et la plus petite de l'alphabet, il pouvait le retirer de l'Inde, où il faisait tant de miracles, où il convertissait les peuples entiers, où il baptisait des cent mille âmes, et où parmi cette aveugle gentilité il paraissait comme un grand soleil, menant la vie et faisant les œuvres des apôtres, et le faire venir d'un bout du monde à l'autre. C'est ainsi que l'homme apostolique doit être disposé, ne se prendre ni se tenir aux ministères qui regardent le prochain par sa propre volonté, mais par la volonté de Dieu et par celle de ses supérieurs, et les exercer convenablement à son institut et dans le propre esprit de sa religion, dans la garde de ses règles et dans la paix domestique, ayant un grand

soin de s'entretenir en bonne intelligence et parfaite union avec tous ceux du logis, et estimant que, pour faire la charité au dehors, il ne doit pour rien la blesser au dedans, mais la conserver même, s'il ne peut autrement, au préjudice de celle-là. La prudence doit lui apprendre que, pour aider des séculiers et ceux qui ne le touchent que par des raisons générales, il ne faut point qu'il offense injustement et se rende contraires ceux avec qui une même profession le lie, avec qui il est jour et nuit, dont il a continuellement besoin, et par les mains de qui il doit passer en sa vie et en sa mort.

Après cela, et apportant ces trois tempéraments à son zèle, qu'il s'adonne volontiers au salut du prochain, et lui rende toutes les assistances possibles, sans crainte d'en recevoir du dommage ni faire aucune mauvaise rencontre où il puisse se perdre ; qu'il s'assure au contraire que, s'y prenant de cette sorte et s'y conduisant dans ces ordres, il conservera la paix au milieu de la guerre, le recueillement d'esprit dans les places publiques et sa dévotion dans les affaires, qu'il vivra parmi les pécheurs avec innocence, qu'il touchera les ordures avec autant de pureté que font les rayons du soleil. Comme ces deux frères siciliens, surnommés les Pieux, ayant chargé sur leur dos, l'un son père, et l'autre sa mère, âgés et caducs, pour les sauver de l'embrasement du mont Gibel (Etna), qui, plus furieux qu'à l'ordinaire, s'élançait bien avant dans le pays, et en ayant été atteints parce qu'ils ne pouvaient pas, à raison de la pesanteur de leurs charges, courir si vite, n'en furent aucunement endommagés ; mais la flamme respectant une si grande piété se divisa sans les offenser, pour aller ensuite plus loin se réunir et reprendre son cours ; de même lui, en sauvant son prochain, ne brûlera point au milieu des incendies, et les feux où les autres tous les jours sont consumés et réduits en cendres ne lui

serviront que pour allumer davantage celui de sa charité : « Noli timere, lui dit Dieu par son prophète, « cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non « operient te : cùm ambulaveris in igne, non consu- « meris, flamma non ardebit in te (Is., 43, 1) : N'aie « point de peur, quand pour mon service et le bien « des âmes tu passeras par les eaux, je serai avec toi « et j'empêcherai que tu ne te noies ; quand tu seras « contraint de marcher par les feux, marche hardiment, « tu ne seras point brûlé ; » comme tu prends ma volonté pour guide et que tu te proposes pour fin ma gloire, ma puissance te protége.

SECTION XIX

AUTRE VERTU NÉCESSAIRE A L'HOMME APOSTOLIQUE : L'ORAISON.

I. L'oraison nécessaire à l'homme apostolique. — II. Raisons.

I. C'est une vérité dont on ne peut douter, que l'oraison est extrêmement nécessaire à tout homme qui s'emploie au bien du prochain, et, s'il est certain que cette vertu est importante entre toutes pour faire notre salut, nous devons estimer qu'elle ne l'est pas moins pour obtenir celui des autres.

II. Premièrement, l'oraison unit l'homme à Dieu, et par cette union le rend capable de faire de grandes choses ; l'instrument, pour être utile et faire proprement l'ouvrage auquel on l'applique, doit être joint à la main de l'ouvrier ; s'il en est séparé, ou que l'on ne puisse le remuer qu'avec un filet et de loin, son action ne sera que difficile et fort imparfaite. Ce qui nous joint à Dieu est la communication que nous avons avec lui par la prière, où, appropriés et ajustés à sa main comme des instruments, nous pouvons lui servir après pour l'exécution de ses desseins ; sans cette conjonction nous lui sommes inutiles. Tout le pouvoir et toute l'énergie que la très-sainte humanité de Notre-

Seigneur avait d'opérer le salut du genre humain lui venaient de l'union intime qu'elle a avec la divinité, sans laquelle elle eût été faible et impuissante, car « spiritus est qui vivificat, caro non prodest quicquam « (Joann., 6, 64), c'est l'esprit et la divinité qui don- « naient la vie et la force de vivifier, la chair de soi « ne pouvait rien. » L'homme apostolique doit fonder les espérances du gain des âmes qu'il désire faire sur l'union qu'il aura avec Dieu, et attendre de là principalement la vertu de leur profiter. « Qui manet in « me, et ego in eo, hic fert fructum multum (Joan., « 15, 5) : Celui qui demeure en moi et en qui je de- « meure, celui-là fera beaucoup de fruits. » Nous lisons une chose de grande instruction pour ceci dans la vie de sainte Thérèse; Notre-Seigneur envoya cette sainte faire souvent des messages aux uns et aux autres pour leur salut, et elle se plaignait doucement à lui de ces commissions, et lui remontrant humblement qu'il pourrait beaucoup plus aisément, si c'était son plaisir, leur faire savoir ses volontés par lui-même que par elle, et l'employer à des choses où il connaissait qu'elle avait tant de peine, Notre-Seigneur lui répondit : Je le fais pour toi parce que, comme tu ne peux vaquer à rien de plus grand, tu aides au moins en cela afin que d'autres me servent, et pour eux puisqu'ils ne sont pas en état que je leur parle immédiatement, et si je voulais le faire, comme ils ne s'adonnent point tant à l'oraison, ils ne me croiraient pas. Et une autre fois elle lui dit sur ce même sujet : Mon Seigneur, n'y a-t-il point d'autres personnes, spécialement des hommes et des docteurs, qui feraient bien mieux ceci que moi qui ne suis qu'une fille, si vous leur en donniez la charge? A quoi il répondit ces mots très-remarquables : Parce que les hommes et les docteurs ne veulent pas communiquer avec moi, je viens, comme nécessiteux et chassé par eux, chercher

des femmes pour me soulager et traiter de mes affaires. Il avait dit presque de même auparavant à sainte Catherine de Sienne (Sur., 29 apr.). Elle s'excusait sur son sexe et sur son insuffisance de converser avec le monde pour les choses de son service, et voulait y employer les hommes savants; Notre-Seigneur lui dit que l'orgueil des hommes savants était monté à un tel comble qu'il ne voulait point se servir d'eux, mais les confondre par des femmes qu'il remplirait de son esprit et de sa sagesse. Ainsi donc la communication avec Dieu rend un homme, même une fille, propre pour avancer ses affaires et profiter au prochain, et le manque en fait les docteurs mêmes incapables.

Secondement, l'oraison enseigne la conduite des âmes. C'est là que l'homme apostolique demande cette grande science à Dieu qui la lui donne; c'est là qu'il prend les lumières pour les éclairer, les flammes pour les échauffer, et les paroles fortes et efficaces pour les toucher; c'est là qu'il puise le discernement des esprits pour pénétrer et voir clair dans le fond des consciences, pour savoir distinguer les bonnes voies d'avec les mauvaises, et reconnaître les ruses de Satan, quand, pour tromper les âmes, il se travestit en ange de lumière. Il arrive que des personnes attirées de Dieu extraordinairement, et menées à la perfection par des chemins écartés, se trouveront en peine de leur conduite, et douteront avec raison si leur procédé est sûr, et si les routes qu'elles tiennent, au lieu de tendre à leur salut et à la perfection, ne vont point aboutir à des précipices et à leur ruine; elles viennent alors, comme elles doivent, consulter un homme qui se mêle d'aider les âmes; elles lui découvrent leurs sentiments, et lui exposent le mieux qu'elles peuvent les opérations du Saint-Esprit en elles; s'il n'est pas homme d'oraison, il n'entendra rien à ces mystères, ce sera pour lui un langage inconnu, et au lieu de les

éclairer il les embrouillera, et en voulant les instruire pour suivre le trait du Saint-Esprit, et recevoir encore plus abondamment ses grâces, il leur donnera des avis qui leur en fermeront les avenues, et qui, à leur grand préjudice, changeront sa conduite. Quand sainte Thérèse communiquait les façons sublimes de la présence de Dieu qui lui étaient inspirées, qu'elle déclarait ses oraisons de silence et de repos, le sommeil et l'union de ses puissances, ses suspensions, ses ravissements, ses vols d'esprit, ses assauts et toutes les autres merveilles qui activement et passivement se passaient dans son âme, fort peu depersonnes de celles à qui elle en parla purent l'entendre ; il n'y en eut seulement que trois ou quatre. D'où venait cela ? d'où procédait cette disette ? manquait-elle d'hommes savants ? avait-elle faute de séculiers et de religieux qui fissent profession d'assister le prochain ? Elle en avait assez de ceux-là, mais peu de ceux qui pratiquent beaucoup l'oraison, et qui savent les secrets de la vie intérieure. Et quoique les hommes doctes, comme disait cette même sainte, aient cet avantage par-dessus les autres, qu'ils peuvent assurer les esprits dans les choses de la foi, et les empêcher de faillir ; si néanmoins avec la science ils ne joignent la conscience, et ne marient avec la connaissance de la théologie scolastique celle de la mystique, ils ne sont pas suffisamment capables d'aider ces âmes sublimes, et par ce moyen ils privent Dieu d'une très-haute gloire, et l'Église d'un très-grand bien. La science des choses spirituelles est une science d'expérience, et qui n'en parle que d'après les livres, n'en parle qu'imparfaitement et froidement ; comme ses paroles ne viennent que d'une source morte, elles ne peuvent produire aucun effet de vie ; il faut qu'elles partent du cœur qui, éclairé et échauffé du Saint-Esprit dans l'oraison, les suggère à la bouche. Et

quoique pour s'adonner à la prière, on ne doive pas nécessairement recevoir les mêmes grâces ni sentir les mêmes effets que ces âmes éminentes et privilégiées, on ne laisse pas pourtant par cet exercice de se rendre propre à les servir, puisqu'on y en acquiert les principes et les semences, et que l'on peut avoir leurs sentiments au moins ébauchés, si ce n'est tout formés, et jouir de leurs lumières, sinon dans leur pleine clarté, du moins à leur aurore. Et puis, en tout cas, Dieu ne manquera pas de donner à un homme ainsi disposé ce qui lui est nécessaire pour s'acquitter de son devoir, et assister l'âme qu'il lui adresse.

Troisièmement, l'oraison est un moyen très-puissant pour procurer le salut du prochain, et bien souvent la prière fervente d'un quart d'heure obtiendra plus de grâce et plus de force à un pécheur pour quitter ses vices, pleurer ses péchés et se convertir parfaitement, qu'un long discours que l'on aura avec lui. La raison en est claire; celui seul qui peut communiquer ces biens à cet homme, et opérer en lui ces effets, est Dieu, avec qui par conséquent il faut traiter pour les obtenir. Quiconque pour cela veut sauver beaucoup d'âmes, ne doit point faire tant de cas de la prédication, de la conversation, ni d'aucun autre moyen dont il peut se servir à ce dessein, que de l'oraison ; puisque là il agit immédiatement avec celui de qui la chose dépend, et qui doit donner à son ministère toute sa force pour toucher les cœurs. Les deux plus éclatants soleils qui aient encore illuminé le monde, et les deux plus grands docteurs dont Notre-Seigneur ait fortifié son Eglise, ont été convertis non par la prédication, mais par l'oraison. Saint Paul doit son changement miraculeux et son salut à la prière de saint Etienne; et saint Augustin est redevable du sien à celle de sa mère, sainte Monique. La prière doit être le père qui engendre les âmes, et la mère qui les conçoit

et les enfante. Ainsi Philon remarque qu'avant qu Abraham méritât ce nom, qui signifie père de plusieurs nations, il porta celui d'Abram, qui veut dire père sublime et contemplatif, pour nous apprendre que, pour devenir père des fidèles et engendrer les âmes à Dieu, il faut s'adonner à la contemplation des choses divines et à l'oraison fréquente.

Pour ces raisons Notre-Seigneur, durant les trois années qu'il employa plus particulièrement au salut du prochain, passait le jour à prêcher, à visiter et à converser avec les hommes, et les nuits à la prière. Il traçait des modèles à ceux qui voulaient être ses coopérateurs dans ce divin exercice. Aussi David dit : « In « die mandavit Dominus misericordiam suam, et nocte « canticum ejus (Psal. 41, 9) : Le Seigneur a com- « mandé qu'on exerçât pendant le jour la miséricorde, « et que la nuit fût destinée à l'oraison et à ses louan- « ges. » Saint Luc rapporte que les apôtres, se voyant détournés de leurs fonctions par le soin qu'ils avaient pris de pourvoir aux nécessités des veuves, et de faire part aux pauvres fidèles des commodités que les riches avaient mises en commun, dirent dans l'assemblée des disciples, qu'ils convoquèrent pour ce sujet, qu'ils établissent des hommes particuliers qui prissent cette charge, et que pour eux ils « s'occuperaient à l'orai- « son et à la prédication de l'Evangile : Nos verò ora- « tioni et ministerio verbi instantes erimus (Act., « 6, 4). » Ils allient l'oraison à la prédication, comme devant toujours marcher ensemble et ne se séparer jamais, et donnent le premier rang à l'oraison, pour montrer que c'est elle qui doit produire, entretenir et animer la prédication. C'est ainsi qu'après les apôtres l'ont pratiqué tous les saiuts qui ont embrassé la vie apostolique ; ils se sont adonnés grandement à l'oraison, et ont fait par elle seule plus d'affaires pour le bien des hommes que par tous leurs soins et par tous

leurs autres exercices, domptant par sa force les courages qui s'étaient rendus rebelles aux autres moyens, et guérissant avec cet appareil les plaies qui avaient été incurables à tous les autres.

Aussi, notre père saint Ignace recommande instamment l'étude de cette vertu à ceux qui, parmi nous, sont plus particulièrement appliqués à négocier le bien des âmes, comme sont les profès et les coadjuteurs formés; il trouve bon que tout le temps qui leur reste des devoirs de l'obéissance et de la charité du prochain, ils l'emploient à prier et à communiquer avec Dieu. L'époux, dans le Cantique, veut que son épouse dorme, et défend à ses compagnes de l'éveiller qu'elle n'ait auparavant pris tout le sommeil qui lui est nécessaire. Il signifie par là que ceux qui veulent s'occuper utilement au salut des hommes, et, comme ces épouses légitimes et fécondes, lui donner des enfants, doivent auparavant vaquer à l'oraison et à la contemplation, autrement que, comme un homme qui ne dort point est lâche et abattu, leur action sera faible et languissante. Et dans cette pensée le Prophète royal disait : « Vanum est vobis ante lucem sur-« gere, surgite postquàm sederitis qui manducatis « panem doloris (Psal. 126, 2); et comme d'autres tra-« duisent, panem dolorum : C'est en vain que vous « vous levez avant le jour, vous qui mangez le pain « de la douleur, et qui prenez beaucoup de peine « dans la vigne de Notre-Seigneur; ne vous levez pas « que vous ne vous soyez reposés » et n'ayez dormi dans les exercices de la prière, afin de réparer vos esprits, s'ils sont dissipés, et reprendre de nouvelles forces, pour ne pas succomber à la fatigue et plier sous le faix.

SECTION XX

AUTRE VERTU NÉCESSAIRE A L'HOMME APOSTOLIQUE : LA MORTIFICATION.

I. La mortification nécessaire à l'homme apostolique. — II. Raisons.

I. Nous disons ensuite que la mortification, sœur et compagne inséparable de la vraie oraison, est très-nécessaire à ceux qui suivent la vie apostolique, et à un tel point qu'il n'y a genre de vie où son usage doive être et plus continuel et plus parfait. Et ainsi ils doivent se persuader qu'il leur faut résolûment ne point tenir à leurs corps, dompter les mouvements de la nature corrompue, se rendre maîtres absolus de leurs passions, anéantir leurs humeurs et solidement les mortifier ; ou bien tous leurs soins et tous leurs emplois seront vains et infructueux.

II. Les hommes doivent leur salut à la croix, à la mortification et à la mort du Sauveur ; les souffrances et les douleurs de sa passion ont eu plus de pouvoir pour fermer les portes de l'enfer ou ouvrir celles du ciel, pour ramener les esprits à leur devoir et les convertir à Dieu, que toutes les paroles et tous les miracles de sa vie. Aussi Isaïe avait dit de lui : « Si « posuerit pro peccato animam suam videbit semen « longævum (cap. 53, 10) : S'il donne son sang pour « effacer le péché, pour ruiner la tyrannie du démon « et en délivrer le genre humain, il aura le conten- « tement de voir sortir de sa mort des fruits admi- « rables et une longue et nombreuse lignée le recon- « naître pour père. » Et lui-même ne dit-il pas un jour aux apôtres qu'il dressait sur son exemple à ce haut ministère : « Amen, amen dico vobis, nisi « granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, « ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit,

« multum fructum affert (Joann., 12, 24) : Je vous le « dis, en vérité, si le grain de froment jeté en terre ne « vient à mourir, il demeurera seul et infertile sans rien « produire; mais s'il meurt, il germera et rapportera « beaucoup. » Tous savent qu'il entendait parler du moyen que Dieu son Père avait ordonné pour la rédemption des hommes, à savoir, de sa passion et de sa mort. Pour cela il crie par la bouche du Prophète royal : « Singulariter sum ego donec transeam (Ps. « 140, 10) : Je suis seul jusqu'à ce que je passe. » Il veut dire, je suis seul, sans compagnie et sans personne qui me suive; je suis seul enfant de Dieu et héritier du ciel, jusqu'à ce que je passe le torrent de Cédron, que je sois chargé d'injures, déchiré par les verges, couronné d'épines, abreuvé de fiel, attaché à un gibet, et que j'y meure; je serai tout seul jusque-là; mais après « je multiplierai, je marcherai comme « en triomphe, plusieurs se rendront mes imitateurs, « plusieurs endureront la mort pour moi, » mon Père aura un grand nombre d'enfants adoptifs, et moi j'aurai beaucoup de frères et de cohéritiers. « Multipli- « cabor, dit saint Augustin, multi me imitabuntur, « multi consequentur, multi patientur pro nomine « meo : » et puis il allègue les paroles susdites du grain de froment, auquel il dit en un autre lieu : « Gratias grano tritici, quia mori voluit et multipli- « cari, gratias unico Filio Dei, Domino et salvator, « nostro Jesu Christo, qui mortem nostram subire non « dedignatus est ut nos vitâ dignos faceret (Præf. in « ps. 69) : Je rends grâces au mystérieux grain de « froment qui a voulu mourir, et par sa mort a abon- « damment multiplié; je remercie infiniment l'unique « Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Sauveur, de ce « qu'il n'a point dédaigné de souffrir notre mort, « afin de nous rendre dignes de sa vie. »

Il est à remarquer sur ce même sujet que Notre-

Seigneur ne put porter le sacré nom de Jésus, c'est-à-dire, sauveur des hommes, qu'après avoir été circoncis et avoir perdu une partie de son sang, et qu'il n'en put avoir l'effet qu'en le répandant tout jusqu'à la dernière goutte, et en endurant une très-douloureuse mort ; tant il est vrai que pour sauver les hommes il faut souffrir, pratiquer la mortification et mourir à soi-même. Les raisons en sont claires, parce que sans cette vertu, qui en comprend plusieurs autres, l'homme employé au salut du prochain ne fera pas beaucoup de choses nécessaires, ou en fera beaucoup de contraires. Il ne voudra point prendre la peine requise, soit pour aller, soit pour venir, veiller, porter le chaud et le froid ; il dira qu'il n'en a pas la force, quoiqu'il ne soit pas toujours vrai ; il fera difficulté de se retrancher ses petites récréations et de s'incommoder : étant intempérant, comment voudra-t-il jeûner ? S'il mange en compagnie, on lui verra chercher ses appétits et contenter son goût ; s'il est superbe, comment pourra-t-il s'humilier ? S'il n'a dompté sa colère, il la fera paraître en mille accidents qui arrivent sans ce ministère, et comme les passions obscurcissent l'entendement, confondent les pensées et séduisent la volonté, il sera impossible qu'il ne fasse et ne dise beaucoup de choses qui nuiront au bien de celui qu'il prétend aider.

Il faut donc que la mortification mette tout dans l'ordre, et ôte les appréhensions de perdre ses aises, par lesquelles tant de personnes sont retenues, pour subir courageusement les travaux attachés à ses emplois. Pour cela Notre-Seigneur voulant choisir ses apôtres et dresser une compagnie capable de convertir le monde, ne prit point des hommes délicats et douillets, mais des pêcheurs, pour la plupart gens de fatigue et rompus à la peine. Et saint Paul, en parlant de lui, et par le récit qu'il en fait instruisant ceux qui

devaient mener la vie apostolique, dit : « In laboribus « plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra « modum, in mortibus frequenter, in labore, in « ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in je- « juniis multis, in frigore et nuditate, etc. (2 Cor., « 11, 23, 27) : J'ai extrêmement travaillé pour le bien « des âmes, j'ai été souvent emprisonné, j'ai été outra- « geusement battu ; je me suis exposé tant de fois à « la mort ; les peines, les afflictions ont été mes com- « pagnes inséparables ; j'ai passé les nuits en veilles, « les jours dans l'abstinence ; j'ai eu faim, j'ai eu soif, « j'ai souffert le froid, et souvent je n'ai pas eu de « quoi couvrir ma nudité ; » et le reste des maux qu'il raconte. Il dit encore autre part au même propos : « Quotidie morior per vestram gloriam, fratres, quam « habeo in Christo Jesu Domino nostro (1 Cor., 15, « 31) : Mes frères, je me jette tous les jours dans les « périls de la mort, et ne crains point de perdre la vie, « afin de mériter cette gloire devant Jésus-Christ Notre- « Seigneur, que je vous aie acquis à lui et attirés à « son service. » Qui pourrait rapporter tous les travaux de saint Ignace, notre fondateur, en Europe, et ceux de saint François-Xavier, aux Indes, pour le bien et l'avancement des âmes ? Qui pourrait dire les peines d'esprit et les fatigues inexplicables du corps qu'ont souffertes pour le même sujet ceux qui, portant la même robe, les ont dignement suivis, et, disons en général, tous les hommes vraiment apostoliques, de quelque nation et de quelque condition qu'ils soient ? Aussi l'épouse, quoique tendre, mais qui pourtant les représente, ayant dit : « Surrexi ut aperirem dilecto « meo : Je me suis levée pour ouvrir à mon bien- « aimé, » c'est-à-dire, comme les saints l'interprètent, pour ouvrir par les prédications, par les confessions, par les visites et par les autres exercices de charité, les cœurs des pécheurs à la grâce, et y faire entrer

mon époux, afin de l'en rendre maître, ajoute incontinent : « Manus meæ distillaverunt myrrham, et digiti « mei pleni myrrha probatissima (Cant., 5, 5) : Mes « mains ont distillé la myrrhe, et la plus précieuse a dé- « coulé de mes doigts ; » entendant que c'est avec la clef de la mortification que se fait cette ouverture, et que toutes les actions jusqu'aux plus petites, figurées par les doigts, doivent être trempées dans cette liqueur salutairement amère pour causer cet effet. En effet, la conquête d'une âme est un trop grand gain et un butin trop riche pour ne rien coûter à celui qui le fait.

SECTION XXI

SUITE DU SUJET.

I. La patience nécessaire. — II. Raisons.

I. Comme la patience a presque les mêmes traits et les mêmes effets que la mortification, ce que nous venons de dire de celle-ci recevra un accroissement de jour et de force de ce que nous allons produire de celle-là; nous disons que l'homme apostolique doit la mettre parmi celles dont il a plus de besoin. Certainement ces ministères sont accompagnés de tant de peines et traversés de si grandes et de si fréquentes difficultés, que s'il n'est armé d'une patience solide et à l'épreuve, il ne fera jamais rien de grand.

II. Il lui faudra nécessairement, pour réussir dans ses fonctions, supporter avec patience et mansuétude les défauts de son prochain, plier sagement à ses humeurs pour ne point rompre, souffrir souvent des rebuts, des mépris et des injures, et boire sans faire semblant mille amertumes; autrement il ne prendra rien, la proie lui échappera des mains. Saint Paul, le modèle de ces hommes divins, décrit excellemment la chose en sa personne : « Usque in hanc horam, dit-il,

« et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis « cædimur, et instabiles sumus, et laboramus operen- « tes manibus nostris, maledicimus, et benedici- « mus; persecutionem patimur, et sustinemur; blas- « phemamur, et obsecramus; tanquam purgamenta « hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque « adhuc (1 Cor., 4, 11) : Nous sommes jusqu'à présent « dans un exercice continuel de patience, à souffrir la « faim et la soif; nous n'avons point d'habits pour nous « couvrir, nous sommes accablés de coups, nos joues « sont marquées des soufflets qu'on nous donne, nous « allons errants et vagabonds, sans avoir de demeure « assurée, et pour gagner bien péniblement notre vie « nous nous servons du travail de nos mains; on nous « maudit, et en retour nous bénissons et souhaitons « tous les biens à ceux qui nous voudraient voir « morts; on nous persécute, et nous l'endurons sans « murmure; on nous dit des paroles outrageantes « et infâmes, et au lieu de repousser l'injure avec « colère, nous répondons avec mansuétude et avec « prières; enfin il ne se peut rien imaginer de plus « méprisé que nous; vous diriez, à voir comment « on nous traite, que nous sommes les immondices de « la terre et les balayures du monde, ou comme ces « victimes publiques sur lesquelles on décharge toutes « sortes d'imprécations, avant de les immoler pour les « péchés du peuple. » Voilà à quoi doivent se résoudre les hommes apostoliques, voilà par où il faut qu'ils passent. Aussi le prophète royal dit : « Benè patientes « erunt ut annuntient (Ps. 91, 16) : Il faut qu'ils « soient bien patients, s'ils veulent prêcher et agir avec « le prochain utilement. » Et saint Paul, en termes précis : « Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros « in multa patientia, in tribulationibus, in necessita- « tibus, in angustiis, in plagis, in carceribus et in « scientia (2 Cor., 6, 4) : Rendons-nous dignes minis-

« tres pour coopérer avec Dieu au salut des âmes, et « faisons paraître que véritablement nous le sommes, « par une grande patience à endurer la pauvreté, les « ennuis, les blessures et la prison, et aussi par la « science. » Voyez qu'il parle de la patience et de la science ; mais il fait passer la patience la première, comme plus nécessaire. De même ailleurs : « Signa « apostolatûs mei facta sunt super vos in omni patien- « tia, in signis et prodigiis (2 Cor., 12, 12) : Les mar- « ques par lesquelles je vous ai fait connaître que j'é- « tais un vrai apôtre, que Notre-Seigneur vous avait « envoyé pour traiter votre conversion, ont été une par- « faite patience et les miracles. » La patience l'emporte sur les miracles, c'est pourquoi il lui donne le premier rang. Ainsi savons-nous que la gloire de la première conversion qui se fit au Japon est due à un acte de patience. Saint François-Xavier ne pouvait, ni par l'ardeur de son zèle, ni par la force de ses raisons, ni par la douceur de ses avertissements et de ses prières, ni par aucun autre moyen toucher les cœurs endurcis, ni ouvrir les yeux aveugles de ces idolâtres. Son compagnon, Jean Fernandez, prêchant en un carrefour de la ville d'Amanguci, un insolent lui cracha au visage ; Jean ne fait ni dit rien qui témoignât tant soit peu de ressentiment d'une telle injure, mais au contraire s'essuyant paisiblement il poursuivit son discours comme si rien ne fût arrivé. Un des auditeurs fut tellement touché d'une patience si héroïque, qu'il crut que des hommes doués d'une si grande vertu, et à qui il fallait que le vrai Dieu donnât la force pour exercer des actions si relevées, ne pouvaient annoncer une religion fausse; et, convaincu par cette preuve plus que par toute autre, après la prédication il vint trouver saint François, se fit instruire plus particulièrement et puis baptiser. La Poméranie doit de même sa conversion et la connaissance qu'elle a du vrai Dieu à la

patience de saint Othon, évêque de Bamberge, plutôt qu'à ses prédications.

Mais ce que saint Ephrem raconte du célèbre saint Abraham, ermite, dont nous avons déjà parlé ci-dessus au sujet de sa nièce, est admirable. Ce grand personnage, après avoir vécu longtemps en solitude dans une extrême austérité et une excellente sainteté de vie, reçut ordre de l'évêque du lieu d'en sortir, et d'aller en un bourg voisin plein de païens très-méchants, pour leur montrer leurs erreurs et l'énormité de leurs crimes, et les attirer à l'innocence de la vie chrétienne. Le saint, après plusieurs excuses que son humilité lui fit apporter, se rendant enfin à l'obéissance, s'y rendit et travailla avec des peines incroyables auprès de ces esprits rudes, leur parlant, leur remontrant leur malheur, les avertissant de leurs péchés, les priant, les conjurant et les prenant par toutes les voies dont il pouvait s'aviser pour les réduire. Mais eux, au lieu de l'écouter et de le croire, se moquent de lui, le menacent, et des menaces venant aux effets lui jettent des pierres, le tirent avec une corde par les pieds hors du bourg, et le battent plusieurs fois outrageusement avec une furie plus qu'inhumaine, jusqu'à le laisser pour mort sur la place. Le saint, ainsi malmené sans se soucier de ses blessures, s'en allait à l'église qu'il avait fait bâtir de son patrimoine, et avait recours à l'oraison et aux larmes qu'il répandait devant Notre-Seigneur toute la nuit pour le salut de ces âmes cruelles et obstinées. Et il fut, dit saint Ephrem, dans ces souffrances l'espace de trois ans comme un diamant indomptable, sans se mettre jamais en colère contre eux, sans entrer en la moindre impatience, sans témoigner aucune aigreur pour toutes ces persécutions. Au contraire, sa charité envers eux croissait par ces maux, qui étaient au feu de son amour comme autant de vents violents qui l'allumaient davantage et lui faisaient jeter de

plus grandes flammes. Et après qu'ils l'avaient battu, traîné par les rues dans la boue, chargé de pierres et accablé d'outrages, il les caressait, il les embrassait, il tâchait de les adoucir avec des paroles aimables et de leur gagner le cœur; il les instruisait de leur salut, suppliant les vieillards comme ses pères, les hommes faits comme ses frères, et les jeunes comme ses enfants, et déployant envers tous les entrailles d'une charité consommée. Il continua toujours à procéder de cette sorte, jusqu'à ce queces esprits farouches et ces cœurs de rocher, étonnés d'une telle vertu, s'amollirent et se brisèrent, et se dirent les uns aux autres qu'il fallait nécessairement que la foi prêchée par un homme en qui brillaient une patience si extraordinaire, qu'elle n'avait plié pour aucun affliction, et une charité si embrasée qui ne s'était refroidie pour aucune injure, qui, après tant de sujets de mécontentement, ne les avait point abandonnés, ne leur avait pas même dit une mauvaise parole, mais avait tout souffert joyeusement, devait être la bonne, et que le Dieu qu'il adorait était sans doute le vrai, et qu'il fallait ouvrir les yeux et reconnaître les erreurs de leurs ténèbres et les lumières de la vérité, et croire ce qu'il leur annonçait. Là-dessus ils vont à l'église trouver le saint, lui déclarent leur volonté. Lui, comblé d'une joie inexplicable, après les avoir instruits, les baptisa tous au nombre de mille; et depuis ils vécurent en très-bons chrétiens. Quelque temps après, le saint les voyant bien établis dans la vertu, se déroba une nuit et retourna dans sa solitude. Voilà le besoin de la patience chez un homme apostolique; voilà ensuite ses victoires et ses triomphes! Aussi l'évêque, envoyant le saint à ces gentils, dit qu'il le leur envoyait pour les convertir plutôt par sa patience et par sa charité que par aucune autre voie.

Au reste, ne faut-il pas une grande patience pour quitter le repos du silence et les délices de la contem-

plation et s'adonner au travail de l'action, à l'embarras de beaucoup d'affaires ennuyeuses, et converser avec des hommes lourds et grossiers? N'y a-t-il pas à souffrir beaucoup de laisser la communication de Dieu et des esprits bienheureux, où l'âme eût été à l'abri de tous les dangers, où elle se fût illuminée et rendue plus parfaite, pour prendre celle des hommes pleine de périls, et d'où elle ne revient presque jamais sans en rapporter quelque tache? Quelle patience fut requise à saint Martin, qui se voyant sur le point de jouir du repos tant désiré, et de recevoir la récompense de ses longs travaux, dit cette mémorable parole : Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point la peine; je me vois arrivé au port par votre grâce, mais je ne refuse pas d'être rejeté en pleine mer, et d'y être agité de nouvelles tempêtes pour votre service. Quand le noble saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, convié par les séraphins et les chérubins de venir au ciel célébrer avec eux la fête de l'Ascension, répondit, après mille actions de grâces d'une telle faveur, qu'il les priait très-humblement de l'excuser, ne pouvant abandonner son peuple en un si grand jour sans lui faire une prédication, et lui apprendre qu'il devait imiter Notre-Seigneur montant au ciel, quelle patience exerça-t-il pour différer la jouissance d'un si grand bien? Je veux que le délai n'en fut pas long, puisque les anges, ayant reçu son excuse comme fort légitime, lui dirent qu'il se tînt donc prêt pour le samedi suivant, jour auquel en effet le saint mourut. Mais néanmoins il fut toujours très-long, vu l'amour ardent qu'il portait à Notre-Seigneur, le désir extrême qu'il avait de le voir, et la grandeur incompréhensible du bien dont il se privait. Et saint Paul, quelle gêne donna-t-il à son esprit? quelle violence fit-il à l'amour incomparable qu'il avait pour Notre-Seigneur, et quelle patience lui fallut-il

pour dire aux Philippiens : « Coarctor è duobus, desi-
« derium habens dissolvi et esse cum Christo, multo
« magis meliùs, permanere autem in carne necessa-
« rium propter vos; et hoc confidens scio quia manebo
« et permanebo omnibus vobis ad profectum vestrum
« (cap. 1, 23) : Je me trouve pris et serré entre deux
« violents désirs, entre le désir de la mort pour être
« avec Jésus-Christ, qui serait mon très-grand bien, et
« celui de la vie pour rester avec vous; je souffre le
« premier pour accomplir le second, jugeant que ma
« vie est encore nécessaire pour votre profit. » Et non content de se frustrer ainsi pour quelque temps de la vue de Notre-Seigneur et de la béatitude éternelle, il va plus loin encore; il se résout, selon l'explication de quelques-uns, de la perdre pour jamais et d'être anathème. A quel point de patience devait-il être parvenu pour se déterminer à une telle perte?

Bien plus, quelle patience et quel courage faut-il pour pousser en avant une bonne affaire contre les traverses des méchants? pour retirer une âme plongée dans les ordures? pour l'arracher d'une mauvaise affection où elle est engagée, et rompre des fers qui la tiennent malheureusement captive? Les hommes frémiront, ils vous maudiront, et s'ils peuvent vous feront ressentir les effets de leur courroux; et les démons d'ailleurs vous feront quelquefois par de secrets jugements de Dieu porter les marques de la rage qu'ils ont conçue contre vous, et du déplaisir que vous leur faites de leur ravir leur proie. Comme nous le lisons, ils tachèrent d'étouffer notre père saint Ignace; ils battirent très-cruellement saint François-Xavier; ils firent tomber sainte Thérèse, qui se rompit le bras, et choses semblables arrivées à plusieurs autres saints. L'homme apostolique doit être prêt à tout, sans redouter de souffrir; car autrement, comme le soldat qui craint et qui ménage si soigneusement sa vie dans la guerre et les

batailles, ne fera jamais rien de remarquable, de même s'il a peur de sa peau et a tant d'appréhension d'endurer, il ne remportera jamais de grandes victoires ni ne fera de grand butin. Il faut qu'il se prépare à tout pour sauver les âmes et pour la gloire de son maître.

Quand nous lisons ce que fit Sexte Tarquin, fils du dernier roi des Romains, pour obtenir à son père l'entrée de ville des Gabins, qu'il ne pouvait emporter par la force de ses armes, qu'il se fit fouetter et ensanglanter de coups, et puis s'en alla en cet état dans cette ville, comme fuyant la furie de son père, qui l'avait ainsi cruellement traité, et où il sut petit à petit si bien ménager les esprits, et par caresses, par compliments et par toutes sortes d'artifices gagner les volontés, qu'y acquérant un grand crédit, il rendit enfin son père maître de la ville. Et le trait mémorable du fameux Zopyrus, Persan, qui voyant que son roi Darius ne pouvait prendre la ville de Babylone, quoiqu'il la tînt étroitement assiégée depuis vingt mois, se coupa le nez, les oreilles et les lèvres, et sanglant comme il était s'en alla vers les Babyloniens pour trouver parmi eux un refuge contre la barbarie de son prince, qui sans cause l'avait ainsi hideusement défiguré, et de qui pour ce sujet il disait mille maux. Les Babyloniens le recevant crurent à ses discours que ses plaies rendaient fort probables, et après quelques légères escarmouches, où il se comporta vaillamment contre Darius, ils l'établirent gouverneur de la ville qu'il livra ensuite à son prince. Les hommes apostoliques, considérant un si grand courage et un zèle si passionné dans ce fils pour l'honneur de son père, et dans ce serviteur pour celui de son maître, et pour leur acquérir la possession de quelques villes, n'en doivent-ils pas avoir encore davantage pour la gloire de Notre-gneur, et pour lui procurer à leurs dépens et par la

perte de leur sang, l'entrée dans les places qu'il assiége depuis si longtemps, les cœurs des hommes?

SECTION XXII

AUTRE VERTU NÉCESSAIRE A L'HOMME APOSTOLIQUE : L'HUMILITÉ.

I. L'humilité nécessaire à l'homme apostolique. — Premières raisons prises de la part de Dieu. — II. De celle de l'homme apostolique. — III. De celle du prochain.

I. 1° L'humilité est aussi nécessaire à l'homme apostolique que les précédentes. Les raisons qui me font porter ce jugement sont prises de trois chefs, dont le premier regarde Dieu. Car Dieu est infiniment jaloux de sa gloire, et il a dit par son prophète qu'il ne la donnera et ne s'en dépouillera pour personne, et que l'humble la lui conserve soigneusement et la lui donne tout entière, sans en détourner pour soi la moindre parcelle, mais le serviteur fidèle doué des perfections les plus rares de la nature et de la grâce, après avoir fa t des œuvres héroïques et des actions éclatantes, au milieu des victoires et des triomphes, parmi les applaudissements et les acclamations publiques, dit sincèrement et de cœur : « Servi inutiles sumus (Luc., 17, « 10), comme Notre-Seigneur nous en instruit, et avec « le Prophète royal : « Dextera Domini fecit virtutem « (Ps. 117, 10) : Je suis un serviteur inutile, c'est le « bras du Seigneur qui a fait ces produits, » au lieu que l'homme vain et superbe la lui dérobe, ne pouvant toucher à rien qui le concerne avec les mains nettes, mais y recherchant toujours, jusque dans les moindres, sa propre estime au préjudice de la divine. Il est clair que l'humilité est une disposition entièrement requise pour être employé de Dieu aux choses de son service et à l'accomplissement de ses desseins, et que l'orgueil y est un empêchement es-

sentiel. 2° Parce que l'humble est de tous les hommes le plus plein de Dieu et de son esprit, puisqu'il est le plus vide de lui et de l'opinion de soi-même, l'esprit de Dieu remplissant aussitôt en l'homme le vide qu'y a laissé la nature. « Quantò humilior, dit saint Augus- « tin, tantò capacior, tantò plenior (Serm. 74 de temp.) : « Plus il est humble, plus il est capable et plus il est « plein de l'esprit de Dieu. » Et comme l'esprit de Dieu tend toujours et en tout à la gloire de Dieu, il est évident que l'humble, qui est rempli de cet esprit, sera propre à procurer à Dieu de l'honneur et à avancer sa gloire. D'où le Sage a pris sujet de dire : « Deus ab humilibus honoratur (Eccl., 3, 21) : Dieu « est honoré par le moyen des humbles. » 3° Parce que l'humble est l'instrument le plus apte de tous à la main de Dieu pour faire ce qu'il voudra, parce qu'il lui résiste le moins, la résistance qu'on lui fait ne venant que d'orgueil. Et comme ce vice « rend de « sa nature l'homme altier, et le porte à se raidir « contre Dieu : Cucurrit adversus Deum, dit Job de « lui, erecto collo, et pingui cervice armatus est « (cap. 15, 26); » l'humilité, qui lui est contraire, le fait souple et pliant à tous ses mouvements, sans apporter ni d'œuvre, ni de parole, ni de pensée le moindre empêchement à toutes les dispositions qu'il veut faire de sa personne Dieu sans crainte d'opposition se sert de lui ici et là, tantôt en un office, et puis en un autre, en haut, en bas, pour le mettre dans l'éclat et l'estime, ou pour le tenir dans l'opprobre et le mépris, pour le rendre sain ou malade, pauvre ou riche, comme il voit plus expédient pour le bien de ses affaires et le profit des âmes. D'où il vient que Dieu a coutume de faire de grandes choses par l'entremise des humbles ; et comme dans l'ordre de la nature, pour donner plus de lustre à sa puissance et à sa sagesse, il se sert des choses petites pour en opérer de grandes, ainsi des

semences pour produire des arbres, des moucherons et des grenouilles pour dompter l'orgueil des rois et ruiner des provinces ; de même il emploie dans celui de la grâce les esprits humbles et petits dans l'opinion d'eux-mêmes, pour faire des œuvres excellentes et relevées. « Videte vocationem vestram, fratres, disait « saint Paul, quia non multi sapientes secundùm car- « nem, non multi potentes, non multi nobiles, sed ea « quæ stulta sunt mundi elegit Deus, et ea quæ non « sunt (1 Cor., 1, 16) : Considérez, mes frères, votre « vocation, par laquelle Dieu vous a appelés à lui « et éclairés de la lumière de la foi : voyez que « pour mettre en œuvre cette haute entreprise il n'a « point choisi les doctes, les puissants ni les nobles, « mais des hommes simples qui étaient dans le rebut, « qui passaient pour insensés dans le monde, et qui n'é- « taient pas, » c'est-à-dire qui étaient bien fondés et bien affermis dans l'humilité par la connaissance et le sentiment de leur néant. On dit communément que de rien on ne fait rien : cela est bon pour les hommes, dont la puissance est fort bornée ; car, Apelles n'eût jamais fait de peintures sans couleurs, ni Phidias de statues sans marbres, ni Vitruve de bâtiments sans matériaux, ni aucun autre ouvrier, si habile et si expert qu'il soit, ne ferait jamais rien sans avoir auparavant de quoi. Dieu n'est pas de même, parce que comme son pouvoir est infini, de rien il fait ce qu'il veut, et ses plus excellents ouvrages sortent du néant. Il a créé de rien les anges, et crée encore tous les jours les âmes raisonnables, qui sont les chefs-d'œuvre de ses mains ; il a de rien bâti les cieux, le soleil et les astres, qui avec leurs mouvements, avec leur lumière et leur chaleur gouvernent les choses inférieures, et ménagent toute l'économie de ce qui est ici-bas, où il a formé les oiseaux et les poissons des eaux ; il fait sortir les corps des corps, il tire les âmes sensitives et

les végétantes du sein de la matière ; ainsi ne travaille-t-il jamais plus noblement aux ouvrages de la nature que dans le néant. De même pour ceux de la grâce, il fait de rien les cieux et les étoiles, c'est-à-dire, comme les saints l'expliquent, les apôtres et les hommes apostoliques ; le prophète royal dit : « Cœli « enarrant gloriam Dei (Psal. 18, 2), » ils éclairent le monde par leur vie et leur doctrine : et cela signifie que Dieu fait des merveilles et opère des actions pleines de lumière par le moyen des humbles, qui ne sont rien en leur estime, et qui de tout ce qu'ils font ne s'attribuent que le pur néant de la nature et de la grâce, dont Thaulère, personnage fort illuminé, dit ces mots remarquables : « Ubicumque Deus propriè et « divinè operaturus est, nullo ad hoc opus habet nisi « nihilo, nihilum enim operationis ejus quàm quod- « libet aliud, capacius est (Serm. de Assumpt. beatæ « Mariæ) : Dieu, pour opérer excellemment et divine- « ment, n'a besoin que du néant, qui est plus capable « de ses opérations que tout le reste. » Les causes naturelles, disent les philosophes, ne sauraient se remuer dans le vide, elles y sont comme engourdies sans pouvoir agir. Dieu au contraire ne se remue jamais plus librement, ni ne fait mieux que dans le vide et dans l'âme qui est humble, puisqu'il n'y trouve point d'obstacles, et pour lui donner le moyen de faire des choses grandes, il ne faut que le laisser faire.

II. Les secondes raisons se tirent de la part de l'homme apostolique, à qui premièrement l'humilité est nécessaire pour assurer son salut, que sans elle il est en péril de perdre. Car dans ses prédications, ses confessions, ses visites et tous ses autres emplois, ou il fait bien ou il fait mal. S'il fait bien, le voilà dans l'estime, on parle de lui, on désire le voir, on recherche sa conversation, on le loue, et ainsi il a grand besoin d'une solide humilité pour se tenir droit sur

une pente si raide, et ne point tomber dans un chemin si glissant, pour empêcher que ces fumées ne l'enivrent, qu'il ne s'en fasse accroire, qu'il ne se vante, et pour faire que dans une communauté il garde la modestie et rende le respect qu'on se doit les uns aux autres. En outre, si l'humilité ne lui affermit point l'esprit pour ne point s'éblouir de ces lumières et ne s'emporter à ces louanges, comme il est aisé à l'homme qui est naturellement si désireux de gloire, il perdra le fruit de ses prédications et la récompense de ses travaux, et après beaucoup de peine qu'il aura prise, il ne moissonnera en cette vie que du vent, et en l'autre que du blâme et un grand châtiment devant Dieu. De plus, il perdra la paix et le repos de son cœur; car comme ces ministères sont pleins de plusieurs rencontres difficiles, où l'on examinera ses entreprises, l'on contrariera ses sentiments, et pour de bonnes raisons l'on renversera ses desseins, qu'il croyait néanmoins importants pour le bien des âmes. Les colères, les amertumes, les dégoûts et les murmures contre l'obéissance ne tarderont guère à le troubler et à le mettre en désordre si l'humilité ne l'en empêche. S'il fait mal, l'humilité ne lui est pas moins nécessaire, pour porter avec patience et sans découragement le peu de cas et le mépris qu'on fait de lui, pour d'autres plus estimés, pour n'être point piqué de jalousie et d'envie contre eux, pour écouter favorablement et avec approbation leurs éloges, où l'on ne dira mot de lui, pour ne point détourner les occasions qui pouvaient conserver et augmenter leur crédit, pour ne point les supplanter par des tours de souplesse, et pour éviter beaucoup d'autres maux qui tirent leur source d'un orgueil secret et d'une bonne opinion que nous avons de nous, et qui fait que, ne nous connaissant pas, nous nous égalons ou même nous nous préférons aux autres.

Bien plus, l'humilité lui est nécessaire parce qu'elle

rend l'âme très-propre à recevoir la connaissance des choses qu'il doit annoncer, car c'est aux humbles qu'elles sont découvertes : « Abscondisti hæc, disait « Notre-Seigneur, à sapientibus et prudentibus, et « revelasti ea parvulis : ita, Pater, quoniam sic fuit « placitum ante te (Matth., 11, 25) : Vous avez caché « l'intelligence de vos mystères aux sages et aux pru- « dents du monde, à ceux qui font les suffisants et les « entendus, et vous l'avez révélée aux petits et aux « humbles : oui, mon Père, voilà ceux à qui vous « avez résolu de manifester vos secrets, » et la raison en est que l'humble se met à une juste distance pour être éclairé de Dieu. Les miroirs, pour représenter les objets, doivent être dans un éloignement proportionné, ni trop près ni trop loin. Plus on se retire de Dieu par l'estime de sa bassesse, plus on se rend capable de recueillir ses lumières, plus on s'en approche par la bonne opinion de soi-même, plus on s'en fait indigne. Comme le miroir ardent, parce qu'il est creux et enfoncé, brûle tout ce qui est autour de lui, à cause que les rayons viennent à s'unir, et par l'union, à se fortifier en son centre; de même l'humble recevant dans son humilité la clarté plus abondante et plus forte du soleil de justice, enflamme ensuite ceux avec qui il traite.

III. Les troisièmes raisons se prennent du prochain, à qui l'homme apostolique veut profiter. Il doit savoir que rien n'a plus de force qu'un procédé accompagné d'humilité et de modestie, puisque comme les superbes sont odieux à tous, les humbles au contraire sont aimés de chacun, à cause de la déférence et de l'honneur qu'ils rendent, et dont la nature fait l'homme si envieux. Il est rapporté de saint Bernard par celui qui a écrit sa vie : « Quò humilior, eò semper utilior fuit « populo Dei in omni doctrina salutari (Gaufridus, in « Vitâ S. Bern., lib. 3, c. 3) : Queplus il était humble,

« plus de profit il faisait au peuple de Dieu en ses dis-« cours publics et privés. » Et ce fut l'humilité plus que toutes les autres vertus qui fit saint Séverin l'apôtre de Bavière, et lui acquit un si grand crédit parmi cette nation, qu'il lui donna aisément des pensées de son salut, s'étant rendu par cette vertu si aimable et si vénérable à tous, que même les hérétiques lui portaient du respect. Pour tailler et polir un diamant, il faut en mettre un autre en poudre; pour dompter un cœur dur et graver Jésus-Christ dans une âme, il est besoin d'un homme humble qui ne s'estime que poussière. Le Verbe de Dieu, pour sauver les hommes, s'est humilié et anéanti : « Humiliavit semetipsum, exina-« nivit semetipsum, dit l'Apôtre (Phil., 2, 8, 7) : Son « abaissement a été la cause de notre salut, et notre « gloire est le fruit de ses infamies. » Marie, dit saint Bernard, s'est rendue agréable à Dieu par sa virginité, mais par son humilité elle s'est faite digne, autant qu'elle le pouvait, de concevoir son Fils. Si son humilité l'a élevée à être mère du Sauveur, l'humilité, et non les autres vertus, la fait la plus puissante coadjutrice de notre rédemption, et l'a rendue entre les pures créatures le plus grand instrument de notre salut qui soit en l'univers. Le plus excellent prédicateur qui ait jusqu'aujourd'hui annoncé les vérités de l'Evangile, et fait plus de fruits dans l'Eglise, est saint Paul; et c'est l'humilité qui l'a fait tel. « Paulus, dit saint Augustin, « primò Saulus, hoc est, primò superbus, posteà hu-« milis; prostravit Christus una voce Saulum, erexit « Paulum, hoc est, prostravit superbum, erexit humi-« lem, prostratus est persecutor, erectus est prædicator « (Serm. 74 de temp.) : Paul fut premièrement Saul, « c'est-à-dire superbe, comme le premier roi des Juifs, « dont il portait le nom, et qui poursuivait David à « mort, et que l'orgueil a diffamé. Saul l'imitait en « cela, puisqu'il persécutait les innocents et s'effor-

« çait avec orgueil de ruiner l'Eglise : c'est pourquoi « Notre-Seigneur lui crie : Saul, Saul, il entend, « superbe, superbe, pourquoi me persécutes-tu ? Or, « Notre-Seigneur a abattu Saul et a relevé Paul, c'est- « à-dire, il a renversé le superbe et le persécuteur, et « l'a relevé humble, et par le moyen de l'humilité l'a « fait prédicateur. » Comme les principaux mystères de notre religion sont établis sur les opprobres de la croix, comment voulez-vous que le prédicateur les publie avec sentiment, s'il a le cœur plein de vanité, et qu'il persuade à ses auditeurs une doctrine qu'il combat par ses œuvres ? Il est malaisé de parler volontiers et efficacement d'une chose qu'on n'aime pas; c'est pourquoi l'humilité lui est nécessaire pour donner du poids et de la créance à ses paroles, et les faire entrer dans le cœur de ceux qui l'écoutent.

SECTION XXIII

CONCLUSION.

Comment l'homme apostolique doit pratiquer l'humilité.

Que donc l'homme apostolique, convaincu de ces raisons, voie le grand besoin qu'il a de cette vertu, et ait soin de l'acquérir et de la pratiquer : 1° en son intérieur, reconnaissant que tous les talents et toute la capacité naturelle et surnaturelle qu'il a pour exercer son ministère viennent de Dieu; qu'avec tout cela il ne peut toucher le cœur, si Notre-Seigneur n'y intervient de nouveau avec sa grâce : « Sine me nihil « potestis facere (Joann., 15, 5) : Vous ne pouvez « rien sans moi; » et par conséquent lui rapportant tout le fruit qui proviendra de ses travaux, comme à celui qui en est la vraie cause, et qui en doit être la fin unique, disant, lorsqu'il verra, par ses prédications et par son entremise, quelque âme convertie ou

quelque autre bon effet, cette parole que dit saint Jean, quand, après avoir pêché avec saint Pierre et quelques autres disciples toute la nuit sans pouvoir rien prendre, et ayant jeté les filets du côté que Notre-Seigneur leur marqua, ils firent cette heureuse pêche de cent cinquante-trois grands poissons : « Dominus est, C'est « le Seigneur, » c'est lui qui a fait cela (Joann., 21, 7), c'est donc à sa gloire que le tout doit revenir. « Deus, « dit Job, sub quo curvantur qui portant orbem (cap. « 9, 13) : Les hommes apostoliques qui portent et sou- « tiennent le monde, se courbent humblement devant « la puissance de Dieu, » qu'ils adorent comme le principe de leurs œuvres. 2° A l'extérieur, exerçant l'humilité dans ses paroles, parlant modestement de soi, ne racontant point ce qu'il peut, ce qu'il fait, le crédit qu'il a, les bons succès de ses emplois, si ce n'est quand c'est absolument nécessaire pour l'honneur de son maître et non pour le sien ; et dans ses actions, enseignant, selon la nécessité et les rencontres, les simples, faisant le catéchisme aux enfants, prêchan dans les villages, confessant les pauvres, visitant les prisons et les hôpitaux pour instruire et consoler ceux qui y sont, sans craindre que par ces fonctions on fasse moins de cas de lui, et qu'il perde son crédit. C'est une erreur et un abus commun à plusieurs, qui pensent que pour acquérir, conserver et accroître la réputation et l'autorité nécessaires à faire du fruit, ils doivent toujours paraître dans les choses qui ont de l'éclat, ne prêcher que dans les grandes chaires, ne confesser que les personnes de qualité, ne visiter que les riches et les nobles. Ils errent grandement, et montrent bien qu'ils ont l'entendement fort obscurci pour ne pas voir un aveuglement si épais ; car ce qu'ils pensent devoir diminuer leur autorité, est assurément ce qui leur en donnera davantage, parce qu'on verra les hommes détachés du monde, qui font ce

qu'ils enseignent, qui ont un vrai zèle et une charité sincère de chercher le salut de leur prochain dans ce que la nature abhorre. La croix ne s'établit jamais mieux que par la croix. Notre-Seigneur apparaissant à ses apôtres après sa résurrection et leur montrant la conversion du monde, leur dit : « Sicut misit me « Pater, et ego mitto vos (Joann., 20, 21) : Comme « mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Il veut dire, comme mon Père m'a envoyé pour convertir et sauver les hommes par l'humilité et par les douleurs de la croix, je vous envoie pour le même dessein, et pour l'effectuer par les mêmes moyens : à cette cause il leur montra ses mains qui retenaient les marques de ses plaies, comme leur disant : C'est avec ces mains percées que j'ai exécuté ce grand ouvrage, ne craignez pas d'appliquer les vôtres aux actions basses pour achever ce qui reste à faire.

Notre père saint Ignace, très-entendu en ces matières, avait coutume de dire que ceux qui aspirent à des choses grandes et hautes, doivent toujours commencer par les moindres et les plus basses ; tellement qu'il n'envoyait jamais aucun des nôtres pour travailler en la vigne de Notre-Seigneur, sans lui recommander de s'adonner volontiers, et avant toute autre chose, à la connaissance et au mépris de soi-même, l'assurant que ces travaux seraient toujours d'autant plus agréables à Dieu et utiles aux hommes qu'ils seraient fondés plus avant sur l'humilité. Ainsi quand les pères Alphonse Salmeron et Pasquier Broet furent envoyés par Sa Sainteté nonces en Irlande, il les chargea très-expressément d'enseigner le catéchisme aux enfants et aux plus grossiers. Il donna le même avis d'humilité au père Jacques Lainez, et au même père Salmeron, quand ils partirent pour aller au concile de Trente, en qualité de théologiens du pape Paul III ; leur défendant strictement de ne point se présenter dans cette célèbre

et auguste compagnie pour y opiner, que premièrement ils n'eussent visité tous les hôpitaux de la ville pour y servir les malades, et eussent enseigné la doctrine chrétienne aux ignorants, et surtout aux petits enfants. Et lorsqu'il fit passer saint François-Xavier et le père Simon Rodriguez en Portugal, le premier avertissement qu'il leur donna fut qu'étant arrivés ils ne manquassent point d'aller demander l'aumône de porte en porte, et de s'exercer soigneusement aux offices d'humilité, comme aux moyens les plus propres pour gagner les âmes ; et l'on sait aussi le fruit admirable qu'ils firent avec ce procédé et le glorieux titre qu'ils acquirent à notre compagnie. Et saint François, comment ouvrit-il ce grand et divin dessein de la conversion des Indes, sinon par une très-profonde humilité? Dans le vaisseau qui l'y porta, il mendiait son pain, quoiqu'il fût légat du Saint-Siége, et que le roi de Portugal eût donné charge qu'il fût abondamment pourvu de tout; mais le saint, le refusant en grande partie, et donnant l'autre aux plus incommodés du navire, demandait ensuite par aumône le peu qui lui était nécessaire pour vivre. Parvenu à Goa, capitale de l'Inde, pour la couronne de Portugal, la première chose qu'il fit, fut d'aller se jeter aux pieds de l'évêque du lieu, dom Jean d'Albuquerque, et en cet état lui déclarer le sujet de son voyage et présenter le bref du pape, l'assurant qu'il n'en voulait user que par sa direction. Cette humilité dans un si grand personnage gagna tellement le cœur de ce bon prélat, que lui rendant son bref pour s'en servir selon sa volonté, il lui demeura dès lors très-affectionné, et ils vécurent toujours intimement unis, et comme s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'une âme. L'humilité donc ne nuit point, mais elle aide beaucoup; elle n'ôte point l'autorité, mais elle la donne. En outre, si ces gens désirent le salut des âmes, comme ils le pensent, les

âmes des pauvres ne valent-elles pas autant que celles des riches? Les âmes des roturiers ne sont-elles pas aussi nobles que celles des monarques? Ne sont-elles pas également rachetées du sang de Notre-Seigneur? Et l'âme d'une servante n'est-elle pas aussi précieuse devant ses yeux que celle d'une princesse? Oui, sans doute, et bien souvent davantage, comme étant plus disposée à recevoir ses grâces. C'est pourquoi, que l'homme apostolique, s'il veut s'acquitter dignement de sa charge, dépouille ces fausses opinions et en prenne de contraires, qu'il anéantisse en soi l'appétit de l'honneur et de l'estime des hommes, qu'il ne pense point à sa réputation ni à sa gloire, mais s'en repose entièrement sur Notre-Seigneur qui la lui ménagera, et lui en donnera autant qu'il sera nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins, et ne songe pour tout qu'à avancer la sienne et le bien des âmes, disant avec lui : « Ego non quæro gloriam meam, « est qui quærat et judicet (Joann., 8, 50) : Je ne « cherche point ma gloire, il y en a un qui la cherche « pour moi, » j'aurai soin de ses affaires et il aura soin des miennes.

SECTION XXIV

QUELQUES AUTRES VERTUS NÉCESSAIRES A L'HOMME APOSTOLIQUE.

I. La pauvreté est nécessaire à l'homme apostolique. — II. Le mépris de toutes les choses de la terre. — III. La conformité de sa volonté avec celle de Dieu. — IV. La défiance de soi et la confiance en Dieu.

I. La pauvreté intérieure et extérieure est nécessaire à l'homme apostolique, afin que, dégagé du soin des choses de la terre, il ait et l'esprit plus libre, et plus de temps pour vaquer à ses fonctions, et qu'il puisse, par ce dépouillement et e mépris généreux des biens d'ici-bas, imprimer dans les âmes une forte

croyance qu'ils sont véritablement méprisables, et qu'il faut faire incomparablement plus de cas de Dieu et de son salut. Notre-Seigneur, bien que l'univers lui appartînt de droit, et que dans ses trésors se retrouvât tout l'or et toutes les richesses qu'il contient, a néanmoins pour cela dès sa naissance, en sa vie et en sa mort pratiqué très-parfaitement cette vertu, et l'a singulièrement recommandée à ses apôtres. « Nolite, leur « dit-il, possidere aurum neque argentum; gratis ac- « cepistis, gratis date (Matth., 10, 9) : Pour vous ac- « quitter dignement de la commission que je vous « donne et prêcher avec fruit, ne possédez ni or ni ar- « gent ; ce qui ne vous a rien coûté, mais que vous avez « reçu de ma propre volonté, donnez-le pour rien, » et qu'on ne vous voie point attachés à vos profits. Les apôtres accomplirent ceci excellemment ; d'où saint Paul dit à Timothée : « Habentes alimenta, et quibus « tegamur, his contenti sumus (1 Tim., 6, 8) : Nous « avons de quoi nous nourrir et nous couvrir modeste- « ment : cela nous suffit, nous sommes contents. » Et il parle aux Corinthiens en ces termes : « Dominus or- « dinavit iis qui Evangelium annuntiant, de Evangelio « vivere, ego autem nullo horu musus sum. Non autem « scripsi hæc, ut ita fiant in me ; bonum est enim mihi « magis mori, quàm ut gloriam meam quis evacuet « (1 Cor., 9, 14) : Notre-Seigneur a ordonné que les « prédicateurs de l'Evangile reçussent de ceux à qui « ils l'annonçaient les choses nécessaires à leur entre- « tien ; pour moi, je n'ai jamais voulu me servir de « cette permission. Et je ne vous écris point ceci, afin « que vous me donniez quelques commodités tempo- « relles pour la peine que je prends après vous, car « j'aime mieux mourir que de perdre le mérite qui me « vient de prêcher pour rien, et c'est là que je mets « une partie de ma gloire. » Et de nouveau : « Gratis « Evangelium Dei evangelizavi vobis, et cùm essem

« apud vos et egerem, nulli onerosus fui, in omnibus « sine onere me vobis servavi et servabo, est veritas « Christi in me, quoniam hæc gloriatio non infringetur « in me in regionibus Achaiæ (2 Cor., 11, 10) : Je vous « ai enseigné les mystères de la foi gratuitement; et « quoique j'aie souffert parmi vous beaucoup de néces- « sités, je n'ai pourtant été à charge à personne; non, « je ne l'ai point été et je ne le serai jamais, vous ju- « rant que je ne permettrai pas que rien me ravisse « l'honneur de publier l'Evangile dans l'Achaïe sans « en tirer salaire. » Notre-Seigneur dit à saint Pierre : « Si diligis me, pasce oves meas (Joann., 21) : Si tu as « de l'amour pour moi, pais mes brebis, » comme s'il lui eût dit, ainsi que l'explique saint Augustin : « Si « me diligis, non te pascere cogita, sed oves meas; si- « cut meas pasce, non sicut tuas; gloriam meam in eis « quære, non tuam; lucra mea, non tua (Tract. 23 in « Joann.) : Si tu m'aimes, ne pense pas à te repaître, « mais pais mes brebis; pense à les repaître comme « miennes, et non comme si elles t'appartenaient; à « chercher ma gloire dans le soin que tu prendras « d'elles, et non la tienne; à y poursuivre mes intérêts, « et non les tiens. »

Dans cet esprit l'homme apostolique doit faire profession ouverte d'une grande pauvreté, se montrer fort dépouillé de l'affection de tous les biens de la terre, n'avoir rien et ne vouloir rien que ce dont précisément il ne peut se passer, et ne prendre pour son particulier aucun présent, de quelque nature qu'il soit, qu'avec de très-grandes considérations; car bien qu'il le pût faire légitimement, il ne le fera pas toutefois utilement : « Omnia mihi li- « cent, sed non omnia expediunt; omnia mihi licent, « sed non omnia ædificant; nemo quod suum est quæ- « rat, sed quod alterius, disait saint Paul (1 Cor., 10, « 22) : Beaucoup de choses me sont permises, dont « pourtant il n'est par expédient que je me serve, parce

« qu'elles sont contraires à l'édification du prochain ; « chacun dans l'usage qu'il fait des choses doit regar- « der non son propre contentement, mais le salut des au- « tres, » et comme tout ce qui est profitable doit nous être cher, aussi ce qui peut nuire doit nous sembler criminel. Qui prend, bien souvent est pris, et perd une partie de la liberté qui lui serait nécessaire pour faire ou pour dire ce qu'il faudrait pour le bien de la personne. Oh ! qu'un homme pauvre, qui n'a rien et qui ne veut rien que Jésus-Christ, est riche, et qu'il est capable de faire de grandes choses ! Il peut dire avec saint Pierre au boiteux, et à ceux qui ne vont pas droit dans le chemin de la vertu : Je n'ai ni or ni argent pour te donner, mais quelque chose de meilleur, au nom de Jésus-Christ Nazaréen lève-toi et marche ; à sa parole ils seront guéris comme ce boiteux, et avec des jambes droites et fermes ils entreront dans le temple pour louer et bénir Dieu.

II. Une autre vertu qui a beaucoup de rapport à la pauvreté, et dans laquelle l'homme apostolique doit se rendre signalé, est un généreux mépris de toutes les choses de la terre, portant toujours l'âme haute et élevée au-dessus de ce que les hommes estiment et admirent. Qui veut remuer le monde, doit, comme disait Archimède, en avoir le pied, c'est-à-dire l'affection, dehors. « Si creaturis omnibus prodesse cupis, dit vé- « ritablement un docteur fort illuminé, à creaturis « omnibus ad Deum te converte (Thauler., ep. 30) : « Si tu veux profiter à toutes les créatures, retire ton « cœur de toutes les créatures, pour le convertir et le « donner entièrement à Dieu. » Aussi Notre-Seigneur disait : « Ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham « ad meipsum (Joann., 12, 32) : Si je suis une fois « élevé de terre, j'attirerai tout à moi ; » il parlait de sa mort, qu'il avait résolu de souffrir sur la croix plutôt que d'une autre façon, parce que, nous apprennent les Pères, et entre autres Lactance, comme celui qui est

attaché à un gibet monte au-dessus des autres, et se fait voir de tous, « crux potius electa est, quæ si- « gnificaret illum tam conspicuum tamque subli- « mem futurum, ut ad eum cunctæ nationes ex « omni orbe concurrerent (Deut., 11, 24), il devait « aussi sur la croix se rendre si visible et se met- « tre en une si sublime et si éclatante perspec- « tive, que toutes les nations accourraient à lui de « tous côtés. » Un homme élevé de terre avec Notre-Seigneur, et rehaussé par un parfait dégagement au-dessus de toutes les choses basses, tire tout après soi. « Omnis locus quem calcaverit pes vester, vester erit, « fut-il promis en figure aux enfants d'Israël : Tout « ce que vous foulerez au pied sera vôtre, » vous en disposere z; vous remporterez des victoires où vous aurez exercé des mépris. Moïse, dit saint Ambroise, a pu être le successeur de Pharaon et porter sa couronne, mais il a mieux aimé embrasser les ignominies de Jésus-Christ que posséder tous les trésors de l'Egypte. « Sed fugiendo potentiam, poten- « tior factus est, factus est enim in Deum regi Pha- « raoni; rex erat Pharao, sed Deus non erat : Moïses « factus est illi Deus, hoc est, regi ipsi terribilis, quem « rex metueret et timeret, sed hæc erat potentia sanc- « titatis Et si tu vis Deus peccatoribus esse terrori, « regibus reverentiæ, ut tanquàm Deo tibi videantur « esse subjecti, quia operaris in Dei nomine, contemne « quæ seculi sunt, et dominicæ passionis opprobrium « contende omnibus præferre divitiis (in ps. 118, « serm. 8) : Je trouve toutefois que Moïse en mépri- « sant cette grande puissance qui lui était acquise, s'il « l'eût voulue, s'est rendu plus puissant, parce qu'il « est devenu le Dieu de Pharaon. Pharaon était bien « roi, mais il n'était pas Dieu; or, Moïse a été fait Dieu « à son regard, c'est-à-dire terrible et tel que Pha- « raon, à cause du pouvoir prodigieux que sa sainteté

« lui donnait de confondre les éléments et de bouleverser « la nature, le craignît et le redoutât. Si tu veux de « même, dans l'administration des affaires de Dieu, « être un Dieu pour les pécheurs pour les épouvanter, « et aux rois pour te rendre vénérable en leur pré- « sence, pour te les assujettir en quelque façon, et « faire plier leur grandeur sous la tienne, méprise ce « dont ils font cas, et préfère les glorieux opprobres de la « passion de Notre-Seigneur à toutes les richesses et à « tous les honneurs de leurs royaumes. » Voilà le vrai moyen que donne saint Ambroise pour acquérir une haute réputation, et un grand pouvoir sur les hommes pour les aider. Ainsi quand saint François-Xavier refusa l'or et l'argent que le roi d'Amangucy, au Japon, lui présenta, le suppliant de le laisser vivre dans sa pauvreté et, pour toute faveur, lui permettre seulement d'annoncer l'Evangile dans ses terres ; ce refus étonna extrêmement ce prince païen, en voyant un homme ne tenir aucun compte de ce que les autres venaient chercher avec tant de passion et tant de peine des dernières extrémités de la terre, et ensuite lui imprima un grand respect envers le saint, lui donna une singulière estime de la générosité de son courage, fit qu'il lui donna aisément la permission de prêcher qu'il désirait, et lui disposa l'esprit à l'écouter favorablement.

III. Une autre vertu nécessaire à l'homme apostolique, c'est une grande conformité de sa volonté à celle de Dieu, pour les emplois et pour le succès de ses travaux ; s'appliquant, et où, et quand, et comment, et pour qui il voudra ; ne voulant que ceux-là, sans se soucier des autres, et sans les rechercher avec des désirs brûlants et avec des passions que l'on colore du nom de zèle ; parce qu'aussi bien il ne fera point de fruit avec eux, il n'en fera qu'avec ceux que Dieu lui enverra, qu'il doit pour ce sujet attendre sans empressement d'esprit, et recevoir gracieusement et

avec charité de quelque condition qu'ils soient, comme venant de lui, et dans cet esprit y travailler : « Omne « quod dat mihi Pater, disait Notre-Seigneur, ad me « veniet, et eum qui venit ad me, non ejiciam foras, « quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem « meam, sed voluntatem ejus qui misit me (Joann., « 6, 37) : Tout ce que mon Père me donne viendra « à moi, et je ne rebuterai point celui qui me vient « de sa part, parce que je suis descendu du ciel non « pour faire ma volonté, mais pour accomplir celle de « celui qui m'a envoyé. » L'homme apostolique n'a pas à s'inquiéter pour avoir des personnes qu'il puisse aider, il n'a qu'à se rendre excellemment capable de son ministère, et puis Dieu lui en adressera assez qui viendront même le trouver de bien loin ; et qu'il s'applique à ceux-là sans se mettre en peine des autres. Notre-Seigneur ne voulait point publier sa doctrine aux gentils, parce qu'il n'était envoyé, comme il dit, que pour l'annoncer aux enfants d'Israël. Et pour le fruit, qui bien souvent ne correspond point au travail, il doit encore s'en remettre à la volonté de Dieu, qui exerce maintes fois de très-profonds jugements en ce point, faisant que les fonctions de quelques-uns ont de grands succès et celles des autres, qui ne leur cèdent ni en talents ni en vertu, semblent comme inutiles. Il faut vouloir en cela, comme en tout, ce que Dieu veut; la consolation est que l'homme apostolique n'est pas obligé de profiter aux âmes, mais d'y apporter tout ce qu'il peut; « il n'a point charge « de leur donner la santé, mais des remèdes. Noli « diffidere, disait saint Bernard, curam exigeris, non « curationem. » Et les anges mêmes qui ont et plus de zèle, et plus de capacité sans comparaison que les hommes, disent « qu'ils se sont employés pour guérir « Babylone, et qu'ils n'ont pu en venir à bout : Cura- « vimus Babylonem, et non est sanata (Jerem, 51,

« 9). » Notre-Seigneur, qui pouvait d'une seule parole toucher tous les cœurs et convertir toutes les âmes, avec tant de prédications, tant d'entretiens particuliers, tant de soin et une charité si embrasée, n'en a néanmoins ramené que fort peu. Et l'on dit que saint Jacques n'en convertit que sept en toute l'Espagne. Le travail est en nous, le fruit dépend de Dieu. C'est son affaire; il est raisonnable de faire comme il lui plaît, et d'agréer les succès qu'il donne.

IV. Enfin, comme les devoirs d'un homme apostolique exigent le concours du corps et de l'esprit, et ont pour but une chose qui passe ses forces et celles de toute la nature, à savoir, la conversion des pécheurs et l'infusion de la grâce dans les âmes, il doit pour cela avoir une très-grande défiance de soi et une très-grande confiance en Dieu; qu'il l'assistera et lui donnera les forces nécessaires pour s'acquitter dignement d'une commission si sublime. Quant aux travaux, il doit s'y animer par la considération de la gloire de Dieu, de l'exécution de sa volonté, de l'excellence de sa commission, du salut des âmes, créatures si nobles, et de son propre profit, qui est si grand qu'il passe tout ce que nous pouvons en dire : « Quid ad « justitiam erudiunt multos, dit le saint ange à Daniel, « fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates (Dan., « 12, 3) : Ceux qui éclairent les autres dans le che- « min de la vertu, et les conduisent à Dieu, brilleront « éternellement comme de belles et éclatantes étoiles. » Et le Seigneur des anges : « Qui fecerit et docuerit, « hic magnus vocabitur in regno cœlorum (Matth., « 5, 19) : Celui qui fera et enseignera, qui par œuvres « et par paroles profitera aux autres, sera grand dans « le royaume des cieux. » C'est une opinion probable, comme l'enseigne saint Odon, abbé de Cluny, que chacun ressuscitera avec ceux qu'il aura gagnés à Notre-Seigneur, et qu'en cette triomphante et glorieuse compa-

gnie il ira se présenter à son jugement. « Ibi, dit saint « Grégoire dans cette pensée, Petrus cum Judæa con- « versa, quam post se traxit, apparebit; ibi Paulus « conversum, ut ita dixerim, mundum ducens; ibi « Andræas post se Achaiam; ibi Joannes Asiam; Tho- « mas Indiam in conspectum sui judicis conversam « ducet; ibi omnes dominici gregis arietes cum ani- « marum lucris apparebunt, qui sanctis suis prædica- « tionibus Deo post se subditum gregem trahunt (Hom. « 17 in Evang.) : Saint Pierre viendra devant Notre- « Seigneur, au jour de ses assises générales, avec la « Judée qu'il a convertie; saint Paul mènera après « lui presque tout le monde qu'il a instruit; saint « André s'y fera voir avec l'Achaïe, saint Jean avec « l'Asie, saint Thomas avec l'Inde, où ils ont répandu « les rayons de l'Evangile, et tous ceux qui s'occupent « du salut des âmes comparaîtront devant leur juge, « environnés magnifiquement et pompeusement de « celles à qui par leurs prédications ou par d'autres « exercices ils l'auront procuré. » Un saint homme vit à la mort du bienheureux Séraphin, religieux fort zélé, s'ouvrir le ciel et en descendre soixante-six mille âmes bienheureuses qui vinrent enlever sa sainte âme pour la porter au ciel, et entendit en même temps ces paroles : N'est-il pas bien raisonnable que nous me- nions en paradis celui qui, par ses instructions et par ses soins, nous y a conduites ? Quelle gloire ! quelle joie à un homme apostolique ! Véritablement, une telle récompense est très-digne de son travail, et mérite d'en adoucir la peine. S'il n'a le bonheur de convertir tant de personnes, qu'il ne s'afflige pour cela, et ne cesse pas de travailler toujours fidèlement, puisqu'il sera récompensé selon la peine qu'il aura prise, et qui était suffisante pour en convertir tant ou tant, si Dieu l'eût voulu. Car, comme dit saint Paul : « Unusquisque propriam mercedem accipiet secundùm

« suum laborem (1 Cor., 3, 8) : Chacun recevra son « salaire, non selon le fruit qu'il aura fait, mais selon « son travail. »

Voilà les vertus les plus nécessaires, et les avis les plus importants à ceux qui s'emploient au bien du prochain ; mais parce qu'ils sont communs à tous, nous avons pensé qu'il était à propos d'en donner de surcroît quelques particuliers à ceux qui ont des charges, aux prédicateurs et aux confesseurs, qui sont les trois sortes de personnes qui tiennent les premiers rangs dans ces emplois.

SECTION XXV

AVIS A CEUX QUI ONT CHARGE.

I. La difficulté qu'il y a de gouverner les hommes. — II. Il faut pourtant obéir à Dieu quand on y est appelé.

I. Saint Grégoire le Grand pensant à la pesanteur du fardeau que portent ceux qui gouvernent, et dont il avait une grande expérience, prononça jadis cette sentence aussi véritable qu'elle est célèbre : « Ars est « artium regimen animarum (Past., 1 p., c. 1) : L'art « des arts est le gouvernement des âmes. » Avant lui, saint Grégoire de Nazianze avait dit sur le même sujet : Il me semble certainement que l'art des arts, et la science des sciences est d'avoir charge des hommes, tant je trouve la chose malaisée. Et avant l'un et l'autre, Platon avait écrit ces mots dans une de ses lettres, que plus il croissait en âge, et considérait plus attentivement les lois, les coutumes et les conditions des hommes, plus il trouvait leur conduite difficile.

Saint Grégoire de Nazianze en apporte les raisons par la comparaison qu'il fait de la cure des corps avec celle des âmes, dont celle-ci surpasse inestimablement celle-là, tant par l'excellence du sujet que par la force

et la faculté de l'art et la dignité de la fin. La première travaille après le corps, qui est une matière lourde, grossière et sujette tôt ou tard, et malgré tous les remèdes de la médecine, à l'empire de la mort; la seconde au contraire s'emploie après l'âme, substance spirituelle, immortelle et divine. De plus, les malades du corps sentent leur mal, désirent la guérison, la demandent et la recherchent, et les médicaments qu'on leur donne pour cela font leurs effets naturellement et sans opposition; et les appareils que l'on applique aux âmes blessées n'opèrent qu'avec de grandes résistances que l'amour-propre et la volonté dépravée y apportent, et qui font que leurs plaies leur sont comme insensibles, même agréables; si bien qu'elles aiment mieux souvent leurs maladies que la santé. Les maux des corps pour la plupart se voient et se touchent, et ainsi peuvent plus aisément se guérir; ceux de l'âme sont cachés au dedans, se dérobent à nos yeux, et encore pour l'en délivrer il faut combattre des ennemis invisibles. Et quant à la fin que tous deux se proposent, les médecins corporels ne prétendent que maintenir les corps en santé s'ils la possèdent, ou la leur faire recouvrer s'ils l'ont perdue; mais les spirituels ont un autre dessein incomparablement plus éminent et plus sublime, à savoir, d'attacher des ailes aux âmes, pour des choses basses les faire s'élever et voler à Dieu, conserver en elles les traits et les linéaments de son image, ou les graver de nouveau, s'ils sont effacés; faire entrer et demeurer Jésus en elles par la grâce du Saint-Esprit, et pour tout dire en un mot, rendre l'homme Dieu et participant de la béatitude pour laquelle il a été formé. C'est le discours de saint Grégoire, qui nous montre clairement la difficulté de régir les âmes. En effet, si l'homme est un petit monde contenu dans le grand, ou plutôt, comme dit le même saint Grégoire, et que nous l'a-

vons déclaré ailleurs, un grand monde renfermé dans le petit, il faut conclure que gouverner un homme, c'est gouverner un monde, et porter autant de mondes qu'on a d'hommes à conduire. Quel Atlas ne pliera sous un tel faix? « Imposuisti homines super capita « nostra, dit le Prophète royal (Ps., 65, 12) : Vous « avez, Seigneur, mis sur nos têtes des hommes, » fardeau lourd et pesant, et qui ne se met point sur les épaules ou sur les bras comme les autres, mais sur la tête, parce qu'il demande tout le travail de la tête et l'application entière de l'esprit, et que de plus, par les soins qu'il faut avoir de ceux dont on a charge, on se met en quelque façon au-dessous d'eux, et l'on devient comme leurs inférieurs et leurs ministres.

Toutes ces raisons sont bonnes pour prouver la difficulté du gouvernement; mais je trouve que saint Paul nous en fournit une autre qui la fait encore voir plus dans son jour, quand, recommandant aux sujets l'obéissance et la soumission envers leurs supérieurs, pour les y obliger, il leur dit : « Ipsi enim pervigi- « lant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri « (Heb., 13, 17) : Ils veillent pour vous et doivent « rendre compte à Notre-Seigneur de vos âmes; » parole terrible et capable de jeter l'effroi dans les cœurs de tous les supérieurs. L'Apôtre dit que leur office les oblige à deux choses : à veiller et à rendre compte, « pervigilant, » voilà la première, « ils veil- « lent, » et comme porte le mot, ils veillent beaucoup et travaillent grandement, s'ils veulent s'acquitter de leurs charges qui sont véritablement des charges. Car, bien que les inférieurs fussent aussi saints que des anges, faut-il toujours que les supérieurs prennent de grands soins, quand ce ne serait que pour les nécessités et les affaires temporelles; mais les hommes ne sont pas des anges, leur vie se sent toujours de la terre et du lieu où ils demeurent; et les soins des choses exté-

rieures ne sont pas ceux qui donnent le plus de peine et qui piquent plus sensiblement, mais ceux des choses intérieures et du salut. Aussi les supérieurs doivent y veiller, eux qui pour ce sujet sont figurés par les pasteurs qui allèrent visiter Notre-Seigneur à sa naisance, et donc saint Luc (cap. 2, 8) dit qu'ils ne dormaient pas quand l'ange leur annonça la bonne nouvelle, mais qu'ils veillaient sur leurs troupeaux. « Quasi pro ani-« mabus vestris rationem reddituri : » voilà la seconde, « ils doivent répondre des âmes qui leur sont com-« mises. » — « Hoc est maximum periculum, dit saint « Thomas, hominem de factis alterius rationem red-« dere, qui pro suis non sufficit : C'est ici un très-grand « danger, qu'un homme soit responsable des actions « d'autrui, qui ne peut rendre bon compte des siennes. » O Dieu! s'écrie là-dessus saint Chrysostome, quel péril, qu'un supérieur soit tenu de rendre raison de ses sujets, et non-seulement de tous en général, mais encore de chacun en particulier, sur le gouvernement duquel il sera examiné, jugé et puni. Qu'il pense sérieusement, dit saint Grégoire, que devant avoir très-grande peine de satisfaire à Dieu pour son particulier : « Quot regendis subditis præest, reddendæ apud Deum « rationis tempore, ut ita dicam, tot solus animas « habet ; quæ nimirum cogitatio si assiduè men-« tem excoquit, omnem superbiæ timorem premit « (Moral., lib. 24, cap. 16), il a autant d'âmes, pour « ainsi dire, lui seul, sur les faits desquelles il sera « interrogé, qu'il a d'inférieurs. Si cette pensée lui « entre avant dans l'esprit, elle empêchera sans doute « les plus petits mouvements de complaisance qu'il « pourrait avoir, en sa condition, et je dis plus, qu'elle « le tiendra terriblement attentif. »

En effet, quel sujet de crainte et d'épouvante que Dieu, de qui la justice est infiniment redoutable, lui dise ces paroles rapportées dans les saintes Lettres

« Custodi virum istum, qui si lapsus fuerit, erit anima « tua pro anima ejus (3 Reg., 20, 39) : Garde-moi cet « homme que je te donne en dépôt, aie grand soin de « lui; s'il vient à se perdre, tu m'en répondras au « péril de ton âme, » et je me prendrai à toi de sa perte; qu'il doive au jour du jugement lui faire cette demande qui se lit en Jérémie : « Ubi est grex qui « datus est tibi, pecus inclytum tuum (cap. 13, 20)? « Où est le troupeau que je t'ai confié? où sont ces « brebis et ces agneaux précieux qui m'ont coûté si « cher? » Comment les as-tu nourris? comment engraissés? comment défendus du loup? « Quid dices « cùm visitaverit te? tu enim docuisti eos adversùm « te, et erudisti in caput tuum. Numquid non dolores « apprehendent te, quasi mulierem parturientem? Que « répondra-t-il à ces interrogatoires? S'il a mal con- « duit ses inférieurs, ils crieront alors vengeance con- « tre lui, pour avoir été la cause qu'ils n'ont point « profité en vertu, qu'ils n'ont pas acquis les richesses « et les mérites, et ne sont pas arrivés au degré de « perfection qu'ils pouvaient, et que Dieu ne leur a « point communiqué les grâces et les faveurs qu'il eût « faites s'ils eussent été bien dressés. En se voyant avec « cette obligation, ne doit-il pas ressentir des douleurs « aussi aiguës qu'une femme qui est en travail d'en- « fant, » et jeter les hauts cris? « Durissimum judi- « cium his qui præsunt, fiet, dit le Saint-Esprit par le « Sage (Sap., 6, 6) : Dieu jugera avec une extrême « rigueur ceux qui auront du commandement sur les « autres. »

Après cela, qui ne frémit et ne tremble à la moindre charge? et ne faut-il pas conclure que ceux qui les désirent et les recherchent sont bien aveuglés, ou, s'ils ont quelque connaissance de ces hasards, qu'ils font bon marché de leur salut? Hélas! c'est tout ce que le plus homme de bien peut faire que de porter ses pé-

chés, encore le moindre lui est un poids trop pesant, sans se charger de ceux des autres; et s'il y aura de la peine de rendre raison au tribunal de Dieu de ses œuvres, comment peut-on avoir envie de prendre sur soi celles d'autrui et grossir ses comptes! Il est très-certain que plusieurs ne sont damnés qu'à cause de leurs inférieurs, et qui se fussent sauvés assurément, s'ils n'eussent eu soin que d'eux-mêmes. Ce que disent les saintes Lettres n'est que trop vrai : « Interdum domi- « natur homo homini in malum suum (Eccl., 8, 9) : « Il arrive parfois qu'un homme acquiert du pouvoir « sur un autre pour son malheur, » son autorité ne lui sert que de pente vers sa ruine. C'est pourquoi nous voyons que les saints ont toujours extrêmement appréhendé toutes les charges, qu'ils ont fait leur possible pour ne point y entrer, et après pour s'en défaire. Et Notre-Seigneur même, qui règne dès le commencement du monde là-haut dans le ciel sur les esprits bienheureux, n'a point voulu dominer sur la terre. C'est pourquoi, prévoyant que ceux qu'il avait miraculeusement nourris dans le désert viendraient le prendre de force pour l'établir leur roi, il se déroba d'eux, et s'enfuit seul sur une montagne : « Quis « principari hominibus, dit saint Grégoire pesant ceci, « tam sine culpa potuisset, quàm is qui hos nimirum « regeret, quos ipse creaverat (Pastor., 1 p., cap. 3)? « Or, qui eût plus parfaitement et plus saintement « régi les hommes que celui qui eût avec sa sagesse « infinie gouverné ceux qu'il avait créés avec sa toute- « puissance? » Mais, poursuit-il, parce qu'il s'était revêtu de notre chair, non-seulement pour nous racheter par sa mort, mais de plus pour nous instruire par ses exemples, il a fui la gloire de la royauté, et est allé de son plein gré à l'infamie du gibet.

II. Or, quoique les difficultés et les périls du gouvernement soient tels que nous venons de dire et en-

core beaucoup plus grands, il ne faut pas pourtant que ceux que Dieu y appelle véritablement s'en retirent et s'opiniâtrent à ne point l'accepter ; car en le refusant de peur d'y offenser Dieu, ils l'offenseraient par ce refus, et en voulant se conserver sa grâce, ils la perdraient, avec beaucoup d'autres dons qu'ils n'ont pas tant reçus pour eux que pour le bien des autres. Si c'est l'humilité qui les retient : « Tunc humilitas, dit « fort bien saint Grégoire à ce propos, ante Dei oculos « vera est, cùm ad respuendum hoc, quod utiliter subire « præcipitur, pertinax non est : neque enim verè humilis « est, qui superni nutus arbitrio, ut debeat præesse, in- « telligit, et tamen præesse contemnit (Pastor., 1 p., « cap. 6) : L'humilité est estimée vraie et sincère aux « yeux de Dieu, quand elle ne s'obstine pas à ne pas vou- « loir faire ce qui lui est bien ordonné, car celui-là ne « doit point passer pour véritablement humble, qui « sait que Dieu lui commande de prendre la conduite « des autres, et qui néanmoins n'en tient pas compte, « mais bien celui qui, fuyant le vice de l'opiniâtreté, « se soumet à la disposition qu'il fait de sa personne, « et ayant à contre-cœur la charge à cause de l'honneur « qui la suit, baisse les épaules pour la porter à cause « du commandement qui lui est fait. » Il en est d'autres qui, trop passionnément amoureux du repos, de la retraite et des délices de la contemplation, font ces résistances de peur de les perdre. C'est un amour déréglé de soi-même et une évidente recherche de ses aises ; quand ils seront jugés, dit ce grand pape, ils seront trouvés coupables d'autant de péchés qu'ils en eussent empêché par leur bon gouvernement, et pour n'avoir pas fait toutes les bonnes œuvres dont par son moyen ils eussent été cause. Mais en quelle conscience peuvent-ils garder leur secret, et ne se produire pour le bien des autres, « quando ipse summi Patris unige- « nitus, ut multis prodesset, de sinu Patris egressus

« est ad publicum nostrum (Pastor., 1 p., cap. 5), « quand ils voient que le Fils unique de Dieu est « sorti du sein de son Père, et a conversé parmi nous « pour profiter à plusieurs ? » Le bon serviteur doit servir son maître selon son gré, et préférer ses intérêts aux siens propres ; si son maître est bon, il saura bien le maintenir et le défendre. Notre père saint Ignace disait que, si Notre-Seigneur lui donnait le choix ou de sortir de cette vie et aller droit au ciel jouir de lui, ou d'y demeurer encore quelque temps avec incertitude d'y mourir en sa grâce, qu'il choisirait le second, s'il savait qu'il pût ici lui rendre quelque grand service. Et il ajoutait bien à propos : Quel prince ou quel roi, s'il offrait une faveur signalée à un serviteur, et que celui-ci l'en remerciât, afin de faire quelque chose qui importe notablement au bien de ses affaires, ne se sentirait obligé de conserver cet affectionné serviteur, et de lui augmenter ses dons, attendu qu'il s'est incommodé pour lui ? Que si les hommes en usent ainsi, que devons-nous espérer de Notre-Seigneur ? comment pouvons-nous craindre qu'il nous laisse, ou permette que nous tombions, quand pour l'amour de lui nous quittons nos contentements, et le plus grand de tous, qui est la jouissance de lui-même, et nous nous exposons au péril de le perdre ? Que les autres croient de lui ce qu'ils voudront, pour moi voilà l'opinion que j'ai de sa bonté et de sa fidélité. Le cardinal Bellarmin écrivant à un prélat sur ce même sujet, lui dit entre autres choses : S'il a plu à notre créateur et rédempteur de nous mettre en ces hasards, qui sommes-nous pour oser lui dire : Pourquoi nous avez-vous ainsi traités ? Celui qui nous a aimés et qui a donné sa vie pour nous daigna bien dire à saint Pierre et en sa personne à tous les prélats : Si tu m'aimes, pais mes brebis. Qui sera donc si hardi de lui répondre : Je ne veux pas paître vos bre-

bis pour ne point perdre mon salut, si ce n'est quelqu'un qui s'aime soi-même plus que Dieu? Le vrai amateur de Dieu dit avec l'Apôtre : J'aime mieux être anathème et séparé de Jésus-Christ pour mes frères, que de fuir la charge que l'amour de Dieu m'impose, et il ne peut y avoir aucun danger du salut où règne la charité, car quoique, par ignorance ou par faiblesse, nous venions à tomber en beaucoup de choses, la charité couvre la multitude des péchés.

Ainsi donc, si quelqu'un est appelé de Dieu aux charges, qu'il obéisse humblement, avec confiance en lui et espérance de son secours. S'il n'y a point d'appel divin, qu'il se garde bien de s'y ingérer, s'il ne veut y trouver son malheur. C'est un miracle, dit saint Chrysostome si un seul de ceux-là s'y sauve ; car si même ceux qui y entrent par nécessité, et comme forcés, courent pourtant risque de s'y perdre, que deviendront ceux qui s'y jettent d'eux-mêmes et par la porte de l'ambition? Aaron fut établi par l'ordonnance de Dieu, et néanmoins il fut en péril de son salut pour avoir connivé à l'idolâtrie du veau d'or ; Moïse son frère de même, quoiqu'il fût si grand serviteur et si parfait ami de Dieu ; toutefois pour les fautes qu'il y commit, il fut exclu de la terre promise pour laquelle il avait tant travaillé. Et Saül, quoiqu'il eût été par le commandement exprès de sa divine Majesté sacré prince de son peuple, et malgré son excuse, toutefois parce qu'il s'y comporta autrement qu'il ne devait, fut abandonné de Dieu, perdit la bataille et la vie du corps contre les Philistins, et, par sa mort volontaire, il ne nous a laissé guère meilleures assurances de celle de l'âme. Partant, que ceux que Dieu ne destine point aux charges s'en éloignent le plus qu'ils pourront, s'ils ne veulent pas s'y damner ; s'il les y appelle, qu'ils baissent la tête et plient sous son vouloir.

Mais parce qu'il arrive encore que ceux-ci ne laissent pas quelquefois de s'y perdre, comme nous venons de voir en Saül, parce que, s'ils ont pris le gouvernement de la main de Notre-Seigneur, ils ne l'administrent point selon ses lois, voici quelques avis tirés de la doctrine et de l'expérience des saints, qui pourront leur servir pour se garantir contre ces malheurs.

SECTION XXVI

CONTINUATION DU SUJET.

I. Choses requises au supérieur. — L'exemple. — II. L'étude de l'oraison. — III. Gouverner par principes divins. — IV. L'humilité. — V. Mais humilité bienséante. — VI. L'amour, la mansuétude, la patience.

I. Le premier avis est le bon exemple et la sainte vie : « Sit rector, dit saint Grégoire le Grand, opera-« tione præcipuus, ut viam subditis vivendo denuntiet, « et grex, qui pastoris vocem moresque sequitur, per « exempla melius quàm per verba gradiatur; qui enim « loci sui necessitate exigitur summa dicere, hâc eâ-« dem necessitate compellitur summa monstrare (Pas-« tor., 2 p., cap. 3) : Que le supérieur soit excellent en « ses œuvres, afin de montrer par sa vie à ses sujets « le chemin du salut, et que son troupeau, qui suit « naturellement son pasteur, aille plutôt après lui con-« duit par ses exemples que par sa voix; car qui est « obligé par sa charge de dire de grandes choses, est « tenu par là même d'en faire de semblables. » Le supérieur est l'âme de la maison, qui se remue selon son mouvement; c'est l'horloge qui règle bien ou mal toutes ses actions, le but où les inférieurs regardent, et le patron sur lequel ils se forment. « Secundùm judi-« cem populi, sic et ministri ejus, et qualis rector est « civitatis, tales et inhabitantes in ea, dit le Sage

« (Eccl., 10, 2) : Comme le juge d'une ville est fait, « sont faits ses officiers, et tel qu'est le gouverneur « d'une cité, tels sont les habitants, qui se modèlent « sur lui, » qui prennent sa teinture et se parfument à ses odeurs. Il est, dit excellemment saint Grégoire, ce que le visage est au corps, que l'on considère particulièrement, par où l'on reconnaît un homme, et sur lequel la nature a imprimé les plus riches traits de ses beautés.

C'est pourquoi le supérieur a une très-grande obligation de bien vivre, et comme disait un ancien Père : « Tenetur lucere, quem Dominus voluit habere offi- « cium lucernæ (Chr., hom. 15 super Matth.) : Il doit « éclairer ceux du logis, puisque Notre-Seigneur le « met au milieu d'eux ponr leur servir de lampe; » puisqu'il est la face de ce corps moral, il doit sans doute être la partie la plus belle, et il est sans comparaison plus tenu de vivre religieusement, de mortifier ses appétits, refuser plus de choses à sa nature et ne point faillir, que s'il était particulier, parce qu'il est le premier mobile qui donne le branle aux autres, que ses actions leur tiennent lieu d'exemples, et que ses fautes sont comme les éclipses du soleil qui sont vues de tous, qui jettent le déréglement dans l'harmonie du monde et débauchent la nature. D'où il peut croire, non sans raison, que la plupart des fautes de ses inférieurs viennent des siennes, pour avoir commis quelque faute dans sa charge, ou de patience, ou de douceur, ou de zèle, ou d'humilité, ou de charité, ou de quelque autre vertu dont il devait l'accompagner. C'est pourquoi, Fortunat, évêque de Poitiers, parlant de saint Germain, qui d'abbé de Saint-Symphorien d'Autin avait été fait évêque de Paris, dit qu'il ne relâcha en cette charge éminente aucun point des austérités et des exercices qu'il faisait dans son monastère, que même il y en ajouta beaucoup, « tanquam si simul acces-

« sissent, dignitas et necessitas (Apud Sur., 28 maii) : « Comme si la dignité lui eût apporté le devoir et la « nécessité de le faire. » Le père Balthazar Alvarez (cap. 23 Vitæ ejus), très-saint religieux de notre compagnie, et qui avait reçu de Dieu un grand don de gouvernement, entre autres choses qu'il dit être nécessaires à ce ministère, met celle-ci comme fondamentale : Que le supérieur tâche d'être le premier à tout, afin que sa parole ait de l'efficace, et que ses sujets soient, s'ils faillent, sans excuse ; il accomplira par ce moyen ce que Notre-Seigneur dit du bon Pasteur (Joann., 10, 4) : Qu'il marche devant ses brebis ; qu'il sache que de sa réforme dépend celle de ses inférieurs, qui apprennent l'observation des règles de celle qu'ils voient dans ceux qui les conduisent ; si, pour se divertir à d'autres affaires, ils s'en dispensent, leurs discours sont sans effet, parce que leur vie est sans lumière, ne faisant pas ce qu'ils disent. Avant lui, un autre plus grand maître, saint Pierre, avait dit aux supérieurs : « Non dominantes in cleris, sed formâ facti gregis « (1 epist., 5, 3) : Que les pasteurs ne mettent point le « nerf de leur gouvernement dans le pouvoir de leur « autorité, mais dans la force de leurs exemples, se « proposant à leurs troupeaux comme des modèles « d'une sainte vie. » Saint Paul, dans la même pensée, écrit à son disciple Timothée, qu'il avait établi évêque d'Ephèse : « Exemplum esto fidelium in verbo, in « conversatione, in caritate, in fide et castitate (1 ad « Tim., 4, 12) : Sois un exemplaire de probité dans « tes paroles et ta conversation, de charité, de foi, de « chasteté. » Et il recommande également à Tite, évêque de Candie : « In omnibus præbe teipsum exem « plum bonorum operum (Tit., 2, 7) : Soyez en tous « vos actes un modèle de bonnes œuvres ; » τύπον, porte le grec, voulant que lui et tout supérieur, « sit ins- « tar archetypi, sive primariæ formæ, comme l'expli-

« que saint Jérôme, ex quo viva virtutum simulacra « lineamentis vitæ honestæ in se translatis exprimun- « tur, soit comme un prototype et un original, sur le- « quel ses sujets peuvent tirer des copies excellentes « de toutes les vertus. » Comme saint Bernard dit de saint Malachie, évêque d'Irlande: « Erat regula fra- « trum, legebant in vita ejus quomodo conversarentur : « Il était la règle de son peuple, et chacun apprenait « par sa vie comment il devait dresser la sienne. »

II. Le second avis est que le supérieur soit homme d'oraison et de communication avec Dieu : pour cette cause la première règle du recteur parmi nous est qu'il s'adonne grandement à ce saint exercice. « Et oratione, « ac sanctis desideriis, comme parle notre saint fonda- « teur, totum collegium velut humeris suis sustineat « (Const., part. 4, cap. 10, et Reg., 1 rect.): Qu'il porte « et soutienne sur ses épaules avec ses prières et ses « saints désirs tout le poids du collége. » Parce que comme les hommes se rapportent à Dieu, ainsi que ses chefs-d'œuvres et ses images, et à Notre-Seigneur comme ses membres et ses conquêtes, et tendent à une fin surnaturelle et divine, à savoir, à la possession éternelle de la Divinité, le gouvernement est très-haut et très-sublime; et pour cela, outre la prudence et les autres bonnes qualités de la nature, lesquelles sont utiles, mais qui ne suffisent pas, il a besoin de l'assis- tance particulière de Dieu et de ce don surnaturel que saint Paul appelle « gubernationes » et de celui de la sagesse, qui n'illumine pas seulement celui qui le pos- sède, pour contempler les choses célestes, mais encore, ainsi qu'enseigne saint Thomas, pour conduire les actions humaines, les siennes et celles des autres, « secundùm rationes divinas (2, 2, q. 45, a. 3 et 6), « selon les règles divines; » on doit par conséquent le demander instamment à Dieu. En effet, s'il faut des intelligences pour régir et remuer les cieux, qui toute-

fois n'ont des mouvements que pour produire des pierres, des plantes et des animaux; s'il fut nécessaire de communiquer à Béséléel un surcroît de capacité, et le remplir, comme parlent les saintes Lettres (Exod., 31, 3), de l'esprit de Dieu, de sagesse et de science, pour faire seulement le tabernacle; et si Salomon, pour bâtir son temple, demande à Dieu les rayons de cette sagesse infinie avec laquelle il avait dessiné et construit dans un si bel ordre cet univers, le prie de lui donner cette grande ouvrière, afin qu'elle travaille avec lui, et qu'il ne fasse ni tailler ni poser aucune pierre, que ce ne soit par sa direction et selon son niveau, et lui dit pour ce sujet : « Mitte illam de cœlis « sanctis tuis, ut mecum sit, et mecum laboret, ut « sciam quid acceptum sit apud te (Sap., 9, 10); » quelle sagesse et quelle clarté d'esprit seront requises pour tourner non des corps inanimés, mais des âmes libres à des desseins très-nobles, pour les rendre des vaisseaux de la grâce de Dieu et des instruments éternels de sa gloire? pour en faire des temples vivants bien autres que celui de Salomon et le tabernacle, où il soit adoré à jamais, non par des victimes sanglantes de bêtes, mais par les sacrifices innocents des bonnes affections et des saintes pensées? Il est clair qu'il la faudra très-grande, et comme l'homme, si habile qu'il soit, ne l'a pas dans cette perfection, qu'il devra l'obtenir nécessairement par prières.

Au reste, l'expérience nous fait voir une diversité admirable parmi les hommes, pour ce qui regarde leurs esprits; et leurs visages ne sont pas plus différents dans leurs traits et leurs linéaments, que leurs âmes pour leurs inclinations et leurs sentiments. L'homme, dit saint Grégoire de Nazianze (Orat. 1 apolog.), est l'animal le plus changeant et le plus diversifié de tous, vous n'en voyez pas deux d'une même façon. Il y en a qui se gouvernent par paroles, d'autres qui se

mènent par exemples ; l'éperon est bon à quelques-uns pour les faire aller, à d'autres la bride est nécessaire pour les retenir ; la louange fera du bien à celui-ci, et lui donnera une nouvelle vigueur ; un autre s'en enflera, il lui faut des humiliations ; les uns demandent à être encouragés, les autres veulent être repris ; et de ceux-ci il en est à qui la réprimande doit être faite en public pour produire son effet, et à d'autres en secret, et à quelques-uns, si elle est forte et a de la pointe, elle est bonne ; à d'autres elle serait mauvaise, il faut la tremper dans la douceur. Il y en a que l'on doit éclairer jusque dans les plus petites actions, et d'autres avec qui il faut fermer souvent les yeux, et faire semblant qu'on ne les voit pas, de peur que le trop de lumière ne les offense, aussi bien que les yeux faibles. Tant il y a que la variété en est très-grande, et pour la connaître et savoir ce qui est propre à celui-ci et à celui-là, et les guider dans leurs voies et selon leurs humeurs, certainement il faut avoir une grande capacité d'esprit et un discernement fort clair. Le supérieur, dit ce saint docteur, a besoin de se balancer avec autant de justesse pour bien les mener, que ceux qui marchent sur la corde pour ne point tomber. Or, qui peut se promettre une si grande abondance de lumière et cette vaste étendue d'esprit, s'il ne l'a de celui qui a fait les hommes, et donné à chacun sa perte et son inclination ? Que si un homme a assez de peine pour remarquer et distinguer ses propres sentiments, et si ouvrant tous ses yeux il ne voit pas encore de tous côtés, et n'a pas une connaissance entière de soi-même, comment l'aura-t-il des autres, dans les cœurs desquels il ne peut entrer pour y découvrir ce qui s'y passe ? Il faut donc que le supérieur pratique grandement l'oraison, où il s'instruise de ce qu'il ne sait pas et prenne les connaissance qui lui manquent.

De plus, comme il arrive des affaires embrouillées

temporelles et spirituelles, où les esprits les plus forts et les jugements les plus pratiques se perdent, il faut par nécessité tirer de la prière leur éclaircissement et la grâce de bien les conduire. C'est pourquoi les saints ont toujours eu recours à Dieu avant de rien entreprendre, afin de commencer et de finir tout en lui et avec lui, sachant que, pour bien délibérer sur une chose, il faut une bonne pensée, comme disait Aristote, dont Dieu est le principe, et que, pour lui donner un bon succès, il la bénisse, une chose pouvant avoir été bien consultée, bien résolue et bien couduite, dont pourtant l'issue ne sera pas heureuse, parce que les événements dépendent de Dieu. Ainsi Moïse ne faisait rien sans aller le communiquer premièrement à Dieu au tabernacle : « Hoc quotidie boni rectores faciunt, « dit saint Grégoire après avoir allégué cet exemple, cùm « se res dubias discernere non posse cognoscunt, ad « secretum mentis velut ad quoddam tabernaculum « revertuntur, divinaque lege perspecta quasi coram « posita arca Dominum consulunt (Moral., 23, cap. « 12) : Et les bons supérieurs le pratiquent tous les « jours, car se voyant en peine pour décider quelque « chose qui concerne leur gouvernement, ilsse retirent « dans le secret de leur cœur comme dans un taber- « nacle mystique, où se proposant la loi divine, ni « plus ni moins que s'ils avaient l'arche, ils demandent « conseil et lumière à Dieu. » Josué et les chefs du peuple d'Israël, pour avoir manqué à ce procédé au sujet des Gabaonites qui vinrent finement rechercher leur amitié, en portèrent la peine et furent séduits, parce qu'ils n'interrogèrent pas le Seigneur. « Os Do- « mini non interrogaverunt, dit le texte sacré » (Josue, 9, 14). Saint Bernard garda inviolablement cet ordre en ce nombre prodigieux de très-grandes affaires qu'il a eues sur les bras, et dont aussi il est venu heureusement à bout : « Et sicut alios ipse monebat, dit son

« historien, crebra siquidem experientia persuasus, de « omni re magis fidens orationi quàm industriæ pro- « priæ vel labori (Gaufridus, lib. 3 Vitæ, cap. 1) : Et « convaincu de sa propre et ordinaire expérience, il « donnait cet avis aux autres, de se fier comme lui, pour « toutes choses, beaucoup plus à l'oraison qu'à son « industrie et à son travail. » Voici ce que saint Bonaventure dit de saint François sur ce sujet : « Erat oratio « oranti præsidium, dùm in omnibus quæ agebat de « sua diffidens industria, et de superna pietate confi- « dens per ipsius instantiam totum in Domino cogi- « tatum jactabat (In ejus Vita, cap. 10) : L'oraison « servait à ce saint patriarche de secours et de force, « lorsqu'en tout ce qu'il faisait, se défiant de sa capa- « cité et se confiant en la bonté de Dieu, après l'avoir « bien prié, il s'en reposait entièrement sur lui. » Saint Charles Borromée, avant de commencer quelque affaire, avait coutume de faire beaucoup d'oraison mentale, et il prévenait, accompagnait et concluait toutes choses avec elle, car, comme ajoute sagement l'auteur de sa vie, elle est la mère de la prudence, par la communication qu'elle nous donne avec la sagesse infinie et la première vérité, et par son moyen nos actions sont tellement dressées qu'elles sont irréprehensibles devant Dieu et devant les hommes. Notre père saint Ignace observait la même loi, ne faisant rien, au moins de conséquence, dans l'administration de sa charge, pour bon et utile qu'il parût, qu'après s'en être longtemps entretenu avec Dieu dans la prière, pour savoir de lui l'ordre qu'il devait tenir. C'est ainsi que tous les supérieurs doivent faire, s'ils veulent éviter de commettre des fautes, dont ensuite eux et leurs inférieurs auront sujet de se repentir.

III. Le troisième avis est que le supérieur gouverne ses sujets par des raisons spirituelles et des principes

divins pris de la gloire de Dieu et de leur salut, et non par des considérations temporelles et par une certaine police de prudence humaine. « Non simulatione, non « ingenio regenda est Ecclesia, sed justitia et veritate, » écrivit saint Thomas, archevêque de Cantorbéry et martyr, au pape Alexandre III et aux cardinaux, touchant le différend qu'il avait avec Henri, roi d'Angleterre : « Il ne faut point régir l'Eglise par artifice, « par subtilité d'esprit et par prudence de la chair, qui « est ennemie de Dieu, comme saint Paul l'appelle, « mais avec justice et vérité. » Saint Chrysostome avant lui, déclarant les qualités d'un bon supérieur, dit qu'il ne se règle point en sa conduite sur les lois du monde, qu'il ne fasse pas grand cas des choses de cette vie, mais qu'il délibère et arrête tout en vue de celles du ciel ; puis il apporte fort à propos ces paroles de l'Apôtre : « Nostra conversatio in cœlis est (Phil., 3, « 20) : Notre conversation est au ciel, » et comme porte le texte grec, selon le sens que Budée lui donne, notre genre de vie et la façon de notre gouvernement sont célestes. A vrai dire, la raison le veut, car comme nous ne sommes ici qu'étrangers, et que le ciel est notre vrai pays, où sont nos parents, nos amis, nos espérances et tous nos biens, d'où Tertullien a traduit le passage susdit : « Noster municipatus in « cœlis est (lib. de Corona), » il est juste que le supérieur conduise ses sujets selon les lois du ciel, et non suivant celles de la terre. Bien plus, Dieu le demande, parce que l'ayant établi en sa place pour lui amener les âmes qu'il lui a confiées, il entend qu'il les gouverne selon son esprit, et non selon l'esprit d'un autre. En effet, puisque le supérieur veut que ses sujets lui obéissent comme Dieu le commande, il est juste qu'il leur commande aussi selon que Dieu le veut, vu même que l'obéissance est beaucoup plus difficile à la nature corrompue que le commandement.

Les sujets encore le désirent puisqu'ils n'ont pas quitté le monde pour être régis par ses maximes, et ne se soumettent à l'obéissance que pour être commandés par les ordres de Dieu. Aussi dans cette conduite les bons font de grands progrès dans la vertu, et trouvent le joug de la religion léger ; les mauvais se corrigent et se réduisent, et il n'y a esprit si difficile qui ne se rende plus aisément aux raisons qui regardent son salut qu'à toutes celles qui concernent les choses temporelles, parce qu'enfin, dans quelque disposition que l'on soit, personne ne veut se perdre. Ce n'est pas qu'en de certaines conjonctures et à l'égard de certains esprits on ne puisse user de celles-ci : on le peut utilement ; néanmoins il n'en faut jamais faire ses forces principales, mais seulement son secours.

D'où il faut inférer que, puisque le supérieur doit gouverner ses sujets spirituellement et par des raisons divines, il est nécessairement obligé d'aimer les choses spirituelles, et par son exemple et par sa parole en avancer l'affection et l'usage. En quoi les hommes parfois se trompent, estimant que ceux-là sont propres à gouverner qui ont de grandes capacités pour les choses extérieures, pour conserver et accroître les biens temporels et accommoder une maison, quoiqu'ils ne soient autrement versés aux intérieures. C'est une erreur, et bien dangereuse, car comme on n'entre point en religion pour y chercher les biens temporels, puisqu'on les laisse, mais les éternels, il est évident que la principale science du supérieur doit être des choses éternelles, et son premier soin d'y échauffer et perfectionner les esprits de ses sujets, attendu même que, si on a soin de celles-ci, celles-là ne manqueront point ; ou il faudrait que la vérité manquât la première : « Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, « et hæc omnia adjicientur vobis (Matth., 6, 33) : Cher- « chez premièrement le royaume de Dieu et ayez

« principalement à cœur de vous rendre vertueux, et « puis ne craignez point, ce qui vous est nécessaire « pour l'entretien de cette vie ne vous manquera « point. » Il faut donc que le supérieur tourne ses pensées et ses soins vers les choses intérieures, et mène son troupeau, comme il est dit de Moïse, « ad « interiora deserti (Exod., 3, 1), au fond du désert, » les étendant aussi après aux extérieures, pour empêcher les désordres qui autrement pourraient naître, mais que les premières soient toujours pour celles-là, pour les mettre en estime et les faire fleurir et que l'on juge celui-là le meilleur et remplissant le plus dignement sa charge, qui sait mieux remplir la maison de la grâce de Dieu et des richesses du ciel que des commodités de la terre.

IV. Le quatrième avis est que le supérieur soit grandement humble : « Rectorem te posuerunt, dit le « Sage, noli extolli : esto in illis quasi unus ex ipsis « (Eccl., 32, 1) : Es-tu employé à gouverner les au- « tres, ne t'enfle pas pour cela, mais comporte-toi « comme un d'entre eux. » Et derechef : « Quantò ma- « gnus es, humilia te in omnibus (Eccl., 3, 20) : Plus « tu es grand, humilie-toi davantage. » Le mont Olympe est élevé par-dessus les autres, on le reconnaît parce qu'il a sur la croupe des cendres que le vent ne dissipe point ; le supérieur, qui est le plus grand de la maison, doit toujours porter sur la prééminence de sa condition le souvenir de sa bassesse, et qu'il n'est que poussière. « Principes gentium, disait Notre- « Seigneur à ses apôtres, dominantur eorum, et qui « majores sunt, potestatem exercent in eos, non ita « erit inter vos, sed qui major est in vobis, fiat sicut « minor, et qui præcessor est, sicut ministrator, sicut « filius hominis non venit ministrari, sed ministrare « (Matth., 20, 15 ; Luc., 22, 25) : Les princes et les « monarques de la terre exercent une grande autorité

« sur les hommes qu'ils commandent, et ceux qui « parmi eux sont les plus grands font bien paraître « leur pouvoir ; il n'en sera pas de même de vous, « mais que celui qui est le plus grand se fasse le « moindre, et que le supérieur des autres se rende « comme leur serviteur ; ainsi que vous voyez que le « Fils de l'homme, qui est le Seigneur de tous, n'est « pas venu pour recevoir des services, mais pour en « rendre. » — « Neque ut dominantes in cleris, re- « montre le chef de ses apôtres (1 ep., 5, 3) : Ne gou- « vernez point avec un esprit altier et dominant, » mais humble et modeste. Voici le reproche que Dieu fait par Ezéchiel à certains mauvais supérieurs, à qui il dit : « Cum autoritate imperabatis eis et cum po- « tentia (cap. 34, 4) : Vous leur commandiez avec une « gravité fière et avec une façon impérieuse. » Saint Basile, traitant de ce point, dit et réitère en termes pressants, que la qualité la plus nécessaire et la vertu la plus importante dans un supérieur est l'humilité sincère qu'il doit montrer en toutes ses actions pour servir de modèle à ses sujets ; car, et c'est la raison qu'il en apporte, si la fin du christianisme est d'imiter le plus près que nous pourrons la vie de Notre-Seigneur sur la terre, et qu'entre toutes les vertus il a singulièrement pratiqué l'humilité, et a dit d'elle : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, celui qui est établi le chef des autres doit sans doute les précéder dans l'exercice de cette vertu, afin de leur faciliter par ses exemples le moyen de se rendre semblables à Notre-Seigneur, et de pouvoir leur dire avec saint Paul : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. L'humilité donc, conclut ce saint Père, est le caractère propre et le plus grand ornement d'un supérieur.

Bien plus, c'est l'humilité qui devant Dieu doit lui servir de degré pour monter à sa charge et de soutien

pour l'y affermir, tandis que l'orgueil lui en fermera l'entrée et l'en chassera s'il y entre. « Saül, dit saint « Grégoire, per humilitatem prælatus est, per superbiam reprobatus, Domino attestante, qui ait : Nonne, « cùm esses parvulus in oculis tuis, caput te constitui in tribubus Israël? miro autem modo cùm apud « se parvulus, apud Dominum magnus; cùm verò apud « se magnus, apud Dominum parvulus fuit (lib. 26 « Moral., cap. 19; 1 Reg., 15) : Saül a acquis par le « mérite de son humilité le royaume d'Israël, et il l'a « perdu par le démérite de sa superbe, Dieu lui « disant : Le peu d'opinion que j'ai vu que tu avais de « toi-même a été la cause que je t'ai élevé au-dessus « des autres et choisi pour être le roi de mon peuple. « Voilà comment, quand il a été petit à ses yeux, « il a été grand à ceux de Dieu ; mais lorsque « s'oubliant, il s'est enflé et s'est glorifié dans ses « pensées, il est devenu petit en la présence de Dieu. » De plus, c'est l'humilité qui doit assurer son salut, car, comme dit le même saint docteur, si l'esprit humain se laisse emporter à la vanité, bien qu'il n'ait point d'avantage sur les autres, mais seulement de son inclination naturelle et de sa propre misère, à combien plus forte raison le fera-t-il étant dans les prééminences, s'il n'y prend garde de près? Si la tête lui tourne dans une vallée, où il est à l'abri des vents, elle lui tournera bien plus facilement sur la pointe de la montagne, où les vents dominent. D'ailleurs pour rendre son gouvernement doux et se faire aimer de ses inférieurs, l'humilité lui est entièrement nécessaire, n'ayant rien ni dans ses commandements, ni dans ses paroles, ni dans ses gestes, qui soit hautain et impérieux, mais qui sente toujours la modestie, et porte un témoignge raisonnable de respect envers tous. Et pour le faire aisément et sans contrainte, il faut qu'il se souvienne qu'être supérieur, comme disait l'homme de Dieu, le père Balthazar

Alvarez (cap. 23 Vitæ), n'est pas être seigneur, ni avoir des valets à qui il commande, mais être gouverneur de princes et serviteur des enfants de Dieu dont il a soin; c'est avoir en charge des hommes libres, qui ont embrassé une servitude volontaire pour l'amour qu'ils portent à Dieu, et dont les âmes sont les épouses de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Qu'il se souvienne que, pour être leur supérieur, il n'est pas meilleur qu'eux, et que comme il ne s'ensuit pas qu'un homme, pour être pilote d'un vaisseau, soit le plus noble de ceux qui y sont, car il peut porter le roi avec ses princes ; de même, quoiqu'il soit le premier en autorité, il peut se faire que plusieurs le surpassent en vertu, et que, marchant en cette vie devant eux, il les suive de bien loin en l'autre.

V. Le cinquième avis est que s'il est humble, il ne se rende pas pourtant vil, et que si son humilité a de l'abaissement, elle soit toujours accompagnée de bienséance. « Ne dùm immoderatiùs custoditur virtus hu« militatis, dit saint Grégoire, solvantur jura regi« minis, et dum prælatus quisque plus se quàm decet, « dejicit, subditorum vitam stringere sub disciplinæ « vinculo non possit (Moral., lib. 26, 19) : De peur que, « voulant pratiquer plus qu'il ne faut à l'extérieur la « vertu d'humilité, il ne vienne à perdre une partie « de son autorité, et s'abaissant outre mesure devant « des inférieurs incapables, il ne puisse ensuite les « ranger aisément à leur devoir. » Il faut donc apporter un tel tempérament à l'humilité, « ut et de « auctoritate nostra, quod formident, videant, et de « humilitate quod imitentur, agnoscant, qu'ils aient « sujet de craindre le pouvoir qu'il a, et ne l'aient point « de le croire orgueilleux, mais qu'ils voient toujours en « lui quelque trait d'humilité à imiter. » L'humilité d'un supérieur doit être rendue vénérable par la gravité; et l'union de ces deux vertus doit lui acquérir et

l'amour et le respect de ses inférieurs. « Esto gravis, di-
« sait saint Bernard au pape Eugène, sed non austerus,
« non dissolutus, neque severus, sed inter ea medio-
« critatem tene, ut neque de severitate sis oneri, neque
« de familiaritate contemptui : austeritas fugat infir-
« miores, gravitas reprimit leviores, utilis est semper
« custodia oris, quæ tamen familiaritatis gratiam non
« excludat, ille convenientior habitus, si actu severus,
« vultu serenus, verbo serius (lib. 4 de Consider.) :
« Soyez grave, mais sans austérité; gardez-vous des
« deux extrémités vicieuses, d'être faible ou sévère,
« mais tenez-vous au milieu, faisant que ni la sévérité
« ne vous rende onéreux, ni la familiarité méprisable;
« l'austérité effraye rebute les faibles, la gravité ré-
« prime et tient en devoir les légers, la retenue des
« paroles est toujours utile, pourvu qu'elle ne retran-
« che pas les grâces et les douceurs des communications
« nécessaires, et pour vous en dire mon sentiment, il me
« semble que le supérieur est au point qu'il faut,
« quand il est grave en ses actions, calme en son vi-
« sage et sérieux dans ses paroles. »

VI. Le sixième avis regarde l'amour, la mansué-tude et la patience que le supérieur doit tenir comme les principaux liens de son gouvernement qui doivent le lier et l'attacher à ses inférieurs. Qu'il les aime donc avec les entrailles d'une charité cordiale et d'un amour de père, puisque d'ailleurs il en porte le nom, et allant encore plus loin, qu'il ait pour eux une douceur et des tendresses de mère, leur témoignant une grande bien-veillance, leur accordant tout ce qu'il peut raisonnable-ment, condescendant à leurs désirs s'il n'y a rien de contraire à leur salut; supportant leurs défauts avec patience, consolant les affligés, encourageant les pusillanimes, fortifiant les faibles, les secourant et les prévenant même dans leurs besoins, s'oubliant pour penser à eux et à leurs nécessités spirituelles et corpo-

relles, et donnant sujet à tous de croire qu'il fait cas d'eux, qu'il les chérit et les affectionne, et qu'il n'en méprise aucun. Que son amour soit pur, saint, divin et comme un rejeton de celui avec lequel Dieu en lui-même gouverne les âmes dont il lui a donné la charge; qu'il ne soit point particulier à quelques-uns, mais se distribue justement à tous, puisque tous y ont droit comme à un bien commun; que la douceur et la mansuétude éclatent dans ses actions, ses paroles et dans toute sa conduite, et que de toutes les passions, il se garde singulièrement de la colère. La mansuétude doit être l'élément où il se nourrisse, où il se tienne et fasse ses opérations; et si quelquefois le zèle nécessaire l'en fait sortir, qu'il y rentre incontinent et s'y relance comme le poisson dans l'eau. Notre souverain pontife Jésus, dit saint Denis (Epist. 8), demande des pasteurs que, pour preuve de l'amour qu'ils lui portent, ils gouvernent ses brebis avec une très-grande douceur.

C'est ici un point de merveilleuse conséquence; un supérieur doux et tranquille se rend par sa douceur et sa tranquillité extrêmement aimable, honorable et vénérable à ses inférieurs. Il a un très-grand pouvoir sur leurs esprits pour y faire toutes sortes de bons effets; il y entre aisément, parce qu'il en tient comme la clef; il chasse leurs ennuis, il soulage leurs peines, il guérit leurs infirmités, il apaise leurs troubles, il leur donne la liberté de l'aller trouver quand ils veulent, l'assurance de lui parler et la hardiesse de lui déclarer tous leurs maux. S'il s'émeut et se passionne, il fait tout le contraire; en montrant le peu de pouvoir qu'il a sur soi, il perd beaucoup de celui qu'il a sur ses inférieurs; il se rend vil, puisqu'il se laisse vaincre par sa passion, et se montre indigne de commander aux autres, puisqu'il ne saurait se commander à lui-même; il se précipite dans ses délibérations, il se brouille dans

ses paroles, il se confond dans ses actions, il rend son accès difficile et douteux, car on ne sait pas s'il est en bonne ou en mauvaise humeur; il trouble les paisibles, il n'ôte pas l'affliction à l'affligé, mais il l'augmente; il abat le courage des faibles et appesantit le joug de la religion. C'est pourquoi saint Pacôme, abbé de tant de moines (Sur., 14 mai), ayant une fois été atteint d'un mouvement de colère, quoique juste et qu'elle n'eût point paru au dehors, se plaignit amèrement à Dieu et lui remontra qu'il n'était point propre pour le gouvernement, s'il ne l'affranchissait de cette passion et ne lui donnait une mansuétude inviolable. Que le supérieur donc s'adonne soigneusement à la mansuétude, et bannisse de son cœur les impatiences et la colère; qu'il traite avec ses inférieurs dans cette disposition suave, qu'il les reçoive agréablement avec sérénité d'esprit et de visage et avec des paroles aimables, et se souvienne que cet abord et cet accueil sont un des pas glissants, à cause de plusieurs rencontres difficiles; l'un venant pour lui exposer ses besoins et y trouver remède, l'autre pour lui demander quelque chose, et celui-ci pour un autre sujet, dans un moment où il sera fort occupé, la douceur et la mansuétude courent alors plus de risque; c'est là d'ordinaire que les cœurs s'ouvrent ou se ferment. Qu'il ait toujours l'esprit présent pour les recevoir avec affabilité; qu'il les écoute paisiblement et sans les brusquer; qu'il leur parle gracieusement, et leur donne sujet de s'en retourner avec le soulagement que raisonnablement ils peuvent espérer.

Le supérieur doit veiller là-dessus comme sur un des points les plus importants de sa charge; mais je dirai aussi pour l'instruction des inférieurs, que quoique le supérieur doive être doux, débonnaire et maître de sa colère, si néanmoins quelquefois il s'échappe et s'emporte un peu, ils doivent l'excuser et le souffrir, parce qu'il est très-difficile, dans une si grande multitude d'oc-

cupations et dans une telle variété de rencontres, de conserver toujours une parfaite égalité d'esprit et de paroles, et ne se hausser ni se baisser jamais. Il ne faudra qu'une mauvaise affaire, un déplaisir conçu pour la faute de quelqu'un, une indisposition de l'âme ou du corps, et puis sa complexion bilieuse qui y contribuera, pour l'ébranler et altérer sa douceur ; si survenant là-dessus vous ne le trouvez pas en aussi bonne humeur, et ne recevez pas toute la satisfaction que vous en espériez, il faut avoir patience et endurer cette petite peine, vous assurant que votre supérieur en a de plus grandes, et vous souvenant qu'il faut obéir aux supérieurs, « non « solum bonis et modestis, comme dit saint Pierre, sed « etiam dyscolis (1 ep., 2, 18), non-seulement quand « ils sont bons et doux, mais encore quand ils sont fâ- « cheux et difficiles. » Cassien (Collat. 19, cap. 1) fait mention d'un religieux qui, ayant reçu un grand soufflet de son abbé en présence de tous les autres au nombre de plus de deux cents, dit qu'il souffrit cela avec une si grande douceur et une si parfaite mansuétude, que non-seulement il ne s'en plaignit point et ne remua pas seulement les lèvres pour en murmurer tant soit peu, mais, ce qui est plus, qu'il ne perdit rien de sa modestie et de sa tranquillité, ni n'en changea pas même de couleur. Saint Grégoire (lib. 1 Dial., cap. 2) en loue un autre, nommé Libertinus, qui, ayant été frappé par son abbé d'une escabelle et en étant demeuré tout meurtri, attribuait ensuite cet accident, quand on lui en demandait la cause, non à la passion de son supérieur, mais à sa faute. « Et humilitas dis- « cipuli, dit ce saint Père, magistra facta est magistri : « Et l'humilité du disciple servit pour apprendre à son « maître à dompter ses mouvements et à être une autre « fois plus doux. » Les colères n'arrivent guère jusqu'à ces excès, c'est pourquoi elles sont plus aisées à tolérer.

Je dis de plus que les inférieurs sont maintes fois les causes de ces émotions et des autres fautes que leur supérieur commet, parce que Dieu voulant les châtier de leurs désobéissances, de leurs indévotions, du peu de cas qu'ils font de garder leurs règles et de se servir des moyens qu'il leur donne pour profiter, et de leurs autres vices et péchés, il permet que leur supérieur les conduise mal, il ne lui donne pas les lumières nécessaires pour éclaircir leurs doutes, pour connaître leurs maux et les remèdes, il ne lui suggère point les paroles propres pour les consoler dans leurs peines, les fortifier dans leurs tentations et les encourager à bien faire. Il le laisse délibérer et juger mal à propos d'une affaire, en entreprendre inconsidérément une autre, et faire plusieurs manquements de bonne direction, dont les principaux dommages tombent sur eux. C'est la doctrine remarquable de saint Grégoire, qui, ayant allégué ces paroles de Job : « Qui regnare facit homi-« nem hypocritam propter peccata populi (cap. 34, 30) : « Dieu fait régner l'homme hypocrite et incapable pour « punir les péchés du peuple ; » et celles d'Osée, où Dieu dit : « Dabo tibi regem in furore meo (cap. 13, « 11) : Je te donnerai un roi dans ma fureur, » ajoute celles-ci : « Sic ergo secundùm merita subditorum « tribuuntur personæ regentium, ut sæpè qui viden-« tur boni, accepto mox regimine permutentur (Mo-« ral., lib. 26, cap. 14) : Ainsi donc les supérieurs sont « donnés selon que les sujets le méritent, de façon que « l'on en voit souvent, de bons qu'ils étaient aupara-« vant, devenir tout autres dans leurs charges, » parce que Dieu va proportionnant le gouvernement du supérieur à la vie des sujets ; en sorte que si elle est mauvaise, le gouvernement aussi lui ressemble, et avec un jugement si terrible, « ut sæpè pro malo gregis etiam « verè boni delinquat vita pastoris, que le supérieur « commet souvent plusieurs fautes grandes et préjudi-

« ciables à ses sujets, où même il ne pèche pas, » parce qu'il fait ce qu'il peut, car Dieu ne lui a point ôté sa grâce et son assistance pour son propre bien, mais pour celui des autres. Donc, « nullus, qui talem recto- « rem patitur, eum quem patitur, accuset, quia nimi- « rùm sui fuit meriti perversi rectoris subjacere ditioni : « culpam ergò proprii magis accuset operis, quàm in- « justitiam gubernantis : que nul ne se plaigne d'avoir « un supérieur mauvais, c'est lui qui le fait tel, et il a « mérité de n'en avoir pas un meilleur; c'est pour- « quoi qu'il ne se plaigne point de lui, mais de soi- « même, et sache que les fautes qu'il fait sont les pu- « nitions des siennes. » C'est ce que nous dit saint Grégoire. D'où nous devons conclure que, comme les supérieurs peuvent par leur vertu, ainsi que nous l'avons montré ci-dessus, servir extrêmement à rendre leurs inférieurs bons et vertueux, de même les inférieurs, avec la leur, contribuent grandement à la bonté de leurs supérieurs.

SECTION XXVII

DE LA CORRECTION DES FAUTES

I. Tous les chrétiens sont tenus à faire la correction. — II. Particulièrement les supérieurs. — III. Le supérieur doit plus incliner à la douceur qu'à la sévérité.

Un autre avis regarde la règle que le supérieur doit tenir dans la correction des fautes, et parce qu'il est de très-grande conséquence, il sera bon que nous en parlions plus au long.

I. Premièrement nous disons que les chrétiens sont obligés par un commandement de l'ancienne et de la nouvelle loi, de corriger leur prochain quand ils le voient faillir, s'ils peuvent le faire utilement. C'est un office de charité qu'ils lui doivent, et pour y manquer

plusieurs vieillissent dans des défauts dont ils se fussent aisément défaits, s'ils en eussent été avertis en leur temps. Ce n'est pas les aimer que de les traiter de cette sorte, et en effet, si quelqu'un était tombé dans un précipice, ou se trouvait en quelque danger de sa vie, personne n'attribuerait à la charité, mais à une très-grande cruauté, si, pouvant le secourir, il se tenait les bras croisés à le regarder périr misérablement ; à plus forte raison si étant tombé dans le péché, qui est un mal sans comparaison plus nuisible, il ne le lui fait remarquer, et par sa remontrance ne lui donne en quelque façon la main pour l'aider à en sortir. « Si « fortè vultis servare caritatem, dit saint Augustin, « ante omnia ne putetis abjectam et desidiosam, nec « quâdam mansuetudine, imò non mansuetudine, sed « remissione et negligentia servari caritatem, non sic « servatur (in 1 epist. Joann., tract. 7) : Si vous dé- « sirez accomplir les devoirs de la charité envers le « prochain, il faut avant toutes choses que vous ne « pensiez pas qu'elle soit molle, et qu'elle s'exerce « avec une certaine fausse douceur qui n'ose dire mot, « et qui doit passer pour une vraie lâcheté et négli- « gence ; ce n'est pas de cette façon qu'elle se pra- « tique. » Ainsi n'estimez pas que vous aimiez votre fils ou votre serviteur, si vous ne les châtiez quand ils font quelque faute, ; ne vous faites non plus illusion que vous ayez réellement bonne volonté pour votre voisin, si, voyant qu'il vit licencieusement, vous ne l'en avertissez et ne tâchez point de le retirer de ses débauches. « Non est ista caritas, sed languor : N'appelez « pas cela charité, mais langueur. » Il faut que votre charité ait du nerf et de la vigueur pour reprendre et piquer salutairement celui que vous aimez, quand il est nécessaire ; si les mœurs sont bonnes, agréez-les ; si elles sont mauvaises, corrigez-les ; aimez-le, et non ses vices. La colombe qui descendit sur Notre-Sei-

gneur à son baptême est la figure de la charité, comme elle l'est du Saint-Esprit. Pourquoi cela? « Fel columba « non habet, tamen rostro et pennis pro nido pugnat, « sine amaritudine sævit; amor sævit, sævit caritas, « sævit quodam modo sine felle, more columbino, non « corvino : Parce que la colombe n'a point de fiel, « mais pourtant elle a un bec et des ailes, avec quoi elle « sait bien défendre ses petits ; elle frappe sans amer- « tume ; de même la charité frappe, mais c'est sans « fiel comme la colombe et non comme le corbeau. »

II. Or, si tous les chrétiens sont obligés à cet office de charité, de corriger les fautes de leur prochain, les supérieurs, comme l'enseignent les saints Pères et les théologiens [1], le sont encore beaucoup plus à l'égard de celles de leurs inférieurs, parce que l'obligation ne leur en vient pas seulement de la charité, qu'ils doivent même avoir plus grande et plus ardente pour eux que s'ils n'en avaient point charge, mais de plus, de la justice, étant constitués de Dieu leurs pères et leurs juges. Et quand ci-dessus nous avons, entre les autres vertus requises pour former un bon supérieur, mis une grande douceur, nous n'avons pas entendu parler d'une douceur qui soit lâche et molle, mais forte et courageuse, prise et calquée sur celle de Dieu, qui joint ses plus tendres et ses plus amoureuses suavités avec une puissance si grande, qu'il vient à bout de tout et ne plie pour rien. C'est l'excellent tempérament que doit avoir tout supérieur qui veut bien conduire. « Cunctis rectoribus, dit saint Grégoire, utra- « que summopere sunt tenenda, ut nec in disciplinæ « vigore benignitatem mansuetudinis, nec rursùm in « mansuetudine districtionem deserant disciplinæ « (Mor., lib. 19, cap. 12): Tous les supérieurs doivent

[1] S. Augustin, 1 de Civit., cap. 9; S. Thom., 2, 2, q. 33, a. 3, et ibi theolog.

« observer soigneusement ces deux choses, que pour « vouloir faire trop exactement garder la discipline, « ils ne manquent à la douceur, et pour vouloir aussi « être trop doux, ils ne soient cause que la discipline se « relâche. » — « Regat ergo disciplinæ vigor mansuetu- « dinem, et mansuetudo ornet vigorem, et sic alterum « commendetur ex altero, ut nec vigor sit rigidus, nec « mansuetudo dissoluta : Que le zèle de la discipline « gouverne donc la mansuétude, et que la mansuétude « orne le zèle, et que tous deux s'éclairent et se perfec- « tionnent mutuellement, afin que ni le zèle ne soit « point rigoureux, ni la mansuétude lâche. » Et traitant encore ailleurs le même sujet, il dit ces belles paroles : « Miscenda est lenitas cum severitate, facien- « dumque quoddam ex utraque temperamentum, ut « neque multâ asperitate exulcerentur subditi, neque « nimiâ benignitate solvantur (Moral., lib. 20, cap. 8): « Il faut unir la douceur à la sévérité, perdre l'une dans « l'autre, et faire des deux un tempérament, afin que « ni le trop de sévérité n'aigrisse et n'ulcère les infé- « rieurs, ni le trop de douceur ne les rende libertins. » Ainsi, le bon et pieux Samaritain appliqua sur les plaies du pauvre homme blessé qu'il trouva sur le chemin de Jéricho un appareil composé de vin et d'huile, « ut per vinum mordeantur vulnera, per oleum fo- « veantur (Luc., 10, 24), le vin pour fortifier les « blessures, l'huile pour les adoucir. » Et dans l'arche du tabernacle on gardait, avec les tables de la loi, la verge d'Aaron et la manne, pour montrer qu'en l'observation de la loi et des règles, « si est virga « districtionis, sit et manna dulcedinis; hinc etiam « David ait: Virga tua et baculus tuus ipsa me conso- « lata sunt. Virgâ enim percutimur, et baculo susten- « tamur: si est ergò districtio virgæ quæ feriat, sit et « consolatio baculi quæ sustentet, si on se sert de la « correction de la verge, on y emploie aussi la dou-

« ceur de la manne. David de là a pris sujet de dire: « Votre verge et votre bâton m'ont consolé et fait du « bien; la verge nous frappe et le bâton nous soutient. « Si donc le supérieur fait sentir la verge et la rigueur « à ses sujets, afin que le coup ne les abatte, qu'il leur « donne le bâton et l'appui de la mansuétude qui les « supporte, » et par ce moyen, « sit amor, sed non « emolliens; sit rigor, sed non exasperans; sit zelus, « sed non immodicè sæviens; sit pietas, sed non plus « quàm expediat, parcens: qu'il ait un amour, mais « qui n'amollisse et n'efféminе point les cœurs; une « sévérité, mais qui n'effarouche point les esprits; un « zèle, mais qui ne corrige les fautes outre mesure; et « une pitié, qui aussi ne les pardonne pas trop facile- « ment. » — « Dulcis et rectus Dominus, propter hoc « legem dabit delinquentibus in via, dit le Prophète « royal (Ps. 24, 8): Le Seigneur est doux et juste, c'est « pourquoi il est digne de donner des lois, et sait com- « ment il faut gouverner ceux qui tombent. »

Le supérieur est obligé par sa charge de maintenir l'ordre dans la maison, d'en bannir les péchés, ou en les empêchant, ou en les punissant, d'y établir et d'y faire avancer le règne de la vertu et le service de Dieu. La religion lui a confié son institut et ses règles, c'est-à-dire son honneur et sa vie, pour les faire garder; elle attend cela de ses soins, Dieu le lui commande et lui en fera rendre un compte rigoureux. Qu'il y veille donc, et n'y épargne rien de ce qui dépendra de lui; qu'il soit ferme et résolu en ce point sans rien craindre; il a le Tout-Puissant pour lui; comme il tient de lui l'autorité, il peut s'en promettre le secours. Et puis il faut qu'il soit homme de courage dans une chose de telle conséquence. « Noli quærere fieri judex, lui dit le « Saint-Esprit par le Sage, nisi valeas virtute irrumpere « iniquitates, ne fortè extimescas faciem potentis, et « ponas scandalum in æquitate tua, noli esse pusilla-

« nimis in animo tuo (Eccl., 7, 6 et 9) : N'entreprenez « point d'être juge ni de gouverner les autres, si vous « ne vous sentez assez fort pour attaquer et dompter les « vices et les vicieux; n'ayez peur d'aucun, quelque « puissant et accrédité qu'il soit, car cette peur excessive nuirait beaucoup aux autres; ne soyez pas pusillanime, et ne donnez point sujet que l'on vous tienne « pour tel, » car vous rendriez votre gouvernement faible et vous l'exposeriez à la merci des insolents. Saint François-Xavier dressant un supérieur qu'il laissait en sa place dans l'Inde, c'était le père Gaspard Barzé, lui donne cet avis (Epist. ad P. Gasp. Barz., lib. 4, cap. 5) : Après que vous aurez bien établi votre intérieur, pensez à celui de vos sujets, et traitez-les toujours avec douceur et humilité plutôt qu'avec une gravité rigoureuse, dans la crainte que quelque esprit altier n'en abusât; car c'est alors qu'il faut résister puissamment aux superbes, afin qu'ils ne croient pas qu'on les redoute. Ce serait un commencement de leur perte et une tentation pour les autres, s'il ne fallait que faire le mauvais pour s'affranchir des observances et se mettre au large. Ce que le saint conseille, il l'exécuta en plusieurs occasions (Part. 1 hist. Soc., lib. 12, num. 81), et nommément au sujet du père Antoine Gomez, recteur du collége de Goa, homme qui avait de grands dons de nature, mais trop remuant et peu soumis; il le fit sortir de Goa, et puis de la compagnie, bien que le vice-roi et la noblesse, qui avaient de fortes inclinations pour lui, fissent tout leur possible pour le conserver; mais le saint ne fléchit jamais; tout ce que par leurs supplications et leurs efforts ils purent obtenir de lui, fut qu'il le renverrait à Rome pour voir s'il trouverait auprès de saint Ignace plus de miséricorde qu'il ne lui en pouvait accorder.

Quand l'amour et la douceur n'ont pu réduire un esprit de travers, il faut employer des moyens plus

énergiques et se faire craindre. « Necesse est, dit saint « Grégoire, ut rectores à subditis timeantur quandò « ab eis Deum minimè timeri deprehendunt : ut hu- « mana saltem formidine peccare metuant, qui divina « judicia non formidant (Pastor., 2 part., c. 6) : Les « supérieurs doivent inspirer de la crainte d'eux-mê- « mes à ceux de leurs sujets qu'ils voient n'en avoir « point de Dieu, afin qu'au moins l'appréhension qu'ils « auront d'un homme, et des châtiments qu'il peut « leur faire sentir, les empêche de faillir, puisque « celle de Dieu et de ses punitions ne peut pas le « faire. » Il faut les presser, il faut les corriger, il faut les contraindre, attendu que c'est pour leur bien; vouloir leur être trop facile, c'est se rendre cruel envers les autres, à qui leur exemple nuit grandement; et souvent il n'en faut qu'un de cette sorte dans une maison pour en détourner beaucoup de grâces et de biens spirituels et temporels, et y attirer de grands maux.

III. Bien que cela soit vrai, il faut néanmoins que la douceur l'emporte sur la sévérité, et que, comme l'huile sur les autres liqueurs, elle tienne le dessus. « Superexaltat misericordia judicium, dit saint Jac- « ques (Epist. 2, 13) : En fait de jugement la mi- « séricorde doit toujours avoir plus de place que la « rigueur. » — « Diligit misericordiam et judicium : « misericordiâ Domini plena est terra, chante le Pro- « phète royal (Ps. 32, 5) : Le Seigneur aime la miséri- « corde et la justice; » la miséricorde va la première, et si elle ne suffit, la justice vient au secours et la seconde, mais c'est toujours de telle façon que la miséricorde prédomine; « c'est pourquoi la terre est toute « pleine de ses effets, » et c'est un théâtre où elle paraît avec pompe. « Misericors et justus, dit encore « le même, et Deus noster miseretur (Ps. 114, 5), » où il fait mention deux fois de la miséricorde de Dieu, et une fois de sa justice, qu'il place encore au milieu,

pour montrer que Dieu est, non point en sa nature, mais en ses œuvres, deux fois plus miséricordieux qu'il n'est juste, et que sa justice, « gemino septo « inclusa misericordiæ, comme parle saint Ambroise « pesant ces mots, est renfermée des deux côtés par « sa miséricorde, comme par deux remparts, » et ne peut s'avancer pour châtier personne, qu'elle ne passe par elle et n'y adoucisse en quelque sorte son amertume. Aussi, comme nous enseigne le même Prophète, « miserator et misericors Dominus, patiens et « multum misericors, suavis Dominus universis, et « miserationes ejus super omnia opera ejus (Ps. 144, « 8), le Seigneur est bon, il est patient, il est doux à « tous, et ses miséricordes surpassent en grandeur et « en nombre tout le reste de ses œuvres. »

D'après cela, le supérieur doit toujours incliner beaucoup plus du côté de la miséricorde que de la rigueur, et avoir plus à cœur le pardon que le châtiment, à l'exemple de Dieu dont il est l'image et le lieutenant, et à l'imitation de Notre-Seigneur, dont la bonté et la pitié ont été extrêmes envers les pécheurs. « Et qui carne suscepta, comme dit saint Ambroise, « maluit in hunc mundum redemptor venire quàm « judex (de obitu Theodos.) : Qui a mieux aimé, se « revêtant de notre chair, venir en ce monde pour y « exercer l'office de rédempteur que celui de juge, » et pour y remettre plutôt les péchés que pour les punir. Ainsi, quoique le supérieur doive garder la modération nécessaire dans l'une et dans l'autre, et ne point excéder, si toutefois il ne peut se tenir si juste au milieu, il vaut mieux que son excès soit du côté de la douceur que de la sévérité. Le bienheureux Pierre Damien raconte de saint Odilon, abbé de Cluny, qu'étant extrêmement austère à lui-même il était très-doux et très-bon pour ses religieux, quand même ils eussent failli ; quelques-uns l'en blâmant, il leur donnait de fort bonnes rai-

sons de son procédé, et ajoutait ce que d'autres après lui ont encore dit, comme saint Anselme, et le bienheureux évêque de Genève, François de Sales, que s'il avait à être puni, il aimait mieux que ce fût pour avoir été trop doux que trop rude.

Dans cet esprit de douceur, le supérieur reprendra et corrigera les fautes de ses sujets, et non avec âpreté et violence. « Corripiet me justus in misericordia, et « increpabit me, dit David, ou comme lit saint Augus- « tin, emendabit me; et derechef : Supervenit man- « suetudo, et corripiemur (Psal. 140, 5) : Le juste me « reprendra de mes péchés avec miséricorde, et il « accompagnera ses réprimandes de mansuétude, et « par ce moyen elles seront plus efficaces, car elles « seront cause que je m'amenderai. » C'est le propre des justes de réprimander de cette sorte. Ceux qui ne le sont pas s'y portent avec colère. Saint Paul écrivant aux Galates, leur dit à ce propos ces belles paroles : « Fratres, et si præoccupatus fuerit homo in aliquo « delicto, vos, qui spirituales estis, hujusmodi ins- « truite in spiritu lenitatis, considerans teipsum ne et « tu tenteris (Gal., 6, 1) : Mes frères, si quelqu'un « d'entre vous est tombé par faiblesse dans un péché, « vous qui êtes plus éclairés et plus forts que lui, cor- « rigez-le avec un esprit de douceur, et rentrant en « vous-mêmes, considérez que vous pouvez faillir aussi « bien que lui. » Excellente raison pour corriger avec clémence. « Tangat memoriam communis fragilitas, « dit saint Augustin, ut reprehensionem aut objur- « gationem, non odium, sed misericordia præcedat « (lib. 2 de Ser. Dom. in monte, c. 20) : Quand nous « voulons faire la correction à quelqu'un pour ses dé- « fauts, souvenons-nous de l'infirmité commune à « tous, afin que ce ne soit point la haine ni un zèle « aveugle, mais la miséricorde et la compassion qui la « produisent. » Il n'y a rien, dit saint Thomas expli-

quant ces paroles de l'Apôtre, qui rompe et brise plus la sévérité d'une correction que la considération de sa propre faiblesse et la crainte de sa chute. Et il n'est pas à croire que les hommes vraiment spirituels et conduits du Saint-Esprit doivent apporter de la rudesse dans leurs avertissements et leurs punitions, parce que cet esprit est un esprit de douceur qui verse la suavité dans leurs âmes, suivant ce que dit le Sage : « O quàm bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus « (Sap., 12, 1)! O Seigneur, que votre esprit est bon « et suave! » Et par cette agréable qualité, remarque Cajétan, saint Paul a voulu montrer le vrai caractère des bons supérieurs, et leur différence d'avec les autres, en ce qu'ils n'avertissent et ne châtient jamais avec aigreur et passion, mais avec charité et mansuétude. Le même apôtre, instruisant son disciple Timothée, lui dit : « Argue, obsecra, increpa, in omni patientia « (2 Timoth., 4, 2) : Reprenez les délinquants, priez-« les, grondez-les, sans colère pourtant, mais avec « patience, et une patience si grande qu'elle soit in-« violable » et que rien ne la puisse entamer. Et parce que Timothée, vif et bouillant de nature, faisait quelques petits manquements en ceci, saint Paul au titre de la lettre qu'il lui adresse, outre les termes communs à toutes les autres, qui sont « Gratia et pax, » ajoute « misericordia, » lui enseignant par là, et à tous les prélats en sa personne, que, comme dit l'abbé Rupert, « officii eorum summum et necessarium de-« cus est misericordia, le principal et le plus nécessaire « ornement de leur charge est la miséricorde, » pour tenir, ajoute Cajétan, la place de Dieu, dont la perfection la plus ordinaire et la plus aimable est de faire miséricorde et de pardonner. Saint Basile met pour la seconde qualité requise dans un supérieur la clémence, non pour se taire quand il voit des fautes, mais pour les reprendre avec la plus grande modération possible,

qui pourtant produise son effet. A la vérité, Notre-Seigneur promit à ses apôtres « qu'il enverrait le « Saint-Esprit, amour essentiel et personnel, pour « reprendre les péchés des hommes : Cùm venerit Pa- « racletus, arguet mundum de peccato (Joann., 16, « 8). » C'est donc à l'amour, non à la haine, à la douceur et non à la rigueur, de reprendre et de punir les fautes. C'est là le vrai caractère du Saint-Esprit et de l'esprit de Jésus, spécialement la loi nouvelle dans laquelle nous vivons, qui est une loi de grâce et de douceur et dont la différence d'avec l'ancienne ne consiste, comme dit saint Augustin, qu'en ces deux petits mots : « Timor et amor, » celle-là étant une loi de crainte, et celle-ci ne respirant que l'amour. Aussi trouvons-nous que quand Notre-Seigneur avait fait quelque correction à ses apôtres, pour en adoucir l'amertume, il les consolait aussitôt après, comme quand il les reprit de la vaine joie et de la complaisance qu'ils avaient de faire sortir les démons des corps possédés, il leur dit (Luc., 10, 18) qu'il avait vu Satan tomber du ciel, c'est-à-dire chassé honteusement du ciel pour son orgueil, et qu'ils y prissent garde, de peur que la même chose ne leur advînt; et puis il ajouta qu'ils eussent néanmoins bon courage, parce que leurs noms étaient écrits dans les cieux.

SECTION XXVIII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

I. Le supérieur doit souffrir les fautes avec patience. — II. Les reprendre avec douceur et sans colère. — III. Et les corriger avec courage.

Ainsi donc la mansuétude et la pitié doivent prédominer en tout chez le supérieur, particulièrement pour ce qui regarde les fautes de ses sujets; et parce que

c'est un point des plus malaisés qui se trouvent en sa charge, il faut qu'il s'étudie soigneusement à s'y bien comporter et s'y rendre parfait au degré que Dieu veut. Pour cela, il est besoin qu'il fasse trois choses : la première, qu'il souffre les fautes avec patience, la seconde qu'il les reprenne avec douceur; et la troisième, qu'il les corrige et les retranche avec courage.

I. Pour la première, qui est la source d'où découle la seconde, il faut que le supérieur souffre les fautes sans s'impatienter ni se troubler; qu'il s'accoutume à voir faillir sans aigreur, sans chagrin ni ennui, comme Dieu et les anges. En cela manquent souvent ceux qui sont ou d'un naturel ardent et bilieux, ou nouveaux dans ce ministère; ils s'attristent à l'excès pour les manquements et les imperfections de leurs inférieurs. Ainsi fut le père Balthazar Alvarez parmi nous au commencement qu'il fut employé à gouverner; mais il vit aussi depuis, dans un rayon de lumière céleste, que c'était son impatience et son peu de cœur qui étaient la cause de cette tristesse, qu'il fallait dilater son cœur et le façonner à endurer et à compatir sans s'indigner. Il avait remarqué à ce propos dans ses papiers une chose notable, que le père Martin Gutierre, personnage signalé en doctrine et en sainteté, et qui pendant les premiers mois de son rectorat de notre collége de Salamanque avait été frappé du même mal, lui avait racontée. La voici : Comme il se plaignait à Notre-Seigneur des fautes qu'il voyait commettre aux siens, il aperçut dans un plat d'argent un cœur fort petit qui était étouffé par deux gouttes de sang, et en même temps il entendit ces mots : Voilà ton cœur qui se noie dans peu d'eau; puis on lui montra un autre cœur très-grand et on lui dit : C'est le cœur de Dieu qui, malgré tant d'idolâtries, tant d'hérésies et tant de péchés dont le monde est plein, ne s'ennuie point, mais avec une invincible patience et une parfaite longanimité attend

l'occasion de recueillir le fruit de ceux qui maintenant sont méchants; regarde, ton cœur doit être de même. Cette vision changea et élargit grandement le père Gutierre, et la récit fit un pareil effet au père Balthazar. Le même trait se raconte de saint Bernard ; au commencement qu'il fut abbé, mesurant les autres sur lui, il leur était fort austère, exigeant d'eux une perfection sublime, et lorqu'il recevait quelque novice, il l'avertissait d'entrer dans le monastère avec son âme seule et de laisser son corps à la porte; ce qui en épouvantait et décourageait plusieurs; mais plus tard il apprit de Notre-Seigneur qu'il ne devait pas procéder de cette sorte, et reçut en même temps de lui une excellente grâce et une singulière douceur, pour compatir dorénavant aux infirmités des faibles et s'abaisser à l'incapacité des rudes. Le résultat fut qu'il changea et devint tout autre, et commença à pourvoir et même à prévenir, avec une tendresse et un soin extraordinaires, les nécessités non-seulement spirituelles, mais encore corporelles de tous ses religieux; d'où il s'ensuivit une joie, un redoublement de ferveur, et une émulation sainte entre saint Bernard et ses inférieurs. Ceux-ci se rendaient d'autant plus exacts aux observances et à tous les devoirs de la religion, que le saint était plus doux et plus facile pour eux.

C'est ainsi que tout supérieur doit en user, considérant qu'il est ici-bas comme dans un hôpital, où sans s'effrayer on ne voit que des malades et des misérables ; que depuis l'horrible chute de notre nature par le péché, il ne peut se faire qu'il n'y ait un très-grand nombre d'imperfections et de défauts dans la vie humaine ; que l'homme sage, comme dit Aristote (1 Eth., 3), ne recherche en chaque chose que ce qui y peut être; qu'il ne presse point celui qui enseigne la morale de lui donner des démonstrations, comme ferait un mathématicien ; qu'ainsi il ne doit demander ni attendre de

ses inférieurs qu'ils ne se trompent point, que leurs actions soient si parfaites qu'il n'y ait rien à désirer; qu'il doit être dans la maison ce que les os sont dans le corps : par leur force naturelle ils soutiennent la chair faible ; que, comme le bon pasteur dont parle Isaïe (cap. 40 11), il doit porter les tendres agneaux sur ses bras, les chérir dans son sein, et aider à marcher les brebis qui sont lasses; qu'il doit s'accommoder à leurs faiblesses, et comme un père qui mène par la main son fils encore fort jeune, ne fait point ses pas selon la grandeur de ses jambes, mais les ajuste à la petitesse de ceux de l'enfant, qui autrement ne pourrait suivre.

Considérant, de plus, que tous ces ressentiments si vifs, toutes ces émotions et tous ces troubles que l'on sent pour un mal qui est fait, ne guérissent point le mal, et n'empêchent pas que la faute ne soit commise, ainsi ils ne servent de rien, au contraire ils nuisent beaucoup, premièrement au supérieur, pour le corps qu'ils altèrent, et pour l'âme; à la paix du cœur, à la tranquillité de l'esprit, à la communication avec Dieu et à l'éclat de ses lumières, auxquelles ces troubles servent d'obstacles et de nuages, et par conséquent à la perfection, et puis à la faute, la faisant paraître ordinairement plus grande qu'elle n'est, la raison n'en pouvant juger équitablement quand elle est offusquée par la passion. Il est vrai que l'impatience causée par une faute qu'un inférieur fera est souvent pour le supérieur une source de plusieurs autres, comme d'une aversion, de quelque jugement mal fondé de basse estime, de mépris et de dégoût de cet inférieur. C'est pourquoi le vénérable père Lefèvre disait (lib. 2 Vitæ, c. 15) que les pensées qui divisent les volontés au sujet des fautes, venaient des démons, et il avertissait ceux qui avaient charge de ne point se laisser emporter à de telles pensées, parce qu'il arrivait de là maintes fois que l'on perdait la bonne opinion

de son prochain, que l'on concevait peu d'espérance de son avancement, et que l'on se relâchait dans le zèle qui est nécessaire pour procurer son salut. Il ajoutait qu'ils devaient diligemment étouffer dans leur naissance tous les mauvais soupçons d'autrui, et avec une certaine bonté fermer les yeux sur ce qui était vicieux en lui, regardant ses manquements non dans eux-mêmes, car cette vue les refroidirait et ferait d'autres mauvais effets, mais en Dieu, en son bon plaisir, dans le sang de son Fils, qu'il a répandu pour y porter remède, dans le commandement qu'il nous a fait de les souffrir, puisqu'il les souffre bien lui-même, et dans notre néant qui nous porterait à en faire encore de plus grands, s'il ne nous tenait de sa main. Et quand nous sentons ces aversions, ces amertumes de cœur et ces refroidissements de charité envers quelqu'un, nous devons nous surmonter, non en fuyant et évitant la conversation de cette personne, mais en l'abordant gracieusement et traitant avec elle avec franchise et bienveillance, à l'exemple de Notre-Seigneur qui voulut s'unir si étroitement avec les Juifs, qu'il savait toutefois devoir exercer envers lui tant de cruauté, et le faire si indignement mourir, et qui après sa mort versa de son sang sur celui-là même qui avec le fer de sa lance lui avait ouvert le côté. Enfin, il faut que le supérieur, pour porter paisiblement et sans chagrin les fautes et les misères de ses sujets, les regarde comme des occasions signalées et des épreuves exquises de patience, de mansuétude, de force, de charité, de recours à l'oraison et de plusieurs autres vertus, que Dieu lui envoie, et où il veut être par lui excellemment honoré.

II. S'il fait cela, il n'aura pas grand'peine à la seconde chose, qui est de les reprendre sans colère, avec mansuétude et douceur; c'est un point auquel, comme nous avons déjà dit, il faut singulièrement

prendre garde. Qu'en aucun cas, tant juste soit-il, dit l'homme de Dieu, le père Balthazar Alvarez, dans les avis qu'il donne aux supérieurs, il ne reprenne en colère jusqu'à ce que son esprit soit apaisé et remis; par ce moyen il pourra ensuite pacifier son frère, et il le gagnera plutôt en le souffrant sans dire mot lorsqu'il est sous le coup de la passion ; peut-être même viendra-t-il par ce silence à reconnaître lui-même sa faute, et il se jettera à ses pieds. La raison pour laquelle il faut en user ainsi, est que les commandements de Notre-Seigneur tendent à la charité et à la pureté de cœur qui se perdent dans l'indignation et le mépris. En effet, Dieu ne veut point que l'on corrige les fautes avec des fautes, et qu'on venge ses injures en lui en faisant de nouvelles. Le bienheureux François de Sales excellait en ce point, comme aussi notre siècle n'a point vu d'esprit plus aimable ni plus doux. La mansuétude, dit son histoire (liv. 5 de sa Vie), comme la vertu la plus nécessaire à ceux qui ont autorité, brillait en lui à un très-éminent degré, sans que toutefois elle fît aucun préjudice au saint et vrai zèle dont il était animé, comme il le montra bien par ce qui suit. Comme il faisait une fois la visite de son diocèse, un homme s'adressa à lui tout en colère pour lui faire quelques plaintes au sujet d'un prêtre, et transporté de colère il lui en dit tous les maux qu'il imagina et que sa passion put lui suggérer, il se rua ensuite sur les ecclésiastiques, contre lesquels il vomit mille injures et paroles indignes, disant que tous, tant qu'ils étaient, ne valaient rien. Le bon prélat ne répondit mot; l'un des assistants, étonné, lui dit : Monseigneur, il semble que vous eussiez très-bien fait de faire une chaude correction à cet insolent, et je crois même que le devoir de votre charge vous y obligeait? A quoi il répondit sans s'émouvoir : Voyez-vous, j'ai fait un traité avec moi-même de ne jamais parler quand je

me sens touché de colère, comme je l'ai été en cette occurrence ; mais nous ferons, Dieu aidant, la correction que nous n'avons pas faite ; et faisant appeler ce pauvre homme, il lui parla de telle sorte, qu'il le contraignit de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon de son insolence. Une autre fois il fut supplié fort affectueusement par une personne qui lui était chère, de déployer un peu son autorité et de parler fermement à quelques personnes fort inciviles, et pour une chose qui pouvait même servir à son utilité et au contentement, non moins de lui que de la personne qui l'en priait : Mais voudriez-vous bien, dit-il, que je perdisse en un quart d'heure un peu de douceur que j'ai eu assez de peine d'acquérir par vingt-deux ans de travail ?

Comme quelques-uns le reprenaient de la trop grande bonté dont il usait envers les prêtres tombés en faute, il répondit : Il vaut mieux convertir que punir ; car en ce pays, Dieu merci ! il arrive très-rarement que les prêtres fassent des crimes qui méritent la mort ni la galère. Ne vaut-il donc pas mieux les corriger de telle façon qu'ils viennent aux larmes, et les envoyer faire de leur bon gré une confession générale, au sortir de laquelle ils s'en vont avec propos de bien vivre, et tout consolés, que de les punir simplement, et ainsi les rendre plutôt hypocrites que gens de bien ? Il disait que l'esprit de douceur est le vrai esprit de Dieu, l'esprit de souffrance, l'esprit du crucifix ; que pour bien remontrer il faut user d'amour et de douceur, et que les avertissements font meilleur effet de cette sorte. Du reste, il exerçait son zèle à haïr, fuir, empêcher, détester, rejeter, combattre et abattre, s'il eût pu, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est-à-dire à sa volonté, à sa gloire et à la sanctification de son nom ; à veiller sur son troupeau, et faire que les âmes que Dieu lui avait confiées lui fus-

sent par ses soins représentées en leur pureté et intégrité. Ainsi, il faisait voir son zèle par des ardeurs extrêmes, mais constantes, douces et laborieuses, également aimables et infatigables; car le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant. « Ut corporum, « dit sagement Sénèque, ita animarum molliter vitia « tractanda sunt (de Benef., cap. 30) : Les blessures « de l'âme veulent être maniées doucement, aussi « bien que celles du corps. » Et plus au long autre part avec des paroles fort remarquables : « Nullum « animal morosius est, nullum majori arte tractandum « quam homo, nulli magis parcendum; quid enim « stultius quam in jumentis quidem et canibus eru- « bescere, iram exercere, pessima autem conditione « hominem esse ? Morbis medemur nec irascimur, « atqui et morbus animi mollem medicinam desiderat, « ipsum medentem minimè infestum ægro; agat « princeps curam non tantùm salutis, sed etiam ho- « nestæ cicatricis (lib. 1 de Clementia, c. 17) : Il « n'est point d'animal plus délicat, ni à la conduite « duquel il faille apporter tant de considération et « d'industrie que l'homme; il n'en est point que l'on « doive épargner davantage. Se peut-on figurer une plus « grande folie que d'avoir honte de se mettre en colère « contre les chevaux et les chiens, et n'en point res- « sentir si on se fâche contre un homme, comme si « l'homme était de pire condition que les bêtes. Nous « guérissons les maladies sans nous fâcher. Qui a « jamais vu un chirurgien donner des coups de poing « sur une plaie, au lieu de la toucher tout doucement « pour faire le moins de mal qu'il pourra au patient ? « Les maladies et les plaies de l'esprit demandent un « traitement plein de douceur et un médecin qui ne « soit point irrité contre son malade; et dans la cure « de ses blessures, il ne faut pas seulement avoir soin

« de les guérir, mais encore de les fermer de bonne « grâce, et leur donner une belle et honnête cica- « trice. »

A la vérité, quand le supérieur reprend une faute, il doit le faire de telle façon, que la réprimande soit profitable, et non nuisible ; qu'elle rende le délinquant meilleur, et non pire. Il faut l'accompagner de mansuétude et de raison, non de colère et de passion : il faut que ce soit un feu, mais comme celui de la lampe qui ne brûle que peu à peu, et dans l'huile de la douceur ; autrement elle l'aigrirait plutôt, elle lui révolterait peut-être l'esprit, lui abattrait le courage, lui rendrait le joug de la religion fâcheux et pesant, quoique Notre-Seigneur ait dit que son joug était doux et sa charge légère, et il prendrait envers le supérieur un esprit de crainte servile avec des appréhensions de le voir, de lui parler, de se découvrir à lui, au lieu de la crainte filiale et de l'affection sincère qu'il doit avoir pour agir et communiquer confidentiellement avec lui comme un enfant avec son père, et pour faire agréablement et excellemment son salut. Pour rendre la correction utile, il faut la faire entrer doucement dans l'oreille, et comme avec des narcotiques on fait perdre le sentiment au membre que l'on coupe, afin qu'il ait moins de douleur, on doit de même avec quelque parole de juste louange, avec quelque témoignage de bienveillance, ou avec quelque autre léniment, disposer l'esprit afin qu'il sente moins l'aigreur. Il ne faut pas qu'elle soit si fréquente pour être bonne; la réprimande modérée donne une crainte salutaire à la personne et la tient en garde et en veille sur ses actions ; trop ordinaire, elle l'accable, l'effarouche et l'obstine. Saint Anselme, qui en sa charge d'abbé du Bec, et après d'archevêque de Cantorbéry, fut admirable pour sa douceur et pour sa bonté, entendant un abbé se plaindre amèrement à lui de ses plus jeunes religieux, de ce qu'ils

étaient fort mauvais, et quoiqu'il fût tous les jours à les avertir, à les reprendre et à les faire châtier, ils devenaient néanmoins pires, et même comme tout hébétés, après l'avoir ouï, lui dit qu'il ne devait point s'étonner de cela, attendu que le procédé qu'il tenait ne valait rien, et pour le lui faire connaître, il lui apporta cette belle comparaison : Quand vous plantez un arbrisseau, si vous l'environniez d'épines en haut et en bas de telle sorte qu'il ne pût librement étendre ses branches, quel arbre auriez-vous? Un arbre mal fait avec des branches tortues, entortillées, qui ne vous donnerait que peu ou point de fruit, et cela par votre faute, pour l'avoir trop chargé d'épines. Faisant avec vos terreurs, avec vos menaces et avec vous punitions journalières, de même à vos religieux qui, comme de jeunes arbres, sont plantés dans le verger de la sainte religion, il n'est pas étonnant s'ils sont tels que vous dites. Si vous ne les corrigiez que modérément et avec mansuétude, et leur donniez la liberté convenable à des serviteurs de Dieu, ils profiteraient beaucoup et porteraient abondance de fruits. Il faut pour cela dissimuler plusieurs choses pour pouvoir en reprendre utilement quelques-unes ; il en faut méconnaître d'autres et ne point en entreprendre l'amendement, parce qu'il serait sans effet et même nuisible. « Sunt nonnulla, dit saint Grégoire, « quæ in ipsa quoque familiarium conversatione cor- « rigi nequeunt sine culpa corrigentis, atque ideò « magna magisterii arte dissimulanda sunt, ipsâque « hâc dissimulatione toleranda (Moral., lib. 22, « cap. 7) : Certains manquements se retrouvent dans « ceux avec qui nous vivons, que nous ne pouvons « corriger sans manquer nous-mêmes, et c'est alors « une grande prudence et un trait de maîtrise dans « l'art de gouverner, de ne pas faire semblant de les « voir et de les souffrir dans cette sage ignorance. » Il est certaines maladies du corps, comme les chancres

occultes, qui ne se traitent qu'avec des cures palliatives, dont on se sert non pour les guérir, parce qu'elles sont incurables, mais pour les empêcher de croître : les âmes sont atteintes parfois de semblables maux, à l'égard desquels on doit aussi user des mêmes remèdes.

III. Enfin, nous disons qu'il faut apporter un tel tempérament de douceur à la correction, que néanmoins elle soit effective et réprime fortement les fautes : c'est la troisième chose. Elle ne doit pas être si molle que comme une flèche de soie elle n'entre point; elle doit avoir de l'acier, mais trempé dans la charité; laquelle, ainsi que dit saint Bernard, « piè « solet sævire, patienter irasci, humiliter indignari « (Epist. 2) ; et avant lui saint Grégoire, irascitur et « amat, sævit et tranquilla est (lib. 20 Moral., cap. 28), « punit avec piété, se met patiemment en colère, s'in- « digne contre celui qui a failli, mais sans perdre l'hu- « milité, tellement que s'il y a du feu, c'est l'amour « qui l'allume; s'il y a des agitations, elles sont tran- « quilles; s'il y a des châtiments, ils sont pris dans « l'esprit de la miséricorde. » Saint Fulgence (Sur., 1 januar.) pratiquait excellemment ceci, car son disciple qui a écrit sa vie nous dit de lui qu'il avait reçu du ciel une grâce singulière de corriger les manquements avec un esprit paisible, de sorte que quand on le croyait extérieurement le plus en colère, c'était lorsqu'il jouissait au-dedans d'un plus grand calme. « Et sine perturbatione perturbato similis, comme il « parle, multos malè agentes salutari impetu pertur- « babat, odiens enim vitia, diligens homines, tamdiù « severus apparebat, quamdiù disciplinæ spiritalis uti- « litas exigebat : Et sans émotion paraissant ému, il « reprenait et relançait vivement ceux qui faisaient « mal; et comme il aimait les hommes et ne haïssait « que leurs vices, il se maintenait dans cette sévérité

« apparente, tandis qu'il le jugeait nécessaire pour « leur bien et pour les tenir dans l'ordre. »

SECTION XXIX

MODÈLE D'UN BON GOUVERNEMENT.

I. Notre père saint Ignace. — II. Saint Honorat. — III. Saint Théodose. — IV. Saint Nicétas. — V. Dieu.

Nous avons apporté les principales qualités nécessaires à ceux qui ont des charges pour s'en bien acquitter ; il ne sera pas maintenant hors de propos de les faire voir dans l'usage et dans la pratique de quelques grands et saints personnages qui ont excellé dans le gouvernement, et sur le modèle desquels tous les supérieurs pourront se former.

I. Le premier sera notre père saint Ignace, à qui Dieu avait donné de très-grands dons de nature et de grâce pour ce ministère. Car il était exemplaire en sa vie, prudent en ses actions, correct en ses paroles, humble en ses commandements, vigilant en ses soins, zélé pour la discipline religieuse, clairvoyant à délibérer d'une affaire, considéré à la résoudre, prompt et constant à l'exécuter, toujours uni à Dieu, et communiquant avec lui de tout ce qui était tant soit peu important, grave en sa conversation, mais d'une gravité qui n'était point fâcheuse, parce qu'elle était accompagnée d'une douceur fort aimable et éclairée des rayons d'une haute sainteté, qui, reluisant sur son visage, le rendaient attrayant et vénérable, plein d'une extrême charité et de compassion envers les infirmes et les malades, doux et affable aux bons et aux fervents, plus ferme envers ceux qui étaient tièdes et qui n'allaient que d'un pied dans le service de Dieu, et terrible aux rebelles. S'il enjoignait, dit de lui Pierre Maffée, de faire quelque chose, ses paroles tenaient

plus de la prière que du commandement, et il ne fallait pas épier le temps propre pour lui parler ; à tout temps et à toute heure, en ses indispositions aussi bien qu'en santé, dans les afflictions comme dans la prospérité, il accueillait gracieusement ceux qui venaient à lui, et écoutait tout ce qu'ils voulaient lui dire avec patience et avec honneur, et s'ils avaient quelque peine il les consolait avec des paroles très-aimables et très-douces. Enfin, nous pouvons dire que Dieu lui avait donné à un éminent degré toutes les vertus requises à un supérieur accompli, comme il le fait bien connaître par ce qu'il nous en a laissé dans ses constitutions, qui ne sont pas tant des instructions que des tableaux de sa vie.

II. Le second est saint Honorat, premier abbé de Lerins, et ensuite évêque d'Arles. Saint Hilaire, son disciple dans le monastère, et son successeur à l'évêché, fameux pour sa doctrine et pour sa sainteté, dit de lui : Ce saint homme s'est rendu admirable dans la conduite de ceux dont Dieu lui avait donné charge; quelle humeur farouche n'a-t-il pas apprivoisée ? quelle rudesse d'esprit n'a-t-il pas polie? des bêtes cruelles il faisait des colombes, et adoucissait les âmes les plus aigres, leur inspirant la mansuétude de Jésus-Christ : il chassait des cœurs, par la suavité et la force de ses remontrances, les amertumes, les discordes et les passions. A vrai dire, que n'eût pu emporter sur eux la peine extrême accompagnée d'une si grande allégresse et d'une si parfaite charité qu'il y prenait ? Si parfois ses paroles ne pouvaient rien gagner sur quelques-uns plus fâcheux, il ne leur disait plus mot, mais il allait parler à Dieu pour eux, et il en venait à bout par ses prières. Les maux de tous étaient les siens, et il se faisait propres leurs gains et leurs pertes, leurs progrès et leurs déchets, leurs vertus et leurs fautes, et tout ce qui les concernait, se

réjouissant avec ceux qui avaient de la joie et pleurant avec ceux qui pleuraient; diligent, actif, infatigable à aider, à consoler, à encourager, à reprendre celui-ci en secret, celui-là en public; l'un avec sévérité, l'autre avec des caresses; « s'il commandait, s'il « pressait même quelque chose, c'était toujours avec « honnêteté; blando illo, sicut semper, imperio. » D'où il arrivait qu'il est difficile qu'un homme ait été et plus aimé et plus craint que lui; l'amour qu'on lui portait engendrait la crainte de faillir, et cette crainte donnait de l'accroissement à l'amour. On ne saurait croire quel soin il avait de veiller à ce que la tristesse ne s'emparât de personne, que quelque tentation des choses du monde ne fît tort à aucun, que celui-ci ne fût accablé par trop de travail, que celui-là ne se relâchât par trop de loisir, prenant si soigneusement garde à ce qui était bon ou mauvais à tous, selon les diverses dispositions de leurs esprits, que vous eussiez dit qu'il les portait tous dans son cœur. Et je crois que, par un instinct et une lumière particulière de Dieu, il connaissait les forces, les cœurs et les estomacs de tous pour leur donner ce qui leur fallait, « verè servus « omnium factus propter Jesum Christum, s'étant fait « pour l'amour qu'il portait à Jésus-Christ serviteur « de tous. » C'est merveille comment il a pu lui seul, et encore si maladif, faire tant de choses, vaquer à tant d'affaires, être le premier aux observances, et tenir bon aux jeûnes, aux veilles et aux oraisons autant que les jeunes et les plus robustes. « Infirmos ipse infirmior « visitavit, refrigeria animarum simul providit et cor- « porum, et ne quid cuiquam minus fuisset impensum « animo semper recurrebat, hic alget, hic ægrotat, illi « hic labor gravis est, huic hæc esca non convenit, ille « ab alio læsus est : Il visitait les malades, étant plus « malade qu'eux; il avait soin que l'on donnât aux corps « et aux âmes les soulagements nécessaires; et de peur

« qu'il n'y eût quelque manquement en cela, la plus « ordinaire pensée qu'il avait était d'y veiller et de « dire en lui-même : Celui-ci a froid, celui-là se porte « mal, ce travail est trop pesant pour les épaules d'un « tel, cette viande n'est pas bonne pour celui-ci, celui-« là a été offensé par cet autre. » — « Hæc illius jugis « opera, jugis intentio erat levigare omnibus jugum « Christi : Enfin toutes ses pensées et tous ses soins « tendaient à rendre léger à tous le joug de Jésus-« Christ, » à leur imprimer son amour et celui du prochain, à les tenir toujours dans une sainte joie, et à cultiver leurs âmes comme la sienne. De là venait que tous ses religieux faisaient de grands progrès dans la vertu, qu'ils trouvaient leur condition agréable, qu'ils s'estimaient bienheureux d'avoir rencontré un tel supérieur qu'ils aimaient uniquement, qu'ils appelaient leur père, et en qui ils croyaient avoir avec avantage recouvré leur patrie, leurs parents, leurs amis et tous les contentements qu'ils avaient laissés dans le monde.

III. Le troisième est saint Théodose. Ce grand personnage, natif de Cappadoce, avait, au rapport de Cyrille, noble historien, sous sa conduite six cent quatre-vingt-dix religieux qui l'aimaient tous comme leur père, et qu'il aimait aussi comme ses enfants. Il les gouvernait avec une singulière prudence, appropriant les charges à chacun selon qu'il pouvait la porter, et se diversifiant envers tous selon leur capacité et leur inclination. Il ne les corrigeait point avec des châtiments, mais avec la parole, qui était ferme, forte et qui assénait bien son coup, et par ce moyen en consolant il ne laissait pas de se faire craindre, et en reprenant il se rendait aimable; il se montrait doux et gracieux, ses entretiens étaient de choses bonnes et saintes, sa conversation toujours utile, et elle avait une puissance merveilleuse de recueillir les esprits et

de les porter aux choses intérieures; aussi lui, dans la multitude de tant d'occupations extérieures, n'était jamais dissipé, mais uni continuellement à Dieu; il passait les nuits en prières, et c'est alors qu'il procurait à ses inférieurs auprès de la bonté divine les grâces dont ils avaient besoin; il était doué d'une grande miséricorde et de compassion envers les affligés et les malades, se faisant leur médecin, leur serviteur et leur tout, lavant leurs corps, nettoyant leurs plaies, y mettant les appareils, les embrassant, les chérissant et les encourageant à souffrir avec patience; il faisait cas de tous, il ne méprisait personne, il avait une affection particulière pour les plus petits, croyant que Notre-Seigneur brillait plus clairement en eux.

IV. Le quatrième est saint Nicétas, abbé, que le récit de sa vie fait par un témoin oculaire (Sur., 3 apr.) nous dit avoir exercé si dignement sa charge, qu'il était en son temps un modele accompli d'un parfait supérieur. Il éclatait au milieu de ses religieux comme un soleil répandant au long et au large les rayons de ses éminentes vertus, avec lesquelles il les guidait et les échauffait à la perfection; il était extrêmement bon et aimable à tous; il savait rendre salutaire et efficace l'aigreur de ses corrections par la douceur des paroles dont il les détrempait; il leur faisait publiquement des exhortations, leur remontrant leur devoir et les animant vivement à la pratique des bonnes œuvres, et puis en particulier dans sa cellule, il leur parlait du même sujet, et y passait même parfois les nuits entieres selon la nécessité qu'il voyait dans chacun; il apprenait de la disposition des visages celle des esprits, et lisait sur les fronts les sentiments des cœurs, et s'il voyait quelqu'un triste et abattu, il le consolait, il le fortifiait et ne le quittait point qu'il ne lui eût relevé le courage et essuyé ses ennuis. On ne le quittait qu'avec de la joie, et avec une nouvelle volonté de bien

faire, et comme avec des ailes; aussi avait-il puissamment gagné les cœurs par son humilité, sa mansuétude, son affabilité, sa compassion, sa libéralité, sa charité, sa condescendance, et avec les autres charmes de sa sainte et aimable conversation.

V. Mais après les hommes proposons le Créateur des hommes, et faisons voir le plus noble supérieur de tous, qui est Dieu, sur qui tout supérieur, pour remplir excellemment sa charge, doit jeteret tenir toujours les yeux, le considérant en soi gouvernant l'univers, et particulièrement les mêmes sujets qu'il lui a commis. Or, il remarquera dans son gouvernement les perfections suivantes qu'il tâchera d'imiter dans le sien. La première est que Dieu gouverne toutes ses créatures, et spécialement celles dont il a donné le soin à ce supérieur, pour des fins très-sublimes et très-pures, pour sa gloire et pour le bien des mêmes créatures, et il les conduit à ces fins par des moyens très-saints et par des voies toutes divines. La seconde, qu'il les gouverne avec une sagesse et une prudence admirables, et avec une grande maturité, sans rien précipiter. La troisième, avec force et constance pour l'exécution. La quatrième, avec équité, sans faire tort à aucune. La cinquième, avec une singulière douceur et suavité, les écoutant toutes sans rebut, et quand et autant qu'elles veulent, entendant leurs clameurs, les gratifiant en tout ce qui se peut selon ses desseins s'accommodant à leur naturel, pesant leurs forces, fortifiant les faibles, consolant les désolés, les soulageant dans leurs peines, les encourageant à bien faire, les louant et les récompensant quand elles ont bien fait. Car les joies et les contentements extérieurs et intérieurs que Dieu donne aux hommes, tant par lui que par tout autre moyen, que sont-ce autre chose, sinon des industries dont il se sert pour les animer à bien vivre, pour les réjouir dans le chemin de ses com

mandements, et leur faire trouver véritable que son joug est léger ? La sixième, étendant ses soins à toutes sans en oublier ni négliger une seule, pas seulement un moucheron, ni une feuille d'arbre, ou un grain de sable, dont il ne se mêle et auquel il ne prenne garde. Aussi le Sage dit de lui : « Attingit à fine usque ab finem « fortiter, et disponit omnia suaviter (Sap., 8, 1), c'est- « à-dire, comme l'explique saint Bernard, à summo « cœlo ad inferiores portes terræ, à maximo angelo us- « que ad minimum vermiculum (Tract. de gratia, et lib. « arbitr.) : Il atteint d'un bout de l'univers à l'autre, « du plus haut des cieux jusqu'aux parties les plus bas- « ses de la terre, et depuis le plus élevé des anges « jusqu'au plus petit vermisseau, » pensant et pour- voyant à tout fortement et constamment sans se relâ- cher, doucement et suavement sans rien forcer. La sep- tième, endurant avec une patience invincible un nombre presque infini de grandes offenses et d'outrages énor- mes qu'on fait à sa divine Majesté sans punir dans sa colère les pécheurs. La huitième, les souffrant et les at- tendant avec longanimité à la reconnaissance de leurs fautes ; il va même les y poussant et les aidant par ses ins- pirations et ses grâces. La neuvième, s'il faut les punir, il les punit en père, avec miséricorde en cette vie, et tou- jours en vue de leur salut. Enfin, dans une telle mul- titude d'affaires extérieures, dans un si grand nombre de choses qu'il fait continuellement, de personnes qu'i écoute, d'autres à qui il répond, d'injures qu'il reçoit, de récompenses et de châtiments qu'il donne, il conserve une paix et une tranquillité inviolables, et est très-intimement recueilli au dedans de lui-même, vaquant à ses opérations intérieures.

Il faut que chaque supérieur étudie ce souverain modèle, et tâche de se former sur lui le plus qu'il lui sera possible. Si, après y avoir bien travaillé et rendu à ses inférieurs tous les offices de charité, de libéralité,

de patience qu'il aura dû, et fait pour eux tout ce qu'il aura pu raisonnablement, il s'en trouve de mécontents et qui murmurent, qu'il se souvienne qu'il n'y a pas gouvernement au monde duquel il y ait plus de plaintes que celui de Dieu, bien qu'il soit infiniment sage et bien conduit, parce que le pauvre voudrait être riche, le riche savant, le malade sain, et il en est peu qui soient satisfaits de ce qu'ils sont, et qui, si Dieu leur donnait le choix, ne voulussent changer de condition. Partant, comme Dieu, malgré tous ces mécontentements et toutes ces plaintes, ne laisse pas de continuer son gouvernement, suivant les mêmes lois de sa divine sagesse, le supérieur doit faire de même dans l'esprit de Dieu, sans s'étonner ni perdre courage.

SECTION XXX

AVIS AUX PRÉDICATEURS.

I. La bonne vie. — II. L'étude de l'oraison. — III. L'humilité. — IV. Le zèle et le courage. — V. La doctrine bonne, intelligible et morale.

I. Premièrement le prédicateur doit faire ce qu'il dit, et porter le flambeau de la vérité plus dans la main que dans la bouche, pratiquant lui-même le premier les vertus qu'il enseigne. « Cœpit Jesus facere « et docere, dit saint Luc de Notre-Seigneur (Act., 1, « 1) : Il commença à faire et à instruire, » joignant la vie avec la parole, et fondant la force de celle-ci sur la sainteté de celle-là. « Ut instrueret ita alios docere, « dit saint Bernard, ut etiam teipsum doceas (Epist., « 101) : Apprenant ainsi à tous ceux qui devaient être « prédicateurs en son Eglise, de prêcher tellement les « autres, qu'ils se prêchassent eux-mêmes, » et s'estimer toujours les premiers auditeurs de leurs sermons, pour être plus obligés de les effectuer et d'écouter Dieu

parlant en eux, plutôt qu'à ceux qui les entendent. Notre-Seigneur voulant donner une leçon d'humilité et de charité à ses apôtres, la leur fit premièrement par son exemple, en leur lavant les pieds, et puis il leur dit : Vous voyez ce que je vous ai fait; vous m'appelez votre maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis : si moi votre maître et votre Seigneur je vous ai lavé les pieds, vous devez à plus forte raison vous les laver les uns aux autres, car je vous ai donné exemple, afin que vous en fassiez de même. Le mot ancien est très-véritable : « Validiora sunt exempla « quàm verba, et pleniùs docetur opere quàm ser- « mone : Les exemples sont beaucoup plus effectifs et « plus puissants que les discours, et on enseigne et « on imprime mieux une chose avec les œuvres qu'a- « vec la parole. » Aussi Sénèque avertit que pour profiter sous un maître, il faut le choisir de telle sorte, « quem magis admireris cùm videris, quam cùm « audieris (Epist. 53), que vous l'admiriez davantage « quand vous l'aurez vu que quand vous l'aurez en- « tendu, » et que vous en fassiez plus de cas pour ses actions que pour sa doctrine. « Magnificentior, mihi « crede, dit le même autre part, sermo tuus in gra- « bato videbitur et in panno, non enim dicentur tan- « tum illa, sed probabuntur (Epist. 20) : Oh! que les « harangues que vous faites de la pauvreté auront bien « un autre éclat et une autre force, quand on vous « verra couché sur un pauvre lit, et couvert d'un « habit de simple étoffe; car ce ne seront point des « paroles simples, mais des effets, et vous ne propose- « rez pas seulement l'estime de la pauvreté, mais vous « la persuaderez; » on se fie plus à ses yeux qu'à ses oreilles.

Et puis un prédicateur ne saurait graver dans les cœurs l'amour de la pauvreté, ni généralement des autres vertus, s'il ne les porte dans le sien; et il ne

donnera jamais une chose s'il ne l'a lui-même. Un prédicateur de Saint-François, docte et fameux, interrogé pourquoi ses sermons n'avaient pas autant de pouvoir pour enflammer les hommes que ceux de saint Bernardin, religieux du même ordre et qui n'avait pas tant de doctrine ni d'éloquence que lui, répondit que cela venait de ce que lui n'était qu'un charbon chaud qui ne peut faire prendre feu aux autres charbons, parce qu'il n'en a point, et que saint Bernardin était comme un charbon ardent et embrasé qui allumait les autres. En effet, c'est un enseignement des maîtres mêmes de l'éloquence profane, qu'afin que l'orateur émeuve ceux à qui parle, il est nécessaire qu'il soit ému lui-même : ce qui est encore plus vrai au sujet de la prédication, où les mouvements sont beaucoup plus difficiles à donner, à cause qu'ils regardent les choses spirituelles, élevées au-dessus des sens et contraires à la nature. Il faut recevoir, dit saint Denis en parlant de ceci (Eccl. hier., cap. 3), avant de communiquer ; car c'est un bel ordre qui est universellement établi dans toutes les choses divines, que celui qui doit les distribuer y participe le premier, et soit rempli des dons que Dieu par son entremise doit conférer aux autres : cela étant, à la bonne heure, qu'il en fasse part à autrui, mais non auparavant. C'est pourquoi ceux qui abusent audacieusement des sciences divines avant d'en avoir acquis l'habitude et avoir formé leur vie sur leur modèle, passent pour des gens profanes et grandement éloignés de notre saint institut, parce que c'est la même chose que des rayons du soleil ; quand les plus subtiles et les plus transparentes matières sont remplies les premières de la lumière qui leur est infuse, elles-mêmes ensuite, comme le soleil, répandent la lumière, dont elles regorgent, sur les autres corps qui sont au-dessous d'elle. Ainsi ne faut-il pas que celui-là s'enhardisse à servir de conducteur aux au-

tres dans quelque divin mystère, qui dans tout l'état de sa vie n'est pas semblable à Dieu, et qui par une divine inspiration et élection n'est pas désigné ni déclaré maître et directeur des autres. Voilà ce que dit saint Denis.

Les saintes Lettres appellent les prédicateurs des anges, non-seulement parce qu'ils font le ministère des anges, qui est de conduire les hommes à leur salut, et que pour le faire il faut qu'ils en mènent la vie, mais aussi parce qu'ils ne doivent donner que ce dont ils sont pleins, comme les anges supérieurs ne communiquent aux inférieurs que ce dont ils abondent. Voyons-le chez les plus élevés de tous, les séraphins et les chérubins, et qu'on entende par proportion de même des autres. Le nom de séraphin, dit le même saint Denis ailleurs (Cœlest. hier., cap. 7), exprime l'action perpétuelle de ces bienheureuses intelligences à l'endroit des choses divines, auxquelles elles sont incessamment occupées; il annonce l'ardeur, le zèle et la ferveur extrême du mouvement continuel de leur esprit qui ne se distrait jamais de son attention, mais y persévère constamment et sans relâche; il nous apprend encore cette force par laquelle avec une puissante attraction elles élèvent, transforment et rendent semblables à elles les essences inférieures en les échauffant et les allumant des mêmes flammes dont elles sont embrasées. Le nom de chérubin signifie la contemplation et les connaissances que ces esprits éminents ont de Dieu, la force et la capacité de recevoir et de contempler la lumière en la première et plus haute distribution qui s'en fait, et d'être les premières formes que la bonté divine moule et façonne à sa ressemblance par une abondante communication de sa sagesse; qu'après avoir reçue ils versent et répandent amplement sur ceux qui sont au-dessous d'eux, en leur communiquant libéralement et sans réserve la sagesse qui leur

est donnée. Ainsi les anges incarnés, les séraphins et les chérubins de l'Eglise, c'est-à-dire les prédicateurs, étant institués et envoyés pour mener les hommes à Dieu pour les éclairer de sa connaissance et les enflammer de son amour, doivent les y conduire par les lumières dans lesquelles ils y vont eux-mêmes, et les embraser des feux dont ils brûlent : ils ne doivent rien donner que par surabondance et regorgement, comme les bassins des fontaines, et non comme les canaux qui laissent couler toute l'eau sans en garder pour eux. « Si sapis, concham te exhibebis non ca-« nalem (Serm. 18 in Cant.), disait saint Bernard : Si « tu es sage, tu seras un bassin et non un canal. »

Comme le ministère de la prédication est très-relevé, la vie des prédicateurs doit être très-vertueuse. Le Fils de Dieu Notre-Seigneur a trois naissances : la première est éternelle dans le sein de son Père ; la seconde, temporelle ici-bas sur la terre ; et la dernière, dans les cœurs des hommes. Dieu le Père est le principe de la première, la sainte Vierge le principe de la seconde, et les prédicateurs de la troisième : ils ont commission de produire Jésus dans les âmes ; et en leur nom pour ce sujet saint Paul, le modèle des prédicateurs, dit : « Filioli mei, quos iterum parturio « donec formetur Christus in vobis (Gal., 4, 19) : Mes « petits enfants, je vous enfante de nouveau et je tra-« vaille après vous avec de grandes peines pour former « en vous Jésus-Christ. » Que maintenant le prédicateur considérant l'excellence et la sainteté des principes des deux premières naissances de Notre-Seigneur, à savoir, de Dieu, qui est absolument infinie, et de la sainte Vierge, qui passe toutes nos paroles et toutes nos pensées, voie à quelle vertu et à quelle perfection de vie il est obligé, s'il veut se rendre digne principe de la troisième.

Pour manquer à ceci, nous voyons si peu de fruit de

tant de prédications, si peu de prédicateurs toucher puissamment les cœurs, changer les volontés, les retirer du péché et les porter à la vertu ; ce n'est pas faute de doctrine et de capacité, mais de sainteté. Aussi la sainte mère Thérèse avait coutume de dire qu'un prédicateur excellemment vertueux causait plus de bien qu'un grand nombre d'autres. Et son confesseur, le père Balthazar Alvarez, disait dans la même pensée qu'une cognée bien affilée et bien tranchante ferait plus d'effet en peu de coups qu'une qui ne l'est point en plusieurs. Un prédicateur rempli de Dieu, disait encore sur ce même sujet la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, fait plus de fruit que cent autres, et un petit nombre de personnes qui auraient l'esprit apostolique convertiraient et embraseraient encore le monde de l'amour de Dieu, comme l'ont fait les apôtres.

Et à propos des apôtres, saint Chrysostome dit ces paroles remarquables (Hom. 47 in Matth.) : Si douze hommes seulement, et si mal pourvus des dons de la nature, ont attiré à Jésus-Christ presque tout le monde, considérez, je vous supplie, combien grandes sont notre méchanceté et notre paresse, que nous, étant maintenant innombrables, ne pouvons y faire marcher le peu qui reste, qui néanmoins devrions suffire pour convertir mille mondes. Oui, me direz-vous, mais c'étaient les apôtres ; eh bien ! qu'importe pour cela ? n'étaient-ils pas de même nature que nous ? étaient-ils anges ou descendus du ciel ? Non, me répliquerez-vous, mais ils avaient en main les miracles, par lesquels ils opéraient ces grandes merveilles. Je vous réponds qu'il ne faut point couvrir notre lâcheté de l'éclatant manteau des miracles que plusieurs ont faits, sans pourtant avoir, à cause de leurs œuvres qui ne correspondaient pas, fait à beaucoup près les biens qu'ont produits les apôtres. Qu'est-ce donc qui a rendu les apôtres capables

de les faire et d'opérer un tel changement parmi les hommes? Assurément la sainteté de leur vie, la victoire sur leurs passions, le mépris des richesses et des honneurs; sans cela et s'ils se fussent laissés aller à leurs appétits comme nous, quand même ils eussent ressuscité des milliers de morts, non-seulement ils n'eussent point fait de fruit, mais même on les eût tenus pour des imposteurs. Et cela se voit évidemment dans saint Jean-Baptiste qui, sans aucun miracle, car l'Ecriture dit de lui : «Joannes signum fecit nullum,» par la seule force de sa vie extraordinaire, attirait à lui toute la Judée, et faisait des conversions admirables (Joann., 10, 41). Tant il est vrai que c'est la sainteté et la vertu qui donnent du lustre partout et remplissent de la grâce de Dieu pour soi et pour les autres. Je conclus ce point en disant que le prédicateur doit toujours se souvenir de ce qui arriva à Origène, qui, ne pouvant plus supporter la confusion qu'il recevait dans Alexandrie à cause de sa déplorable chute, s'en alla à Jérusalem, où comme les prêtres lui eussent présenté les saintes Ecritures avec prière d'en expliquer quelque chose au peuple, et lui les ayant prises et ouvertes, il tomba sur ce passage de David : « Pec-« catori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias « meas et assumis testamentum meum per os tuum? « Dieu a dit au pécheur : Pourquoi es-tu si osé de « parler de mes lois que tu violes, et de profaner de « ta bouche impure mes mystères? » Ces paroles lui touchèrent vivement le cœur, voyant qu'elles s'adressaient à lui; sur quoi il ferma le livre et se mit à pleurer. Si cette défense avait lieu dans l'Eglise, il y a bien danger que plusieurs seraient obligés de fermer leurs livres et leurs bouches pour verser des larmes.

II. Le deuxième avis est que le prédicateur doit s'adonner beaucoup à l'oraison, parce que c'est dans l'o-

raison, et au pied du crucifix, autant pour le moins que dans les livres, qu'il doit apprendre les vérités qu'il faut qu'il annonce; c'est là qu'il doit les considérer, les pénétrer et les goûter. « Vita activa, dit le « Docteur angélique, præsupponit abundantiam con- « templationis, prædicando enim contemplata tradit « (3 part., q. 40, a. 1, ad. 2) : La vie active, dont la « prédication fait une des nobles parties, présuppose « une grande contemplation, car le prédicateur ne « doit prêcher que des mystères contemplés » et des choses sur lesquelles il aura été éclairé dans la prière; et autre part il dit encore : « Prædicatio ex plenitudine « contemplationis derivatur, unde Gregorius ait, quod « te perfectis viris post contemplationem suam re- « deuntibus dicitur, memoriam abundantiæ suavitatis « tuæ eructabunt (2, 2, q. 188, a. 6) : La prédication « doit découler de la plénitude de la contemplation, « comme de sa source, d'où le Prophète royal, selon « l'interprétation que lui donne saint Grégoire, dit « des hommes parfaits au sortir de l'oraison et de la « communication avec Dieu, qu'ils répandront les « douceurs de ses extrêmes bontés et publieront hau- « tement ses merveilles. » A cette cause Notre-Seigneur, avant d'ouvrir la porte à l'Evangile et de prêcher aux hommes, se retira quarante jours dans la solitude et dans les exercices de la contemplation, comme pour penser et méditer ce qu'il avait à dire. Quand le prédicateur procède de cette sorte, ses sermons sont puissants et effectifs, parce qu'ils sont arrosés de dévotion et animés de l'esprit de la grâce; toutes ses paroles sont autant de rayons émanés du soleil, qui l'illuminent intérieurement et qui passent par sa bouche; ce sont autant d'étincelles qui jaillissent du feu dont son cœur est embrasé. Saint Thomas (1 p., q. 1, a. 6, ad. 3) dit que nous pouvons porter jugement d'une chose de deux façons, ou pour connaître sa nature par notre

propre expérience, ou pour la connaître par spéculation et dans les livres. La première façon est sans comparaison plus parfaite et plus assurée que la seconde, car comme un homme chaste connaît tout autrement l'excellence et les délices de la chasteté qu'un philosophe moral qui sera vicieux, sur quoi Aristote a fondé ce principe (lib. 10 Ethic., c. 5) : Que l'homme vertueux est la mesure et la règle des actions humaines; de même pour la douleur nous jugeons beaucoup mieux du mal et des inquiétudes que la fièvre cause, quand nous en sommes atteints, que par tous les discours qu'en peuvent faire les médecins. Or, le prédicateur ayant dans l'oraison ruminé et savouré les choses spirituelles et divines, en prêchera après avec beaucoup plus de force, il les représentera avec des couleurs bien plus vives, et enflammera les cœurs avec un zèle et une ardeur bien plus grands que s'il n'en avait qu'une connaissance résultant d'une simple lecture.

De plus, le prédicateur doit toujours demander à Dieu les pensées, les affections et les paroles par lesquelles il voit que ses auditeurs seront touchés, et lui recommander instamment le succès de son sermon. Il serait bon d'adresser à cette intention la messe qu'il dira ce jour-là, car, quelque capacité naturelle qu'il ait pour cet emploi, quelque préparation qu'il y apporte, et de quelque bonne intention qu'il anime ses œuvres, « nisi, dit saint Grégoire, intùs sit qui doceat, doctoris « lingua exteriùs in vacuum laborat (Hom. 30 in Ev.), « si le Saint-Esprit n'enseigne lui-même au dedans, et « ne parle à l'oreille du cœur, ce sera inutilement que « le prédicateur criera aux oreilles du corps. » Il est à remarquer qu'un prédicateur, avec les seules forces de la nature et les bonnes qualités qu'il a acquises par son industrie, peut enseigner les mystères de la foi, plaire et se faire admirer, mais non émouvoir à la

douleur de ses péchés, à déraciner ses mauvaises habitudes, ni à quitter le vice; il ne peut donner des sentiments d'humilité, de charité, ni mettre ses auditeurs dans le chemin de leur salut, qui est toutefois la fin de son ministère; parce que ces mouvements sont surnaturels, et par conséquent exigent une cause surnaturelle et une puissance plus haute que la sienne, à savoir, la grâce du Saint-Esprit, que pour ce sujet il doit demander à Notre-Seigneur. Le père Benoît Palmio, religieux de notre compagnie, et un des grands prédicateurs de son temps, ne montait jamais en chaire qu'il n'eût fait auparavant plusieurs heures d'oraison, dans laquelle il priait Dieu si ardemment pour le bon succès de sa prédication, qu'on a trouvé souvent le pavé trempé de ses larmes, qu'il n'étanchait point encore là, car en chaire elles coulaient encore, et parfois des quarts d'heure entiers. Ainsi, tous les prédicateurs doivent supplier Notre-Seigneur pour l'heureux succès de leurs sermons, le conjurer, « det verba « evangelizantibus virtute multâ (Ps. 67, 12), qu'il « verse sa bénédiction sur leurs discours, qu'il leur « donne des paroles pleines d'énergie, » une doctrine saine, claire et proportionnée à leurs auditeurs, des raisons pressantes et concluantes, des termes propres, une voix touchante, un geste pieux et émouvant, et qu'il soit un brasier en leur cœur, un soleil en leur tête et la parole en leur bouche.

Saint Augustin, parlant de ceci au livre quatrième de la Doctrine chrétienne, que les prédicateurs feront très-bien de lire plusieurs fois, dit ces paroles remarquables. Le prédicateur doit dire des choses justes, saintes et bonnes, et n'y en mêler point d'autres, et les dire intelligiblement pour instruire, agréablement et puissamment pour fléchir; et quand il le fera « pietate magis orationum quàm « oratorum facultate se posse non dubitet, ut orando

« pro se ac pro illis quos est allocuturus, sit orator « antequàm doctor, qu'il tienne pour assuré que cette « force est plutôt un fruit de l'oraison que de sa capa- « cité, et que pour la mériter, il faut qu'il se mette à « prier pour soi et pour ses auditeurs avant de parler. » Quand il montera en chaire, « priusquàm exerat pro- « ferentem linguam, ad Deum levet animam si- « tientem, ut eructet quod biberit, vel quod impleverit « fundat, avant d'ouvrir la bouche aux hommes, qu'il « élève le cœur à Dieu, pour verser sur eux ce dont il « sera plein ; » car, comme dans son office il se trouve un très-grand nombre de sujets dont il doit parler, et plusieurs façons d'en parler, qui sait ce qui est expédient et à nous de dire, et aux autres d'entendre, sinon celui qui connaît les cœurs de tous? Et qui fait que nous prêchions ce qu'il faut, et comme il faut, que celui qui dispose ainsi qu'il lui plaît, et de nous et de nos paroles? Donc, que le prédicateur fasse son devoir d'apprendre ce qu'il doit dire au peuple, et la façon de lui bien dire, mais quand il est pour le débiter, qu'il se souvienne plutôt de ce dont Notre-Seigneur nous avertit : Quand vous comparaîtrez devant les juges et les puissances du monde, ne pensez pas à ce que vous direz, ni comment vous le direz, car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre père qui parle par votre bouche. « Si ergo, conclut ce saint docteur, « loquitur in eis Spiritus sanctus, qui persequentibus « traduntur pro Christo, cur non est in eis qui tra- « dunt discentibus Christum? Si donc le Saint-Esprit « parle en ceux qui sont présentés pour l'amour de « Jésus-Christ aux persécuteurs, pourquoi ne parlera- « t-il pas aussi en ceux qui annoncent le même Jésus- « Christ à ceux qui veulent le suivre? »

Au reste, que l'homme apostolique ne pense pas que les exercices de charité, les prédications, les confessions et les autres, doivent nuire à l'oraison ; qu'il

pense plutôt qu'ils lui serviront beaucoup, comme il est vrai ; car ils se donnent la main l'un à l'autre et s'entr'aident mutuellement. Sur quoi le vénérable père Lefèvre disait que la parole de Notre-Seigneur et l'expérience nous apprenaient que ceux qui sont miséricordieux envers leur prochain ressentent plus abondamment les effets de la bonté et de la miséricorde de Dieu sans même les demander ; et il ajoutait que du défaut de cette miséricorde et de cette assistance du prochain venait celui des lumières et des consolations dans la retraite et la prière, que goûtent plus largement ceux qui s'y adonnent le plus. « Ablactavit eam, « dit le prophète, quæ erat absque misericordia (Oseæ, « 1, 8) : L'âme qui est sans miséricorde, est aussi « sevrée des douceurs de Dieu et du lait de ses ma- « melles. » Saint François-Xavier, après avoir tout le long du jour travaillé pour le salut des chrétiens et des infidèles, se mettant la nuit en oraison, y était si puissamment consolé et y recevait tant de délices, qu'il était contraint de s'écrier : C'est assez, mon Seigneur, c'est assez. Qui pourrait dire avec vraisemblance que demeurant en sa chambre, et ne vaquant qu'à sa seule perfection, il eût eu cette abondance de grâces et cette inondation de doux sentiments ? Pour avoir du lait, il faut nécessairement être mère.

III. Le troisième avis est que le prédicateur doit être doué d'une profonde humilité, et estimer qu'entre toutes les vertus celle-ci lui est particulièrement nécessaire, tant pour rapporter fidèlement à Dieu toute la gloire de ses travaux que pour ne point se perdre dans l'éclat de sa fonction, dans les louanges qui lui seront données, ni dans les disgrâces et les revers qui pourront lui arriver ; comme aussi pour donner à ses auditeurs des exemples de cette vertu fondamentale du christianisme, pour se faire ouverture dans leurs esprits, afin d'y opérer de bons effets, et rendre ses

emplois fructueux. L'humilité relève hautement toutes les actions de l'homme humble, et donne un grand poids à ses paroles ; et il n'est pas à croire comment au contraire la vanité abaisse et rend méprisables toutes sortes de personnes, et surtout les prédicateurs. L'histoire nous raconte qu'un des anciens Pères du désert vit un jour des troupes d'anges descendre du ciel tenant un livre écrit au dedans et au dehors, et se demandant les uns aux autres : Entre les mains de qui devons-nous mettre ce livre ? qui en chargerons-nous pour en faire la lecture et en annoncer les mystères ? Et l'un disant, c'est à celui-ci ; l'autre, c'est à celui-là ; nommant les plus vertueux et les plus habiles hommes qui fussent pour lors. Enfin, ils tombèrent d'accord que c'était à saint Ephrem, et dirent : A la vérité, tous ceux qui ont été proposés sont saints, le livre pourtant ne peut être confié à un autre qu'à Ephrem le doux et l'humble de cœur : et ainsi il lui fut donné, et avec lui un talent très-rare de prédication ; son humilité lui valut cela. Saint Vincent Ferrier (Sur., 5 apr.), résidant à la cour du pape Benoît XI, en qualité de son confesseur, y fut atteint d'une fièvre violente, et après douze jours qu'elle l'eût très-malmené, Notre-Seigneur, accompagné d'un grand nombre d'anges, de saint Dominique et de saint François, lui apparut, et lui dit qu'il eût bon courage, et qu'il lui rendrait la santé, mais qu'aussitôt après il sortît de la cour, et qu'il l'avait choisi pour son prédicateur extraordinaire, afin de porter par la France et l'Espagne son Evangile en humilité et en pauvreté. Il exécuta sa commission, et par le moyen de ses fervents sermons, éclairés des exemples de ces deux vertus, il convertit à une meilleure vie plus de cent mille chrétiens, et à la fois plus de vingt mille Juifs et de huit mille Sarrasins. Notre-Seigneur dans le même ordre, avant de s'employer à l'exercice de la

prédication, voulut pratiquer celui de l'humilité, s'abaissant devant son précurseur et se faisant baptiser de sa main, pour nous apprendre, dit saint Grégoire de Nazianze (Orat. 39 in S. Lumina), que la pureté de l'âme et l'humilité doivent marcher devant la prédication, et lui frayer le chemin pour la rendre profitable et triomphante, et y étant actuellement occupé, il dit : « Discite à me quia mitis sum et humilis corde (Math., 11, 29), » ce que saint Grégoire le Grand explique de cette sorte : Apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, mon humilité me rend digne d'être entendu et cru de vous.

Saint François-Xavier (Tursell., Vitæ S. Xav., lib. 6, c. 16), donnant des instructions aux prédicateurs de notre compagnie, leur recommandait surtout d'être bien humbles, d'avoir une petite opinion d'eux-mêmes et de faire paraître sur leurs visages, dans leurs façons, dans leurs discours, et dans toute leur conduite cette vertu. Et entre les autres, voici ce qu'il en écrivit au père Gaspard Barzé, prédicateur vraiment apostolique, et qui a fait des choses admirables : Pour acquérir l'humilité qui vous est nécessaire en votre office, il faut que vous rapportiez à Dieu comme à la vraie source tout le bien que vous ferez; car c'est véritablement lui qui vous donne tous les bons sentiments et toutes les grâces que vous avez de prêcher, et au peuple celles de vous écouter; souvenez-vous que vous avez reçu ce don, non tant par votre mérite que par celui de la compagnie, qui en corps va avec des prières ardentes demander à Dieu ces faveurs pour tous ses membres; souvenez-vous encore que tout ce que vous direz de véritable et de bon ne vient pas de vous, mais que c'est Dieu qui le dit par votre bouche : ainsi faites bon usage du talent qu'il vous a donné, et dont vous lui rendrez un grand compte; ne vous attribuez que les péchés, la paresse,

l'orgueil et l'ingratitude envers Dieu et envers la compagnie qui vous procurent tous les biens que vous possédez; remettez-vous souvent en mémoire que plusieurs grands prédicateurs, plus habiles et plus utiles que vous, brûlent maintenant dans les flammes éternelles, et qui, ayant ouvert la porte du ciel à beaucoup d'âmes, se la sont malheureusement fermée, et ont pris l'enfer pour leur partage, parce qu'ils se sont laissé enivrer par la vanité, l'estime d'eux-mêmes, qui, leur renversant l'esprit et la raison, les a portés à s'attribuer injustement et à prendre pour eux la gloire de leurs actions, qu'ils devaient rendre à leur Créateur. C'est pourquoi veillez sur vous et prenez bien garde, dans ce haut éclat où vous met votre ministère, et dans ces grands fruits que vous faites, de mépriser un de vos frères, comme si vous travailliez plus que lui; estimez plutôt que ce sont leurs prières qui vous obtiennent ces grâces et ces forces, et qu'ainsi vous leur êtes beaucoup plus redevable qu'ils ne le sont à vous. Je désirerais surtout, pour l'amour que je vous porte, de vous voir souvent repasser dans votre esprit et examiner avec attention combien de bonnes choses, que Dieu avait dessein de faire par votre moyen, sont demeurées en arrière par votre lâcheté : j'aimerais bien mieux pour votre profit que, vous mettant devant Dieu, vous arrêtiez vos yeux sur les dommages dont vous êtes coupables que sur les avancements de sa gloire où vous pensez avoir quelque part, parce que cette première pensée vous donnera de la confusion et de l'humilité, en vous découvrant les effets de votre faiblesse et de votre misère, tandis que l'autre ne fera que nourrir votre amour-propre et vous enfler le cœur, vous persuadant que vous avez fait les bonnes œuvres, dont Dieu est toutefois le premier principe et le véritable auteur. Ce sont les sages avertissements que ce grand

saint donnait aux prédicateurs de notre compagnie.

Surtout il leur touche un point fort important pour les tenir en humilité, savoir, qu'ils sont obligés des fruits qu'ils font aux oraisons des autres. Nous voyons que ce qui sert le plus dans un bâtiment ne sont pas les pierres ouvragées que l'on regarde par admiration, ni les persans, les cariatides et ces autres termes, qui semblent porter sur leur dos la masse de l'édifice, et qui, à les voir, plient sous la pesanteur du faix, bien qu'au fond ils ne portent rien, mais les pierres sur lesquelles ils sont portés. C'est le fondement qui sert le plus et qui porte tout, qui néanmoins est caché dans l'obscurité de la terre, et dont on ne parle point, si ce n'est peut-être pour se plaindre de la dépense qu'on y a faite. Chaque religion est un bâtiment spirituel, les parties principales et fondamentales ne sont pas toujours les personnes qui paraissent le plus aux yeux des hommes, ou pour être dans les charges, ou dans les chaires à enseigner les hautes sciences, ou à prêcher, ou pour quelque autre fonction qui a de l'éclat, quoiqu'il semble que la religion soit soutenue par eux, et qu'elle leur doive sa conservation et son lustre. Ce sont les plus vertueux et les plus grands serviteurs de Dieu; un simple frère caché dans la maison, et employé à quelque occupation vile, et un jeune régent renfermé dans une basse classe, mais humbles, obéissants, soumis, endurants, charitables, adonnés à l'oraison et exacts observateurs de leurs règles, tiennent devant Dieu lieu de fondement, et par leur vertu et leur sainteté portent l'édifice, parce que c'est en leur considération que Dieu répand ses bénédictions temporelles et spirituelles sur la religion, et qu'il donne aux autres la grâce d'exercer dignement leurs ministères. Comme les branches d'un arbre ne portent et ne nourrissent les fruits dont elles sont chargées que par le suc que leur communique la racine enseve-

lie en terre et que l'on ne voit point, si ce n'est pour y mettre du fumier. Certainement les biens et les succès heureux des maisons religieuses doivent être rapportés non aux excellents prédicateurs, ni aux savants, ni à ceux qui sont doués de grandes qualités naturelles, s'ils n'ont autre chose, mais à ceux qui sont ornés de grandes vertus. Ainsi que ceux-là ne se glorifient pas, ce ne sont que des branches qui portent des fruits, tandis qu'elles sont elles-mêmes portées par les racines. « Noli gloriari, dit saint Paul, « non tu radicem portas, sed radix te (Rom., 11, 18). » Saint François, dans l'abondance des lumières dont il était éclairé, voyait parfaitement cette vérité qui lui faisait dire que dans une maison, et même pour ce qui concernait la conversion des âmes, il fallait faire plus de cas d'un frère lai muet, qui était bon religieux, et qui, par les exemples de ses vertus, provoquait les autres à bien faire, que d'un prédicateur qui aurait beaucoup de doctrine et d'éloquence. Et il appuyait son dire de ces paroles d'Anne, mère de Samuel : « Donec « sterilis peperit plurimos, et quæ multos habebat filios, « infirmata est (1 Reg., 2, 5), » disant qu'un pauvre frère, qui d'office n'est point employé dans l'Eglise à produire des enfants spirituels, et y est par conséquent comme stérile, se verra toutefois au jour du jugement en avoir, par ses oraisons, par ses mortifications et par ses bonnes œuvres faites en secret, engendré plusieurs, dont la béatitude en cette auguste compagnie lui sera attribuée et lui méritera des récompenses ; au lieu que le prédicateur fameux, qui a vu toujours son église pleine, et qui croit avoir attiré beaucoup d'âmes à Notre-Seigneur, connaîtra pour lors que ce n'est pas lui, et, à cause de la vanité ou des autres intentions obliques qu'il y a mêlées, au lieu de la louange et du salaire qu'il en attendait, il n'en recevra que du blâme et du châtiment. Quoique

les yeux soient dans le corps humain pour le conduire et la langue pour parler, fonctions éclatantes et honorables, néanmoins ils ne sont pas mis au rang des parties nobles, mais le cerveau, le cœur et le foie qui ont plus de chaleur et qui fournissent aux yeux, à la langue et aux autres membres les esprits animaux et vitaux pour exercer leurs opérations. Les parties nobles et principales dans un corps religieux ne sont, absolument parlant, ni ceux qui gouvernent, ni ceux qui parlent, mais ceux qui ont plus de chaleur spirituelle, plus d'amour de Dieu, et qui par leurs mérites obtiennent de sa bonté aux autres membres l'esprit de la grâce pour bien remplir leurs offices.

IV. Le quatrième avis est que le prédicateur doit nécessairement avoir du zèle et du courage, tant pour porter les travaux de la prédication, qui sont grands, et souffrir les diverses disgrâces qui l'accompagnent, que pour prêcher en tous lieux et à toutes sortes de personnes, pour publier la vérité librement, reprendre le vice sans crainte, mais aussi sans témérité, et se donner toutes les autres peines nécessaires à la conversion des âmes. A cette cause Notre-Seigneur choisit pour ses apôtres des hommes natifs pour la plupart de Galilée, parce que, comme remarque Josèphe (lib. 3 de Bello Judaïco, cap. 2), ils étaient naturellement courageux et sans peur. Il faut avouer que la prédication est un emploi fort laborieux, et que quiconque veut s'en acquitter dignement y trouve bien de quoi endurer. S'il réussit, il faut qu'il combatte contre les louanges et la vanité; s'il échoue, il doit lutter contre le découragement et le dégoût; il doit soigneusement regarder que bien que, quand il se voit entouré d'un grand auditoire, il ait sujet de se consoler et de se réjouir, soit pour l'intérêt de Dieu, voyant que sa parole est estimée, honorée et aimée, et que par ce moyen plusieurs le connaîtront et l'aimeront; soit par

sentiment de la charité du prochain, à qui c'est un très-grand bien de venir entendre la prédication, parce que s'il est malade, il s'en retournera avec quelque remède à son mal; s'il est pécheur, avec le dessein de changer de vie; s'il est juste, avec la volonté de le devenir encore plus; soit pour son propre bien, considérant que ses veilles et ses soins profitent à plusieurs; quand néanmoins il ne voit devant lui qu'une poignée de gens, il ne doit point perdre courage, mais prêcher, et avec affection, se souvenant que sa récompense sera aussi grande en prêchant à peu comme à plusieurs, et faisant peu comme beaucoup de fruit, s'il fait ce qu'il peut; puisqu'il n'est obligé à rien plus, et Dieu ne lui demande que cela, car c'est à lui d'inspirer aux hommes de venir écouter sa parole, et de leur donner la grâce de l'effectuer; le prédicateur pour sa charge n'a qu'à la leur annoncer; comme un crieur de ville, quand dans un carrefour il publie quelque ordonnance du magistrat, ne se fâche point s'il y a peu ou point de gens qui viennent l'entendre, parce que son devoir est seulement de la signifier, celui du peuple de l'écouter; aussi le peuple sera châtié s'il agit contre, parce que s'il ne la sait pas, c'est par sa faute, car pour cela on l'a proclamée.

Il doit de plus se consoler, se représentant qu'il rend à Dieu et à l'Eglise un grand honneur et un notable service, bien qu'il ne prêche qu'à peu de personnes, parce que comme c'est de la magnificence d'une bonne ville d'avoir des fontaines publiques qui donnent l'eau jour et nuit, quoique personne n'en vienne puiser; ainsi appartient-il à la grandeur et à la majesté de l'Eglise d'avoir des fontaines publiques, qui sont les prédicateurs, qui jettent l'eau de la sagesse divine, bien que peu de gens en viennent boire. « Benè ille quisquis fuit, dit Sénèque, cùm quæreretur « ab illo, quò tota diligentia artis spectaret ad paucis-

« simos perventuræ? satis sunt, inquit, mihi pauci; « satis est unus, satis est nullus (Epist. 7) : Celui-là « qui, interrogé pourquoi il prenait tant de peine dans « son art qui devait servir à très-peu d'hommes, ne « répondit point mal quand il dit : Il me suffit qu'il « serve à peu et à un seul, et si même il ne se trouve « personne, je ne laisserai pas d'être content dans « mon travail. » Et Démocrite, au rapport du même, ne disait-il pas : « Unus mihi pro populo est : Un « homme seul me tient lieu d'un peuple tout entier? » A vrai dire, si Notre-Seigneur a instruit, et avec tant d'affection, la Samaritaine seule; si même il est mort pour chacun en particulier aussi bien que pour tous en général; et si les anges tutélaires, si excellents et si capables, passent tant d'années à l'instruction d'une seule âme, le prédicateur ne doit pas s'attrister ni se décourager quand il ne prêchera qu'à six personnes. Ainsi saint Bonaventure dit de saint François : « Eâdem mentis constantiâ magnis loquebatur et par- « vis, eâdemque spiritûs jucunditate paucis loquebatur « et multis : Il parlait avec un même courage aux « grands et aux petits, et prêchait avec autant de joie « devant peu comme devant plusieurs. » Elcana (1 Reg., 1, 8), voyant Anne sa femme pleurer pour n'avoir point d'enfants, lui dit : Pourquoi pleurez-vous et vous abandonnez-vous ainsi à la tristesse? ne vous suis-je pas plus que dix enfants? La volonté de Notre-Seigneur à envoyer à un prédicateur peu ou beaucoup de gens doit lui être plus chère que la conversion de tous les hommes.

V. Le cinquième avis touche la doctrine dont il doit se servir, qui sera bonne, saine, intelligible, morale et propre pour éclairer les entendements et échauffer les volontés à la vertu, puisée aux sciences chrétiennes, chez les saints Pères, et surtout dans les saintes Lettres, rarement dans les profanes, et non sans un grand

choix ; il ne se fatiguera point à l'excès pour avoir un discours élaboré et ajusté ; il l'ornera s'il peut comme une dame d'honneur, et non comme une fille débauchée, qui est fardée, frisée, musquée et parée lascivement; aussi cela ne plaît-il pas aux sages : « Prudentibus viris, dit saint Prosper, non placent phalerata, « sed fortia. Les paroles magnifiques et pompeuses ne « contentent pas les hommes prudents, mais bien les « choses fortes et solides. » Et son maître, saint Augustin : « Bonorum ingeniorum insignis est indoles in verbis « verum quærere, non verba : quid enim prodest clavis « aurea, si aperire quod volumus non potest? aut quid « obest lignea, si hoc potest, quandò nihil quærimus « nisi patere quod clausum est (lib. 4 de Doct. chr., « cap. 11)? La marque des bons esprits est de rechercher dans les paroles, non les paroles, mais la « vérité ; car de quoi sert une clef d'or si elle ne peut « ouvrir ; et qu'importe qu'elle soit de bois si elle ouvre? attendu que tout le service que nous prétendons « d'une clef est qu'elle ouvre ce qui est fermé. » Et avant lui un païen même, c'est Sénèque, avait dit à ce propos ces paroles considérables : « Nimis anxium « esse te circa verba et compositionem, mi Lucili, « nolo ; habeo majora quæ cures : cujuscumque oration em videris sollicitam et politam, scito animum « quoque non minus esse pusillis occupatum. Magnus « ille remissius loquitur, et securius, quæcumque dicit « plus habent fiduciæ quàm curæ : nosti complures « juvenes barbâ et comâ nitidos, de capsula totos; « nihil ab illis speraveris forte, nihil solidum : oratio « vultus animi est, si circumtonsa est et fucata, et « manufacta, ostendit illum quoque non esse sincerum « et habere aliquid fracti. Non est ornamentum virile « concinnita (Epist. 115) : Je ne veux pas, cher Lucile, quand tu parles, que tu t'amuses trop aux paroles ni à la texture du discours; il y a des choses bien

« plus grandes dont tu dois avoir soin : quand tu verras « la façon de parler de qui que ce soit étudiée et polie, « tu peux croire que son esprit de même s'arrête à « des choses petites. Une grande âme parle avec plus « de négligence, et aussi avec plus de fermeté ; tout « ce qu'elle dit a plus de force que d'étude ; prends « garde à ces jeunes mignons si fardés et si bien pei- « gnés, et n'attends rien de courageux de leurs esprits. « Comme on connaît un homme à son visage, on re- « marque la qualité de son esprit à son discours ; s'il « est travaillé, agencé, et plein d'artifice, assure-toi « que l'esprit s'en ressent, qu'il n'est pas non plus « sincère, et a quelque chose de mou et d'efféminé : « la gentillesse n'est pas l'ornement d'un homme. »

J'ajoute que cela semble n'être pas dans les voies de Dieu et selon l'esprit de son Fils crucifié ! Plusieurs nous reprochent, dit saint Ambroise, que nos auteurs n'ont point parlé suivant l'art et les préceptes de la rhétorique : « Nec nos obnitimur, non enim secun- « dùm artem scripsêre, sed secundùm gratiam, quæ « super omnem artem est (lib. 1, epist. 10) : Nous ne « le nions point, car ils ont parlé non selon l'art, mais « selon la grâce, qui surpasse tout le pouvoir de l'art. » — « Prædicatio christiana, dit-il autre part, non in- « diget pompâ et cultu sermonis, ne videatur esse « ex versutia et calliditate humanæ sapientiæ, non « ex veritate (in 1, cap. 1, ad Cor.) : La prédication « n'a point besoin de la pompe ni de la beauté du lan- « gage, de peur qu'on ne rapporte ses victoires à l'in- « dustrie de la science humaine, et non à la vérité. » Et le plus grand de tous les prédicateurs écrivant aux Corinthiens, leur dit : « Non misit me Christus bap- « tizare, sed evangelizare, non in sapientia verbi, ut « non evacuetur crux Christi (1 Cor., 1, 17) : Jésus- « Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour « prêcher, et prêcher d'une façon simple et familière,

« non avec des harangues exquises et recherchées,
« comme les orateurs, afin que ceux qui me croient
« n'attribuent pas leur changement à la force de mon
« éloquence, mais à celle de sa croix, dont autrement
« on flétrirait et anéantirait la gloire. » Et ayant ainsi accompli sa commission, il leur dit : « Et ego cùm
« venissem ad vos, fratres, veni non in sublimitate ser-
« monis aut sapientiæ, annuntians vobis testimonium
« Christi : non enim judicavi me scire aliquid inter
« vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum : sermo
« meus et prædicatio mea non in persuasibilibus hu-
« manæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et
« virtutis, ut fides vestra non sit in sapientia hominum,
« sed in virtute Dei (1 Cor., 2, 1) : Mes frères, quand je
« suis venu dans votre ville pour vous annoncer
« l'Évangile, vous savez que je n'y ai point employé les
« ornements de la rhétorique, ni les raisonnements
« de la philosophie ; j'ai fait seulement profession de
« savoir et de vous prêcher Jésus-Christ crucifié, et en
« vous parlant d'un tel sujet, je ne me suis pas servi
« pour vous le persuader de discours enrichis de belles
« paroles, ni de raisons subtiles et de remarques cu-
« rieuses, mais remplis de l'esprit de Dieu et autorisés
« des vertus et des miracles, afin que vous ne puissiez
« vous figurer que mon éloquence vous a convaincus,
« mais que l'on voie clairement que votre conversion
« est un ouvrage de la puissance de Dieu et non de la
« science des hommes. »

A la vérité, puisque le point le plus important de tous les sermons des prédicateurs, et le principal chef de leur ambassade est Jésus crucifié, qui à l'extérieur ne montre que pauvretés, abaissements et douleurs, mais qui intérieurement contient la gloire, les richesses et la divinité, il est raisonnable que leurs sermons lui ressemblent en quelque façon, portant au dehors une certaine négligence des beautés extérieures et mon-

daines, mais au dedans la vertu de Jésus attaché à une croix, et l'esprit de Dieu, qui est aussi le moyen de les rendre fructueux. « Idoneos nos fecit, dit encore saint « Paul, ministros novi testamenti non litterâ, sed « spiritu (2 Cor., 3, 6) : Notre-Seigneur nous a rendus « dignes d'annoncer son Evangile non parce qu'il « nous a pourvus d'une grande science et de beaucoup « de lettres, mais qu'il nous a remplis de son esprit; » et l'expérience le montre, car le langage grossier des apôtres et les solécismes des pêcheurs, comme parle Théodoret (Serm. 3 contra Græcos), ont surmonté l'éloquence des orateurs, et renversé les arguments des philosophes. Ainsi saint François (S. Bonav., Vitæ S. Franc., cap. 12), devant un jour prêcher en présence du pape et des cardinaux, prépara avec beaucoup d'étude et à notre mode le plus beau sermon qu'il put, mais quand ce fut pour le prononcer, sa mémoire lui fit un si mauvais service, qu'il ne se souvint pas d'un mot : sur quoi ayant ingénument et humblement déclaré sa disgrâce à cette auguste compagnie et invoqué en son cœur le secours du Saint-Esprit, il commença à leur parler avec une telle abondance et une telle force de paroles, et à les exciter avec des raisons si pressantes et si vives à la componction, qu'il était aisé de voir que ce n'était pas un homme qui leur parlait, mais Dieu par sa bouche.

Ce n'est pas pourtant qu'il ne faille point étudier et penser soigneusement à ce que l'on doit dire, et que l'on ne puisse employer les ornements des sciences, « si, comme dit saint Augustin (lib. 4 de Doctr. chr., « cap. 20), on les rencontre en son chemin, et non « qu'on aille les chercher trop loin : Ornamenta si « non habuerit, non requirit. » On les prend s'ils se présentent comme d'eux-mêmes, et suivant par nécessité la nature des matières que l'on traite ; ni plus ni moins que si un vaillant soldat, dans la mêlée et

échauffé au combat, trouve une épée qui a la garde dorée et étincelante de pierreries s'en sert, « non quia « pretiosa, sed quia arma sunt, non parce que c'est « une épée précieuse, mais parce que c'est une épée. » Quelque commodité pourtant naturelle ou acquise que l'on ait de parer son discours, il faut toujours avoir incomparablement plus à cœur de l'animer de l'esprit de Dieu, d'une intention très-pure de sa gloire et d'un zèle ardent du salut du prochain, puisque c'est ceci qui porte coup, et non cela. Car l'élégance du langage, les discours brillants, les paroles choisies et tous ces traits adoucis ne passent point les oreilles; il n'y a que les paroles du Saint-Esprit poussées dans ces ardeurs et vivifiées de sa vertu qui entrent au cœur, comme ce ne sont point les pierreries de l'épée dont saint Augustin vient de nous parler qui coupent, mais le tranchant de la lame bien affilée : « Littera enim occidit, spiritus autem vivificat[1] » (2 Cor., 3, 6). Hélas! et qu'il y a de gens trompés sur le jugement que l'on fait ordinairement des prédicateurs! Que c'est une chose différente d'être bon prédicateur devant Dieu, et de l'être devant les hommes! Car devant les hommes celui qui dit des choses excellentes en termes magnifiques et choisis, acquiert la réputation et se fait un nom célèbre, mais dans l'estime de Dieu celui-là seul l'emporte, qui prêche selon sa volonté, quand, où et à qui il veut, qui prêche dans son esprit et pour ses desseins, qui ne tâche point à se faire priser et admirer, mais à lui attirer des âmes et à faire du fruit; et il arrive assez souvent que les plus grands et plus fameux prédicateurs ne sont pas ceux qui en font le plus, mais que d'autres qui ont moins de talents naturels, mais plus de zèle, et qui sont mieux intentionnés qu'eux, en fe-

[1] Car la lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie.

ront davantage. Comme nous voyons que les arbres les plus hauts, les sapins et les chênes, ne portent pas le plus de fruits ni les meilleurs, mais que seulement cette hauteur leur sert à être vus de plus loin, et aussi à être battus davantage des vents et des orages ; tandis que les pommiers, les cerisiers, les grenadiers, les figuiers sont beaucoup plus bas et plus utiles. D'où par conséquent il faut inférer qu'au fond et à bien prendre la chose, ces prédicateurs sont les meilleurs et les plus excellents, puisqu'ils arrivent plus parfaitement au but de la prédication, qui est de sauver les âmes; comme cet archer passe pour le plus parfait et le meilleur tireur de tous, non qui se sert de plus belles flèches, mais qui atteint le but plus sûrement.

Pour faire du fruit, il faut user d'une doctrine assurée, morale et facile, laissant, comme dit saint François-Xavier au père Barzé (Epist. 12, lib. 2), les subtilités obscures. les choses douteuses et pointillées pour l'école, une doctrine proportionnée à la capacité de ses auditeurs, suivant en cela l'exemple de Notre-Seigneur, qui, étant la Sagesse incréée et le Verbe du Père, pouvait dire des choses très-sublimes et des traits ravissants de toutes les sciences, et qui néanmoins avec ses paraboles, avec ses comparaisons prises des choses ordinaires, et avec ses discours familiers s'est grandement abaissé. Tous les prédicateurs remarqueront que si, de quelque auditoire que ce soit, on ôtait cent personnes, souvent moins, tout le reste n'est que peuple, que femmes et personnes sans lettres, ou qui en ont une teinture si légère qu'ils ne sauraient distinguer la beauté ni la rareté d'un trait exquis, ni en goûter le plaisir, et partant, qu'il n'y a point lieu de frustrer presque tout l'auditoire de la viande qui lui est propre, pour contenter un petit nombre de savants, qui encore n'ont pas tant besoin d'être éclairés qu'échauffés. Il faut prêcher une doctrine que tous enten-

dent, de bonnes vérités, fortes et puissantes pour imprimer l'horreur du vice, l'amour de la vertu, la crainte de l'enfer, le désir du ciel et par-dessus tout le sincère amour de Dieu et de Notre-Seigneur, à quoi toute la loi aboutit.

Le prédicateur puisera ces vérités dans les sciences chrétiennes, dans la vie et les écrits des saints et particulièrement dans la sainte Ecriture ; pour la lui recommander, il suffit de dire que c'est le livre de Dieu ; car si nous faisons cas des livres selon la grandeur de l'esprit et du savoir de leurs auteurs, quelle estime devons-nous faire de la sainte Bible, qui est l'ouvrage non des hommes ni des anges, mais de la Sagesse même ; ce qui me fait dire qu'un seul chapitre de ce livre divin vaut mieux et est plus utile et contient plus de merveilles, si nous avions les yeux assez clairvoyants pour les découvrir, que tous les livres qu'ont fait et que feront jamais tous les hommes. Chaque syllabe, dit saint Chrysostome, chaque point a en soi un trésor caché. C'est pourquoi il la compare aux riches mines d'où l'on tire l'or ; aux parfums qui embaument ceux qui les touchent ; saint Basile à une pharmacie, où l'on trouve des remèdes pour toutes les maladies. Aussi saint Paul instruisant son disciple Timothée là-dessus, lui dit : « Omnis « scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, « ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in « justitia, ut perfectus sit homo Dei ad omne opus « bonum instructus (2 Tim., 3, 16) : Les saintes Ecri- « tures sont propres et utiles pour enseigner la vérité, « pour reprendre et convaincre les égarés, pour cor- « riger les pécheurs, pour instruire à bien vivre, pour « dresser un homme à toutes sortes de bonnes œuvres « et le rendre parfait. » Partant, le prédicateur ne doit aimer extrêmement la lecture, et les avoir continuellement en main. Qu'il se mette devant les yeux l'exemple d'Alphonse, roi d'Aragon, qui, dans la mul-

titude des affaires que le gouvernement d'un royaume pouvait lui donner, les avait lues tout entières, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament, quatorze fois et avec une très-grande attention, et qu'il voie qu'il est beaucoup plus obligé de s'y appliquer que ce prince. Mais quoi ! bien souvent c'est le livre que l'on lit le moins. Oh ! combien, dit un jour Notre-Seigneur à la bienheureuse Angèle de Foligny, s'en trouve-t-il qui lisent beaucoup de livres, mais peu qui lisent mon Ecriture. Il est vrai, plusieurs qui font profession de prêcher s'amusent à feuilleter les livres des païens, qui ne peuvent leur fournir qu'une doctrine profane et sèche, et laissent les sacrés, d'où ils tireraient une doctrine divine et celle qu'ils doivent annoncer. Dieu aussi se plaint en ces termes par Jérémie : « Me dereliquerunt fontem aquæ, vivæ et foderunt « sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere « non valent aquas (cap. 2, 13) : Ils m'ont laissé, moi « qui suis la fontaine d'eau vive et la source de toutes « les sciences, et ils se sont creusé des citernes crevées, « où il n'y a point d'eau claire, point de doctrine nette, « mais trouble et boueuse. »

C'est pourquoi, si le prédicateur veut exercer utilement son ministère, il faut qu'il consacre ses soins à la lecture de la sainte Ecriture, qu'il y prenne ce qu'il doit dire, qu'il en tire et propose des textes bien choisis, bien digérés, bien éclaircis et bien pressés, et après qu'il s'en promette avec la grâce de Dieu de bons effets, et que, comme parle le Prophète : « Verbum « non revertetur vacuum (Is., 55, 11) : Ce qu'il dit « ne se perdra point en l'air, » mais fera impression sur les esprits et les portera puissamment à la vertu. Aussi y a-t-il bien plus de raisons de croire que Dieu bénira sa parole et lui donnera la force d'agir, que celle d'aucun autre. Et comm lle est difficile, il en apprendra l'intelligence dans les meilleurs inter-

prêtes, et particulièrement les saints Pères qui, pour avoir eu plus de sainteté et s'être joints à l'auteur de plus près, ont aussi reçu de lui plus de lumière pour l'entendre, et il saura, à leur exemple, que la plus grande clef pour ouvrir le sens des Ecritures, est la bonne vie et la pureté de l'âme. Théophilacte fait une remarque excellente à ce propos, disant qu'aux premiers siècles, avant que la loi fût donnée par Moïse, lorsqu'avec l'enfance du monde l'innocence était plus grande, les hommes n'apprenaient point des livres ce qu'ils avaient à faire, mais immédiatement de Dieu, qui, à cause de la netteté de leurs cœurs, leur parlait intérieurement avec une grande familiarité et leur manifestait ses volontés ; et tels ont été Noé, Abraham, Job et semblables; mais depuis que les hommes sont venus à se débaucher et à s'adonner plus licencieusement aux péchés, et par leurs péchés à se rendre indignes que Dieu leur parlât et les enseignât par lui-même, sa bonté ne voulant pas les abandonner tout à fait, leur a donné les saintes Lettres, où ils pussent connaître leur devoir et ce qu'il demande d'eux. D'où il est aisé de recueillir que comme la pureté a rendu les premiers hommes capables des irradiations du Saint-Esprit pour entendre Dieu leur parler, elle doit aussi rendre ceux de maintenant dignes d'être éclairés pour l'entendre leur parler dans ses livres, et comprendre ce qu'il y veut dire. Ainsi Cassien raconte que le célèbre abbé Théodore avait acquis une grande intelligence de la sainte Ecriture, « quam ei non tam studium lectionis, vel litteratura « mundi contulerat, quàm sola puritas cordis (lib. 5 « Instit., cap. 33), bien moins par la lecture ni par beau- « coup d'érudition, comme par la pureté du cœur ; » et, interrogé par quelques religieux comment il pouvait pénétrer si avant dans des secrets si profonds, et être monté à une si haute connaissance des saintes Lettres,

il répondit que qui voulait y parvenir ne devait point s'arrêter à lire tant de commentaires, mais principalement travailler à obtenir une grande pureté d'âme, et ses yeux, déchargés du bandeau des passions, verront ensuite comme naturellement les beautés et les merveilles de ce divin livre, lesquelles n'ayant pas été révélées du Saint-Esprit pour nous être inconnues, nous seront montrées aussitôt que nous serons purifiés de nos vices, qui comme autant de nuages épais nous en dérobent la vue. Le bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François, dit un jour en parlant de lui-même qu'il connaissait un homme à qui on faisait voir plusieurs excellentes interprétations sur chaque verset, quand il psalmodiait. Le Docteur angélique saint Thomas assurait qu'il avait acquis plus de science et de pénétration dans les saintes Lettres par l'oraison que par l'étude. Saint Bernard de même confessait que cette grande et admirable facilité d'entendre, de goûter et d'appliquer l'Ecriture, lui venait principalement de la méditation et de la prière; c'est pourquoi, écrivant à un savant homme, il lui mande : « Experto crede : aliquid ampliùs invenies in sylvis « quàm in libris, ligna et lapides docebunt te, quod à « magistris audire non possis (Epist., 106) : Croyez « une personne qui le sait par expérience; vous ap- « prendrez plus dans l'oraison que dans les livres; la « retraite vous sera un maître beaucoup meilleur que « les hommes. » Le séraphique docteur saint Bonaventure prenait pour son principal livre le crucifix; saint Dominique, la charité. En effet, les livres morts et inanimés sont bons et nécessaires, mais le livre des livres, le livre vivant, c'est Dieu résidant en nous en qualité de maître et de soleil, disposé à nous instruire et à nous illuminer, si nous n'y apportons point d'empêchement. Le prédicateur doit se retirer en soi-même et lire ce livre, consulter ce maître et

s'exposer à ce soleil, qui, de l'abondance de ses lumières et des trésors de son infinie sagesse, lui communiquera celles dont il a besoin pour enseigner utilement les hommes et remplir bien son office.

SECTION XXXI

AVIS AUX CONFESSEURS.

I. La considération de l'excellence de son ministère. — II. Du mérite. — III. Il doit estimer et aimer cet emploi. — IV. Choses qui lui sont nécessaires. — V. Ce qu'il doit faire avant, durant et après. — VI. Les avis du père Balthazar sur ce sujet.

I. D'abord le confesseur, pour affectionner son ministère, doit en considérer attentivement l'excellence, qui est de fermer les portes de l'enfer, ouvrir celles du ciel, affranchir un homme de la captivité du démon et le faire enfant de Dieu, le délivrer du péché, qui est le plus grand de tous les maux, le seul ennemi de Dieu, qui le rendait difforme, l'avilissait au-dessous de tout ce qui est au monde, et lui conférer la grâce, qualité surnaturelle et un rayon de la Divinité, qui rend son âme belle et agréable, qui pare ses facultés des très-riches joyaux et des très-précieux ornements de la charité, des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, et l'élève en dignité au-dessus de tout ce qui est noble et rare dans la nature, et pour dire tout en un mot, de le justifier; ouvrage si admirable et si relevé, qu'après la sainte messe, où l'on consacre le corps du Fils de Dieu, il ne se fait rien de plus grand sur la terre, rien où la divine Majesté soit plus glorifiée, où Notre-Seigneur soit plus honoré, où les anges et les esprits bienheureux soient plus réjouis, et où l'univers reçoive un plus grand ornement.

II. Le second point est qu'il pèse de plus son utilité merveilleuse et les inestimables trésors de mérites

qu'il gagne en exerçant une action si sainte et si divine, où il y va tant de l'intérêt de Dieu et de celui de l'homme, où il accomplit parfaitement et plus efficacement qu'en aucune autre fonction les œuvres de miséricorde spirituelle, enseignant quand il confesse les ignorants, donnant conseil à ceux qui en ont besoin, éclaircissant leurs doutes, consolant les affligés, corrigeant les pécheurs, supportant beaucoup de peine de leur part, et priant Dieu pour eux. Quant aux corporelles, il les exécute hautement selon l'esprit, car il a soin des vrais malades, il donne à manger le pain des sacrements aux âmes affamées, et donne à boire l'eau de la saine doctrine; il revêt celles qui sont dénuées de la robe de la grâce, il retire les captifs de la tyrannie du démon, et brise les chaînes de leurs péchés; il loge les pèlerins en retirant les âmes dans son cœur et dans son affection pour prendre le soin de leur conduite, et en les faisant mourir au monde, il les ensevelit en Jésus-Christ. Or, si la miséricorde et les biens de Dieu sont promis à la miséricorde que nous pratiquons envers les hommes, quelle miséricorde méritera le confesseur, et quel comble de richesses amassera-t-il, puisque chaque fois qu'il confesse, il se rend si parfaitement miséricordieux? Si un prédicateur par un sermon a touché le cœur à trois ou quatre de ses auditeurs, et leur a fait prendre une ferme résolution de quitter leurs vices, on croit, et avec raison, qu'il a fait beaucoup; mais le confesseur ne fait-il pas davantage, quand, en peu d'heures, il justifie plusieurs pécheurs, il nettoie, blanchit leurs âmes et les met effectivement dans le chemin de leur salut, et en les arrachant de la domination de l'enfer, les rend dignes de la possession du paradis? il n'y a point de comparaison. Ajoutez que cela se fait en secret, à petit bruit et sans danger de vanité, dont le prédicateur, à cause de l'éclat exté-

rieur et de l'estime qui suit sa fonction, court bien plus de risque. C'est pourquoi plusieurs grands et saints personnages connaissant ces excellences et ces utilités signalées, se sont employés ardemment à ce ministère, et y ont consumé la plupart de leur vie. Frère Antoine de Ségovie, religieux très-vertueux de Saint-François, et fameux prédicateur, disait que si Dieu lui faisait la grâce d'aller au ciel, il serait bien aise d'avoir encore un pied dehors pour entendre les confessions. Quels biens n'a pas faits à Rome par ce moyen saint Philippe de Néri? Il a converti plusieurs pécheurs, il a aidé un grand nombre d'âmes dans la vertu, et en a conduit beaucoup à une très-haute perfection.

III. Le troisième avis est que le confesseur, convaincu de ces raisons, estime hautement, et aime d'une affection singulière ce saint et divin emploi, et se souvienne que quand il entend les confessions il ne peut ici-bas, après le très-auguste sacrifice de la messe, employer son temps ni s'occuper à une action plus sublime ni plus profitable, ni prendre une plus grande part à l'état divin et à la dignité infinie de Jésus, qui est de sauver et de remettre les péchés. Mais comme les choses excellentes ne sont jamais sans difficultés, qu'il tâche aussi de surmonter celles qu'il y rencontrera, afin de pouvoir l'exercer parfaitement.

IV. Et à cette fin il faut qu'il soit doué de la science nécessaire pour connaître les péchés et leurs remèdes ; qu'il ait une grande pureté d'âme pour administrer sans offense ce sacrement. Notre-Seigneur disait aux apôtres : Les péchés que vous pardonnerez seront pardonnés ; il leur avait dit auparavant : « Accipite Spiri-« tum sanctum (Joann., 20, 22) : Recevez le Saint-« Esprit. » De plus, qu'il soit prudent pour savoir traiter diversement les personnes, selon leurs diverses dispositions et nécessités : et comme il y a des péni-

tents grossiers, qui ne comprennent pas ce qu'on leur dit; d'autres secrets, qui ne s'ouvrent qu'à moitié; d'autres qui nient ou qui excusent leurs fautes; d'autres scrupuleux, qui ne sont jamais contents ni suffisamment résolus sur quoi qu'on leur dise; d'autres importuns par leurs redites, et qui font perdre le temps en beaucoup de paroles superflues; d'autres mélancoliques, qui ne se nourrissent que de pensées noires et amères, comme plongés dans un perpétuel désespoir; d'autres hardis et téméraires, qui disputent contre les confesseurs; d'autres endurcis, qui ne font paraître aucun signe de douleur, il doit être fort patient pour supporter sans émotion ni chagrin leurs défauts, pour les écouter avec tranquillité, pour leur parler avec mansuétude, et pour les aider avec charité. Il leur remontrera la grièveté de leurs offenses, en leur en imprimant la confusion et le regret par quelqu'une de ces raisons que nous avons déduites au second livre (chap. 7); et que ses remontrances soient plus courtes que longues, et plus douces que rigoureuses, se souvenant que ce sacrement est un sacrement de pitié, et un tribunal où la miséricorde préside, et où les âmes doivent trouver la consolation et la paix, et non l'affliction ni le trouble.

Enfin, il doit singulièrement avoir soin de se rendre commun à tous, exerçant une charité égale envers tous ceux qui se présentent, sans se refuser aux petits et aux pauvres, pour se donner aux grands et aux riches. « Nulla erit distantia personarum, dit Dieu par Moïse, « ita parvum audietis ut magnum, nec accipietis cu- « jusquam personam, quia Dei judicium est (Deut., « 1, 17) : Vous ne ferez aucune distinction de per- « sonne, vous écouterez le petit comme le grand, vous « ne vous laisserez pas éblouir par l'éclat extérieur, et « vous n'aurez point d'égard à aucun au préjudice de « l'autre, parce que c'est le jugement de Dieu à qui

« tous appartiennent également. » Il est rapporté du saint évêque de Genève, François de Sales, qu'il employait son temps et les heures de son loisir à parler à qui que ce fût qui le lui demandât, qu'il ne refusait ni ne congédiait personne, de quelque condition qu'il fût, disant que le temps était aussi bien employé en consolant l'âme d'un pauvre et d'une chétive femme ou d'un petit enfant, que celle d'un grand, d'un riche ou d'un savant selon le monde. Il se rendait aussi affectionné et aussi assidu à entendre les confessions des simples femmes et des servantes que celles des dames et des maîtresses ; et même il entendait plus volontiers les pauvres que les riches. A vrai dire, si l'inégalité d'affection est bonne, c'est de ce côté-là où la nature se trouve moins, et où la grâce paraît davantage. Le vénérable père Lefèvre entendant un jour en Espagne les confessions des valets de quelques grands seigneurs, cette pensée vint lui frapper l'esprit : Que fais-tu ici ? es-tu bien venu en ces quartiers pour y employer si mal ton temps parmi des gens de si basse condition ? Ne serait-il pas plus à propos de travailler après ceux qui sont plus élevés en dignité et en grandeur, et de les disposer au sacrement de pénitence ? Mais aussitôt il rabattit cette fumée d'orgueil, et au souvenir de l'ancienne résolution qu'il avait faite de s'occuper toute sa vie aux fonctions les plus viles s'il avait moyen d'y rendre service à Dieu, il se guérit aisément de cette fantaisie ; et alors il fut éclairé d'une lumière divine qui lui fit connaître combien Dieu faisait cas des assistances et des offices de charité rendus aux plus pauvres, si bien qu'il se sentait pressé d'un nouveau courage et d'un zèle encore plus grand qu'il n'avait eu, de travailler au salut des pauvres gens, des paysans et des enfants ; et d'autant plus que ces personnes sont ordinairement plus délaissées et où bien souvent le résultat

est plus heureux et plus prompt qu'avec les riches et les qualifiés, car il y a moins d'empêchement.

V. Le quatrième avis est que le confesseur, avant d'aller entendre les confessions, considère l'importance de cette très-haute action : il va ouvrir les portes du ciel, arracher des âmes de l'enfer, faire des enfants de Dieu et de nouveaux instruments de sa gloire, appliquer le sang de Notre-Seigneur, dispenser les trésors de sa grâce, donner des jugements qui précèdent et qui règlent ceux de Dieu, prononcer des arrêts irrévocables de vie ou de mort, et, avec peu de mots, produire de plus grands et plus admirables effets que ne fit jamais Moïse avec sa verge. Et dans la considération de ces merveilles, qu'il se recueille en lui-même, et prie Dieu de vouloir l'assister pour les exécuter excellemment, et administrer saintement et selon sa volonté ce divin sacrement, de lui donner les connaissances, les affections et les paroles propres pour parler au cœur des pénitents, et lui adresser ceux qu'il a choisis pour être aidés de lui, qu'il les illumine, les fortifie et les dispose à une parfaite réception de sa grâce et à un entier amendement de leur vie. Il pourra, s'il veut, dire l'oraison suivante, dont se servent quelques-uns, et que j'ai cru qu'il serait bien aise de savoir : « Domine, Deus omnipotens, qui non vis mortem « peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat ; pro« pitius esto mihi peccatori, et suscipe orationem « meam, quàm pro famulis et famulabus tuis peccata « sua confiteri cupientibus ante conspectum clementiæ « tuæ humiliter offero, ut eos pariter et à peccatis « exuas, et in futuro ab omni crimine illæsos custo« dias, per Dominum nostrum. » Entendant actuellement les confessions, il les entendra, et après donnera l'absolution avec la modestie et la bienséance convenables à une action si sainte, avec attention, patience, douceur d'esprit, compassion, charité, zèle de la gloire

de Dieu et du salut des pénitents, et avec les mêmes affections en proportion avec lesquelles Notre-Seigneur qui est en lui, et contre qui les péchés sont commis, les entend et les pardonne.

VI. Pour conclusion de ces avis j'ai cru à propos de mettre ici ceux que donnait sur ce sujet, et par paroles et par ses propres exemples, comme très-remarquables, le saint homme, le père Balthazar Alvarez, dont le père Dupont rapporte ceci : Le père Balthazar avait, dans la conduite des âmes, allié parfaitement la prudence des serpents avec la simplicité des colombes, par la connaissance qu'il avait acquise dans l'oraison de certains moyens propres pour faire cette union, dont le premier et le fondement des autres était de ne chercher dans la conversation des hommes que Dieu seul, sa gloire et son bon plaisir avec une intention très-pure, sans se soucier de ce qui pouvait y aller du sien pour son honneur ou pour ses contentements, ni que les personnes qu'il aidait fussent grandes ou petites, qualifiées ou communes, mais seulement que Dieu, qui a soin de tous, et qui nous a tous rachetés aussi chèrement et au prix de son sang, les lui envoyât, les incitant à cela par son inspiration. C'est pourquoi il disait qu'il ne voulait ni plus ni d'autres âmes que celles que Dieu lui donnait à gouverner, et seulement pour lui complaire sans autre intérêt. Et dans ce dessein

tâchait de conduire ses pénitents avec tant de pureté, qu'eux-mêmes vissent qu'en leur conduite il ne regardait que Dieu seul ; de façon qu'il s'accommodait à tous ceux qui lui venaient, de quelque condition qu'ils fussent, grands ou petits, ne dédaignant point les petits, ni ne s'attachant point aux grands, et ayant en horreur les confesseurs qui veulent se poser par la voie des pénitents, ne confessant que les grands, et témoignant peu d'inclination pour les autres. Il appelait cette sorte de conversation vide et de peu d'effet

devant Notre-Seigneur, qui a fait le grand et le petit, comme dit le Sage, et qui a également soin de tous (Sap., 6, 8). Par ce moyen il procédait avec tous d'une façon noble et sublime, et avec une grande liberté, car il n'aimait pas le pénitent d'un amour imparfait, venant de la chair et des sens, mais de l'amour de la seule charité, et dans la pureté de l'esprit; il ne les aimait pas pour lui, mais pour Dieu; il ne recherchait aucun profit temporel, et ne voulait rien recevoir pour lui, quoiqu'ils le lui offrissent avec de grandes importunités, de peur de diminuer cette sainte liberté. Il ne faisait point d'amitié si particulère ni si étroite qu'elle lui touchât au cœur, se maintenant dans un plein pouvoir de la quitter, et d'en briser tous les liens quand l'obéissance le lui commanderait. Il ne permettait pas non plus qu'ils l'aimassent d'un amour de nature, de sorte que quand il s'absentait, bien qu'ils se ressentissent fort de son éloignement, ils n'osaient le lui faire paraître; aussi leur laissait-il toujours le pouvoir de prendre tel autre confesseur ou directeur qu'ils voudraient, pourvu que ce ne fût point par légèreté, mais avec considération; il n'avait pas bonne opinion des confesseurs qui sont jaloux quand leurs pénitents se confessent à d'autres, et qui, les tenant dans une certaine captivité, leur défendent de traiter avec d'autres qui pourraient leur servir. C'est pourquoi il manquait quelquefois tout exprès d'aller à son confessionnal, afin qu'ils se servissent s'ils voulaient de cette commodité pour parler à d'autres sans crainte. Il bornait avec une grande prudence ses soins et ses emplois, ne dirigeant pas plus de pénitents qu'il ne pouvait, sans incommoder son esprit, et nuire à sa propre perfection, et ne se souciant pas d'en avoir beaucoup, mais seulement qu'ils fussent bien avancés, et que sa communication leur fût utile, disant que notre institut n'est pas de se donner au prochain à

droite et à gauche, en sécularisant notre cœur, et dissipant notre esprit, mais avec le poids et la mesure qui conviennent à une personne vraiment spirituelle, sans manquer à ses exercices de piété. Celui qui attire le plus de gens à lui, disait-il, n'est pas le meilleur ouvrier évangélique, mais celui qui, sans s'oublier soi-même, a des pénitents mieux instruits, quoiqu'en moindre nombre. De sorte que tout son souci était de faire avancer les siens dans la vertu, la mortification de leurs passions, le renoncement à leurs plaisirs à leur volonté et à leurs jugements, dans l'humilité et la patience, chacun selon sa capacité, estimant que pas un n'en était incapable, pourvu qu'il voulût être aidé, et qu'on l'aidât comme il faut; car le manquement des âmes ne vient que du défaut d'une volonté bien déterminée, et souvent aussi de celui d'une bonne main qui les mène.

SECTION XXXII

DE LA CONVERSATION.

I. Importance de la bonne et de la mauvaise conversation. — II. Quelles qualités elle doit avoir pour être bonne.

I. Un des points les plus importants et les plus nécessaires à ceux qui font profession de procurer le salut du prochain, est sans doute celui de la conversation, étant très-certain, par l'autorité des saintes Écritures et des Pères, et par l'expérience journalière, qu'une bonne et sage conversation cause de très-grands biens; au contraire qu'une mauvaise et mal réglée est la source de beaucoup de maux. Le père Ribadaneira rapporte de saint Ignace, notre fondateur, qu'il estimait comme une fonction très-excellente et très-propre à notre compagnie, et par conséquent à tous ceux qui travaillent au bien des âmes, de traiter intimement avec les

hommes, mais qu'elle était d'autant plus préjudiciable si elle se faisait mal, qu'elle était plus utile si on l'exerçait bien. Pour ce sujet le prince des apôtres écrit aux fidèles en ces termes : Je vous supplie, mes très-chers frères, de vous comporter comme des pèlerins qui passent, n'attachant point vos cœurs aux affections des choses d'ici-bas qui nuiraient à votre salut, « conversationem vestram inter gentes habentes « bonam (1 Petr., 2, 12), et d'avoir une bonne con- « versation non-seulement entre vous, mais encore « parmi les gentils; » afin qu'en voyant vos louables actions et vos saintes œuvres, ils connaissent la fausseté des calomnies dont ils vous blâment, et soient attirés à embrasser la foi que vous professez. Dans ce même esprit saint Jacques veut que le chrétien montre sa sagesse et sa probité, « ex bona conversatione (cap. 3, 13), « par sa façon de converser qui soit vertueuse. » Et saint Paul exhorte instamment Timothée : « Exem- « plum esto fidelium in verbo et in conversatione « (1 Tim., 4, 12), à être un modèle de vertu dans « ses paroles et dans sa conversation, » parce que la conversation bonne et sainte a un pouvoir inexplicable pour faire impression sur les esprits et les porter au bien. Ce fut par ce moyen plus que par les prédications que notre père saint Ignace fit de très-grandes choses pour le salut des hommes, qu'il attira à Paris ses neuf premiers compagnons et beaucoup d'autres. Ce fut par ce moyen plus que par tout autre que saint François-Xavier aux Indes et au Japon; le père Lefèvre en Allemagne, en Flandre et en Espagne; le père Matthieu Ricci et ses collègues en Chine, et plusieurs autres grands personnages ont converti et sauvé tant d'âmes. La raison en est qu'une bonne conversation rend un homme agréable à tous, et lui donne comme la clef de leurs cœurs; elle fait qu'on le voit, qu'on lui parle, qu'on l'écoute, qu'on s'ouvre et qu'on se fie à

lui, qu'on le consulte et que volontiers on suit son conseil. Il est donc clair que la conversation est un point de très-grande conséquence; voyons maintenant quelles conditions elle doit avoir pour être bonne.

II. Saint Pierre nous les apprend en général quand il dit : « In omni conversatione sancti sitis (1 Petr., 1, 15) : « Soyez saints dans toute votre conversation, » faites qu'elle porte en toutes ses parties les rayons de sainteté et, selon la force du mot grec, qu'elle ne sente en rien la terre. Il ne doit, dit saint Justin, paraître rien de mondain dans le commerce que nous avons ensemble; nos discours, nos entretiens, nos façons de faire, de parler, d'écrire, de saluer doivent tenir du ciel. « Nostra conversatio in cœlis est, » disait saint Paul aux Philippiens (cap. 3, 20), et enchérissant encore là-dessus, il leur dit, et en leurs personnes à tous les fidèles : « Dignè Evangelio Christi conversamini « (cap. 1, 27) : Faites en sorte que votre conversation « soit conforme à l'esprit de l'Evangile, » esprit de pureté, de sainteté, d'humilité, de mansuétude, de mépris des choses temporelles et d'affection des éternelles, et dressée sur celle que Notre-Seigneur Jésus-Christ a tenue vivant ici-bas parmi les hommes, qui sans doute a été une conversation admirable, divine et parfaite au dernier point; la nôtre doit être un extrait de la sienne, puisqu'il nous est donné pour modèle. Il faut, dit saint Grégoire de Nazianze (Orat. 19), que chez les personnes consacrées à Dieu, comme sont tous les chrétiens, et surtout les religieux, tout soit sacré et qu'il n'y ait rien de profane. Saint Pierre, disant que les infidèles doivent en nous considérant être portés à glorifier Dieu et à changer de vie, emploie un mot tiré de la contemplation des temples et des mystères qu'on y adore, voulant signifier que notre conversation, notre port, nos paroles et toutes nos actions doivent être sacrées, vénérables et

divines, et telles, qu'on les regarde comme avec sentiment de religion ainsi que des choses saintes. « Conversemur, dit saint Cyprien en peu de mots, « mais énergiques, quasi Dei templa, ut Deum in « nobis constet habitare (de Or. Domin.): Conversons « comme des temples, et par notre façon de procéder « faisons connaître que Dieu habite en nous. » — « Tales « convenit esse Dei cultores et servos, dit après lui saint « Augustin, mansuetos, graves, prudentes, pios, irre- « prehensibiles, immaculatos, ut qui viderit eos, stu- « peat, et admiretur, et dicat : Hi homines sunt Dei, « quorum talis est conversatio (de Vita Christ.) : Il faut « que les serviteurs de Dieu soient dans leur conversa- « tion modestes, graves, prudents, pieux, sans re- « proche et sans tache; de sorte que qui les verra, s'en « étonne et dise avec admiration : Assurément ceux « dont la conversation est si excellente et si accomplie « sont des hommes de Dieu. »

Approchons encore de plus près, et voyons de quelles qualités en particulier il faut que cette conversation soit ornée. Saint Augustin vient de nous les déclarer. Le bienheureux François de Sales nous les expose un peu plus au long, quand il dit que la conversation doit être modeste sans aucune insolence, libre sans austérité, douce et suave sans montrer d'affectation ni d'effort, souple sans contredire mal à propos, ouverte et cordiale, car les hommes se plaisent à connaître ceux avec lesquels ils traitent; mais il faut s'ouvrir plus ou moins selon les compagnies, car aux personnes insolentes il faut se cacher de tout, aux libres se montrer entièrement, aux mélancoliques et aux sombres seulement par la fenêtre, c'est-à-dire en partie, parce que cette sorte de gens sont volontiers soupçonneux. Nous réduirons ces qualités à trois principales : à la douceur mêlée de gravité, à la prudence et à l'utilité.

SECTION XXXIII

LA CONVERSATION DOIT ÊTRE DOUCE.

I. La conversation pour être bonne doit être douce, polie et affable. — II. Modeste et humble. — III. Honnêtement gaie.

I. D'abord, nous disons que la conversation pour être bonne doit nécessairement être douce, polie et affable en faits et en paroles, bannissant la rudesse, la violence, la colère, les aigreurs, les dépits, la vanité, l'audace, la mélancolie et tous les autres déréglements et difformités qui la défigurent et la rendent pesante et fâcheuse, et que nous devons soigneusement éviter, dit saint Thomas (2, 2, q. 114, a. 1), parce qu'étant nés d'un naturel sociable et vivant ensemble, nous devons rendre les uns aux autres notre entretien plaisant et agréable. Car, comme Aristote l'enseigne (8 Ethic., c. 5), personne ne saurait vivre un jour avec un homme triste et avec qui il n'y a aucun plaisir. D'où le Docteur angélique infère que tout homme est tenu par un devoir d'honnêteté, auquel la nature l'oblige, « ut aliis delectabiliter convivat, de vivre de « telle sorte qu'il ne soit pas ennuyeux à ceux avec qui « il vit, » mais qu'il leur donne du contentement, si ce n'est que quelquefois, pour de justes raisons et pour leur bien, il doive leur causer de la tristesse.

Maintenant pour les paroles, qui font une des grandes parties de cette douceur et de cet agrément, il faut y prendre garde de fort près. Platon disait que pour réussir excellemment dans la communication avec les hommes, on doit se servir de certains enchantements et de certains charmes, qu'il appelle de beaux discours et des paroles douces. Ainsi le Saint-Esprit nous dit : « Verbum dulce multiplicat amicos, et mi- « tigat inimicos ; et lingua eucharis in bono homine « abundat (Eccl., 6, 5) : La parole douce et suave fait

« des amis et adoucit les ennemis, et la langue de « l'homme de bien est gracieuse et aimable. » — « La- « bia justi considerant placita, et os impiorum per- « versa (Prov., 10, 32). » Ce que les Septante tra- duisent élégamment : « Verba virorum justorum « distillant gratias; os autem impiorum pervertit : Le « uste s'étudie à dire ce qui plaît au prochain, ses « èvres distillent les douceurs et les grâces, tandis « que le méchant parle à tort et à travers, et ne se « soucie point d'offenser les personnes. » Et encore : « Sapiens in verbis seipsum amabilem facit (Eccl., « 20, 13) : L'homme sage se rend aimable en ses « paroles. » Et il est dit de l'Épouse : « Favus distillans « labia tua sponsa, mel et lac sub lingua tua (Cant., « 4, 11) : Le lait découle de votre langue, et vos paro- « les sont trempées dans le miel. » Quiconque a cette douceur de parole, peut être sûr qu'il fera des mer- veilles par sa conversation, s'il veut en user comme il faut; car, comme dit la plus belle langue romaine : « Difficile dictu est, quantopere conciliet animos ho- « minum comitas affabilitasque sermonis (Cicero, « 2 Offic.) : Il serait difficile d'expliquer combien la « courtoisie et le langage affable ont de pouvoir pou « gagner les cœurs. » — « Popularis et grata est om- « nibus bonitas, dit saint Ambroise, nihilque quod « tam facilè illabatur humanis sensibus. Ea si man- « suetudine morum ac facilitate animi, moderatione « præcepti et affabilitate sermonis, verborumque ho- « nore, patienti quoque sermonum vice, modestiæque « adjuvetur gratia, incredibile quantum procedit ad « cumulum dilectionis (2 Offic., c. 7) : La bonté est « une chose populaire et agréable à tous, et il n'est « rien qui entre plus aisément dans les esprits; si elle « est accompagnée de mansuétude dans les mœurs, de « facilité d'esprit pour savoir s'accommoder, de modé- « ration dans les commandements, d'affabilité dans

« les discours, de respect dans les paroles, de patience « à écouter sans interrompre, de modestie et de bien- « séance, il n'est pas croyable quels attraits elle a pour « se faire aimer. » Aussi David dit : « Audient verba « mea, quoniam potuerunt (Ps., 140, 6), » et comme portent l'hébreu et le grec, « quoniam dulcia facta sunt : « Ils entendront mes paroles qui auront une autorité « absolue sur eux, parce qu'elles sont douces et aima- « bles. »

Il se trouve plusieurs serviteurs de Dieu qui ont une grande et véritable charité envers leur prochain, et qui l'assistent d'effets et de paroles dans ses nécessités avec une sincère et ardente affection; mais parce qu'ils le font avec une certaine façon rude et déplaisante, ces assistances perdent la moitié de leur grâce, et n'opèrent pas à beaucoup près les effets qu'elles opéreraient si elles étaient rendues avec douceur; il faut qu'ils aillent plus loin, et qu'à leur charité ils joignent la bénignité, qui est la fine fleur de la charité, qui lui donne son éclat et son lustre, qui lui fait donner au prochain de bonne grâce ce qu'elle lui donne, qu'elle lui parle avec des paroles courtoises et aimables, qu'elle le regarde avec un visage doux et serein, et polit toute sa conversation. Ils doivent estimer que pour être serviteurs de Dieu ils ne doivent pas être impolis ni grossiers, au contraire plus civils et plus honnêtes; car si les serviteurs des rois de la terre se donnent tant de peine pour apprendre leur grâce, et se rendre complaisants dans toutes leurs manières de faire et de parler, il ne faut pas que ceux du Roi du ciel et du Roi des rois soient incivils et mal-appris. De plus cela est nécessaire pour se rendre utiles au prochain dont ils recherchent le salut. J'ai toujours fait cas du sentiment d'un grand religieux, homme fort sage et fort entendu aux choses de Dieu, qui dit que les personnes spirituelles doivent pratiquer envers chacun les termes

de courtoisie, mais d'une manière bien plus noble que ne le font communément les séculiers; qu'il doit porter un grand respect à ses supérieurs et leur parler comme à Jésus-Christ; qu'il doit traiter avec ses égaux avec une pleine facilité, correspondance d'esprit et affection, comme s'ils étaient ses frères, et envers ses inférieurs user d'une grande affabilité et condescendance, comme s'ils étaient ses enfants. Tous les termes de civilité, qui chez les hommes mondains ou peu pieux ne sont pour l'ordinaire que des compliments et des ornements de langage, sont, chez les vrais spirituels qui visent au bien des âmes, des actes excellents de vertu dont se nourrit, s'augmente et s'allume de plus en plus la flamme de la sainte charité. Les ignorances et les façons peu courtoises sont excusables chez les serviteurs de Dieu, ou parce qu'ils n'ont pas appris à mieux faire ni à mieux parler, ou à cause de la profonde attention qu'ils ont aux choses intérieures, qui ôte ou diminue celle des extérieures, ou pour d'autres raisons : ils ne sont pas pourtant à imiter en ce point, mais plutôt il faut tâcher de faire toutes ses actions dans les termes de l'honnêteté et de la bienséance d'une personne divinement vertueuse; sans doute une telle personne est la plus parfaite et la plus agréable de toutes, parce qu'elle n'a point les déguisements, les fourberies, les flatteries, ni les autres défauts des courtisans, mais elle est sincère et franche; et si elle a les justes complaisances et toutes les douceurs qu'elle doit, elle y joint la gaîté, que les saints ont pratiquée comme un doux aliment de la conversation, sans laquelle elle serait froide et ennuyeuse, et qui ont toujours considéré la mélancolie comme l'ennemie capitale de la dévotion.

Ce défaut se remarque quelquefois chez certaines personnes qui, se rencontrant parmi les hommes, semblent n'oser dire mot, dans la crainte qu'ils ont de

commettre quelque imperfection d'effet ou de parole; par cette trop grande retenue ils se nuisent à eux-mêmes, tenant leurs esprits suffoqués, et se rendant inhabiles aux actions de la charité fraternelle; ils font encore tort au prochain, le privant du bien qu'ils leur feraient, s'ils voulaient traiter avec eux gracieusement et avec urbanité. Saint Athanase décrivant les vertus de saint Antoine, remarque particulièrement que la solitude de tant d'années, tant de combats qu'il avait soutenus contre les démons, et son habit religieux ne lui avaient rien laissé de messéant ni de malpropre, mais qu'il était extrêmement honnête dans ses actes, doux en son maintien, aimable en son regard, affable en ses paroles. Et qui ne sait la grande civilité et le grand respect dont ce saint et le patriarche des ermites, saint Paul, qu'il était allé visiter, usèrent l'un envers l'autre, quand il fut question de partager le pain que Dieu leur avait miraculeusement envoyé, saint Paul le déférant à saint Antoine à cause de l'hospitalité, et saint Antoine à saint Paul à raison de son âge? Les soumissions qu'ils se rendirent, les termes d'honneur qu'ils employèrent, les compliments innocents et sincères qu'ils se firent qui enfin aboutirent à ce que tous deux mirent la main au pain et le rompirent par la moitié, l'un ne voulant pas céder à l'autre en civilité, et lui donnant au moins la moitié de l'honneur, puisqu'il ne pouvait le lui laisser tout entier. Ceux qui prendront la peine de lire les Vies des saints qui ont communiqué avec les hommes, n'en trouveront point où ils ne remarquent de grands traits de civilité, d'affabilité et de douceur, comme autant de rayons dont ils ont éclairé leur conduite.

II. A ceci il faut rapporter la modestie et l'humilité, comme deux vertus entièrement nécessaires pour rendre la conversation agréable et utile. Ainsi que l'on évite comme des écueils dangereux l'audace, l'inso-

solence, l'effronterie, les paroles hautaines, les tons impérieux, les accents d'autorité, les gestes de suffisance, et tout ce qui ressent la vanité; au contraire, que l'on soit respectueux et plein de déférence, qu'on ne se rie de personne, qu'on parle honorablement de tous, et que l'on montre par des témoignages extérieurs qu'on fait cas d'un chacun selon sa condition. Il faut, dit le bienheureux François de Sales (lib. 1 Vitæ), se garder surtout des paroles mordantes et piquantes, ni de se moquer de personne, parce que c'est une sottise de penser se moquer sans encourir la haine de ceux qui n'ont point d'obligation de vous supporter. Ceux qui méprisent sont communément méprisés, et ceux qui honorent sont honorés, parce qu'on leur rend ce qu'ils donnent. Saint Bonaventure a dit sagement à ce propos : « Deferre humiliter sociis honorem, caritatis « est fraternæ fomentum, conscientiæ bonæ illus- « trisque animi evidens argumentum ; vix, nisi socio « deferas, cum ipso proficies (in Speculo, cap. 16) : « Procéder humblement avec le prochain et le res- « pecter est le lien de la charité fraternelle, et un « évident témoignage d'une bonne conscience et d'un « esprit noble ; si vous n'êtes pas respectueux envers « ceux avec qui vous vivez, vous pouvez difficilement « leur être utile. »

III. Bien plus, la conversation pour avoir sa douceur parfaite doit être honnêtement joyeuse, éloignée de ces humeurs sombres et mélancoliques, qui sont toujours dans des pensées noires et des discours lugubres. Saint Grégoire de Nysse, rapportant les rares qualités et les vertus éminentes de saint Mélétius, patriarche d'Antioche, loue particulièrement un certain air de gaîté avec lequel il gagnait les cœurs de tous. Que vos manières, disait à ce sujet saint François-Xavier au père Barzé, en l'envoyant à Ormuz (lib. 2, ep. 12), soient agréables, pleines d'allégresse et de sérénité, afin

que vous ne soyez pas de ces visages blêmes qui épouvantent et chassent le monde, qui d'ailleurs n'a déjà que trop d'aversion des choses bonnes, si on ne les rend encore douces et aisées ; ne vous départez donc jamais de la sainte joie, qui appartient aux serviteurs de Dieu, non pas même quand il faudra reprendre les vices de quelque particulier ; car il faut alors y apporter tant de charité et de bonne grâce, que l'on voie que vous en voulez à la faute, et non à la personne. Et écrivant à un autre, il lui dit (lib. 4, ep. 4) : Je vous prie, mon très-cher frère, de vous garder dans votre conversation de deux extrémités : l'une, de dégénérer en une manière d'agir et de converser mondaine et séculière, et qui sent le courtisan ; l'autre, de tomber non plus dans une fierté sauvage, ni dans une austérité inabordable et éloignée de la façon de notre compagnie ; car ces deux excès sont également vicieux et nuisibles à un religieux de notre profession : l'un témoigne qu'il n'a guère de recueillement ni de soin de sa perfection, et l'autre montre de la singularité, de l'orgueil et de l'arrogance. Il faut donc se maintenir dans un agréable milieu, et y observer un mélange de piété, de douceur, de modestie, d'humilité et de joie. Et de nouveau il manda à tous les nôtres qui étaient à Cochin (lib. 4, ep. 3) : Veuillez à ce qu'en votre conversation une certaine gravité rogue et renchérie ne fasse croire que vous désirez d'être honorés et respectés ; mais montrez de la franchise et de la facilité par une sainte gaîté de visage et une constante affabilité. Voilà le conseil de ce grand saint, qu'il pratiquait lui-même le premier et dans un éminent degré ; car voici ce que son histoire raconte de lui : La nature avait donné à saint François-Xavier une admirable douceur et honnêteté dans son visage, ses gestes, ses paroles et dans toutes les parties de sa conversation, et Dieu

la lui avait perfectionnée avec la grâce ; vous lui voyiez l'allégresse sur le front, la facilité dans son abord et la suavité dans sa communication ; son regard était si doux et si bénin qu'ils apportait de l'allégement aux malades et de la joie aux sains, d'où il arrivait souvent que plusieurs des nôtres allaient le voir non-seulement pour être par sa vue et ses divins entretiens consolés et animés à bien faire, car jamais on ne sortait triste d'avec lui, mais toujours content, fortifié et échauffé d'un nouveau feu. Avec les charmes de cette douce, joyeuse et ravissante conversation, ce saint homme et très-excellent personnage attirait tout le monde, les grands et les petits, les bons et les mauvais, et emportait sur leurs esprits tout ce qu'il voulait, si difficile qu'il fût. Les Japonais disaient qu'ils fussent allés en sa compagnie jusqu'au bout du Japon sans travail ni ennui, la douceur et les saintes délices de son entretien leur servant de chevaux, de carrosse et de litière.

Au reste, quand nous disons que la gaîté est une des plus vives lumières et un des plus grands ornements de la conversation, nous n'entendons point parler d'une gaîté légère et éventée, mais grave et sérieuse. Saint Chrysostome dit (Hom. 11 ad Coloss.) qu'on y doit fuir deux extrémités défectueuses : la tristesse et la dissolution ; il faut se tenir dans le milieu, dans une joie modérée, pleine de modestie et accompagnée de maturité ; il y faut de la liberté, mais point de libertinage. « Tantum sanctitatis et gratiæ, « dit Ponce, diacre de saint Cyprien, ex ore lucebat, « ut confunderet intuentium mentes gravis vultus et « lætus, nec severitas tristis, nec comitas nimia, ad- « mixta utrinque temperies, ut esset ambigere vereri « plus an diligi mereretur, nisi quod et vereri et diligi « merebatur : Une si grande sainteté et une grâce si « rare reluisaient sur le visage gravement joyeux de « saint Cyprien, qu'il donnait de l'admiration à ceux

« qui le regardaient, et sa gravité n'était point triste, « ni sa joie démesurée ; mais il faisait un juste tem- « pérament de l'une et de l'autre ; ce qui mettait les « personnes en peine pour savoir s'il était plus digne « de respect ou d'amour, si ce n'est que nous disions, « pour dire mieux, qu'il méritait l'un et l'autre. » Il est raconté de saint François-Xavier qu'il savait parfaitement allier dans sa conduite la gravité avec l'allégresse, de sorte que toutes ses paroles et toutes ses actions respiraient la sainteté, et imprimaient le respect à ceux qui traitaient avec lui. Nous lisons la même chose de notre père saint Ignace, qu'étant en ses façons grandement doux et éloigné de toute austérité, il ne l'était pas moins de légèreté ; qu'il était si rassis et si posé, qu'il ne remuait jamais la main, ni l'œil, ni aucun membre sans raison, et soit qu'il fût debout, ou qu'il marchât, ou fût assis, ou en quelque autre posture, il gardait toujours une honnête bienséance. Saint Laurent Justinien (Sur., 8 januar.), un des hommes les plus accomplis pour la conversation qui aient encore été, entendait bien ce secret ; car, au rapport de Bernard Justinien, son neveu, si sa douceur, son affabilité et la gaîté de son visage le faisaient uniquement aimer de chacun, son parler, son marcher et tous ses mouvements étaient si mesurés et si graves, qu'ils le rendaient vénérable à tout le monde.

Or, cette gravité qu'il faut marier à la joie, et dont il faut la tremper, consiste à ne faire aucune chose par précipitation, ne faire aucun geste brusquement et par boutade, ne point rire hautement, et beaucoup moins à gorge déployée ; ne dire rien de puéril, d'impertinent, d'inconsidéré ; rien qui sente le bouffon ni le plaisant ; point d'histoire de taverne, ni où l'indécence soit seulement effleurée ; ne point raconter les paroles ni les actions messéantes de qui que ce soit ; n'y point insérer ses jurements ; car, bien qu'on ne fasse que

les rapporter simplement, cela néanmoins, pour peu qu'il touche les personnes religieuses, ou qui font profession de la vertu, les souille. Saint Bernard (in Cant., ser. 85), qui dans son siècle a paru comme un parfait modèle d'une très-excellente conversation, et qui par son moyen a fait tant de fruit parmi toutes sortes de personnes, depuis les papes et les rois jusqu'aux plus petits, écrit ainsi de ce sujet : Quand l'âme s'est formée intérieurement à une grande bienséance devant Dieu, et qu'elle a ce que nous appelons le « decorum, » elle le produit et le fait voir extérieurement dans le corps comme en son image ; de sorte que cette lumière, qui est cachée au dedans, vient à reluire au dehors, « et diffundit per membra et sensus, « quatenus omnis indè reluceat actio, sermo, aspectus, « incessus, risus, si tamen risus, mixtus gravitate et « plenus honesti ; horum et aliorum profectò actuum, « sensuumque motus, gestus et risus, cùm apparuerit, « serius, purus, modestus, totius expers insolentiæ « atque lasciviæ, tum levitatis, tum ignaviæ alienus « erit, et se répand sur les membres et sur les sens, de « sorte que les paroles, les regards, les pas, le ris, si « toutefois le ris y entre, le geste et toutes les actions « extérieures deviennent lumineuses, pures, modestes, « ornées de gravité et de bonne grâce, et il n'y a rien « de léger, de volage, ni de lâche. »

SECTION XXXIV

LA CONVERSATION DOIT ÊTRE PRUDENTE.

I. Elle doit être prudente. — II. Cette prudence consiste à ne rien faire qui soit contre la vertu. — III. A s'accommoder à sa condition. — IV. Et à celle des autres. — V. A faire et à parler en son temps. — VI. A n'être pas trop long en ses discours

I. La seconde qualité requise dans la conversation est la prudence qui la dresse et la gouverne. Notre-

Seigneur pour cela envoyant ses disciples traiter avec les hommes, leur dit : Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Les animaux que vit le prophète Ezéchiel, figures des hommes justes, avaient tout le corps semé d'yeux, « quia sanc- « torum actio, dit saint Grégoire, ab omni parte circums- « pecta est, bona desideria utiliter providens, et mala « solerter cavens (cap. 10, 12), pour montrer que les « saints sont extrêmement prudents en leur conduite, « et que leurs actions sont accompagnées d'une grande « circonspection. » Et à dire le vrai, si la prudence est nécessaire pour régler chaque vertu, elle l'est bien davantage pour former la conversation, où toutes les vertus doivent reluire, et où il se rencontre un si grand nombre d'accidents, et si divers.

II. Or, le premier conseil de prudence pour la conversation est de n'y rien faire qui soit contre la vertu et le service de Dieu. Il faut, dit le bienheureux évêque de Genève (lib. 1 Vitæ), exercer partout le jugement et la prudence, ne se faisant règle si générale qui ne doive avoir son exception, sinon cette règle, fondement de toute autre, « Rien contre Dieu. » Tant de douceur, tant de civilité et tant de gaîté que vous voudrez, pourvu que Dieu ne soit point offensé ; jusque-là tout peut être bon, mais au delà tout devient mauvais. Comme Dieu est la règle de toute droiture, la pureté essentielle et la souveraine sagesse, tout ce qui ne lui est pas conforme et penche vers le vice, pour poli et exquis qu'il paraisse aux yeux des hommes, ne doit passer que pour des impertinences, des incivilités et des grossièretés.

III. Le second conseil de prudence est que chacun doit proportionner et ajuster sa conversation à sa condition, à son âge et à sa capacité ; car une chose sera bienséante à un particulier, qui ne le sera point à un religieux. On permettra de certaines honnêtes libertés

à un jeune homme, qui seront défendues à un vieillard : un homme de lettres pourra s'avancer à faire et à dire beaucoup de choses sur un sujet, où un autre devra se retenir et se taire. La prudence arrange les choses, et les met chacune en sa place.

IV. Le troisième est de prendre encore soigneusement garde aux qualités et aux dispositions des personnes, parce qu'il faut traiter autrement avec les femmes qu'avec les hommes, avec les personnes dévotes et avec celles qui mènent une vie commune, avec les grands et avec les petits, avec les supérieurs, avec les égaux et avec les inférieurs, et on trouve difficilement deux personnes avec qui il ne faille diversifier sa conversation en quelque chose, et changer de clef pour entrer dans leurs cœurs. Saint Paul donne cet avis important aux Colossiens : « Sermo vester semper in gratia sale sit « conditus, ut sciatis quomodo oportet vos unicuique res- « pondere (cap. 4, 6) : Que vos paroles soient toujours « gracieuses et assaisonnées de prudence, pour savoir « comment vous devez parler et répondre à chacun selon « sa condition. » Et saint Ambroise l'éclaircit de cette sorte : « Ideo hæc monet, aliter enim cum poten- « tibus mundi, aliter cum mediocribus, et aliter cum « humilibus agendum est, aliter iterum cum man- « suetis, aliter cum iracundis, quibus cedi oportet : « Il avertit de cela, parce qu'il faut agir d'une autre « façon avec les personnes qualifiées, avec les médio- « cres et avec les basses, d'une autre façon avec les « débonnaires et avec les colères, à qui, pour refroi- « dir l'ardeur de cette passion, il faut doucement « céder. » Ainsi lisons-nous de notre père saint Ignace (Maffeius, lib. 3 ejus Vitæ, cap. 11), que par un grand esprit de discernement que Dieu lui avait donné, connaissant tout d'abord le cœur et l'affection de ceux qui venaient le voir, il mettait en avant aux ambitieux des choses grandes et magnifiques, aux avaricieux de

profitables, et à ceux qui aimaient leurs plaisirs des délectables, amorçant et prenant, comme l'on dit, chacun par son propre hameçon. Le père Jacques Lainez, formé de sa main, et qui lui succéda dans la charge de général (Ribad., in ejus Vita, l. 3, c. 16), tenait le même procédé de prudence, car il s'accommodait à tous les esprits, parlant aux hommes pieux de piété, aux savants de doctrine, aux soldats de la guerre, à l'artisan de son métier, pour de là les amener doucement et agréablement dans quelque discours de leur salut. Saint Bernard (lib. 3 ejus Vitæ, cap. 16) leur en avait montré le chemin. Son disciple raconte qu'il parlait à tous, selon que l'occasion se présentait, de choses bonnes, mais toujours proportionnées à leurs capacités : avec le laboureur il discourait en paysan ; avec la noblesse et les gens de cour comme un homme très-poli; avec les simples il se servait de comparaisons familières et grossières; avec les doctes il traitait quelque point d'érudition, et en dénouait la difficulté ; avec les personnes de vertu il se montrait consommé dans l'intelligence de la vie spirituelle. Saint Anselme l'avait montré à saint Bernard (Sur., 21 apr.), car Edinérus, son secrétaire, dit de lui qu'il avait une conversation charmante par son affabilité et sa douceur, et qu'il s'appropriait avec une singulière dextérité et complaisance aux humeurs et aux sentiments de tous, les touchant justement où ils étaient sensibles, de sorte que chacun confessait qu'il n'eût pu lui parler plus proprement ni lui donner plus droit dans le cœur. Et saint Paul l'a montré à tous, en rendant ce témoignage de lui-même : « Cùm liber essem ex omnibus, omnium « me servum feci, ut plures lucrifacerem ; et factus sum « Judæis tanquàm Judæus, ut Judæos lucrarer ; iis « qui sub lege sunt, quasi sub lege essem, cùm ipse « non essem sub lege, ut eos qui sub lege erant, « lucrifacerem ; iis qui sine lege erant, tanquàm

« sine lege essem : cùm sine lege Dei non essem, « sed in lege essem Christi, ut lucrifacerem eos qui « sine lege erant; factus sum infirmis infirmus, ut « infirmos lucrifacerem; omnibus omnia factus sum, « ut omnes facerem salvos (1 Cor., 9, 19) : Quoique je « ne fusse obligé à personne, comme n'ayant jamais « rien reçu d'aucun, néanmoins je me suis rendu es- « clave de tous, afin d'en gagner plusieurs à Dieu; « quand je me suis trouvé avec les Juifs, qui sont dans « l'observation de la loi de Moïse, je me suis accommodé « autant que j'ai pu à leurs cérémonies, bien que je « susse fort bien que je n'étais point tenu de les gar- « der, afin de m'insinuer dans leur créance et leur « affection, pour les convertir après plus aisément; « parmi les gentils qui ne savaient ce que c'était de la « loi, j'ai paru être sans loi, ce qui toutefois n'était « pas, puisque je vis sous la loi de Jésus-Christ, mais « je me servais de ce pieux artifice dans le dessein « de gagner ces cœurs rebelles, et de les acquérir à « mon maître; j'ai paru simple avec les simples, je « me suis accommodé à leur faiblesse, afin de les « attirer par ce moyen; enfin, j'ai pris toutes sortes « de formes pour contribuer au salut de tous les « hommes. »

Et c'est ici un des principaux préceptes de l'art de converser, d'avoir une âme ainsi universelle et capable de plusieurs dispositions, une humeur liante et facile, un esprit qui sache fléchir et plier à propos. Et en effet, si les courtisans et tant de personnes dans le monde étudient si soigneusement les humeurs de ceux à qui ils veulent plaire, s'ils se diversifient en tant de sortes, empruntent tant de visages, et se font des Protées pour venir à bout de leurs desseins, en quoi Catilina fut jadis fameux parmi les Romains, et Alcibiade entre les Grecs, qui prenait aussitôt et si parfaitement les mœurs des pays où il se trouvait,

qu'on eût dit qu'il en était originaire : les justes qui ont des intentions sans comparaison plus nobles et plus importantes pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes, devront le faire bien davantage et donner ces contraintes à leur nature. « Debemus nos firmiores, « dit saint Paul, imbecillitates infirmorum sustinere, « et non nobis placere ; unusquisque vestrûm proximo « suo placeat in bonum ad ædificationem, etenim Chris- « tus non sibi placuit (Rom., 15, 1) : Nous devons, « nous autres, à qui Dieu a donné quelque force d'es- « prit au-dessus des autres, et qu'il a appelés pour les « aider, supporter l'infirmité des faibles, et ne point « nous arrêter à nos humeurs particulières pour notre « propre contentement, mais que chacun de vous se « rende, à l'exemple de Jésus-Christ, complaisant à « son prochain pour son bien, » s'abaissant prudem- ment et s'accommodant gracieusement aux nécessités et aux façons humaines pour rendre les âmes divines. Or, cette charitable complaisance et ce saint accommo- dement consistent en trois choses : la première, à pré- voir ce qui en nous, soit dans le geste, le port ou le marcher, l'abord ou l'entretien, ou dans quelque autre manière pourrait déplaire au prochain, et le retrancher ; la seconde, ce qui pourrait lui agréer, et le faire ; et la troisième, approprier nos discours à sa condition et à sa capacité.

V. Le quatrième conseil est de faire et de parler en son temps. « Fili, dit le Saint-Esprit, conserva « tempus (Eccl., 4, 23), » et selon Jansénius, « ob- « serva : » ce que les sages avaient souvent en bouche : « Nosce tempus : Mon fils, prends garde au temps, » considère l'occasion et use-en selon qu'elle se pré- sente. « Homo sapiens, remontrent encore les saintes « Lettres, tacebit usque ad tempus, lascivus autem « et imprudens non servabunt tempus ; ex ore fatui « reprobabitur parabola, non enim dicit illam in tem-

« pore suo (Eccl., 20, 7 et 22) : L'homme sage sait « se taire et parler quand il faut; il ne produira pas « ses pensées en tous lieux ni en toute occurrence; « s'il ne voit pas bien utile de parler, il ne dira mot, « et aimera mieux demeurer des journées entières « sans rien dire, que de dire des choses même les « plus rares hors de saison; mais le libertin, l'im- « prudent et l'étourdi ne gardent aucun ordre ni à « parler ni à se taire, d'où vient que les meilleures « choses deviennent mauvaises en sa bouche, et les « plus belles y perdent leur grâce, parce qu'elles sont « dites à contre-temps; » si on lui parle, il se jette à la traverse et entrecoupe le discours, sans attendre ce qu'on veut lui dire; il répond avec précipitation et confusion, sans considérer ses paroles; il est si délicat dans ses sentiments que la moindre contestation le pique; mais l'homme prudent et avisé s'y prend bien d'une autre manière : si on lui parle, il est attentif sans jamais interrompre, il écoute sans trouble et sans impatience, et quand il faut répondre, il le fait avec tranquillité et jugement; si ce qu'on lui propose ne mérite point son approbation, il en fait voir les défauts avec tant d'adoucissement et de modestie que l'on n'a pas raison de s'en formaliser, mais de l'en aimer; il ne se fâche pour aucune légèreté ni impertinence qu'il voie ou qu'il entende, mais il la supporte et accoutume tellement son esprit aux infinies diversités qui se rencontrent dans la société humaine, qu'il corrige sagement et améliore ce qu'il peut, mais que rien ne le blesse; il sait presser et différer, retenir et relâcher à propos, et s'ajuste aux occasions les prenant en leur point.

Et pour en marquer quelques-unes, notre père saint Ignace donna ces prudents avis au père Salmeron et au père Broët allant de la part de Sa Sainteté en Hibernie (lib. 3 Hist. Soc., n. 48) : Qu'ils fussent

modérés et retenus à parler, faciles et patients à écouter, donnant tout le loisir à la personne qui les entretenait, d'achever ce qu'elle désirait leur dire, et puis qu'ils tâchassent de la contenter par une réponse courte et pleine de douceur, qu'avec l'Apôtre ils se fissent tout à tous, estimant que la ressemblance des mœurs et la juste complaisance des affections étaient le charme le plus puissant pour gagner les cœurs ; et ainsi qu'avec les naturels prompts et bouillants ils devaient montrer un peu plus d'activité et plus de feu, et au contraire, avec les posés et les rassis traiter avec plus de pesanteur et plus de maturité : qu'ils eussent à louer, en premier lieu, ce qu'ils verraient de bon en eux sans toucher à leurs vices, et puis, quand ils auraient acquis quelque créance dans leurs esprits, qu'ils leur en parlassent et missent dessus les appareils nécessaires pour les guérir. Et lui-même, quand il se trouvait obligé d'aller dîner hors du logis, il laissait d'abord parler la compagnie, écoutant soigneusement et recueillant ce qu'il jugeait pouvoir servir à mettre un bon discours en avant, ce qu'il faisait sur la fin et avec tant de succès, que tous en demeuraient grandement touchés, et que les âmes s'en retournaient aussi bien pour le moins nourries que les corps. Il usait encore d'une autre adresse à l'égard de ceux qui venaient le voir plutôt pour passer le temps que pour un autre meilleur motif, car n'ayant, affairé comme il était, point de temps à perdre, il leur parlait toujours des choses de dévotion, disant que ses discours leur seraient utiles, s'ils y prenaient plaisir, sinon qu'ils n'y reviendraient plus. Saint Nilus le Jeune se servait d'une autre invention envers ceux qui le visitaient; il allait les trouver avec un bon livre à la main; il prenait de là occasion de leur dire quelque chose pour leur salut, ou même il leur en faisait lire quelques lignes qu'il croyait devoir les émouvoir

davantage. Saint Paul, entrant dans la ville d'Athènes, et y voyant l'inscription d'un autel qui portait ces mots : « Au Dieu inconnu, » la prit pour exorde de ce riche discours qu'il fit dans l'Aréopage (Act., 17, 23), et où, comme remarque le vénérable Bède admirant la prudence de l'Apôtre, pour s'accommoder aux esprits des Grecs, il emploie l'autorité de leurs poëtes pour prouver la vérité qu'il leur annonçait. En général, il est bon de commencer l'entretien que l'on a avec quelqu'un par ce que l'on sait lui être agréable, pour le conduire ensuite à ce qui lui sera utile pour son salut; ou écouter gracieusement ce qu'il a à dire, quoi que ce soit, pourvu qu'il ne soit pas mauvais, pour de là tirer des sujets de lui parler de Dieu, qui doit toujours être notre fin, de sorte que nous entrions dans la conversation par sa porte, et que nous le fassions sortir par la nôtre.

J'ajoute à ceci deux autres occasions où la prudence doit briller : la première est que, si quelqu'un vous raconte quelque chose que vous sachiez déjà, vous le laissiez dire paisiblement et l'écoutiez patiemment, gardant la sérénité sur votre visage et la modestie dans vos mouvements, sans lui témoigner, ni par paroles ni par aucun signe, que vous êtes ennuyé de son discours, et qu'il y a longtemps que vous saviez cela, vous souvenant que les hommes ne disaient rien à Notre-Seigneur qu'il ne sût, et plusieurs années et une éternité auparavant, que rien ne lui était nouveau, et que néanmoins il les entendait, et autant qu'ils voulaient avec une singulière patience et une extrême bonté. La seconde, que quand vous vous rencontrerez avec quelque personne maussade, sotte, indiscrète et fâcheuse, vous veilliez avec une grande attention sur vous-même, à ce que vous ne vous laissiez aller, comme il arrive souvent, à quelque impatience et à quelque aigreur, mais que vous la suppor-

tiez bénignement et charitablement, dans cette vue que Dieu, étant la beauté et la sagesse infinies, daigne bien traiter avec les hommes grossiers, et se plaît à converser avec les simples : et que le Saint-Esprit dit : « Qui patiens est, multâ gubernatur prudentiâ, « qui autem impatiens est, præceps est in spiritu suo « (Prov., 14, 29), » ou comme porte le chaldéen, « exaltat stultitiam suam : La patience est l'effet d'une « sagesse consommée, le patient fait voir dans ses « supports pleins de discrétion son bon sens; mais « l'impatient, qui se précipite en ce qu'il dit et en ce « qu'il fait, montre évidemment sa folie. » Et encore : « Doctrina viri per patientiam noscitur, et gloria ejus « est iniqua prætergredi (Prov., 19, 11) : Un homme « sage se découvre à sa patience, et il fait gloire « de glisser par-dessus beaucoup de petites infir- « mités, » qui se trouvent dans la conversation des hommes.

VI. Le cinquième conseil est que les discours ne soient pas trop longs, tant parce qu'il n'est point nécessaire, et qu'on y perd beaucoup de temps, qui serait bien mieux employé à d'autres choses plus importantes, que parce que comme dit Salomon : « In « multiloquio non deerit peccatum, qui autem mo- « deratur labia sua, prudentissimus est (Prov., 10, « 19) : Le péché ne manquera jamais dans un long « discours; c'est pourquoi celui qui parle avec mesure « et modération montre qu'il est doué d'une grande « prudence. » L'homme qui parle beaucoup lâche nécessairement quelque trait qui sent l'homme et la corruption de sa nature, ce qui fera par conséquent que ses paroles seront moins estimées et n'auront point tant de pouvoir, et que son entretien en sera moins agréable. Il est rapporté de saint Laurent Justinien (Sur., 8 januar.), excellent, comme nous avons dit, pour la conversation entre tous ceux de son siècle :

« Sermone fuit suavi, brevi et pondere pleno : Il était « affable, court et énergique en ses paroles. » Comme aussi, parce que les meilleures choses perdent leur bonté quand elles entrent dans l'excès. Le pain est bon, le sucre est bon, le miel est bon; et pourtant trop de pain, de sucre et de miel n'est point bon, au contraire fort préjudiciable. « Mel invenisti, dit le « Sage, comede quod sufficit tibi, ne fortè satiatus « evomas illud : qui mel multum comedit, non est « ei bonum (Prov., 25, 16 et 27) : Vous trouverez le « miel délicieux, si vous en mangez modérément; « mais si vous en prenez trop, il vous fera mal au « cœur, » et vous serez contraint de le rendre comme une nourriture que votre estomac ne pourra supporter et qui lui est nuisible. Et puis il ajoute ce grand secret de la conversation : « Subtrahe pedem tuum de domo « proximi tui, » et comme porte le texte hébreu, « Pretiosum, rarum fac pedem tuum, nequando sa- « tiatus oderit te : Ne mets pas si souvent le pied dans « la maison de ton voisin ni de ton ami, ne lui pro- « digue point ta présence, et prends garde que tes « visites ne soient trop fréquentes, mais précieuses et « rares dans une juste modération, de peur que te « voyant trop souvent il ne fasse moins de cas de toi, « et ne diminue l'affection qu'il te porte. » Ainsi l'excès change les viandes les plus douces en amer- tume, et y répand une qualité maligne et un venin qui les gâte et les corrompt. Pour cela les anciens ont tant estimé cette célèbre sentence et l'ont regardée comme un des premiers principes de la sagesse : « Rien « de trop! » Ainsi saint Ignace prenait singulièrement garde « ne de rebus etiam divinis, dit son historien, « ineptè, vel ad satietatem et fastidium ageret (Maff., « lib. 3 ejus Vitæ, cap. 11), de ne pas parler même « des choses spirituelles à contre-temps, ou jusqu'à « en fatiguer et dégoûter l'auditeur : » il le laissait

toujours en goût et en appétit de l'entendre une autre fois. Et saint François-Xavier (Tursell., lib. 6 ejus Vitæ, cap. 11), traitant familièrement avec les Japonais des choses de leur salut, insérait, parmi les plus belles matières de la philosophie et de l'astrologie, les mouvements des planètes, les éclipses du soleil et de la lune, les sources de la pluie, les causes de la neige, du tonnerre, qu'il entendait parfaitement, et par ce prudent mélange rendait ses discours et très-profitables et très-agréables.

SECTION XXXV

LA CONVERSATION DOIT ÊTRE UTILE.

I. Elle doit être utile. — II. Comment.

I. Voici la troisième et la dernière qualité que doit avoir notre conversation pour être bonne; c'est de la rendre utile à ceux avec qui nous conversons. La fin de la hiérarchie, dit saint Denis, est de se perfectionner et de perfectionner les autres (Cœlest. hier., cap. 3). Et en particulier, le dessein fondamental sur lequel notre compagnie est établie, c'est de vaquer à notre salut et à celui du prochain, de sorte que nos entretiens, nos visites et tout ce qui concerne le commerce que nous pouvons avoir avec les hommes, se rapportent là comme à leur fin.

II. Suivant cette règle, nous devons tâcher de profiter dans notre conversation à tous ceux avec qui nous traitons, les aidant en leurs nécessités corporelles et spirituelles, comme nous pouvons; ou si nous ne pouvons, leur témoignant le déplaisir que nous en avons, et la bonne volonté de le faire, si nous en avions le pouvoir : et quant à nos paroles, parlant à tous de choses bonnes et saintes, soit pour les consoler, soit pour les instruire, soit pour les fortifier et les en-

courager à bien faire, ayant à ce dessein des propos réfléchis et préparés, se rapportant à ce qui est bien, utile, ou honnête, ou délectable, ou à toute autre raison capable de toucher un homme. Le sophiste Antiphon (Philostrat., lib. 2 de Soph.) faisait profession d'adoucir les tristesses et les ennuis, et comme il était beau discoureur, il s'en allait par les principales villes de la Grèce, où il prononçait des harangues excellentes comme des remèdes lénitifs et anodins pour soulager les affligés, et guérir les blessures des âmes. « Vena « vitæ os justi, dit le Sage (Prov., 10, 11) : La bouche « du juste est une source de bonnes paroles et de salu- « taires instructions qui donnent la vie à ceux qui les « écoutent. » Saint Athanase raconte de saint Antoine, qu'en ses discours familiers, par ses paroles affables et prudentes, il consolait les affligés, il relevait les cœurs abattus, il instruisait les ignorants, il apaisait ceux qui étaient en colère, persuadant à tous qu'il n'y avait rien dont ils dussent faire plus de cas que d'aimer Jésus-Christ. Et pour les animer à la vertu il leur proposait la récompense et les bienfaits que Dieu leur avait conférés. Saint Grégoire, le faiseur de miracles, au rapport de celui de Nysse, entretenait toujours les personnes de choses saintes, même pendant les voyages, leur parlant du salaire éternel qui nous est préparé, et estimant que tout le reste ne méritait pas qu'on s'en souvînt. Saint Jean Chrysostome ne faisait point seulement éclater le zèle embrasé qu'il avait pour les âmes dans les chaires et les prédications, mais encore dans les maisons particulières et dans ses discours ordinaires, parlant de la vertu, et spécialement de la sainteté et des actions héroïques des religieux qui vivaient retirés dans les déserts, d'où ceux qui l'entendaient demeuraient si touchés qu'ils en pleuraient abondamment, et se déterminaient ou à embrasser le même genre de vie, ou au moins à changer la leur en une meilleure. Possi-

dius dit du grand saint Augustin : « Prædicabat pri-
« vatim et publicè, in domo et in ecclesia salutis ver-
« bum : Il enseignait le chemin du ciel et les mystères
« de Notre-Seigneur en public et en particulier, dans l'é-
« glise et dans les logis. » Et ce n'est pas étonnant ; qui aime Jésus-Christ le porte partout. « Caritas Christi urget
« nos, » dit saint Paul (2 Cor., 5, 14) ; il voudrait imprimer sa connaissance et son amour dans tous les cœurs. L'histoire de saint Dominique nous apprend que cet homme divin avait une conversation excellente par sa douceur, son affabilité, sa gaîté, sa commisération, sa sincérité et sa candeur, qui le faisait aimer uniquement de tous ceux qui avaient le bonheur de lui parler, et qu'en quelque lieu qu'il fût, soit par le chemin avec ses compagnons, soit chez quelque séculier et parmi sa famille, soit avec les princes et les prélats, il parlait toujours de quelque sujet de dévotion, et avait pour cela comme en réserve une quantité d'exemples sacrés bien choisis, qu'il disait à propos, et par lesquels il allumait dans les cœurs l'amour de Notre-Seigneur, se montrant partout, en ses paroles et en ses actions, un homme vraiment apostolique. Nous savons ce qu'ont fait en ce point saint Ignace, saint François-Xavier, et toutes les autres lumières de notre compagnie, et en général tous les saints personnages qui ont été, et quels grands biens ils ont causés par leurs pieux discours à ceux à qui ils les ont communiqués. Le père Thomas Sanchez, homme signalé parmi nous pour sa singulière érudition, et plus encore pour son héroïque vertu, a laissé dans ses mémoires ces mots écrits de sa main : Je ferai en sorte qu'en ma conversation je tiendrai toujours quelque propos de Dieu, non-seulement avec les domestiques, mais aussi avec les étrangers, afin qu'ils remportent quelque chose de bon de moi. Mais quoi ! ceux mêmes qui entre les païens ont mérité le

nom de sages, ont suivi cet ordre; car Pythagore, Socrate et Epictète parlaient de la beauté de la vertu, de la laideur du vice et de la correction des mœurs à tous ceux qu'ils voyaient, et en tous les lieux où ils pouvaient (Justin., lib. 20; Laërt., in Socrate; Arian. Epict. in præf.). Aussi Sénèque dit : « Omnibus rebus, « omnibus sermonibus aliquid salutare miscendum « est (lib. 2, natu. quæst., cap. 50) : Il faut en toutes « ses actions et en tous ses discours entremêler quel- « que chose de bon, qui puisse servir aux autres. »

Mais je veux mettre ici, pour bien apprendre comment nous devons converser utilement, ce que nous lisons du vénérable père Lefèvre de notre compagnie (lib. 2 Vitæ, cap. 18), homme doué d'une conversation exquise et d'une prudence rare, tant pour sa conduite que pour celle des autres. En premier lieu, il tâchait de gagner tout le monde par la douceur et l'affabilité de son parler; par une grande douceur et bienveillance, qu'il savait fort bien accompagner de la vraie humilité chrétienne, cédant le premier rang à qui que ce fût, même aux moindres, et s'apprivoisant avec toute sorte de personnes, pour les attirer à lui et par lui à Jésus-Christ, ce qu'il témoigne dans ses lettres lui avoir bien réussi. De plus, il tâchait de s'acquérir les bonnes grâces des anges tutélaires de ceux avec qui il traitait, se confiant grandement au pouvoir qu'ils ont pour disposer de mille manières les volontés des hommes, et contrecarrer les efforts des esprits malins. En outre, pour posséder les affections d'une communauté, il s'efforçait de s'insinuer dans celles des chefs, des magistrats et des princes, à l'exemple desquels les autres se gouvernent; et en quelque compagnie qu'il se trouvât, il prenait soigneusement garde d'entretenir le monde de quelque discours, en tous lieux, dans les églises, dans les places publiques, dans les maisons, dans les rues, à table, en voyage, ayant à

cette fin des discours propres pour entretenir chacun selon sa condition et lui donner de bons conseils; il savait la façon de se laisser aborder et d'aborder adroitement les autres, afin que par l'attouchement de ce sel tous fussent assaisonnés de la saveur de la vie éternelle. Il estimait très-convenable à ceux de notre compagnie, de laisser en chaque lieu où ils allaient et logeaient, quelque marque de leur sainte et religieuse conversation, et disait que partout il fallait jeter quelques grains de bonne semence, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui ne voulut qu'aucune de ses actions, pas même un seul regard, fût inutile, et ne servît au bien des hommes. En effet, comme ceux qui touchent les personnes musquées, ou entrent dans la boutique d'un parfumeur, en sortent parfumés, les séculiers, qui vont voir les religieux, ne devraient jamais partir d'avec eux qu'embaumés de leurs bonnes odeurs et de leurs pieux discours. « Christi bonus odor sumus, « disait saint Paul (2 Cor., 2, 15) : Nous répandons « partout la suave odeur de Jésus-Christ. » Le même père apportait une très-grande circonspection dans ses visites, quand et comment il fallait les faire, à n'en faire aucune d'inutile, à n'en laisser aucune de nécessaire, à y faire profiter le prochain sans se nuire, à s'y communiquer et s'y lier aux hommes sans se désunir d'avec Dieu; il voyait les seigneurs, les dames et les personnes du commun de telle sorte, qu'il n'oubliait jamais de porter avec lui le lieu de sa retraite intérieure, où il conservait l'esprit religieux; car, comme partout il cherchait Dieu, aussi le trouvait-il partout et en toute compagnie.

C'est un point des plus glissants pour les religieux qui font profession de travailler au salut des âmes, de bien faire les visites. Quiconque veut exercer cet acte dignement et même avoir soin de sa perfection, et je dirai plus, de son salut, doit singulièrement y veiller

et retrancher toutes ces allées et ces venues inutiles, tous ces voyages de curiosité, toutes ces visites pour savoir les choses du temps et recueillir des nouvelles, comme autant de sources de mille distractions et de beaucoup de péchés, de relâche dans la discipline religieuse, de dégoût des choses spirituelles et d'affection aux terrestres. « O quot temporibus nostris fue-« runt, se plaint avec amertume de cœur le B. Laurent « Justinien, qui tanquam ardentes lampades et mundi « luminaria lucebant coram hominibus, paulatim ex « conversatione secularium et confabulatione tepefacti « ad pristina opera secularis vitæ miserabiliter redie-« runt (lib. de Disciplina, cap. 22)! Oh! combien de « religieux se sont trouvés de nos jours, qui, comme « des lampes ardentes et de grands flambeaux, relui-« saient en vertu devant les hommes, par le commerce « et la fréquentation qu'ils ont eus avec les séculiers, « se sont petit à petit sécularisés, et se refroidissant et « se relâchant dans leurs exercices de dévotion, ont « misérablement repris les actions d'une vie mon-« daine! » Voilà où les visites et la communication des séculiers aboutissent, quand elles ne sont prises ni conduites selon Dieu : « Commisti sunt, dit David, « inter gentes et didicerunt opera eorum (Ps. 105, « 35) : Ils se sont mêlés au monde et en ont pris « les manières. » Il faut que nos visites soient des visites de grâce, et non de nature, pour aider le prochain, et non pour passer le temps, comme celles des saints et celles de Notre-Seigneur. Pour cela il sera bon de faire trois choses : la première, d'avoir dans l'esprit, en allant faire une visite, le dessein de la rendre utile à celui qu'on va voir, et prier Dieu qu'il la bénisse. La seconde, la gouverner avec considération et sagesse, prenant occasion de ce qui se présentera, de parler de quelque sujet pieux, et ne point perdre la présence de Dieu, mais conduire ses discours et ses

mouvements dans sa vue. Et la troisième, s'examiner au retour comment on l'a faite; si ç'a été dans les voies de l'esprit de Dieu ou de quelque satisfaction naturelle; si elle a été inutile, ou trop libre en paroles ou en gestes, ou trop longue, ou tachée de quelque autre défaut, qu'il faudra corriger à la première visite qu'on fera.

SECTION XXXVI

PROTOTYPE D'UNE CONVERSATION ACCOMPLIE DE TOUT POINT, SUR LEQUEL NOUS DEVONS NOUS FORMER.

I. La conversation de Notre-Seigneur. — II. A été très-douce. — III. Très-prudente. — IV. Et très-utile.

I. Ce prototype est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se faisant homme et venant sur la terre, comme il nous a apporté les exemples de l'humilité, de la patience, de l'obéissance, de la charité et des autres vertus au plus haut degré où elles peuvent monter, aussi nous a-t-il donné l'idée de la plus parfaite conversation qu'on puisse se figurer. « Visitavit nos oriens ex alto, « dit Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste (Luc., « 1, 78) : Il a daigné, comme un beau soleil, se lever « sur nous, et descendre ici-bas pour nous visiter. » « — In terris visus est et cum hominibus conversatus « est, dit Baruch : Il s'est montré visiblement sur la « terre revêtu de notre chair, et a conversé parmi les « hommes. » La sainte Épouse décrivant sa conversation (Cant., 5, 13), la compare à cause de ses excellences aux parfums qui répandent partout une suave odeur, et ravie des admirables beautés qu'elle y remarque, elle s'écrie : « Eccè tu pulcher es, dilecte « mi, et decorus (Cant., 1, 16) : O mon bien-aimé, « que vous êtes beau et agréable » en vos actions, en vos paroles, en vos gestes, en votre maintien et en

toutes les parties de votre conversation. Aussi David a dit de lui : « Decorem indutus est (Ps., 92, 1), qu'il « s'était revêtu de la beauté et de la bienséance, » comme d'un habit qui le couvrait tout entier. Pour cela il a fait sa plus ordinaire demeure à Nazareth, qui signifie une fleur, et a porté le nom de Nazaréen, c'est-à-dire florissant : « quia Christus, dit le Docteur angélique, « florere voluit secundùm virtuosam conversationem « (3 part., q. 35, a. 7, ad 2), parce qu'il a voulu avoir « une conversation belle et florissante en toute sorte « de vertus. » Oh ! que d'attraits ! oh ! que de charmes y ont paru !

II. Or, les trois qualités principales que nous avons dit être nécessaires pour rendre une conversation bonne, à savoir, la douceur accompagnée d'une gravité enjouée, la prudence et l'utilité, ont brillé dans celle de Notre-Seigneur avec un éclat merveilleux. Et pour ce qui regarde la douceur, saint Bernard dit : « Cùm « nomino Jesum, hominem mihi propono mitem, et « humilem corde, benignum, sobrium, castum, mise- « ricordem, omni denique sanctitate et honestate « conspicuum (serm. 15 in Cant.) : Quand je nomme « Jésus, je me représente un homme doux, humble « de cœur, aimable, sobre, chaste, miséricordieux et « orné de toute sainteté et honnêteté. » — « Jesus, dit « le même, dulcis est in voce, dulcis in facie, dulcis « in nomine, dulcis in opere : Jésus est doux dans son « parler, car la bonne grâce est assise sur ses lèvres, « et les torrents de lait et de miel découlent de sa « bouche; il est doux en son visage, étant le plus « beau de tous les hommes; il est doux en son nom, « qui signifie Sauveur; il est doux en ses œuvres, » n'ayant fait du mal à personne, et ayant fait du bien à tous. Nous avons cette croyance, dit saint Denis (de eccl. Hierar., cap. 4), expliquant le mystère du saint chrême, que le très-divin Jésus est essentiellement

très-suave et de très-douce odeur, et que c'est lui qui remplit la partie intelligente de notre âme d'un divin plaisir par les influences spirituelles des bonnes senteurs qu'il nous envoie. C'est pourquoi la composition mystique du saint chrême, qui se bénit dans l'église, nous exprime et nous dépeint comment Jésus, qui est la richesse originale d'où procèdent les divines bonnes odeurs, évapore ses très-divins parfums, et les répand sur les essences qui en sont capables. C'est pourquoi une de ses appellations parmi les savants hébreux (Gai., de Arcan., lib. 3, c. 13) est « Hanima, » qui veut dire miséricorde, clémence et douceur, et lui-même dit : « Discite à me, quia mitis sum et humilis « corde (Matth., 11, 29) : Apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur. » Il l'a montré en accueillant si gracieusement les enfants, les chérissant avec tant d'amour; disant à saint Jacques et à saint Jean, qui voulaient faire descendre le feu du ciel pour brûle une ville grossière et inhumaine, qu'ils ne connaissaient pas son esprit, qui était un esprit de douceur et non de rigueur, et qu'il n'était point venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver, écoutant chacun avec une douceur sans égale et une grande patience sans l'interrompre, quoiqu'il n'apprît rien de nouveau, et qu'il sût ce qu'il voulait dire avant qu'il ouvrît la bouche; recevant courtoisement les pauvres, les misérables et les pécheurs, leur parlant avec une grande affabilité, les consolant avec tendresse, et leur pardonnant leurs iniquités avec miséricorde, les conviant avec une ineffable bonté d'avoir recours à lui, et leur disant : Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous soulagerai (Matth., 11, 28). Quand après sa résurrection il apparut à ses apôtres qui l'avaient renié et abandonné (Luc., 24, 43), et mangea avec eux d'un poisson rôti et d'un gâteau de miel, ne fut-ce pas un trait d'une singulière humanité

et de douceur, vu que cette action était très-éloignée de l'excellence de sa vie.

Mais je veux rapporter ici une chose mémorable que raconte saint Paulin, témoin sans reproche, pour montrer l'extrême bonté de Notre-Seigneur et la singulière suavité de ses mœurs : Quelques navires, dit-il, partaient de l'île de Sardaigne ; il y avait dans l'un un pauvre vieillard, nommé Valgius, qui n'était encore que catéchumène, et avait le plus vil office du vaisseau, à savoir, de travailler à la pompe pour vider l'eau de la cale, quand près de la sortie du port une furieuse tempête les accueille, et après les avoir tourmentés quelque temps, les jette contre le rivage et les brise, excepté celui où était Valgius. Les mariniers de ce navire voyant qu'il avait été fort ballotté et craignant que le même malheur ne lui arrivât, sortirent dans la chaloupe pour se sauver, et y laissèrent ce pauvre vieillard tout seul, soit qu'ils l'eussent oublié à cause de la peur dont ils étaient transis, soit pour l'avoir méprisé comme un homme de rien et dont la vie importait fort peu. Valgius, sentant son vaisseau extraordinairement agité, sort du lieu de son office, et regardant partout n'y trouve personne. Qui fut bien étonné? Ce fut lui ; se voyant abandonné, et dans un vaisseau qui n'avait ni pilote ni nautonniers, et que la furie de l'orage et les montagnes d'eau qu'il avait devant les yeux menaçaient d'un inévitable naufrage, et lui d'une infaillible mort. Dans ce danger et cette crainte, que la solitude augmentait de beaucoup, il passa six jours et six nuits sans manger ni boire que le pain et l'eau de ses larmes. Soudain Notre-Seigneur, accompagné de plusieurs anges, lui apparaît visiblement, lui parle, le console, l'encourage et le fait manger. Et pour tirer le vaisseau de l'évident péril où il était, et aussi pour l'obliger de s'aider en ce qu'il pouvait, il lui dit de couper le mât, unique remède dont il fallait se servir

pour lors. Ce que Valgius commença de faire ; et ce que quantité d'hommes bien forts n'eussent pu faire en plusieurs coups, et sans se mettre eux et le navire en grand péril, ce pauvre vieillard le fit seul en deux coups, de sorte qu'au second il fit sauter le mât bien loin dans la mer. Après, Notre-Seigneur lui fit tendre le trinquet, vider l'eau qui entrait, et le mettait en besogne selon qu'il était nécessaire pour la bonne conduite du vaisseau, les anges l'aidant où il ne suffisait pas, c'est-à-dire faisant presque tout. Néanmoins Notre-Seigneur ne voulait pas qu'il fût oisif, mais qu'il fît ce qui était en lui. Bien plus, il lui changea son nom, le nommant Victor au lieu de Valgius, et ce qui est encore plus admirable, et montre clairement la bonté ineffable de ce Seigneur, le voyant dormir lorsqu'il fallait travailler : « Molli manu ante præpalpans ne trepidus « expergefieret, vellicatâ blandè auriculâ suscitavit : « Il l'éveillait en le touchant, pour ne point l'effrayer, « de sa main délicate, et le tirant doucement par l'o- « reille. » Comme aussi quand après son occupation il avait besoin de repos, il le faisait reposer contre ses genoux, et quelquefois dormir, comme un autre saint Jean, sur son sein. Il lui disait des paroles très-aimables pour le consoler; il l'invitait à venir auprès de lui, et à s'asseoir à ses pieds, ce qu'il faisait souvent, de sorte que l'on eût vu ce pauvre vieillard méprisé des hommes aux pieds du Sauveur du monde, qui pour lui cependant tenait le gouvernail et conduisait le vaisseau. Victor fut en cet état vingt-trois jours sur la mer, et en courut une bonne partie, jusqu'à ce qu'enfin il vint aborder à un port de Calabre, où les habitants ayant appris de sa bouche ce qui s'était passé, l'amenèrent à saint Paulin qui le baptisa. Et ce saint ajoute que ce bon homme lui racontait ce bienfait de Notre-Seigneur avec une si grande dévotion et avec tant de larmes, que lui, qui l'écoutait, ne pouvait se tenir

de pleurer, ni se lasser de lui manier l'oreille que Notre-Seigneur lui avait touché de sa divine main, de façon qu'à force de la toucher et la manier il avait failli l'écorcher : « Fateor affectionem meam, dit-il, dum « nimium tam insignia in nostri temporis homine « Dei gesta admiror et diligo, penè in ipsum senem « me fuisse crudelem, nam tam assiduè aurem ipsius « retractavi, ut penè detriverim. » Voilà quelle est la bonté, la douceur de Notre-Seigneur, vraiment admirable, et digne d'être adorée et aimée parfaitement de tous les hommes.

Or, cette bonté était de plus accompagnée d'une sainte joie et d'une gravité vénérable. « Non enim « habet, dit le Sage de lui, amaritudinem conversatio « illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et « gaudium (Sap., 8, 16) : Sa conversation n'a point « d'amertume, ni son entretien aucun dégoût ; au « contraire, c'est une source de contentements et de « délices. » Et le prophète Isaïe, que saint Matthieu allègue, décrivant les excellentes qualités de sa conversation, dit : « Non contendet, neque clamabit, neque « audiet aliquis in plateis vocem ejus : arundinem « quassatam non confringet, et linum fumigans non « extinguet, non erit tristis neque turbulentus (Is., 42, 2; « Matth., 12, 19) : Il ne sera point contentieux ; ce ne « sera pas un homme violent qui doive mener du bruit « ni se faire entendre dans une maison, ni par les rues ; « mais il procédera avec une souveraine mansuétude, « et il ira si doucement dans ses œuvres, qu'à le voir « il semblera qu'il n'y touche point; il ne sera point « triste, mélancolique, ni turbulent. » Ainsi donc sa conversation était gracieuse, gaie, il portait un visage serein, regardant avec des yeux bienveillants, usant de paroles courtoises, mais néanmoins toujours sérieux, toujours grave, ne riant jamais, apportant à tout ce qu'il faisait et à tout ce qu'il disait une

singulière modestie et une très-parfaite bienséance.

III. Pour la prudence, elle a paru de même et à son plus haut éclat dans sa conversation, vivant avec tant de circonspection et tant de condescendance avec ses apôtres, qui étaient gens grossiers et de simples pêcheurs ; s'accommodant si justement à la capacité des personnes à qui il parlait; prenant si adroitement sujet des occasions qui se présentaient de leur dire quelque chose pour leur salut, comme il fit à la Samaritaine, lui parlant de l'eau de la grâce à propos de l'eau matérielle qu'il lui avait demandée; supportant si sagement leurs infirmités; dissimulant si adroitement quelques fautes, et en reprenant si discrètement quelques autres ; bref, toutes ses actions, toutes ses paroles et tous ses mouvements étaient des traits de la plus haute prudence.

IV. Pour l'utilité, il est évident qu'il rapportait toute sa conversation au bien des hommes, attendu qu'il n'a point fait un pas qui ne leur ait été infiniment profitable. Il allait par les villes et par les villages de la Judée; il entrait dans les maisons, il se trouvait aux compagnies, jetant partout la semence du salut, et parlant du royaume de Dieu (Luc., 9, 11 ; Matth., 9, 35). Aussi l'Épouse dit de lui : « Labia ejus, « lilia distillantia myrrham primam (Cant., 5, 13): « Ses lèvres sont des lis qui distillent la myrrhe la « plus fine : » des lis, à cause de la pureté et de la netteté de toutes ses paroles; la myrrhe, à cause de leur utilité et de leurs qualités salutaires. Telle fut la conversation de Notre-Seigneur, douce, prudente, utile et ornée de toutes les vertus au dernier point, sur le modèle de laquelle nous devons dresser et former la nôtre, tâchant, le mieux que nous pourrons, de converser de la même façon et pour les mêmes desseins.

SECTION XXXVII

DE LA MODESTIE.

I. L'essence de la modestie. — II. Elle est douce. — III. Ses effets. — IV. Elle compose la tête et le visage. — V. Le parler. — VI. Le marcher. — VII. Tous les gestes.

I. La modestie est une des principales parties de la bonne conversation, et une vertu des plus nécessaires à ceux qui s'emploient au salut des âmes; nous en dirons quelques mots pour conclusion de tout ce que nous avons dit de la charité du prochain.

La modestie compose avec bienséance les mouvements du corps, et fait faire tout avec symétrie et dans un bel ordre selon la conduite et la règle de la raison. La matière sur laquelle elle s'exerce sont les mouvements extérieurs, le marcher, le parler, les regards, les gestes, et généralement tout ce qui est du maintien du corps. La forme qu'elle y met est la justesse et la bienséance prises par rapport à la personne qui produit ces actions, et à celle avec qui elle agit, aux affaires, au lieu et au temps où elle se trouve; c'est pourquoi elle s'appelle modestie, « à modo motibus imponendo. » Les Grecs la nomment proprement d'un mot qui signifie un beau et agréable arrangement. D'où il faut inférer qu'elle a des bornes différentes, selon la diversité des âges et des conditions. Ainsi, la modestie d'un religieux ancien et employé à de grandes occupations n'est pas celle d'un novice, non plus que la retenue d'un homme de quarante ans celle d'une jeune fille; de sorte que ce qui chez l'un passera pour modeste ou trop libre, ne le sera pas dans l'autre.

II. Elle est double : l'une fardée et trompeuse, comme celle des hypocrites, qui ne subsiste qu'en public, où

il y va de leur honneur et de leur intérêt, mais qui s'évanouit quand ils sont en secret ou avec des personnes confidentes; l'autre, vraie, solide et vertueuse, dont nous traitons, et qui naît de celle que le Docteur angélique (2, 2, q. 160, a. 2) appelle modestie intérieure, dont saint Pierre dit : « Qui absconditus est cordis « homo in incorruptibilitate quieti et modesti spiritûs « (1 ep., 3, 4) : Les ornements de notre homme intérieur sont la constance et l'incorruption d'un esprit « tranquille et modeste, » fondée premièrement et principalement sur le souvenir continuel de la présence de Dieu, devant qui l'homme se tient dans un profond abaissement et dans un extrême respect, comme devant une Majesté infinie et devant son souverain Seigneur. Secondement, sur la mortification des passions, qui, étant assujetties à la raison, ne font point d'impression sur le corps qui ne soient bien réglées. Et en troisième lieu, sur l'étude de l'oraison, qui retient avec une douceur efficace tous les sens extérieurs et intérieurs, et en faisant goûter Dieu à l'âme, et l'embaumant de ses délices, lui ôte l'envie de se répandre au dehors. Et cette modestie est durable en tout temps, de nuit comme de jour, en tous lieux, devant peu de personnes, et familières, ou de basse condition, aussi bien que devant plusieurs, et étrangères, et devant des monarques, seule autant qu'en compagnie ; parce que Dieu est partout, et il est partout digne d'une révérence infinie. « Finis modestiæ, dit le Sage, timor Domini, « divitiæ, et gloria, et vita (Prov., 22, 4) : La crainte « et le respect de Dieu présent tiennent un homme « inébranlable dans la modestie, et cette modestie « lui apporte les richesses, la gloire et la vie. » Sans cette présence il est difficile, ou même impossible, d'avoir une modestie constante ; mais avec elle on l'aura sans peine.

III. Or, les actes de cette vertu sont en grand nom-

bre, car elle applique le compas et la règle à tous les membres, à tous les sens et à tous les mouvements corporels, sans laisser aucune chose extérieure, soit dans le geste, dans la parole, la marche, le repos, le sommeil ou le vêtement, qu'elle ne dresse et ne compose.

IV. Et premièrement, elle gouverne avec un soin très particulier la tête et le visage, apprenant à tenir la tête droite et un peu baissée sur le devant, sans la pencher ni d'un côté ni d'autre, à ne la tourner légèrement ni çà ni là, mais avec gravité quand il en est besoin; à porter les yeux baissés le plus souvent sans les lever trop haut; à ne pas les mouvoir avec trop de promptitude; à regarder les personnes avec des yeux qui ne soient ni distraits ni hautains, mais doux et bénins, comme ceux que le Saint-Esprit donne à l'Épouse, quand il lui dit : « Oculi tui columbarum (Cant., « 1, 14) : Vos yeux sont des yeux de colombes, » aimables, innocents et sincères; puis à avoir le front serein, sans le rider ni l'obscurcir avec marque d'un esprit qui est en peine; à tenir les lèvres ni trop fermées ni trop ouvertes, mais jointes avec bienséance; et pour l'ensemble du visage ne point laisser paraître un aspect triste, sévère et fâcheux, mais éviter également un enjouement excessif, des ris éclatants, des grimaces et des mines toujours inconvenantes, et rester toujours gravement joyeux, doux et tranquille.

Les saints et les sages ont toujours apporté le plus grand soin à bien composer leur visage, comme la partie la plus voyante et la plus exposée de l'homme, et où les affections de l'âme se découvrent plus clairement. « Sapientia hominis lucet in vultu ejus, dit le « Saint-Esprit, et potentissimus faciem illius commu- « tabit (Eccl., 8, 1), » et selon les Septante, « impudens « vultu suo odietur : On connaît l'homme sage au vi- « sage, et on le discerne par là d'avec le fou; quoiqu'il

« y ait de la peine, et qu'il soit disgracié de nature, il « le compose à la modestie, à la douceur, à la joie et à « la gravité ; au lieu que le fou, l'impudent, par le « déréglement et le désordre de sa face, se rend mé- « prisable et odieux. » Et encore : « In facie prudentis « lucet sapientia ; oculi stultorum in finibus terræ « (Prov., 17, 24) : La sagesse éclate sur le visage de « l'homme prudent, elle ne se tient point resserrée dans « son âme, elle pousse ses rayons jusqu'au dehors sur « sa face, où elle imprime la sérénité, la bienséance et « la retenue ; mais les yeux des fous sont égarés et « toujours en l'air. » Saint Athanase rapporte de saint Antoine qu'il avait le visage si modeste et si aimable, et où la grâce paraissait si visiblement, que celui qui ne le connaissait point, le distinguait néanmoins fort aisément entre tous ses religieux, et lisait la sainteté et la pureté de son âme dans sa figure, qu'il avait toujours gaie, égale et invariable en toutes rencontres. « Appa- « rebat in carne divi Bernardi, dit l'histoire de ce saint, « gratia quædam spiritalis, spiritalis tamen potius « quàm carnalis, in vultu alacritas præfulgebat non ter « rena utique, sed cœlestis, in oculis angelica quædam « puritas et columbina simplicitas radiabat, tanta erat « interioris ejus hominis pulchritudo, ut evidentibus « quibusdam indiciis foras erumperet, et de cumulo « internæ puritatis et gratiæ copiosè perfusus homo « quoque exterior videretur (lib. 3 Vitæ ejus, c. 1) : « Le corps de saint Bernard était orné d'une grâce « toute particulière, qui n'était point tant corporelle « que spirituelle : on voyait éclater sur son visage une « certaine splendeur céleste, et dans ses yeux briller une « pureté angélique et une innocence de colombe ; la « beauté de son âme se faisait voir sur son corps, et « tout son extérieur était comme arrosé des grâces dont « il abondait en son intérieur, et éclairé des grandes « lumières de son très-pur esprit. » Nous lisons de saint

joyeux, sinon quand il était touché de pitié pour l'affliction de son prochain. Et cette gaîté n'était point terrestre ni mondaine, mais sainte et religieuse, et avec cela si efficace, qu'avec les divins attraits de sa face et les doux regards de ses yeux il gagnait les cœurs de de tous ceux qui le considéraient. Certes, le Saint-Esprit dit du peuple d'Israël après la défaite d'Holopherne: « Erat populus jucundus secundùm faciem sanctorum « (Judit., 16, 24) , qu'il était joyeux, et avait la face « gaie comme les saints; » nous apprenant que les saints n'ont pas le visage sombre ni morne, mais gai et ouvert. Encore ailleurs, il dit : « Divitis et pauperis cor bo- « num (Eccl., 26, 4), » et comme ajoute le grec, « erga « Dominum, in omni tempore vultus illorum hilaris : « Le juste, qu'il soit riche ou pauvre, a le cœur bien « disposé envers Dieu, et le visage toujours allègre et « joyeux. »

V. De plus, la modestie règle le parler, afin de n'être ni taciturne, ni trop parleur, avec un flux de paroles, qu'on ne peut étancher, interrompant les autres, ou ne leur donnant pas le loisir de parler à leur tour; elle règle la voix, faisant que l'accent ne soit ni trop bas, ni trop haut, ni trop lent, ni trop rapide, ni rude, ni efféminé. « Vox ipsa non remissa, dit saint « Ambroise, non fracta, nihil femineum sonans , sed « formam quamdam et regulam, ac succum virilem « reservans (lib. 1 Offic., cap. 19) ; » et il avait dit auparavant : « Ipsum vocis sonum libret modestia, ne « cujusquam offendat aurem vox fortior (cap. 18) : « Que la modestie balance le ton de la voix, et lui « donne un tel tempérament, qu'elle ne blesse pas les « oreilles pour être ou trop forte, ou trop aiguë; » mais singulièrement elle s'applique particulièrement à ce qu'aucune parole inconvenante ne sorte de votre bouche, « ne quid indecorum sermo resonet « tuus, » dit le même saint docteur ; et derechef :

« Nullum verbum inhonestè cadat : « Que l'on ne dise rien de messéant. » Et saint Paul avant lui : « Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat, sed si « quis bonus ad ædificationem fidei, ut det gratiam « audientibus; omnis amaritudo, et ira, et indignatio, « et clamor, et blasphemia tollatur à vobis, cum omni « malitia (Ephes., 4, 29) : Qu'aucune parole mau- « vaise, et selon la force du mot grec, pourrie, corrom- « pue et vilaine, ne sorte de votre bouche, mais « seulement celles qui sont bonnes, honnêtes et édi- « fiantes, afin de vous rendre agréables et utiles à « ceux qui vous écoutent; toutes les paroles qui ex- « priment à l'égard du prochain la malice, l'amertume « la colère ou l'indignation répugnent à toutes les « vertus et ne sont pas moins contraires à la mo- « destie qui, pour ce sujet, les retranche absolu- « ment. »

VI. De plus, elle forme le marcher, afin qu'il ne soit ni trop hâté, ni trop lourd, ni avec artifice et légèreté, mais avec une mesure et une gravité bienséantes. « Gressus est probabilis, dit saint Ambroise, « in quo sit species autoritatis, gravitatisque pondus, « tranquillitatis vestigium, ita tamen si studium desit « atque affectatio, sed motus sit purus ac simplex « (cap. 18) : Cette allure est à approuver qui se fait à « pas graves et tranquilles, et avec une certaine douce « majesté, pourvu qu'elle ne soit pas affectée, mais « naturelle, » telle qu'était celle de l'Épouse, dont l'Époux tout ravi lui disait : « Quàm pulchri sunt gressus « tui in calceamentis, filia principis (Cant., 7, 1) ! O « ma princesse ! que votre façon d'aller est belle, qu'elle « est modeste, et que vos démarches sont bien ré- « glées ! » Il faut rapporter ici la manière de s'asseoir, où l'on ne doit point tant rechercher ses aises, à s'appuyer, à se pencher indécemment, à croiser les pieds, ou à mettre une jambe sur l'autre, comme

tenant son corps dans une posture droite et ses membres bien mis.

VII. Enfin, la modestie dresse tous les gestes, tenant les mains toujours en repos, ou, quand il est nécessaire de les remuer, dans un mouvement fort modéré, bannissant tout geste ridicule, vaste, extravagant, les agitations des bras, des jambes et des épaules ; instruisant à se bien gouverner à table, à manger posément et avec modération, sans se jeter avidement sur la viande, sans étrangler ses morceaux, sans égarer sa vue quand on boit, et autres incivilités, qui se font facilement et en grand nombre, quand on n'y prend pas garde. Et pour conclure, elle compose et ajuste l'homme tout entier afin que, comme dit saint Augustin, il n'y ait rien en lui qui offense ceux qui le regardent, mais que tout y convienne à la gravité et à la sainteté de notre profession.

SECTION XXXVIII

SUITE DU MÊME SUJET.

I. L'excellence de la modestie doit nous en faire embrasser la pratique. — II. Notre intérêt. — III. Et celui du prochain. — IV. Deux modèles de modestie.

La modestie pratiquée de cette sorte est une vertu très-belle et de très-grande conséquence, et plus difficile que l'on ne croit. Car pour la rendre constante et parfaite au point que nous venons de dire, elle a besoin, comme remarque saint Thomas (2, 2, q. 168, a. 1, ad 3), du secours des autres vertus, qui modèrent les passions, dont les déréglements ne sont que des immodesties intérieures ou extérieures. Elle requiert un souvenir perpétuel de la présence de Dieu, et demande l'usage d'une mortification continuelle, pour empêcher, outre les mouvements vicieux et dé-

réglés, mille petits superflus où la nature se plaît et assujettit la personne en tout temps, en tout lieu et en toute disposition; d'où il arrive qu'il n'est point de vertu qui exige une attention si particulière, ni une si grande vigilance sur soi-même.

I. Or, les raisons qui doivent nous porter à affectionner son exercice, sont premièrement son excellence, qui a fait dire à saint Ambroise : « Dives est « modestia, quia portio Dei est (lib. 1 Offic., cap. 18), « qu'elle était comme un rayon de la Divinité et une « portion de Dieu, » parce que comme Dieu fait tout, ainsi que dit le Sage (Sap., 11, 21), avec poids, avec nombre et avec mesure, la modestie procède de même, n'y ayant rien en l'homme où elle n'applique le compas et la règle.

II. Secondement, notre intérêt, parce qu'elle rend une personne agréable à Dieu, aimable aux anges, vénérable aux hommes. Elle communique une beauté et une gloire spéciales à chaque membre qu'elle conduit. Et comme un habit de riche étoffe et bien ajusté relève grandement une personne et la fait paraître tout autre, au lieu qu'un vêtement déchiré et crasseux l'avilit; de même la modestie orne extrêmement un homme et lui donne un grand lustre, et l'immodestie le ravale et le déshonore. De plus, elle sert merveilleusement pour la pureté du cœur, pour le recueillement de l'âme, et généralement pour acquérir la vertu et la perfection, parce qu'elle tient les sens, que les saintes Lettres appellent les portes de la mort, fermés, ou tellement ouverts, que rien de nuisible n'entre en nous; c'est là un des plus importants secrets de la vie spirituelle et un des grands moyens de notre salut, parce que, selon la maxime des philosophes, rien ne peut arriver à notre esprit qui n'ait auparavant passé par les sens. Bouchez les sens, les yeux, les oreilles et les autres, l'âme se trouvera dans une grande dispo-

sition au recueillement et à la pureté; car elle n'aura rien d'extérieur qui la détourne ni qui la souille. « Per « quinque sensus, dit saint Jérôme, quasi per quas- « dam fenestras vitiorum in animam introitus est. « Non potest metropolis et arx mentis capi, nisi per « portas ejus irruerit hostilis exercitus, horum pertur- « bationibus anima prægravatur, et capitur aspectu, « auditu, odoratu, sapore, tactu (lib. 2 in Jovin.) : « Les vices se jettent dans l'âme par les cinq sens, « comme par des fenêtres. Le fort de l'esprit ne peut « être pris si les ennemis n'y entrent par ses portes; « ils l'assaillent et le prennent par la vue, par l'ouïe, « par l'odorat, par le goût et par l'attouchement. » Et saint Ambroise élégamment : « Respexit oculus, et « sensum mentis avertit; audivit auris, et intentionem « inflexit; inhalavit odor, et cogitationem impedivit; « os libavit, et crimen retulit; tactus contigit, et ignem « adolevit; intravit mors per fenestram, dixit Propheta; « fenestra tua est oculus tuus (de Fuga seculi, cap. 1) : « L'œil a regardé quelque objet et a débauché votre « cœur; l'oreille s'est ouverte pour écouter quelque « chose, et a détourné l'attention de votre esprit; vos « narines ont flairé quelque parfum, qui après a oc- « cupé votre pensée; votre langue a goûté d'une viande, « et dans la viande le péché; vous avez fait quelque « attouchement et allumé par ce moyen en vous le feu « de la concupiscence; la mort est entrée par la fe- « nêtre, nous crie le Prophète; votre fenêtre, c'est « votre œil; » fermez-le, et vous vous conserverez en vie. A ce sujet les anciens Pères, au rapport de Cassien (lib. 4 Inst., cap. 41) posaient ce principe comme fondement de la perfection, que celui qui y voulait atteindre devait nécessairement devenir aveugle, sourd et muet, c'est-à-dire, boucher diligemment ses sens, et ne les ouvrir qu'avec une grande considération, autrement que l'âme se remplira incontinent de mille

fantaisies et de mille formes qui troubleront sa paix et sa dévotion. Aussi l'Époux dit de son Épouse : « Hortus « conclusus, soror mea, sponsa, hortus conclusus, fons « signatus (Cant., 4, 12) : Ma sœur, mon épouse est un « jardin bien clos et une fontaine scellée, » à cause du grand soin qu'elle a de garder ses sens ; et ce jardin ainsi clos qu'apportera-t-il? ce que l'Épouse dit après : « Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum « pomorum fructibus, Cypri cum nardo, nardus et cro- « cus, fistula et cinnamomum cum universis lignis « Libani, myrrha et aloë cum omnibus primis unguen- « tis : Force grenades, et une abondance de fruits ex- « cellents de toute sorte, avec des onguents salutaires « et des parfums exquis, » dont l'âme intérieurement est embaumée.

La modestie causant ce bien à l'homme, et le faisant jouir de ces grands avantages, il est aisé de voir que deux-là s'abusent fort qui n'en font point de cas, comme si c'était chose de peu d'importance. Ils se trompent lourdement, parce que mettant un frein à nos sens par où les choses créées entrent en nous et les divines sortent, et la dévotion s'écoule, elle coupe ensuite les avenues à beaucoup de maux et produit beaucoup de biens. De plus la sympathie de l'âme et du corps est si grande, la liaison de l'intérieur avec l'extérieur si étroite, que les qualités et les mœurs de celui-là se communiquent aussitôt à celui-ci. De même que si les parties intérieures du corps se portent mal, elles envoient sur le visage les indices et la couleur de leur indisposition, où, si elles sont saines, elles impriment sur le front et partout au dehors les marques de leur santé ; ainsi, quand l'esprit est bien composé, il compose aussitôt et dresse les mouvements du corps, si bien que cette belle présence intérieure de l'âme, qui n'est vue que de Dieu et des anges, éclate à l'extérieur et se fait apercevoir des hommes dans la modestie des yeux

dans la retenue de la langue, dans la gravité du marcher et dans l'honnêteté de tout le maintien. Aussi les hommes ont accoutumé de juger de l'intérieur par l'extérieur, et de la tenue réglée ou déréglée du corps, de prendre des lumières et des indices pour connaître celle de l'âme, et si elle a de la vertu ou non. « Habitus « enim mentis, dit saint Ambroise, in corporis statu cer- « nitur, hinc homo cordis nostri absconditus aut levior, « aut jactantior, aut turbidior, aut contra gravior, et « constantior, et purior, et maturior æstimatur : itaque « vox quædam est animi corporis motus (1 Offic., c. 13) : « La disposition de l'esprit se fait voir dans celle du « corps, d'où notre homme intérieur est estimé ou plus « léger, ou plus éventé, ou plus étourdi ; ou, au con- « traire, plus grave, plus constant, plus pur et plus mûr, « selon que le corps se remue, son mouvement étant « comme une voix dont l'âme se sert pour déclarer en « quel état elle est. » Et il prouve son opinion par l'exemple de deux personnages, dont il ne voulut point recevoir l'un dans son clergé, quoiqu'il l'en pressât grandement, et fît profession d'être et son serviteur et son ami, « hoc solo quod gestus ejus plurimùm dedeceret, « pour cela seulement qu'il avait une tenue inconve- « nante, » et quant à l'autre qu'il y avait trouvé, il défendit de marcher devant lui aux cérémonies « quia, dit-il, « velut insolentis incessus verbere oculos feriret meos, « parce que sa façon d'aller avait quelque chose d'inso- « lent qui lui offensait la vue. » Et puis il ajoute qu'il ne se trompa point au jugement qu'il en avait fait ; car ils se débauchèrent tous deux ouvertement, l'un quittant l'Église de Milan, et l'autre même l'Eglise catholique et se faisant arien. Aussi Aristote (4 Ethic., cap. 14) avait dit avant lui, que l'on devait asseoir le jugement touchant les mœurs d'une personne selon ses mouvements. Mais saint Basile (lib. de vera Virginitate), parlant de ceci, dit excellemment que les âmes ne

pouvant, parce qu'elles sont renfermées dans les corps, se parler et se communiquer à découvert, sont contraintes, pour le faire, de se servir des instruments du corps, des yeux, des oreilles et des autres sens, du ris, du marcher et des mouvements extérieurs, par où elles se voient, elles se parlent, elles s'écoutent, et entendent ce qu'elles se disent les unes aux autres, et par où aussi, comme par des fenêtres, on les regarde et on voit comment elles sont faites; de façon que celui qui ne peut connaître la beauté d'une âme, parce qu'elle est cachée dans son corps, l'apprend par les actions qu'elle produit dans ce corps où elle est enfermée, qu'elle produit, et l'y contemple comme dans un miroir. Et avant tous le Saint-Esprit avait dit en termes clairs et énergiques : « Ex visu cognoscitur vir, et ab occursu « faciei cognoscitur sensatus; amictus corporis et risus « dentium, et in gressus hominis enuntiant de illo « (Eccl., 16, 29) : On connaît un homme à l'air de « son visage, et une personne sensée se manifeste à « sa rencontre et à son abord ; le vêtement, le ris et le « marcher sont des voix qui publient hautement ce « que l'on est. »

III. Troisièmement, après notre intérêt celui de notre prochain doit puissamment nous exciter à pratiquer la modestie, parce que, comme il ne voit que l'extérieur, et que de l'extérieur il se forme, ainsi que nous venons de le dire, des idées de l'intérieur et de la vertu, nous pouvons, si nous avons cet extérieur réglé, servir grandement à son salut, en le bien édifiant et en acquérant auprès de lui de l'estime; et si elle nous manque, beaucoup lui nuire. Ainsi il arrive, ce que l'on doit soigneusement remarquer, que plusieurs hommes savants et habiles, qui s'emploient au bien des âmes, perdent la moitié de leur crédit, et ne font pas à beaucoup près le bien qu'ils pourraient, parce qu'ils sont légers dans leurs mouvements, et ont une tenue

extérieure mal réglée; s'ils l'avaient modeste et retenue, ils feraient incomparablement davantage, et par une seule parole entreraient plus avant dans les esprits, et y opéreraient de plus grands effets qu'ils ne font avec de longs discours. Saint Ignace, martyr, écrivant aux Philadelphiens, leur dit, qu'ayant vu leur évêque il avait été ravi de sa rare modestie, laquelle toute seule en disait davantage que d'autres avec beaucoup de paroles. Personne n'ignore que saint François envoyait parfois ses religieux prêcher, et y allait aussi lui-même, non pas en montant en chaire pour parler, mais en faisant quelques tours par la ville avec une grande bienséance et une honnête gravité, estimant que cette éloquence muette avait beaucoup de pouvoir sur les âmes, et d'autant plus que le témoignage de la vue est plus assuré que celui de l'ouïe. « Pretiosum « est, dit saint Ambroise, videre virum justum, ut « videas eum secundùm imaginem Dei; justi sanat « aspectus, et ipsi oculorum radii virtutem quamdam « videntur infundere; plerisque justi aspectus admo- « nitio correctionis est, perfectoribus verò lætitia : « quàm pulchrum ergo ut videaris et prosis (in ps. « 118, octon. 8)! La vue d'un homme juste, qui par « sa modestie et sa contenance bien composée se rend « comme une image de Dieu, est précieuse et de grand « fruit; son regard donne la santé, et les rayons de « ses yeux communiquent une certaine vertu à ceux « qui le contemplent; son aspect corrige les licencieux « et réjouit les parfaits. Oh! que c'est une chose belle « et de grande consolation, que par votre seul aspect « vous profitiez à ceux qui vous voient! » Saint Chrysostome (Hom. de S. Meletio) raconte de saint Mélétius, patriarche d'Antioche, qu'il enflammait les âmes du désir des choses divines, non-seulement quand il parlait en public ou en particulier, mais même quand on ne faisait que jeter les yeux sur lui; car

non-seulement les paroles des saints, dit-il autre part (Hom. 3 ad populum), sont efficaces et remplies de grâce, mais encore leur visage. Le marquis Reiner avait coutume de dire que l'empereur ni aucun homme vivant ne l'étonnait si fort que le regard de saint Romuald, devant qui il ne savait que dire, ni de quelles armes se défendre.

Sainte Colette (Sur., 9 mart.), vierge d'une très-éminente vertu, purifiait par ses regards les pensées des hommes impudiques qui venaient à elle, et leur gravait l'affection de la chasteté. Le docte cardinal Jacques de Vitry écrit de sainte Marie d'Oignies ces mots dignes de mémoire : « Interiorem mentis ejus « constitutionem gestus exterior corporis totius com- « positione declarabat, demisso in terram vultu, tardo « maturoque incessu humiliter gradiebatur, adeo « autem de plenitudine cordis in faciem ejus Spiritûs « sancti gratia redundabat, ut multi solo ejus aspectu « spiritaliter refecti ad pietatem et lacrymas provoca- « rentur, atque in ejus vultu, tanquam in codice unc- « tionem Spiritûs sancti legentes, virtutem ab ipso « proficisci sentirent (Sur., 23 jun., cap. 13 Vitæ) : « Son geste, son port et tout le maintien de son corps « parfaitement bien réglé déclaraient celui de sa sainte « âme ; elle marchait la vue baissée, d'un pas grave et « posé, et où l'humilité se faisait reconnaître; l'abon- « dance de la grâce, dont son cœur était rempli, se « répandait si copieusement sur sa face, que plusieurs, « seulement en la voyant, en étaient touchés de dévo- « tion et si attendris qu'ils en pleuraient, et en lisant « clairement dans son visage, comme dans un livre, « l'onction du Saint-Esprit, ils en sentaient rejaillir « jusque sur eux la force qui les excitait à la vertu. » Ce qu'il confirme par de notables exemples. Saint Bernardin de Sienne par sa seule présence arrêtait le libertinage de ses compagnons et les tenait dans le

devoir. « Incessus ejus, dit l'histoire de saint Bernard, « et habitus omnis modestus et disciplinatus, præferens « humilitatem, redolens pietatem, exhibens gratiam, « exigens reverentiam, solo visu lætificans intuentes « (lib. 3 ejus Vitæ, cap. 2) : Son marcher, tout « son extérieur était modeste et bien réglé, il témoi- « gnait de l'humilité, respirait la piété, était agréable « et tout ensemble vénérable, et réjouissait ceux qui « le voyaient, et par ce moyen, sans dire mot, il ga- « gnait les cœurs de tous, et leur inspirait de bons « sentiments. » Et l'on sait que le pape Innocent II allant à Clairvaux visiter le saint, fut avec les cardinaux et les prélats dont il était suivi, si édifié et si vivement frappé de l'admirable modestie de ses religieux, qui ne levèrent pas seulement les yeux pour le voir ni aucune autre chose d'un spectacle si célèbre et si extraordinaire comme était la cour romaine, qu'ils ne purent se tenir d'en pleurer de dévotion, et en reçurent de plus fortes atteintes pour bien vivre, que s'ils eussent entendu plusieurs prédications. Saint Grégoire de Nysse rapporte de saint Ephrem, que sans prononcer une seule parole, par le seul aspect de sa face angélique, il inspirait de la pitié envers les misérables à ceux qui le regardaient, et qu'il ne se trouvait personne si effronté qui le pût envisager sans rougir, sans être saisi de respect, et sans en devenir meilleur. Mais ce qui se lit de saint Lucien est merveilleux (Sur., 7 jan.) : Cet excellent religieux, ce généreux martyr et ce très-savant homme avait un visage rayonnant d'une si grande majesté, un maintien si ravissant et une modestie si rare, que sa seule présence convertissait les païens, et leur persuadait d'embrasser la foi de Jésus-Christ. L'empereur Maximien, qui le fit mourir, l'ayant entendu, donna ordre qu'on le lui amenât pour voir ce qui en était; mais quand il fut devant lui, il n'osa jamais le regarder, de peur qu'ébloui des

éclairs de ses yeux, et pris par les charmes de son incomparable modestie, il ne fût forcé de se rendre chrétien, de façon qu'il fit tendre un rideau entre eux deux, et lui parla à travers.

Je ne veux et je ne dois pas omettre deux exemples entre autres que nous avons sur ce sujet; l'un est du B. Louis de Gonzague, dont la contenance était si honnête, et la façon si bien composée, qu'elle causait de l'admiration et un grand profit à tout le collége romain; de sorte que plusieurs écoliers, quant il allait en classe ou qu'il en revenait, s'arrêtaient dans la cour pour le voir passer, et en demeuraient très-édifiés. En particulier, un abbé étranger, qui avait déjà achevé sa théologie, ne laissa pas de continuer à venir en classe, seulement pour le contempler, et durant la leçon il ne levait jamais les yeux de dessus lui, si grands étaient les attraits de son maintien. Il excitait à la dévotion et à la contrition ceux qui le regardaient; il faisait même que ceux qui traitaient avec lui se tenaient sur leur garde, et comme en sentinelle sur leurs actions; ce qui arrivait non-seulement aux séculiers et aux jeunes gens d'entre nous, mais aux pères très-graves, qui prenaient en sa présence une autre façon; et il n'y avait personne qui eût osé ou faire ou dire aucune légèreté devant lui. L'autre est de Jean Berckmans, jeune religieux de notre compagnie, d'une singulière vertu et d'une grande sainteté, qui était si modeste et si exactement observé dans son extérieur, soit qu'il allât, ou qu'il vînt, ou s'arrêtât, ou fût en conversation, que plusieurs des nôtres prirent sujet de dire que si les règles de la modestie, que saint Ignace nous a laissées, étaient perdues, il eût suffi de considérer Berckmans pour les retrouver. Il y en avait d'autres qui, allant plus loin, disaient que si un ange se fût incarné, il n'eût pu se comporter avec une plus grande modestie. Ceux de sa classe lui avaient donné le surnom

de père Modeste et de père Très-Modeste, et l'attendaient à dessein dans la cour pour le voir aller à la leçon ou en revenir ; ils en étaient si édifiés, qu'ils se recommandaient, par ceux du logis qu'ils connaissaient, à ses prières. Le jour qu'il soutint publiquement des thèses à la fin de son cours de philosophie, quelques-uns de ses compagnons, entrant dans la salle où l'acte se faisait, et le voyant dans la chaire, en furent tout réjouis, et se prirent à s'entredire : C'est le père Modeste qui défend ; demeurons ici pour avoir le contentement de le contempler à notre aise deux heures entières. Il est donc vrai, comme ces exemples le montrent évidemment, que la composition extérieure bien réglée a une grande force sur le prochain, et que ceux qui s'occupent de leur salut, y doivent très-particulièrement prendre garde, comme à une chose qui doit ou grandement profiter, ou grandement nuire ; et s'ils ont de la peine à la reconnaître, qu'ils le croient du moins jusqu'à ce que Notre-Seigneur leur ait donné plus de lumière.

Toutes ces raisons ainsi déduites pour la modestie et prises de son excellence, de notre intérêt et de celui de notre prochain, doivent puissamment nous porter à en embrasser la pratique, réglant selon ses lois nos regards, nos paroles, nos pas, nos postures et tous nos mouvements, quand nous serons seuls ou en compagnie, quand nous nous retirerons dans nos chambres, ou que nous irons en public, accomplissant ces beaux mots de l'Ecclésiastique : « In plateis sicut cinna-« momum et balsamum aromatisans odorem dedi ; « quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris (cap. 24, « 20) : Marchant par les rues, je les ai embaumées de ma « modestie, et j'y ai répandu une odeur suave » par la retenue de mes yeux et par la mortification de mes sens. « Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, « et hominibus, dit saint Paul (1 Cor., 4, 9) : Nous

« sommes faits spectacle au monde, aux anges et aux « hommes, » et, ce qui est le principal, à Dieu ; puisque nous sommes considérés de tant d'yeux, et si nobles, il est raisonnable que nous nous compertions dignement, et que nous soyons pour eux un spectacle de bonne grâce. « Modestia vestra nota sit om- « nibus hominibus, Dominus prope est, dit le même « (Phil., 4, 5) : Que votre modestie reluise clairement « et hautement devant tous, car le Seigneur est près « de vous » qui vous regarde, et dans son jugement qui approche, il vous fera rendre compte de tous vos gestes ; que la mémoire de sa présence vous tienne dans un grand respect, et vous compose à une parfaite bienséance.

VI. Pour conclusion de ce sujet, et après les exemples des saints dont nous avons parlé ci-dessus, et que nous devons nous proposer comme des modèles de modestie, je veux apporter les deux plus excellents qui aient jamais été, et sur lesquels il faut particulièrement nous former. L'un est la très-sainte Vierge, qui était si parfaitement modeste, et conduisait son extérieur avec tant d'ordre et tant de sagesse, qu'elle ne fit en toute sa vie ni geste, ni regard, ni pas, ni aucune action, si petite qu'elle fût, contre la bienséance, tellement que tous, au rapport de saint Ignace, martyr (Epist., 1, 2), désiraient la voir comme un divin prodige d'honnêteté et de sainteté. Et saint Denis, enchérissant encore, ajoute que ceux qui avaient le bonheur de la voir, l'eussent prise pour un Dieu incarné aussi bien que son Fils, si la foi ne leur eût enseigné le contraire. L'autre, et encore plus exquis, est son Fils Notre-Seigneur, en qui, comme toutes les vertus ont atteint le plus haut point de leur perfection, la modestie aussi a trouvé toutes ses excellences et tous ses attraits, de sorte qu'aucun esprit humain ou même angélique ne saurait concevoir un main-

tien mieux composé ni plus modeste que le sien, qui a semblé si agréable et si aimable à saint Paul, que, voulant obtenir quelque chose des Corinthiens, il les en prie « par la modestie de Jésus-Christ : Obsecro « vos, dit-il, per modestiam Christi (2 Cor., 10, 1). » Prenons-la pour notre modèle puisqu'il a voulu la pratiquer à ce dessein ; et faisons-nous de profondes idées de la façon qu'il avait de parler, de regarder, de marcher, de s'asseoir, de manger, et pour le reste du gouvernement de son corps. Cette modestie sera la plus parfaite que nous pourrons nous figurer, encore n'y arriverons-nous point. Ayons-y continuellement les yeux pour nous former, « donec formetur Christus in « nobis (Gal., 4, 19), jusqu'à ce que nous soyons par- « venus à former Jésus-Christ en nous. »

CHAPITRE XIII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT AVANCER L'AME AIMANTE DANS LA VERTU

I. Les justes croissent en vertu. — II. Parce qu'ils sont animés d'un esprit actif. — III. Qu'ils connaissent l'importance de leur salut. — IV. Qu'ils savent qu'ils n'ont que cette vie pour le faire. — V. Et que s'ils n'avancent, ils reculent.

L'excellence de la charité est si grande et son empire si étendu, qu'elle règne sur toutes les parties de la justice, et ne se contente pas d'exercer ses propres actes, mais elle met de plus toutes les vertus en campagne pour leur faire produire les leurs. C'est un bel arbre qui a pour branches et pour fruits toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres. « Ut multi arboris rami, dit « saint Grégoire, ex una radice prodeunt, sic multæ « virtutes ex una caritate generantur (Hom. 27 in « Evang.) : Comme les branches que nous voyons en

« nombre dans un arbre sont poussées d'une même « racine, ainsi plusieurs vertus sont engendrées d'une « même charité. » Et le passage fameux de saint Paul, qui dit : « Caritas patiens est, benigna est, et ce qui suit « (1 Cor., 13, 4) : La charité est patiente, bienfaisante ; « elle n'est point malicieuse, elle n'est point superbe, « elle croit tout, elle espère tout. » Ce n'est pas que la patience, la douceur et les autres vertus soient essentiellement le même que la charité. « Sed ostendit, dit « le Docteur angélique expliquant l'Apôtre, eam adeò « esse utilem, et efficacis virtutis, quod per eam cuncta « opera virtutis implentur : Mais pour montrer que la « charité est si utile et douée d'une si grande force, « qu'elle éveille et échauffe toutes les vertus pour agir, » et les fait exercer leurs œuvres par son motif, que pour ce sujet elle dore de son éclat et peint de ses couleurs. Comme l'amour est l'affection la plus vive et la plus ardente de toutes, celui de Notre-Seigneur tient l'âme qui en est éprise toujours en action, et la fait continuellement avancer dans la vertu et multiplier sans cesse ses bonnes œuvres, dans la pensée que ce sont autant d'accroissements de gloire qu'elle lui procure, autant de couronnes nouvelles dont elle l'orne, et autant de témoignages et d'assurances qu'elle lui donne de ses bonnes volontés ; et pour son particulier, que par chaque œuvre vertueuse elle croît en grâce, et par conséquent en charité, tant pour cette vie que pour l'autre. « Caritas Christi urget nos, dit saint Paul (2 Cor., « 5, 14) : L'amour de Jésus-Christ la presse vivement » de faire toujours quelque chose qui lui plaise, et de profiter en vertu. Et voilà la raison principale du progrès qu'elle y fait.

I. Mais voyons-en encore d'autres qui nous montreront comment les justes, parmi lesquels les âmes touchées d'un grand amour de Notre-Seigneur tiennent le premier rang, vont toujours s'avançant dans la vertu

et tirant à grands pas à la perfection. « Ibunt de vir-« tute in virtutem, » dit David d'eux (Psal., 82, 8), et que d'autres traduisent, « de fortitudine in fortitudinem, « de opulentia ad opulentiam, de cumulo ad cumulum « (apud Lorin.) : Ils iront de vertu en vertu, de force « en force, de richesses en richesses et de comble de « mérites à d'autres combles. » Et son fils Salomon : « Justorum semita quasi lux splendens, procedit et « crescit usque ad perfectam diem (Prov., 4, 18) : Le « chemin des justes est semblable à la lumière du jour « qui, paraissant le matin sur notre horizon, va crois-« sant perpétuellement en splendeur, jusqu'à ce qu'elle « soit parvenue au point de sa plus grande clarté et à « son plein midi. » Et au Cantique on dit avec admi-ration de l'Épouse : « Quæ est ista quæ progreditur « quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut « sol (Cant., 6, 9)? Quelle est celle qui marche et qui « avance comme l'aurore, lorsque parée de ses plus riches « atours elle se montre pompeusement sur notre hémis-« phère, belle et agréable comme la lune qui est en sa « plus parfaite rondeur, et brillante à la façon du soleil « qui remplit tout le monde de lumière. » Trois choses sont remarquables dans le mouvement de ces admira-bles flambeaux : la première, il se fait au ciel ; la se-conde, avec une vitesse qui n'est point presque imagina-ble, et la troisième, sans s'arrêter jamais. L'avancement des justes est de même, il se fait au ciel et non sur terre, non à y acquérir plus de richesses et plus d'honneur, mais un plus grand recueillement, une intention plus pure, une foi plus vive, une espérance plus ferme, une charité plus embrasée, une union avec Dieu plus étroite, et toutes les vertus et les dons célestes à un plus haut degré, et avec une très-grande promptitude, en mar-chant et en courant à pas de géant, comme dit David (Ps., 18, 6) ; à pied de cerf, selon Habacuc (cap. 3, 19), et volant comme des aigles, suivant Isaïe (cap. 40, 31).

Le Saint-Esprit le dit plus élégamment aux paroles alléguées, comparant le progrès que l'Épouse fait en la vertu à l'aurore, à la lune et au soleil ; où il faut remarquer que l'aurore est belle et lumineuse, la lune encore plus, et le soleil incomparablement davantage ; et l'âme juste, au premier pas qu'elle fait, paraît comme l'aurore ; au second, elle luit comme la lune, et au troisième, elle éclate ainsi que le soleil, en trois pas la voilà devenue un soleil en grâce. C'est bien là une marche de géant, une course de cerf et un vol d'aigle. Enfin le mouvement des justes est sans relâche, ils vont incessamment comme les astres, comme le soleil, qui tous les jours s'avance d'un degré, et comme la lune qui croît continuellement en clarté, jusqu'à ce qu'elle en soit toute revêtue. Aussi l'Ecclésiastique fait parler l'homme juste de cette sorte, selon l'explication de quelques-uns : « Quoniam repletus sum si-« cut luna semiplena, cupiens semper in continuo « augmento proficere ad perfectum (cap. 39, 16) : « Comme la lune, qui n'est pleine qu'à moitié, va « se remplissant de la lumière du soleil, jusqu'à ce « qu'elle en soit toute pleine ; ainsi j'acquiers à chaque « jour et à chaque moment de nouveaux rayons et de « nouvelles splendeurs du Soleil de justice ; et je dé-« sire profiter avec un avancement qui n'ait point « d'interruption dans la vertu, et arriver à la perfec-« tion. » Et voici les raisons de ce grand et continuel progrès des justes.

II. La première : l'esprit de Dieu qui les anime est un esprit actif et efficace, qui ne les laisse point reposer. Car comme Dieu agit toujours et avec une si grande assiduité et une excellence si sublime, qu'il est lui-même un acte pur, son esprit, qui par proportion lui ressemble, est aussi un esprit vif, prompt et agissant, qui pique et éperonne perpétuellement l'âme à s'avancer à la vertu et à tendre à Dieu. Comme l'âme de-

l'homme, dès que Dieu la tirant du néant l'a logée dans son corps, l'anime, lui donnant la vie, la beauté, le mouvement et l'accroissement ; de sorte que les mains et les pieds, de petits qu'ils étaient, se font plus grands, les doigts s'allongent, toutes les parties se fournissent et se rendent plus fortes, et toute la matière vient à s'étendre ; de même l'esprit de Dieu, la grâce et la charité, que nous dirons pour maintenant avec plusieurs être une même chose, aussitôt qu'elle est entrée dans une âme, l'anime, lui communiquant une vie et une beauté divines, puis elle la fait croître, les mains, pour exercer des actions plus grandes et plus parfaites, les pieds, lui donnant des affections envers Dieu et envers le prochain plus ardentes, plus constantes et plus pures. Elle lui perfectionne la tête, par des élévations d'esprit plus hautes et des connaissances des choses de son salut plus claires, et établies sur de fermes principes. Elle lui fortifie l'estomac, pour dire adieu au lait, et digérer des viandes fortes, mais aussi plus nourrissantes, c'est-à-dire pour souffrir des choses plus malaisées et plus contraires à la nature. Saint Jean Chysostome (Hom. 31 in Joann.) remarque que l'Ecriture appelle la grâce du Saint-Esprit tantôt du feu, tantôt de l'eau, pour signifier non son essence, qui est très-simple et spirituelle, mais ses effets, qu'elle opère dans une âme. Pour le feu, saint Jean-Baptiste disait de Notre-Seigneur : « Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni (Matth., « 3, 11) : Il vous baptisera dans le Saint-Esprit et « dans le feu, » à savoir, dans sa grâce. Et pour l'eau, Notre-Seigneur à la Samaritaine : « Si scires donum « Dei, et quis est qui dicit tibi, da mihi bibere, forsi- « tan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam « (Joann., 4, 10) : Oh! si tu savais le don que mainte- « nant Dieu te fait, et qui est celui qui te demande un « peu d'eau à boire, peut-être que tu l'eusses prié de la « même chose, et il t'eût donné une eau vive, » c'est-

à-dire sa grâce, qui est appelée feu ; pour montrer que comme le feu illumine, échauffe, brûle, consume, et comme il est actif au possible et dans un mouvement perpétuel, il remue sans cesse et avec une merveilleuse force toutes les choses où il est, et par sa légèreté les porte toujours en haut ; ainsi la grâce brûle et détruit tous les péchés d'une âme, éclaire son entendement, allume sa volonté et la pousse continuellement au ciel, par pensées, par affection et par une bonne vie, faisant que sans relâche elle s'occupe à des actions saintes ; et eau, parce qu'elle lave et purifie l'âme de ses ordures, et eau vive, non morte et qui dort, mais qui coule et se remue toujours ; car, comme l'explique Théophylacte (in c. 4 Joann.), la grâce donne à l'âme un mouvement et un essor continuel vers le bien, et lui dresse toujours de nouveaux degrés pour y monter.

III. La seconde raison est que les justes, par la lumière qui leur est communiquée d'en haut, connaissent la grandeur et l'importance infinie de leur salut, les trésors inestimables de richesses, d'honneur et de contentements éternels qui leur sont préparés, qu'ils peuvent acquérir si aisément et seulement pendant le temps de cette vie, qui une fois écoulé ne peut jamais se recouvrer, qui est si court, qu'il ne dure que peu d'années, et avec cela si incertain, que l'homme le plus sain et de la complexion la plus forte ne peut se promettre infailliblement le lendemain : voyant donc toutes ces vérités, qu'à chaque heure, à chaque moment et avec fort peu de travail ils peuvent gagner des biens immenses et un trésor de gloire, ils font tout leur possible et appliquent entièrement ce qu'ils ont de force dans le corps et dans l'esprit pour s'avancer toujours, et amasser richesses sur richesses, mérites sur mérites, grâces sur grâces ; comme un marchand âpre au gain, qui ne laisse échapper aucune occasion de faire

Dominique, qu'il portait toujours un visage serein et son profit, mais qui a perpétuellement l'esprit tendu à épier tous les moyens d'augmenter son revenu et d'enfler sa bourse. Ils connaissent en outre les infinies obligations qu'ils ont à Dieu Notre-Seigneur pour les bienfaits innombrables de la nature et de la grâce qu'ils ont reçus de sa bonté, et que ce tout libéral et tout magnifique Seigneur leur multiplie tous les jours, ce qui les excite vivement à lui rendre aussi de leur côté de nouveaux hommages, et à croître dans l'affection de son service.

IV. La troisième raison est qu'ils savent qu'ils sont en cette vie pour profiter en vertu, et comme les choses naturelles ont de petits commencements, ainsi que nous voyons en nous, dans les animaux et les arbres, et vont toujours croissant en progrès jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à leur juste grandeur et à l'état de leur consistance ; que si elles ne le font pas et ne vont point jusque-là, elles passent pour défectueuses, et on les tient pour des erreurs de la nature, et on les regarde comme des monstres, ainsi qu'on le voit pour les nains ; de même l'âme commence dans la vertu et la perfection par de petits principes, mais elle doit aussi profiter tant qu'elle est en cette vie, qui est un état de progrès et d'accroissement pour elle tandis qu'elle dure, comme l'autre de consistance, où elle ne croît plus et ne gagne plus rien, mais y jouit seulement de son gain et du fruit de ses travaux. Elle doit imiter le crocodile, qui devient toujours plus grand et plus gros jusqu'à la mort, tandis que les autres animaux ont des bornes de leur croissance, et un point d'arrêt où leur grandeur et leurs dimensions se terminent.

V. La quatrième est cette maxime si commune dans la vie spirituelle, établie par tous ceux qui en traitent, et premièrement par les saints Pères, que ne point profiter c'est déchoir, et ne pas avancer c'est reculer.

« Tamdiù non relabimur retrò, nous dira saint Augus-
« tin au nom de tous, quamdiù ad priora contendimus;
« at ubi cœperimus stare, descendimus, nostrumque
« non progredi reverti est : Nous n'allons pas en arrière
« qu'autant que nous allons en avant, mais dès que nous
« nous arrêtons, nous descendons, et le point de notre
« arrêt est celui de notre retour. » Nous sommes ici-bas
« en un lieu où l'homme, comme dit Job, « numquam in
« eodem statu permanet (cap. 14, 2), ne demeure jamais
« en un même état, » et où par conséquent s'il ne devient meilleur, il se fait pire, et à la façon d'une barque qui est sur le courant d'une rivière, vraie image de l'homme flottant sur les eaux de cette vie, s'il ne monte, nécessairement il descend. Aussi le patriarche Jacob (Genes., 28, 12) ne vit en son échelle mystérieuse aucun ange qui fût assis, mais tous ou montaient ou descendaient; et la raison en est que, selon l'opinion de plusieurs, l'homme, obligé de rapporter toutes ses actions à une bonne fin, n'en peut faire aucune indifférente ; mais il faut qu'elles soient toutes ou bonnes, si elles tendent à cette fin, ou mauvaises, si elles s'en détournent : si elles sont bonnes, voilà l'avancement; si mauvaises, en voilà le reculement. Mais quand cette opinion ne serait pas si absolument véritable, il est toujours vrai que comme on dit avec sujet qu'un marchand perd, quand par sa faute il ne fait pas le gain qu'il pouvait ; l'homme qui à chaque minute peut gagner des trésors de richesses éternelles, fait réellement, s'il ne les acquiert, des pertes étonnantes. Et puis, les habitudes des vertus, par la cessation de leurs actes et plus encore par la production des contraires, ne s'en portent pas mieux, comme nous dirons tantôt, au contraire, elles empirent.

SECTION PREMIÈRE

QUELQUES AVIS IMPORTANTS TOUCHANT L'ACQUISITION DES VERTUS

I. Pour acquérir une vertu il faut en avoir un grand désir. — II. En entreprendre la pratique avec courage. — III. S'y rendre tant que l'on peut indépendant des choses extérieures. — IV. Le prendre dans la solidité et dans son excellence. — V. L'ordre qu'il faut tenir.

Premièrement qui veut acquérir une vertu, en doit avant tout concevoir un grand désir et en former une volonté déterminée; parce que ce désir et cette volonté feront faire toutes les choses et prendre toutes les peines nécessaires pour l'avoir. « Initium illius, dit le Saint-« Esprit, verissima est disciplinæ concupiscentia (Sap., « 6, 18) : Le moyen le plus propre, et par où il faut « commencer pour obtenir la sagesse, la vertu et la per-« fection, est de la désirer véritablement et avec une affec-« tion ardente, » parce que, « facile videtur ab his, avait-« il dit auparavant, qui diligunt eam, et invenitur ab his « qui quærunt illam, præoccupat qui se concupiscunt, « ut illis se prior ostendat, elle se laisse facilement voir à « ceux qui l'aiment, et trouver à ceux qui la cherchent « et la souhaitent; elle va même à leur rencontre pour « se montrer la première. » Et Notre-Seigneur parmi les béatitudes, qui sont comme les fondements de la perfection chrétienne, met celle-ci : « Beati qui esuriunt et « sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur (Matth., « 5, 6): Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la « justice, parce qu'ils en seront rassasiés; » car selon que dit saint Thomas : « Desiderium quodammodo facit de-« siderantem aptum et paratum ad susceptionem desi-« derati (1 p., q. 12, a. 6); » et avant lui saint Augustin : « Desiderando capax effeceris ut implearis (Tract. 4 in « Ep. Joan.) : Le désir rend l'âme capable et disposée « pour recevoir la chose désirée. » Mais il faut que ce soit un grand désir, non point faible ni petit; il faut

que ce soit une faim et une soif, parce que, suivant la véritable maxime des philosophes, en toutes choses et particulièrement dans les choses morales, l'amour et le désir sont la cause principale et comme la maîtresse roue qui remue toutes les autres; de sorte que tels que sont l'amour et le désir d'une chose, telle infailliblement en est la poursuite : si le désir est petit, on n'y va que lâchement et avec pesanteur, et on quitte pour la moindre difficulté aisément son entreprise ; mais s'il est grand et enflammé, on n'y va point, on y court, et tête baissée on fait et on souffre tout ce qu'il faut pour en venir à bout, et ce qui est remarquable, presque sans peine, parce que l'amour et la ferme résolution joints à l'espérance d'emporter la chose que l'on souhaite, adoucissent tout : comme le désir violent de recouvrer sa santé fait trouver douces les médecines, et la faim bonnes toutes les viandes. « Malum panem, « disait Sénèque, tenerum tibi, et siligineum fames « reddet, ipsa nihil commendabit quodcumque compre- « hendero, mihi contemnit esuriens (Epist., 123, 119); » et le Sage avant lui : « Anima saturata calcabit favum, « et anima esuriens etiam amarum pro dulci sumet « (Prov., 27, 7) : La faim vous rendra le pain d'orge dur « et moisi agréable comme s'il était tendre et de fine « fleur de froment; l'affamé ne méprise rien, il trouve « du goût en tout, et celui qui est rassasié et qui n'a « point d'appétit ne savoure pas même la douceur du « miel. » Or ce grand désir d'une vertu, que nous résoudrons de conquérir, doit naître en nous d'une grande estime que nous en ferons, et cette grande estime doit se fonder sur son excellence, sur sa nécessité, sur son utilité et sur les autres avantages que nous pouvons reconnaître en elle.

II. Le second est d'entreprendre la pratique de la vertu avec courage, et ne pas écouter beaucoup de petites difficultés qui s'y présentent, mais passer outre,

sans faire même semblant de les voir. Ce qui nous ruine et qui fait qu'il y a si peu de personnes véritablement et excellemment vertueuses, est que nous ne faisons point d'effort, et que nous voudrions que la vertu ne nous coutât rien : « Volumus esse humiles sine despectione, « dit un auteur pieux, patientes sine tribulatione, obe- « dientes sine coarctatione, pauperes sine defectu, vir- « tuosi sine labore, pœnitentes sine dolore (Joannes à « Kempis, in Vita Thomæ à Kempis fratris) : Nous voulons « être humbles sans humiliations, patients sans souf- « frances, obéissants sans retranchements d'aucune li- « berté, pauvres sans nécessité, vertueux sans travail, et « pénitents sans douleur. » Et avant lui saint Grégoire élégamment : « Esse humiles, sed tamen sine despectu ; « esse contenti propriis, sed sine necessitate ; esse casti, « sed sine maceratione corporis ; esse patientes, sed « sine contumeliis volunt : cùmque adipisci virtutes « quærunt, sed labores virtutum fugiunt, quid aliud « quàm exhibere belli certamina in campo nesciunt, et « triumphare in urbibus de bello concupiscunt (lib. 7 « Moral., cap. 12) ? Ils désirent d'être humbles, mais « sans s'abaisser et recevoir de mépris ; de se contenter « de ce qu'ils ont, pourvu que rien ne leur manque ; « être chastes, mais sans affliger leur chair ; être pa- « tients, si on ne leur fait point d'injures ; mais voulant « acquérir les vertus sans y prendre la peine qu'il y « faut, que veulent-ils autre chose, que jouir de la gloire « et du contentement du triomphe dans la ville, sans « être auparavant venus aux mains dans la campagne « et avoir donné des batailles. » C'est mal prendre ses mesures et vouloir l'impossible ; la vertu est trop belle et trop délicieuse, et elle apporte avec elle et après elle trop de bien pour ne rien coûter ; le chemin qui y mène n'est pas aplani avec des cylindres, ni jonché de fleurs, ni semé de paillettes d'or, ni couvert de safran, ni parfumé d'odeurs, ni tapissé d'écarlate ou de

velours, comme ceux par où ont passé quelques empereurs, mais, selon l'oracle, âpre et raboteux. Et cela, à dire le vrai, est juste : « Regnum cœlorum, dit Notre-« Seigneur à tous les hommes, vim patitur, et violenti « rapiunt illud (Matth., 11, 12) : Le royaume des cieux « souffre violence, il n'y a que les courageux et les vail-« lants qui l'emportent; » sa situation même nous le montre. Il est au-dessus de nous et extrêmement élevé, tandis que l'enfer est dessous et beaucoup plus près. Dieu aurait pu aussi facilement faire le contraire, et placer la demeure de la béatitude en bas, et celle de la damnation en haut; mais il en a voulu ainsi disposer pour nous apprendre que, pour aller en enfer, il ne faut que descendre et se laisser couler, ce qui se fait aisément, mais que pour parvenir au ciel, qu'il est besoin de monter, et monter très-haut, ce qui ne peut être sans grande peine. Il faut pour cela avoir du courage, les esprits lâches et mous, les âmes faibles et détrempées, et les femmes, non de sexe, mais de cœur, n'en viendront point à bout, elles se rendront bientôt à la peine et aux premières gouttes de sueur. C'est pourquoi Notre-Seigneur donnant les huit béatitudes comme huit grands chemins pour aller au ciel, « Beati, « dit-il, pauperes spiritu (Matth., 5, 3) : Bienheu-« reux sont les pauvres d'esprit, » bienheureux sont les doux, et non bienheureuses. Les femmes n'y ont point de part, non qu'effectivement il n'y ait des femmes qui exercent une vraie pauvreté d'esprit, et se rendent signalées dans les vertus contenues dans les autres béatitudes, mais c'est pour déclarer que les considérant en ce jour, et dans ces lumières, elles ne paraissent plus femmes, mais hommes, parce que pour en venir là, il faut nécessairement qu'elles oublient l'infirmité de leur sexe, qu'elles se coupent la mamelle comme les Amazones, c'est-à-dire, les empêchements qu'elles ont de leur naturel pour porter la

lance dans la milice chrétienne et combattre leurs ennemis, qu'elles se dépouillent de tout ce qui est efféminé en elles, et se revêtent d'un air viril et généreux. Tout ce qui est dans la vertu contribue à nous faire comprendre ce secret; elle s'appelle vertu, de la force qu'il se faut faire pour l'acquérir, « Virtus « à vi, » d'où le verbe s'évertuer ne veut dire que s'efforcer. De plus, son nom en notre langue, dans la latine et dans plusieurs autres est féminin, tandis que celui du vice est masculin, pour nous enseigner que si la vertu doit être mariée, ce ne peut être qu'à un homme et à un cœur ferme et constant, et qu'au vice pour parti il ne faut qu'une femme, une âme lâche et poltronne. Aussi dans ces sens les saintes Lettres appellent les pécheurs des femmes (Ribera., in cap. 1 Oseæ, num. 113), ce que les païens mêmes, les Grecs et les Latins ont inséré dans leurs œuvres.

Qui veut donc se résoudre à la conquête d'une vertu doit s'attendre à y rencontrer quelques difficultés dont il n'aura point de peur, mais il se raidira contre, et les surmontera avec un courage déterminé. En effet, cela est très-raisonnable, car nous voyons par expérience qu'il n'y a si petit bien sur la terre, pour lequel, si vous voulez l'avoir, il ne faille quelque peine : un vigneron dans sa vigne pour la vendange, un laboureur dans son champ pour la moisson, un marchand dans son trafic, qui ira jusqu'aux extrémités du monde pour y faire un petit profit, un soldat à la guerre pour y acquérir un peu de gloire, s'exposent à tant de périls et souffrent tant de maux! Et pour prendre une comparaison qui nous est propre, si nous, qui sommes nourris dans les études et qui blanchissons sur les livres, avons tant travaillé et employé tant d'années avec une si grande assiduité pour savoir deux mots de latin, et acquérir quelques connaissances légères, imparfaites

et sujettes à l'oubli, de choses petites dont souvent nous n'avons que faire pour notre salut, et qui, au lieu de nous sauver, nous servent d'occasion pour nous enfler et nous perdre, et qui après tout n'approchent point de celles du moindre démon, avec combien plus de soin et d'efforts est-il juste que nous nous appliquions pour obtenir la vertu, dont le moindre degré vaut mieux que toutes les sciences, et qui rend un homme plus riche et plus glorieux que les monarques? Saint Dorothée (Doct., 10) raconte de lui qu'il était grandement touché de cette raison, et s'en piquait vivement pour s'animer à bien faire. J'étais, dit-il, si ardemment épris de l'amour des lettres, que je ne pensais à autre chose; tous mes soins allaient là, et je m'y enfonçais si avant, que maintes fois je ne me souvenais pas ni de ce que j'avais mangé, ni de ce que j'avais bu, ni comment je m'étais couché; je n'allais point m'ébattre avec les autres, je m'étais interdit toutes les compagnies, je ne me souciais point de ce qu'on devait me donner pour ma nourriture, tout m'était bon, pourvu que j'eusse toujours un livre; et lorsque j'étais à table ayant le morceau dans la bouche, sans savoir bonnement ce que c'était, j'avais le cœur et les yeux sur mon livre, que pour ce sujet je tenais devant moi, et après avoir pris quelque nourriture, je me remettais à l'étude et je veillais jusqu'à minuit; puis il ajoute : Quand je me fus rendu religieux, me souvenant des choses passées, je disais à moi-même : Si j'ai pris tant de peine pour acquérir des sciences profanes, et si j'ai eu tant de passion pour les livres, combien en dois-je avoir et quel travail dois-je prendre pour posséder la vertu? Et j'avoue, conclut-il, que cette pensée me profitait beaucoup, et faisait une impression bien forte sur mon esprit. Partant, ne trouvons point étrange que la vertu est sur la pointe d'une montagne, que c'est une rose entourée d'épines et une perle dans sa coquille, sou-

mettons volontiers nos esprits à cette disposition qui est très-raisonnable, et embrassons courageusement, sans prendre garde aux résistances de la partie inférieure, sans écouter les plaintes de la nature, toutes les peines qui sont nécessaires pour gagner une chose si précieuse.

III. Le troisième avis est de se rendre dans la pratique des vertus indépendant autant qu'il se pourra des choses extérieures. Il y en a qui, pour exercer les bonnes œuvres, ont besoin de tant de choses, qu'il est difficile qu'ils en fassent beaucoup. Ils sont si tendres et si sensibles, que le moindre accident les trouble et les empêche; il leur faut un tel temps, une telle demeure, un tel office, une telle personne pour vivre bien et avoir le repos de leur esprit. Il faut s'affranchir de ces servitudes et s'élever autant qu'il est possible au-dessus des moyens, et plus une âme le fera, plus elle deviendra forte, noble et divine; plus divine, parce qu'elle agira comme Dieu qui en ses opérations ne dépend de rien; plus noble, car elle ne relèvera point des moyens; et plus forte, parce qu'elle apportera plus du sien à l'action, et se passera de moins pour en venir à bout, attendu que ni le temps, ni le lieu, ni beaucoup d'autres choses n'y contribueront en rien. J'ai dit, autant qu'il sera possible, car je n'entends point parler des moyens absolument requis par la nécessité ou de notre nature, ou de la chose, comme du manger, du sommeil et semblables, mais de plusieurs que nous nous rendons nécessaires par la pure faiblesse de notre esprit et par notre lâcheté, comme dans un enfant l'infirmité de l'âge fait qu'il a besoin de beaucoup de petits secours dont, quand il est grand et robuste, aisément il se passe.

Je rapporte à ceci les respects humains qui travaillent plusieurs, et qui les détournent de faire mille bonnes œuvres; ils ont peur de ce que l'on pensera

d'eux, de ce que l'on en dira, qu'on les estimera trop dévots, s'ils font telle action de vertu devant les autres, des esprits simples, s'ils exercent cette humiliation, scrupuleux, s'ils regardent à ces choses petites, et mélancoliques, s'ils sont recueillis et réservés. Quiconque veut être vertueux doit mettre le pied sur tous ces vains respects. Le premier ouvrage, disait Epictète, qu'entreprend le vrai philosophe, c'est de rejeter les opinions communes et de ne point se soucier de ce que pour bien faire les hommes diront de lui mal à propos. Il faut se défaire de toutes ces lâches appréhensions et de toutes ces petites craintes de mépris et de confusion. Et quand la nature, pour débaucher votre raison et corrompre votre vertu, vous suggérera ces mots malheureux, qui servent de barrières à tant de personnes pour ne pas avancer : Que pensera-t-on? que dira-t-on si tu fais ceci? répondez-lui et étouffez ce mouvement avec ces autres : Si je le fais, que diront les hommes, me représentes-tu ? mais si je ne le fais pas, que dira mon bon ange? et qui est plus, que dira Dieu, que pensera-t-il de moi ? Or, je dois faire incomparablement plus de cas du jugement de Dieu, comme infiniment plus sage et plus juste, que celui des hommes ; on me méprisera sur terre, me dis-tu : soit, ce qui pourtant n'est pas vrai parmi les personnes sensées, mais en même temps j'acquerrai au ciel de la gloire. « Non erubesco Evangelium, » disait saint Paul (Rom., 1, 16), et tout chrétien doit le dire avec lui : « Je n'ai point de honte de l'Évangile, » d'en publier les vérités et d'en pratiquer les œuvres; si j'en avais honte, Notre-Seigneur aurait aussi honte de son côté, comme il dit, de me reconnaître pour sien au jour de son jugement (Luc., 9, 26). Et à vrai dire, je ne dois point en avoir de confusion, puisque c'est une chose très-glorieuse; la vertu ne déshonorera jamais celui qui l'a suivie, mais bien le vice, car la vertu et la gloire

sont sœurs, elles vont toujours ensemble, comme le vice et l'infamie sont des compagnons inséparables. « Crux fidelibus non est opprobrium, sed triumphus, « dit saint Augustin (lib. 4 de Symbol. ad catechum., « cap. 4) : Les abaissements de la croix ne sont point « un opprobre aux fidèles, mais un triomphe ; » aux Juifs ils servent de scandale, et aux Grecs de sujet de risée; mais c'est un trésor de richesses, un comble d'honneur et le chef-d'œuvre d'une sagesse infinie aux âmes élevées; c'est pourquoi nous la portons au lieu le plus voyant qui soit en nous, sur le front. « Usque « adeo, dit le même saint Augustin, de cruce non eru- « besco, ut non in occulto loco habeam, sed in fronte « portem (in Psal. 141) : Tanquam in sede pudoris, « ajoute-t-il ailleurs, ne Christi opprobria chistianus « erubescat (in Psal. 30) : Tant s'en faut que je rou- « gisse de la croix, qu'au lieu de la porter en une « partie cachée, je me la forme sur le front, comme « sur le siége de la pudeur et de la honte, pour ap- « prendre au chrétien qu'il ne doit point rougir de « croire ni d'imiter les humiliations et les mépris de « Jésus-Christ. » Partant, il conclut avec saint Paul : « Mihi pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab hu- « mano die, qui judicat me, Dominus est (1 Cor., 4, 3) : « Je me soucie fort peu de ce que vous disiez de moi, « et pour qui je passe dans votre estime; celui devant « qui je dois être présenté, et de la bouche duquel je « dois recevoir ma sentence, est Dieu, » à qui pour ce sujet je veux tâcher de plaire.

De plus, celui qui veut acquérir la vertu ne doit point s'ébranler des actions vicieuses et des mauvais exemples qu'il voit chez les autres, et qui ont coutume d'être des pierres d'achoppement pour les faibles. Nous sommes obligés de donner bonne édification à notre prochain, et de ne rien faire qui justement puisse l'offenser ; si de son côté il ne nous rend pas le même,

nous devons veiller à ce que cela ne nous nuise. « Uni-
« versa, dit Cassien à ceux qui vivent en communauté, et
« on peut l'étendre à tous les chrétiens, quæcumque vide-
« ris minus ædificationis habentia velut cæcus non videas,
« ne animatus eorum qui hæc agunt, auctoritate vel
« formâ, ad id quod deterius est, et quod antè damna-
« veras, traducaris (lib. 4 Inst., cap. 41) : Tout ce que
« vous verrez où il y aura quelque déréglement, en le
« voyant ne le voyez point, soyez aveugle, de peur qu'em
« porté par l'autorité de ceux qui le font, qui seront
« peut-être remarquables, ou pour leur âge ou pour
« leur science, ou pour leurs charges, vous ne fassiez
« comme eux et ne commettiez ce qu'auparavant vous
« aviez condamné. » Si on vous rapporte la désobéis-
sance et la rébellion de quelqu'un, si vous entende
un autre qui médit ou qui lâche quelque parole peu
religieuse, « ut surdus, qui hæc penitus nec audieris,
« universa transmittas, soyez sourd quand vous n'y
« pouvez mettre ordre, agissez par-dessus comme si
« vous n'aviez rien entendu. » Et saint Eucher écrit
ces paroles remarquables à son cousin Valérien : « Ad
« negligentiam vitæ non nos negligentium turba per-
« suadeat, nec ad damnum propriæ salutis alienis du-
« camur erroribus; quid nobis in illo Dei judicio pro-
« derit multitudo, ubi singuli judicabuntur? obsecro
« te, delictum alienum semper ut opprobrium respice,
« nunquam ut exemplum (Epist. ad Valer.) : Que la
« troupe des tièdes et des paresseux ne nous persuade
« pas de vivre à leur mode, et que nous ne nous
« laissions point séduire par les erreurs des autres au
« préjudice de notre salut; que nous fera la multitude
« au jour du jugemeut, où chacun sera jugé en son
« particulier? Je vous prie de regarder toujours la
« faute d'autrui comme un opprobre, et jamais comme
« un exemple, de la considérer comme un objet de
« fuite et non comme un modèle à imiter. » En re-

ligion il ne faut point vivre par exemple, mais par raison, chacun y est pour soi et pour s'y sauver. Si celui-là fait mal, à son dam il en portera la peine; ne le suivez pas en cela, comme vous ne le suivriez point s'il se barbouillait le visage de boue ou se jetait dans un précipice.

IV. Le quatrième avis est de tendre à la vertu, prise dans la solidité et dans son excellence. Pour la solidité il arrive fort souvent que l'on prend l'ombre de la vertu pour le corps, et l'écorce pour la moelle. Il est aisé, dit saint Basile (lib. de vera Virginit.), de choisir le vice pour la vertu. Les païens mêmes ont assuré que les vices demeuraient près des vertus, et qu'ils avaient les portes de leurs maisons toutes contiguës, tellement que maintes fois celui qui croyait frapper à celle de la vertu pour entrer chez elle, frappait à celle du vice voisin qui lui ouvrait la sienne, où l'homme abusé par la ressemblance étant entré venait ensuite, par ses malheurs et par ses chutes, à voir qu'il s'était mépris, et qu'il n'avait pas même été sur le seuil de la vertu. Il y a trois erreurs ordinaires par rapport à la vraie vertu: la première, de ceux qui se contentent de la considération et de la connaissance de la vertu, sans aller plus loin, ne prenant pas garde à la différence qui est entre les choses de théorie et celles de pratique, au nombre desquelles la vertu tient le premier rang, et qui ne s'acquièrent point par une simple connaissance, mais où il faut nécessairement joindre l'exercice. Si on ne fait, dit Aristote (lib. 2 Eth., cap. 4), des actions de justice et de tempérance, on ne deviendra jamais juste ni tempérant, quelque intelligence que l'on ait de ces ertus et quelque assiduité que l'on ait aux discours que l'on en tient; ce que néanmoins plusieurs se persuadent, ressemblant aux malades qui pensent guérir pourvu qu'ils écoutent attentivement ce que leurs médecins leur ordonnent, bien qu'ils ne le prennent point.

Mais comme ces derniers en agissant de la sorte ne se relèveront jamais de leurs maladies corporelles, aussi y a-t-il danger que ces premiers faisant de même n'acquièrent jamais la santé spirituelle, mais que toute leur vie ils demeurent vicieux. Car dans les choses qui consistent en pratique, ce n'est pas assez de les entendre et de les considérer, mais outre cela il faut en venir à l'effet et les réduire en usage. Ainsi, pour se rendre vertueux, il ne suffit pas de savoir en quoi la vertu consiste, mais de plus il faut la pratiquer et en produire les œuvres. Voilà la doctrine d'Aristote (lib. 10 Eth., cap. ult.). La seconde est de ceux qui, passant plus loin, viennent de la connaissance de la vertu à son affection et à son amour, mais qui se reposent là comme dans la vertu même. Ils se trompent, ne distinguant point l'affection de la vertu d'avec la vertu. C'est un grand abus, attendu qu'il est facile d'aimer l'humilité, l'obéissance, la mortification, mais difficile de l'exercer à cause de la peine que notre nature y trouve quand il en faut venir là, ce qui ne se fait point sentir dans la connaissance et dans l'affection. La troisième est de ceux qui allant encore plus avant embrassent bien la vertu, mais se repaissent du goût sensible que Dieu leur y communique ; c'est s'arrêter à l'accident de la vertu, donné pour en adoucir l'amertume, et non à la substance, et faire comme les enfants délicats et friands, qui prennent et lèchent les confitures qu'on a mises sur leur pain afin de le leur faire manger et avaler plus aisément, et qui se gardent bien d'y toucher. Il faut se garder de ces trois erreurs, et prendre la vertu dans sa vérité et sa solidité, pratiquant ses vrais actes, et par son propre motif, et au plus haut point de son excellence, pour le moins autant que nous pourrons.

Il y a dans chaque vertu trois degrés, selon qu'Aristote l'enseigne (7 Eth. cap. 1) : le premier s'appelle

continence; il consiste à faire les actions de cette vertu, mais avec résistance de l'appétit sensuel, qui n'est point encore pleinement subjugué par la raison, et conséquemment avec peine. Le second est nommé vertu parfaite, quand la raison victorieuse et triomphant tout à fait de l'appétit exerce l'action parfaitement et avec plaisir. Et le troisième est dit vertu divine ou héroïque, quand on la produit avec une perfection surpassant l'ordinaire des hommes. Cette division se tire des deux créatures extrêmes, au milieu desquelles l'homme est posé, à savoir, la bête, plus basse que lui, et avec laquelle il communique par l'appétit sensitif, et l'ange, plus excellent que lui, et à qui il ressemble par sa raison. Quand donc dans la pratique de la vertu il ressent encore du combat de la part de l'appétit bestial, et que néanmoins il le surmonte, il est continent; s'il s'élève au-dessus du commun de l'homme, il mérite le titre de divin et d'héroïque; et s'il se tient au milieu et dans l'ordinaire, il est parfaitement vertueux. Bien plus saint Thomas, suivant la doctrine de Plotin, nous enseigne que les mêmes vertus s'appellent tantôt « exemplares, exemplaires; » tantôt « politicæ, politiques; » ensuite « purgatoriæ, « purifiantes; » enfin, « purgati animi, propres d'un « esprit purifié » (1, 2, q. 61, a. 5; Plot., lib. de Virtutibus) : premièrement, exemplaires, en tant que se trouvant en Dieu au dernier point de perfection, elles servent de modèle à celles que les hommes doivent pratiquer. S'ils les exercent convenablement à leur nature, qui est d'être sociables, elles s'appellent politiques; puis purifiantes, « transcendentium, et in di- « vinam similitudinem tendentium, dit le Docteur an- « gélique, s'ils nettoient les âmes du déréglement des « passions, et les élèvent au-dessus du commun des « hommes, en les poussant à la ressemblance divine. » Et les dernières, qui sont « assequentium divinam

« similitudinem, de ces âmes qui ont acquis cette « divine ressemblance, » et qui, sans contradiction de l'appétit, dans une union parfaite de l'esprit et du corps, avec tranquillité et plaisir, agissent vertueusement.

Nous ne devons point nous contenter des degrés plus bas de la vertu, il faut nous efforcer de monter aux plus hauts : « Æmulamini charismata meliora, nous « dit saint Paul (1 Cor., 12, 31) : Désirez les meilleurs « dons, » portez-vous à ce qui est de plus excellent aux vertus. Platon raconte qu'Alcibiade avait l'âme si généreuse qu'il eût mieux aimé mourir que de ne pas choisir ce qui était le plus grand, et que ne s'arrêtant point où il était, il relevait toujours ses pensées plus haut. Pareillement Dion Chrysostome (Orat. 4 de Regno) dit qu'Alexandre ne voulait point vivre s'il ne se voyait maître de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et de toutes les îles qui pouvaient être cachées dans l'Océan, ne laissant rien dans l'univers où il ne voulût étendre son empire. Nous devons faire de même pour la vertu, aspirant toujours à ce qui est plus élevé, et nous rendant parfaits dans tous les états où nous nous trouverons. En l'état de la consolation, nous comportant parfaitement; en celui de l'affliction, de même; si vous êtes novice, vivant en parfait novice; si vous êtes religieux, en parfait religieux; si homme du monde, comme un homme qui a été appelé de Dieu à cette position, et avec toute la vertu qu'elle requiert. « Ab omnibus vobis, disait à ce propos saint Bernard, « perfectio exigitur, sed non uniformis; sed si incipis, « incipe perfectè, si jam in profectu es, et hoc ipsum « jam perfectè age; si autem perfectionis aliquid atti- « gisti, teipsum in teipso metire, et dic cum apostolo, « unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad « ea verò quæ sunt priora, extendens meipsum ad desti- « natum persequor, ad bravium supernæ vocationis

« (Ad fratres de monte Dei; Phil., 3, 13) : On exige de « vous tous que vous soyez parfaits, mais non égale- « ment; si vous commencez, commencez parfaite- « ment; si vous avancez, avancez parfaitement; et si « vous avez acquis quelque degré de perfection, vivez « selon les lois de la perfection, et oubliant avec l'A- « pôtre ce qui est derrière vous, tenez les yeux insé- « parablement attachés sur ce qui est devant vous, « et redoublant d'efforts, avancez les mains pour « prendre la palme qui vous est proposée. » A la vérité, nous devons le faire, puisque nous servons un si grand monarque, Dieu, pour la majesté duquel tous les services que nous pouvons lui rendre et tous les sacrifices que nous pouvons lui offrir sont toujours infiniment petits. Nous devons le faire étant enfants d'un tel père que nous sommes tenus d'imiter, et à qui on dit pour ce sujet : « Estote vos perfecti, « sicut et Pater vester cœlestis perfectus est (Matth., « 5, 48) : Soyez parfaits comme votre père céleste est « parfait. » Les vertus du christianisme contenues dans les béatitudes enseignées sur une montagne, nous obligent de monter bien haut, et ne nous permettent pas de demeurer dans les vallées : un acte généreux de vertu est plus agréable à Dieu, plus méritoire à l'homme et plus puissant pour acquérir l'habitude que beaucoup de petits. Et puis, comme les archers visent toujours plus haut que le but et les marchands surfont leur marchandise et demandent plus qu'ils ne prétendent avoir, pour obtenir de nous de grandes choses, il faut porter nos desseins et nos courages à celles qui sont très-grandes.

V. Le dernier avis en comprendra plusieurs, il sera comme l'exposé des conditions à remplir pour acquérir une vertu; or, la première condition est de bien connaître cette vertu, en quoi elle consiste, quels sont ses actes intérieurs et extérieurs; la seconde, de la de-

mander à Dieu instamment dans ses prières, dans ses communions, dans ses pénitences, par l'intercession de Notre-Dame, par celle des saints auxquels on a plus de dévotion, et nommément de ceux qui ont excellé, et diriger tous ces exercices afin de l'obtenir. Mais il faut remarquer ce dont nous avise sagement saint Dorothée (Doctr., 10), que demander une vertu à Dieu, c'est lui demander les occasions de la pratiquer; comme qui le prie de lui donner l'humilité, le prie de lui envoyer quelqu'un qui le méprise et l'humilie. Et si le fait se présente, il doit lui-même de son côté se mépriser dans son cœur afin qu'il soit extérieurement humilié par celui-là quand il l'est intérieurement par lui-même. De plus, quand Dieu nous met dans l'occasion d'exercer la vertu, il faut soigneusement prendre garde que nous ne la laissions point échapper, mais que nous nous en servions dignement; particulièrement quand elle est notable, la considérant comme une mine d'or, comme une occasion d'honneur, comme une semence de mérites, et comme une partie et une crise qui doit porter coup, si nous avons véritablement envie d'avancer dans la vertu ou non. Car c'est en ces rencontres signalées, qui n'arrivent que rarement, et peut-être qu'une fois en la vie, qu'on fait de grands progrès. C'est pourquoi il faut les faire monter au plus haut point, et les rendre les plus glorieuses à Dieu et les plus méritoires pour son salut qu'elles peuvent être. La troisième, de méditer et de considérer souvent, ou même tous les jours, cette vertu, prenant des méditations propres, et des actes excellents d'elle pratiqués par Notre-Seigneur, par la sainte Vierge et par les saints; la lecture devra aussi être du même sujet. La quatrième, il faudra tous les jours, sans y manquer, produire quelque nombre d'actes intérieurs et extérieurs de cette vertu, et le soir s'examiner comment on s'en est acquitté; et à la fin de la semaine faire une revue de la diligence qu'on

y a apportée et du profit qu'on y a fait : le nombre de ces actes doit être certain, ordonné par la prudence, tant pour avant le dîner, et tant pour après, non qu'on ne le puisse dépasser, mais pour ne point rester au-dessous du nombre fixé. La cinquième, de faire son examen particulier sur cette vertu, ou sur le vice contraire, ce qui fera voir en son jour sa beauté et son importance. Et la sixième est de n'admettre facilement les pensées d'aucune autre vertu ni d'aucun autre exercice, excepté ceux de la présence de Dieu, de la conformité à sa volonté, de la pureté d'intention, et d'autres dans lesquelles on ne doit jamais se relâcher, parce qu'elles sont les fondements et les principaux nerfs de la vie spirituelle, mais s'attacher surtout à celles de la vertu que l'on entreprend, pour conserver son esprit dans ses forces tout entières au soin de sa conquête. Pratiquant ces moyens, il sera difficile que l'on ne fasse du progrès dans la vertu.

SECTION II

CHACUN PEUT ACQUÉRIR LES VERTUS A UN HAUT DEGRÉ ET SE RENDRE PARFAIT, S'IL VEUT COOPÉRER A LA GRACE QUI LUI EST DONNÉE.

I. Tous peuvent acquérir les vertus à un haut degré, parce que Dieu désire ardemment de se communiquer à nous. — II. Mais il se communique selon notre disposition. — III. Peu de personnes coopèrent aux grâces de Dieu.

I. C'est un sujet d'une très-grande consolation et d'un singulier contentement, de savoir que si nous voulons, nous pouvons tous nous rendre excellents, exercer éminemment la vertu, et acquérir des trésors immenses de mérites et de grâces. « Dilata os tuum, « et implebo illud, dit Dieu par David (Ps., 80, 11) : « Ouvre ta bouche, et je la remplirai ; » ouvre ton cœur, et je le comblerai de mes dons. Dieu ne de-

mande pas mieux que de nous enrichir. « Effundam, « dit-il par un de ses prophètes, spiritum meum super « omnem carnem, sed et super servos meos et ancillas « in diebus illis effundam spiritum meum (Joël., 2, « 28) : Je répandrai mon esprit sur toute chair, sur les « grands et sur les petits, sur les vieux et sur les jeunes, « jusqu'aux serviteurs et aux servantes. » Il ne dit point : Je distillerai ou je donnerai goutte à goutte, mais je répandrai et verserai, pour montrer l'abondance de cette effusion. Aussi Dieu, comme bien qu'il est et bien infini, a une inclination infinie à se communiquer, ainsi qu'il le montre évidemment et en soi et hors de soi. Car, comme remarque saint Thomas (1 p., q. 28, a. 4), les intelligences ne pouvant que deux choses au dedans d'elles-mêmes, à savoir, entendre et vouloir, la première de toutes les intelligences, qui est Dieu, se donne au dedans de soi tout entière à son fils par la voie de l'entendement et tout entière au Saint-Esprit par celle de la volonté : hors de soi il s'e t encore distribué entièrement dans le mystère de l'incarnation à l'humanité de Notre-Seigneur, et par elle à tous les hommes en général et même d'une certaine façon à toutes les créatures, et dans celui de l'eucharistie à tous les hommes en particulier. Il ne désire donc rien tant que de se donner et faire sentir les effets de ses libéralités. « Aperi mihi, dit Notre-Seigneur à l'Epouse, soror « mea, amica mea, columba mea, immaculata mea, « quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei « guttis noctium (Cant., 5, 2) : Ouvre-moi, ma sœur, « mon amie, ma colombe, mon immaculée, parce que « mon front est chargé de rosée et mes cheveux sont « tout dégouttants des eaux de la nuit, » c'est-à-dire de mes grâces, que je t'ai méritées dans la nuit de ma passion, et dont je veux te remplir. Et pour faire voir combien grande était la volonté qu'il en avait, il emploie, afin de la porter à lui ouvrir la porte de son

cœur pour les recevoir, les paroles les plus douces et les plus charmantes dont il pouvait s'aviser. Le saint homme, le père Balthazar Alvarez (cap. 7 Vitæ, § 2), ayant un jour fait quelque bonne œuvre, vit le lendemain dans l'oraison du matin Notre-Seigneur les bras chargés de biens et comme accablé du fardeau, montrant qu'il désirait d'en être soulagé, et qu'il saurait bon gré à ceux qui l'en déchargeraient, mais que néanmoins avec tout son désir il ne se déchargeait point faute de vaisseaux. Il est donc vrai que Dieu souhaite grandement se communiquer à nous et nous départir abondamment ses faveurs et ses grâces, afin de nous rendre saints et parfaits; parce que si c'est notre bien, c'est aussi sa gloire; parce qu'il veut que nous l'imitions comme des enfants leur père, et qu'il nous a commandé de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, et de vivre dans une si grande pureté que nous ne commettions aucun péché. Sans doute nous ne pouvons accomplir cela sans nous rendre excellemment vertueux, et arriver à un haut degré de perfection, et pourtant nous le pouvons, puisqu'y étant obligés par des commandements exprès, il faut nécessairement que nous puissions les exécuter, le commandement n'obligeant qu'à ce qui est possible, et par conséquent Dieu nous donne tout ce qui est nécessaire pour le faire.

II. Or, bien qu'il soit très-vrai que Dieu veuille se communiquer à nous, et qu'il désire ardemment de nous donner ses dons, il veut toutefois que nous apportions quelque chose de notre côté, pour nous mettre en état de les recevoir. Ouvre ta bouche, dit-il, et je la remplirai, mais ouvre-la, je suis ici à ta porte ayant ma chevelure toute trempée des eaux de ma grâce pour les faire couler sur toi; mais aussi ne me la tiens point fermée, autrement je n'entrerai pas. Le Docteur

angélique parlant de ceci (Opusc. 61, cap. 17), dit qu'au fait de la charité, et il en est de même des autres dons, Dieu la donne et l'homme la reçoit : Dieu qui est riche, qui ne s'appauvrit point pour donner et qui est infiniment libéral, veut donner et donne en effet; mais parce que les causes, si puissantes qu'elles soient en elles-mêmes, n'agissent point sur les sujets, s'ils ne sont dûment préparés, comme nous voyons que le soleil luit bien toujours, mais qu'il n'éclaire pas toujours; que le feu est toujours chaud, mais qu'il n'échauffe que ce qui est capable de chaleur ; ainsi Dieu est toujours prêt à donner, mais effectivement il ne donne qu'à ce qui est disposé à recevoir, et comme il est la souveraine et infinie bonté, il est, pour ce qui est de lui, « prêt et « enclin à donner avec des profusions infinies : Non « enim ad mensuram dat Deus spiritum (Joann., 3, 34). » Mais puisque ce qui se reçoit est reçu selon la capacité du recevant et non du donneur, Dieu ne donne ses faveurs et ses grâces à l'homme que conformément à la disposition qu'il y apporte, ce qui n'est autre que la conversion de son âme à lui par les actions vertueuses de son entendement et de sa volonté. Et le concile de Trente l'a défini quand il a prononcé que chacun reçoit la grâce, non-seulement selon la mesure du bon plaisir de Dieu, mais encore « secundum « propriam cujusque dispositionem et cooperationem « (Sess. 6, cap. 7), selon la mesure de sa disposition et « de sa coopération. » — « Deus, dit saint Jérôme, cujus « magnificentiæ non est numerus, non dat spiritum « ad mensuram, sed juxta mensuram vasculorum in- « fundit liquorem, tantum muneris largiens, quantum « potest ille, cui donatur, accipere (in cap. 4 ad Ephes.): « Dieu qui n'a point de bornes dans sa magnificence, « n'en voudrait point avoir dans ses libéralités, mais il « est contraint d'y en mettre par celles qu'il trouve en « ceux qui les reçoivent, selon lesquelles il se règle. »

Saint Denis (Cœlest. Hierar., cap. 9) dit fort bien à ce propos : La différence et l'inégalité des vues intellectuelles et des dispositions des âmes sont cause que la lumière qui procède de la bonté de Dieu et qu'il répand abondamment sur les créatures, ou n'éclaire point du tout n'ayant aucune prise sur elles à cause de leur dureté et de leur résistance, ou bien elle fait qu'un même rayon originaire et primitif, bien que répandu largement sur elles, opère divers effets différents les uns des autres, les uns plus petits, les autres plus grands, les uns obscurs et les autres plus clairs, selon la capacité des sujets qui le reçoivent. Et de nouveau (Cœl. Hierar., cap. 13), la vertu divine va et vient en toutes choses, elle pénètre librement partout, et si elle est invisible, néanmoins elle se découvre proportionnément à toutes les natures douées d'entendement. Et pour parler en exemples qui nous soient plus familiers, le rayon du soleil, au sortir de son globe lumineux, passe et pénètre fort aisément à travers cette matière céleste qui est la première et la plus proche de lui, laquelle étant plus transparente que les autres, reçoit sa lumière, et fait éclater plus clairement ses clartés et ses lueurs ; mais lorsqu'il vient à tomber sur des matières plus épaisses, la lumière qu'il répand est de beaucoup plus sombre et plus obscure, selon que les corps éclairés sont plus impropres à réfléchir et transmettre la lumière qu'ils ont reçue. Donnons un autre exemple : il est certain que le feu se communique davantage aux matières qui sont plus susceptibles de sa chaleur et qui prennent plus facilement sa forme et ses qualités ; mais quant aux autres qui lui sont contraires ou qui lui font résistance, il n'y laisse presque aucune trace ni marque de sa chaleur, ou s'il y en paraît, elle est si faible que rien. Et rapportant encore ailleurs (cap. 4 de divin. Nom.) la même comparaison du soleil, il dit :

L'image visible de la bonté divine, ce grand tout reluisant et toujours resplendissant soleil, par cette ressemblance, quoique éloignée, qu'il a avec le souverain bien, communique sa clarté à tout ce qui peut la recevoir, et sa lumière est merveilleusement diffuse et répandue, déployant par tout le monde visible, en haut et en bas, les éclats de ses rayons. S'il y a quelque chose qui n'en soit point participante, cela ne vient pas de sa faiblesse ni de son défaut, ni de ce que la distribution qu'il fait de la lumière soit trop courte et de trop petite étendue; mais cela vient du peu de disposition qu'ont les matières éclairées à recevoir la lumière, et de ce qu'elles ne se déploient pas assez pour en avoir la communication ; car même il arrive souvent que le rayon, passant au delà et laissant plusieurs sujets mal disposés à le recevoir, vient à éclairer les autres qui sont après, et il n'y a rien de tout ce qui est visible où il n'atteigne par la grandeur immense de sa clarté. Apportons encore une autre similitude, celle du cachet, dont il se sert en un autre lieu (cap .2 de div. Nom.), où il dit : Plusieurs empreintes gravées par un même cachet participent toutes du cachet originaire, non pourtant toutes d'une même façon ; le cachet n'en est pas la cause ; car de sa part il se donne lui-même et se grave tout entier et d'une même manière sur la matière qu'on lui applique, mais la différence des matières qui le recoivent fait que les empreintes sont dissemblables, bien que l'original soit entier, tout un et de même forme : comme s'il arrive que la matière soit molle et facile à mouler, si elle est unie, non raboteuse, ni empreinte déjà d'une autre figure; si elle n'est ni trop dure, ni trop liquide, ni mal liée, sans faute elle prendra la marque du sceau, claire, nette, bien apparente et durable; s'il lui manque quelqu'une de ces dispositions, ce sien défaut sera cause, ou qu'elle ne la prendra pas du tout et ne reproduira point la

forme du sceau, ou si la marque s'y empreint, elle sera brouillée, obscure et confuse ; enfin il s'y rencontrera telle autre défectuosité, ce qui peut arriver parce que la matière n'est pas propre à recevoir l'empreinte. C'est ce que dit l'apôtre de notre France.

D'où et de ce qui a précédé, nous devons conclure que l'homme reçoit la grâce selon qu'il s'en rend capable, que Dieu désire lui faire de grandes largesses et le combler abondamment de ses dons, mais que la mesure de la distribution qu'il en fait se prend sur celle de la disposition que l'homme y apporte. « Cum sancto sanctus « eris, » chante David (Ps., 17, 26), et comme d'autres traduisent, « cum gratioso gratiosus, cum liberali « liberalis eris, et cum perverso perverteris, » et selon la force du mot hébreu, ainsi que remarque Génébrard, « pervertes te : Seigneur, vous serez saint aux « saints, vous serez gracieux aux gracieux, et vous vous « montrerez libéral à ceux qui iront libéralement avec « vous. » Mais les rusés et les artificieux, ceux qui se comportent envers vous avec un esprit double et sans droiture, doivent attendre le même traitement de vous. « Cum sancto sanctus eris, dit saint Bernard, quidni « æque et cum amante amans, et cum vacante vacans, « et cum intento intentus, et sollicitus cum sollicito ? « Denique ait : Ego diligentes me diligo, et qui manè « vigilaverint ad me, invenient me; vides quomodò non « solùm de amore suo certum te reddat, si quidem tu « ames illum, sed etiam de sollicitudine sua, quam pro te « gerit, si te senseritsollicitum sui (Serm. 69 in Cant. ; « Prov., 8, 17): Vous serez saint aux saints, pourquoi non? « et aimant, attentif et soigneux pour celui qui aura de « l'amour, de l'attention et du soin pour vous; car il dit: « J'aime ceux qui m'aiment, et quiconque me cherchera « diligemment, me trouvera : par où vous voyez qu'il ne « vous assure pas seulement de son affection, si vous en « avez mutuellement pour lui, mais aussi de son soin,

« s'il voit que vous pensiez à lui. » — « Audientes sese « audiet, dit-il encore ailleurs, et loquenti sibi loquetur, « alioquin silentium ei dedisti, si taceas (Serm. de Nat. « B. Mariæ) : Il écoutera celui qui l'écoute, il parlera « à celui qui lui parle, mais si vous ne lui dites mot, « vous lui imposerez silence. » L'huile miraculeuse du prophète Elisée (4 Reg., 4, 5) coula toujours, tant qu'on présenta des vaisseaux vides; mais quand il n'y en eut plus, elle s'arrêta; à mesure que le vase de notre cœur s'ouvre et s'élargit, la bonté divine y verse toujours et y répand sans cesse ses précieuses liqueurs; mais s'il se ferme, elle les retient. Sainte Thérèse parlant de l'oraison de repos dit ces paroles : Il y a plusieurs âmes qui arrivent jusqu'à cet état, mais peu qui passent outre, et je ne puis en deviner la cause; je sais pourtant que la faute ne vient pas de Dieu, car puisqu'il nous aide et nous fait la grâce d'atteindre jusque-là, je crois qu'il ne manquerait pas de nous en faire encore davantage, pour aller plus avant et monter plus haut, si nous n'y mettions point d'empêchements.

III. Il se trouve peu d'hommes, et peut-être pas un, disait notre Père saint Ignace (Ribad., lib. 5 Vitæ S. Ign., cap. 10), qui entendent parfaitement les grands obstacles qu'ils apportent aux opérations et aux merveilles que Dieu voudrait faire en eux. Quelles choses excellentes il ferait en nous et quelles grâces signalées il nous communiquerait, si nous ne nous y opposions pas, mais si nous le laissions faire librement, sans aucune résistance, et comme il l'entend. Il y a un trait remarquable de ceci dans la vie de la bienheureuse Angèle de Foligny. Notre-Seigneur dit à cette sainte : Tu as prié mon serviteur François, espérant par ses mérites et son intercession obtenir l'accomplissement de tes désirs, et puisqu'il m'a parfaitement aimé, je lui ai distribué fort abondamment mes grâces; s'il se trouvait quelque personne au

monde qui m'aimât davantage, je ne manquerais pas de lui donner encore de plus grands témoignages de ma bonne volonté. Il me disait aussi, poursuit cette sainte, qu'on trouve peu de gens qui aiment solidement la vertu, et que la foi était bien petite parmi les hommes, et en se plaignant il me disait : L'amour que je porte à l'âme qui m'aime est si grand, que s'il y en avait maintenant quelqu'une qui m'aimât de tout son cœur, et en tant que la nature humaine aidée de moi le peut faire, je lui communiquerais plus de biens et plus de faveurs que je n'ai jamais fait par le passé aux saints, qui ont reçu tant de bienfaits de ma main ; et il n'y a personne qui puisse s'excuser de n'être pas capable de ce feu d'amour, chacun peut aimer Dieu, qui ne veut autre chose de la personne, sinon qu'elle le cherche et l'aime vraiment, comme Dieu l'aime aussi en vérité. Il se plaignait de plus qu'en ce temps misérable il se rencontrait si peu de personnes, dans les âmes desquelles il pût faire couler ses grâces, quoiqu'il ne désirât rien tant, les cœurs des hommes étant comme des terres qui de longtemps n'ont été labourées, et qui demeurent en friche sans porter aucun fruit.

De sorte que Dieu souhaite ardemment nous combler de ses dons, et ne se plaint que de ne trouver personne à qui il puisse les départir et se communiquer : tellement que les termes de ses grâces et les bornes de ses opérations en nous ne viennent pas des termes et des bornes de sa libéralité, et du désir qu'il a de se communiquer à nous, mais de celles de notre disposition, qui le déterminent à se communiquer et à donner tant et non plus, comme le peu d'eau que l'on puise avec un petit vase ne vient pas de la fontaine, qui est grande, toujours pleine et inépuisable, mais de la petitesse du vaisseau, qui n'en peut tenir davantage. Et encore comme si le soleil ne luit pas pleinement dans une chambre qui lui est exposée, ce défaut ne naît

point de lui, mais de ce qu'il ne trouve qu'un petit trou, ou la fenêtre si peu entr'ouverte, qu'il ne peut y passer que deux ou trois rayons ; si elle était ouverte entièrement, et qu'il eût libre entrée par tous les passages, il remplirait toute cette chambre de clarté, et il est contraint, parce qu'il ne peut l'y introduire, de la répandre au dehors contre les portes et les murailles. C'est pourquoi, « dilata os tuum, et implebo « illud, ouvrons notre bouche, et Dieu la remplira de « ses liqueurs ; » élargissons nos cœurs, et il les comblera de ses miséricordes ; ne mettons point d'empêchement à l'infusion de ses grâces, et il les versera abondamment dans nos âmes ; et apportons pour recevoir ces biens célestes la préparation et la coopération qui est en nous, et qu'il demande.

SECTION III

CONTINUATION DU SUJET.

I. Les grâces sont pourtant données inégalement. — II. Dieu en donne assez pour qu'on puisse devenir très-parfait. — III. Paroles de saint Bernard.

Or, selon la mesure de cette préparation et de cette coopération aux grâces de Dieu, est l'avancement que nous faisons dans l'acquisition des vertus et dans la perfection, de sorte que qui fait davantage pour se disposer à les recevoir, et qui leur correspond plus fortement, se rend, de quelque condition qu'il soit, plus vertueux, plus parfait et plus saint ; et de là vient qu'entre les religieux il y a une si grande inégalité de vertus et de mérites, et que même il se trouve beaucoup de séculiers de l'un et de l'autre sexe qui en surpassent plusieurs en sainteté de vie. « Erubesce, « Sidon, ait mare (Is., 23, 4) : La mer dit à Sidon « qu'elle devait rougir de honte. » La mer représente

la vie flottante des séculiers, et la ville de Sidon la condition tranquille des religieux. « Quia ex actione « secularium, dit saint Grégoire employant ce passage « à ce dessein, confunditur vita religiosorum, dum isti « etiam promittendo non servant, quæ in præceptis « audiunt, et illi vivendo ea custodiunt, in quibus « nequaquam mandatis legalibus astringuntur (lib. 1 « Moral., cap. 2) : Parce que plusieurs religieux doi- « vent se confondre en considérant la vie de beaucoup « de séculiers qui observent fort consciencieusement « un grand nombre de choses auxquelles ils ne se « sont point obligés, tandis que eux les transgressent « après en avoir promis solennellement par vœu l'exé- « cution. » — « Stellio manibus nititur, et moratur in « ædibus regum (Prov., 30, 18) : Le lézard rampe avec « ses pattes, et demeure dans les palais des rois. » Bien souvent, dit le même Père (lib. 6 Moral., cap. 5) expliquant ces mots, il arrive que les oiseaux à qui Dieu a donné des ailes pour voler et prendre l'essor jusqu'aux lieux les plus hauts, volent fort bas et à fleur de terre, et font leurs aires dans les épines, et qu'au contraire les petits lézards, qui n'ont que des pieds, grimpent le long des murailles des maisons et montent jusque sur les toits, où plusieurs oiseaux ne volent point. Ainsi advient-il maintes fois que quantité de séculiers et de religieux, doués de beaucoup de belles qualités et de dons de Dieu, comme d'autant d'ailes avec lesquelles ils pourraient voler à lui, demeurent et croupissent sur la terre, pour ne pas s'en servir, « et simplices, quos ingenii penna non adjuvat, ad « obtinenda æterni regni munia virtus operationis « levat, et que plusieurs personnes simples, qui n'ont « ni tant d'esprit, ni tant de moyens de s'élever, « coopérant néanmoins vertueusement à ceux qu'ils « ont, et avec leurs petites mains, c'est-à-dire avec « leurs bonnes œuvres qui n'ont pas grand éclat de-

« vant le monde, se portent en haut, et montent sur « le sommet de la perfection, » où elles sont admises à la familiarité du roi du ciel; parce que, comme dit le prince des apôtres (Act., 10, 34), il n'a acception de personne, mais se communique à chacun, selon qu'il s'en rend digne, et la communication en est toujours grande et si abondante que, s'il y correspond, il est certain qu'il deviendra très-parfait.

I. Ce que dit saint Paul est vrai néanmoins : « Uni- « cuique nostrûm data est gratia secundùm mensuram « donationis Christi (Ephes., 4, 7) : La grâce est donnée « à chacun de nous selon qu'il plaît à Notre-Sei- « gneur, » étant grâce et non mérite, il la donne à qui, et quand, et comment il lui plaît, sans faire tort à personne, parce qu'il ne donne que son bien, de qui chacun fait ce qu'il veut. Il est vrai de plus que la communication qui se fait de la grâce est inégale, et qu'il y a une certaine mesure pour chacun, plus grande pour quelques-uns et plus petite pour d'autres; car si Dieu fait tout, ainsi que dit le Sage (Sap., 11, 21), avec nombre, avec poids et avec mesure, nous ne pouvons douter qu'il ne garde le même ordre dans la distribution de la chose la plus précieuse qu'il peut donner sur terre, qui est sa grâce. Et puis, comme « il « y a des étages différents pour les bienheureux là- « haut dans l'état de la gloire; car, in domo Patris « mei mansiones multæ sunt, » disait Notre-Seigneur (Joann., 14, 12), il faut qu'il y ait ici-bas divers degrés pour les justes dans celui de la grâce, vu qu'elles sont toutes deux égales, et que la grâce est, ainsi que l'on dit ordinairement, la gloire commencée, comme la gloire est la grâce consommée. Et qui ne sait que quelque effort que nous fassions pour correspondre aux grâces de Dieu, nous n'en aurons jamais tant ici de si rares que la sainte Vierge ? Qui peut, sans une présomption extrême, s'en promettre un tel comble qu'a

été celui des apôtres, de qui saint Paul dit (Rom., 8, 23), qu'ils avaient reçu les prémices de l'esprit de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme l'explique le Docteur angélique, « quia Spiritum sanctum et tempore « priùs, et cæteris abundantiùs habuerunt, ex quo « patet quod sunt omnibus aliis sanctis, quâcumque « prærogativâ præfulgeant, sive virginitatis, sive doc- « trinæ, sive martyrii præferendi, parce qu'ils ont « reçu le Saint-Esprit, et plus tôt pour le temps, et plus « abondamment pour la mesure que tous les autres « saints, à qui ils doivent être justement préférés, « quelque excellents qu'ils soient, ou en qualité de « vierges, ou de docteurs, ou de martyrs. » Je crois toutefois que, comme il n'y comprend pas Notre-Dame, il ne veut point parler de son très-digne époux saint Joseph, ni de saint Jean-Baptiste.

II. Or, bien que cela soit vrai, je dis pourtant qu'il est aussi assuré que jamais Dieu ne donne si peu de grâce à aucun chrétien, et beaucoup moins à aucun religieux, que, s'il voulait y coopérer et en faire un bon usage, il ne se rendît très-vertueux et fort parfait. Certainement la grâce de Dieu ne nous manque pas, mais nous manquons à la grâce; nous avons assez de moyens, mais nous ne voulons pas nous en servir. Dieu nous prépare une très-riche couronne, et nous nous contentons d'une moindre; il veut nous élever à un haut degré de perfection, et nous ne voulons qu'une vertu médiocre. Et il arrive très-rarement, ou pour mieux dire jamais, qu'une âme parvienne au degré de vertu et de mérite que Dieu lui destinait, si elle eût employé utilement toutes les grâces qu'il lui fournit pour cela; mais elle en rejette plusieurs et les rend tout à fait infructueuses, et ne correspond pas à beaucoup d'autres selon toute leur étendue. De plus, tous les péchés que nous commettons ne viennent que de la non-coopération à la grâce, et ne sont que des défauts

de correspondance aux aides de Dieu, c'est-à-dire qu'ils traînent toujours cela après eux : parce que comme la grâce et le secours de Dieu nous sont absolument nécessaires pour exercer une bonne œuvre et éviter le péché, si Dieu ne nous les donnait pas quand il faut, il est certain que la bonne œuvre et la fuite du mal nous seraient impossibles, et ainsi ne nous pourraient être imputées à faute. Or, comme nous faisons beaucoup de péchés, nous manquons par conséquent d'obeir à la grâce, et ensuite nous nous privons de ces degrés de vertus et de perfection, où Dieu projetait de nous élever, puisqu'il nous donnait les moyens et les assistances requises pour y atteindre, et effectivement nous y fussions parvenus, si nous eussions apporté de notre côté ce que nous devions.

Le tout donc est de faire un bon emploi des grâces de Dieu, d'être attentifs et aux écoutes au dedans de nous-mêmes pour entendre ses voix, pour suivre ses mouvements et faire ce qu'il nous inspire. En effet, il est très-raisonnable de coopérer avec lui puisqu'il travaille pour notre salut ; nous devons nous évertuer et nous faire un peu violence, car la grâce ne fera rien toute seule, et il ne faut qu'un bon coup, un coup hardi et généreux, une action héroïque de vertu pour rendre un homme très-agréable à Dieu, pour assurer son salut et le faire saint, comme il arriva au patriarche Abraham par son obéissance et par cette mémorable victoire qu'il remporta sur lui, en se mettant en devoir de sacrifier son fils Isaac, et pour ce sujet Dieu lui fit dire par son ange : « Per memetipsum juravi, quia « fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigenito « propter me, benedicam tibi, et multiplicabo semen « tuum sicut stellas cœli, et velut arenam quæ est in « littore maris : possidebit semen tuum portas inimi- « corum tuorum, et benedicentur in semine tuo omnes « gentes terræ, quia obedisti voci meæ (Gen., 22,

« 16) : J'ai juré par moi-même qui suis la vérité, que « parce que tu as fait cette action et que tu n'as point « épargné la vie de ton fils unique pour l'amour de « moi, je te bénirai et je te multiplierai ta postérité à « l'égal des étoiles du ciel et du sable qui est sur le ri- « vage de la mer ; elle sera victorieuse de ses ennemis « et toutes les nations de la terre seront bénies en ta « semence, c'est-à-dire dans le Messie, que je ferai « naître de toi, parce que tu as obéi à ma voix. » Il y aura peut-être à travailler, il est vrai, mais la récompense vaut bien la peine.

III. Je veux finir ce sujet par un passage remarquable de saint Bernard, qui concerne les religieux : « Omnes, dit-il parlant aux siens, quod bonum est « nostis, et viam per quam incedere, et quomodo in ea « incedere debeatis, sed voluntas non una est : quidam « enim ad omnia hujus viæ, et vitæ hujus exercitia « non solùm ambulant, sed et currunt, imò potiùs « volant, ut eis et vigiliæ breves, et cibi dulces, et « panni suaves, labores non solùm tolerabiles, sed « etiam appetibiles videantur ; alii autem non sic, sed « corde arido et affectione recalcitrante, vix trahuntur « ad hæc, vix gehennali timore compelluntur (Serm. « 3 de Ascens.) : Vous connaissez tous le bien, vous « savez par quel chemin et comment il faut y aller, « et vous n'ignorez pas que le chemin est l'accomplis- « sement des commandements de Dieu, de l'Eglise, de « nos vœux et de nos règles ; mais tous ne vont pas « d'un même pied et d'un même courage par ce che- « min. Car il y en a qui non-seulement n'y marchent « point, mais qui y courent, et même qui y volent, si « grande est leur ferveur, de sorte que les plus longues « veilles leur semblent courtes, les viandes les plus « grossières, délicieuses, les draps les plus rudes, « doux, et les travaux non-seulement tolérables, mais « encore désirables ; mais il en est d'autres qui n'y

« vont que lâchement, avec un cœur sec et aride, avec « une volonté rebelle, et tout ce que l'on peut faire est « de les y pousser par la crainte de l'enfer. » — « Sunt « iterum multi inter nos, poursuit ce saint, qui de uno « pane comedunt nobiscum, dormiunt nobiscum, can- « tant nobiscum, laborant miseri et miserabiles, utpote « sorii tribulationis, sed consolationis non ita. Num- « quid abbreviata est manus Domini, ut omnibus donare « non possit, qui aperit manum suam, et implet omne « animal benedictione, quid ergo in causa est? illud « omninò quod non sint cum Christo (Ps., 144, 16). Il « y en a plusieurs ici qui mangent d'un même pain que « nous, qui dorment, qui chantent et qui travaillent « avec nous, mais qui sont misérables et dignes de pitié, « parce qu'ils sont les compagnons de nos travaux et de « nos peines, mais non conjointement de nos consola- « tions et de nos joies. Eh quoi! la main du Seigneur « est-elle accourcie et resserrée pour ne pouvoir donner « à tous, lui qui est si bon et si libéral, que, comme « dit son prophète, il ouvre sa main et comble de bé- « dictions tous les animaux? Qu'est-ce donc qui en « est cause? Certainement c'est qu'ils ne se donnent « pas volontiers à Notre-Seigneur, » qu'ils ne se vident pas d'eux-mêmes, mais sont toujours pleins de leurs passions et attachés aux créatures. Et tandis qu'ils sont ainsi disposés, « sub onere aut opprimuntur et suc- « cumbunt, aut quodammodo in inferno sunt, ut nun- « quam ad plenum respirent in luce miserationum « Domini, nec in libertatem spiritus, quæ sola facit « jugum suave et onus leve, ou ils sont accablés et « succomblent sous le fardeau insupportable de cette « domination tyrannique, ou ils vivent comme dans « un enfer, sans pouvoir jamais jouir des effets gra- « cieux des miséricordes de Notre-Seigneur, ni res- « pirer le doux air de la liberté de l'esprit, qui seule « fait que son joug est suave et son fardeau léger. »

Et cet état malheureux de difficultés et d'angoisses au service de Dieu et à acquisition de la vertu vient de ce que « voluntas eorum nondum purgata est, nec « bonum sic volent sicut noverunt, à propria concu- « piscentia abstracti graviter et illecti : amant enim « in carne sua terrenas consolatiunculas, sive in verbo, « sive in signo, sive in facto, sive in aliquo alio, et si « hæc interrumpunt aliquando, non tamen penitus « rumpunt : leur volonté n'est pas encore purgée, ni « déchargée de la crasse et des ordures de la terre, « qu'elle n'embrasse pas le bien, comme ils le con- « naissent, détournés qu'ils en sont par leur concupis- « cence ; car ils aiment et recherchent les plaisirs de « leurs sens, leurs petites récréations et passe-temps, « à parler, à voir et en diverses autres manières ; et « si quelquefois ils s'en abstiennent, ce n'est que pour « peu ; » s'ils rompent les liens qui les tiennent cap- tifs, ils les renouent incontinent, et s'ils se détachent des empêchements de la grâce et de l'onction du Saint-Esprit, c'est pour s'y rattacher après. Or, il est très-certain qu'une telle âme ne peut recevoir les dons de Dieu tant qu'elle y apportera ces obstacles : « Et quanto « magis illis evacuabitur, tanto amplius istis implebi- « tur : si multum, multum ; si parum, parum ; vel « certè si magis probas, nunquam istæ illis misceri « poterunt in æternum, quia ubi vasa vacua non in- « venit, oleum stare necesse est : Et qu'à mesure qu'elle « viendra à s'en défaire, elle les recevra abondamment « ou en petite quantité, à moins que vous n'aimiez « mieux dire que des choses si différentes ne pourront « jamais se mêler ni s'allier, comme l'huile ne saurait « entrer dans un vaisseau s'il n'est vide. » — « Revera « cùm inceperis, tristitia implebit cor tuum, sed si « perseveraveris, tristitia tua convertetur in gaudium, « tunc enim purgabitur affectus, et voluntas renovabi- « tur, vel potius nova creabitur, ut omnino quæ primo

« difficilia, imò impossibilia videbantur, cum multa « percurrantur dulcedine et avididate : Il est vrai que « la nature aura à souffrir dans ces détachements, et « ils ne se feront point sans tristesse ; mais si vous « persévérez, soyez sûrs que vos souffrances aboutiront « à un grand repos d'esprit, et que votre tristesse se « convertira en une solide joie, puisque par ce moyen « vos affections s'épureront, votre volonté se changera « et deviendra tout autre, tellement que tout ce que « vous trouviez au commencement difficile, même im- « possible, vous semblera ensuite très-aisé et très-délec- « table. »

SECTION IV

A QUELS SIGNES ON PEUT VOIR QUE L'ON A ACQUIS UNE VERTU.

I. Par les effets. — II. Quand on a vaincu le vice contraire. — III. Quand on pratique la vertu avec facilité et avec plaisir.

C'est ainsi qu'il faut coopérer aux grâces que Dieu nous donne. C'est ainsi qu'on doit s'y prendre pour l'acquisition d'une vertu. Voyons maintenaut les marques auxquelles nous devons reconnaître si nous l'avons acquise, si nous la possédons réellement, ou si nous n'en avons que la figure : appliquons la pierre de touche pour faire l'épreuve de cet or, et servons-nous de l'eau de départ pour séparer le bon aloi d'avec le mauvais.

L'expérience nous enseigne que tant que nous sommes en cette vie, où nous ne connaissons rien que par l'entremise des sens, nous ne pouvons connaître les choses spirituelles en elles-mêmes, comme les vertus, ni par conséquent savoir si elles sont en nous, ou si elles n'y sont pas, mais qu'il faut nécessairement que nous l'apprenions par quelque indice sensible, et que non pas elles, mais leurs effets, nous en éclaircissent.

Il est à savoir, dit saint Thomas (1, 2, q. 112, 21, 5, ad. 1), que les choses qui résident et sont cachées dans notre âme, où nos yeux ne peuvent atteindre, ne se découvrent que par l'expérience, en tant que par la connaissance des productions et des effets on vient à celle du principe et de la cause, comme par le ruisseau on remonte à la source : c'est ce que saint Paul entend quand il dit : « Nos autem non spiritum hujus « mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut « sciamus quæ à Deo donata sunt nobis (1 Cor., 2, 12) : « Nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais « l'esprit de Dieu, dont les lumières nous font voir, « par les œuvres extérieures que nous faisons, quelles « grâces et quels dons intérieurs Dieu nous a faits. » Et derechef : « Cùm essem parvulus, loquebar ut par- « vulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus ; « quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant « parvuli (1 Cor., 13, 11) : Quand j'étais enfant, je « parlais en enfant, j'avais des fantaisies et des pensées « d'enfant conformes à la petitesse de mon esprit et à « l'infirmité de mon âge ; mais quand je suis devenu « homme fait, je me suis défait de toutes les puérilités, « et j'ai agi en homme. » Comme donc chacun montre par ses actes s'il est enfant ou homme sage, ainsi fait-il voir par les actions s'il est vertueux ou vicieux, s'il a une vertu ou s'il ne l'a point.

I. En quoi je dis que la première marque pour le connaître, par exemple pour savoir si quelqu'un a acquis la vertu de tempérance, d'obéissance, d'humilité, et ainsi des autres, est de regarder s'il en fait les œuvres intérieures et extérieures, parce que la vertu n'est pas comme ces arbres qui emploient toute leur force à se charger de feuilles et à se couvrir de verdure, ou comme ceux de l'Inde occidentale appelés porte-fleurs, qui, sans donner aucun fruit, ne cessent toute l'année de produire des fleurs en formes de clo-

chettes et blanches comme des lis (A Costa, lib. 4, Hist. Ind., c. 27). La vertu est un arbre fruitier qui se rapporte tout au fruit. Le Docteur angélique (1, 2, q. 55, a. 2), suivi de tous, nous apprend que la vertu est une habitude effective et agissante, qui tend à opérer. Et Aristote, définissant sa nature (7 Phys., text. 17), dit que c'est « dispositio perfecti ad optimum, la dis- « position d'une chose bonne à une très-bonne, » c'est-à-dire une qualité qui incline la faculté où elle est à opérer et à produire son action comme la dernière perfection de l'être; car une chose n'a de perfection et d'accomplissement qu'autant qu'elle a l'être actuel; ce qui fait que Dieu, qui est la perfection même, est un acte pur, et que saint Thomas (1 p., q. 62, a. 2, et q. 105, a. 1 et alibi) dit souvent que chaque chose est pour son opération comme pour sa fin interne qui la perfectionne. D'où il faut inférer que qui ne fait point d'actes de tempérance, d'obéissance, d'humilité, ou en fait le moins qu'il peut, n'a point les habitudes de ces vertus, car s'il les avait, elles opéreraient sans doute, puisque leur nature tend aux effets. Mais supposons qu'il les ait, si toutefois il n'en produit pas les œuvres, la seule discontinuation, la nonchalance qu'il apporte à ne point les exercer, est, au jugement de tous les docteurs, suffisante ou directement et de soi, ou au moins indirectement pour les lui faire perdre. Car chaque chose, dit saint Thomas (2, 2, q. 24, a. 10), après Aristote (2 de Gen., text. 50) se conserve dépendamment des causes qui lui ont donné l'être; et comme ce sont les actes de tempérance, d'obéissance, d'humilité, qui l'ont donné aux habitudes de ces vertus dans une âme, il faut aussi que ce soient les mêmes actes qui le leur continuent. Autrement c'en est fait, elles viendront à défaillir : ainsi parce que le bois fait le feu, c'est aussi lui qui l'entretient, de façon que si on le retire ou si on n'en met plus, il

faut nécessairement qu'il meure. De plus, si les habitudes des vertus ne sont pas mises en exercice, les passions qui ne sont pas éteintes se réveillent et portent l'âme à des actions vicieuses et contraires, qui battent en droite ligne et en ruine ces habitudes, et ainsi vont les diminuant petit à petit, et enfin les détruisent tout à fait, ce qui a lieu non-seulement pour les vertus acquises, mais encore pour les infuses.

II. La seconde marque est quand la vertu a passé par les épreuves, et a été attaquée par le vice opposé, et qu'elle en est demeurée victorieuse; comme l'humilité, par des objets et des tentations d'orgueil, par des confusions et des mépris, la patience par des mouvements de colère, par des contrariétés et des souffrances, la pauvreté par le manquement des choses nécessaires, l'obéissance par des commandements qui ont choqué nos sentiments, et ainsi du reste. Car c'est un principe commun pour les vertus morales, que la vertu qui n'a point été tentée n'est pas vertu, ou que l'on a grand sujet de croire qu'elle n'en porte que le masque. « Undè possum scire, disait Sénèque, quantum ad-« versus paupertatem tibi animi sit, si divitiis diffluis? « undè possum scire quantum adversus ignominiam « odiumque populare constantiæ habeas, si inter plau-« sus senescis? undè scio quàm æquo animo laturus « sis orbitatem, si quoscumque sustulisti, vides (lib. « de Providentia, cap. 4)? D'où puis-je savoir com-« bien tu as de courage pour endurer la pauvreté, si « tu regorges de richesses? combien tu seras ferme « dans l'infamie et la haine d'un peuple, si tu vis en « estime, et si les honneurs et les applaudissements te « conduisent glorieusement au tombeau? et qui m'ap-« prendra avec quelle constance tu porteras la perte de « tes enfants si tu les vois tous sains et gaillards. » Je veux qu'au fond tu sois vertueux, mais il faut en venir aux effets, c'est l'occasion qui le montre; comme un

soldat n'acquiert point le titre de vaillant pour porter une bonne épée, mais pour la tirer et s'en servir hardiment aux combats, à en assaillir et à s'en défendre. Et de cela on doit conclure qu'il y a peu de vraie et de solide vertu parmi les hommes, car en la plupart elle se rend à la première attaque, elle ne saurait soutenir le moindre effort, et pour peu qu'on pèse dessus, elle ploie. On en voit assez qui sont doux et tranquilles tant qu'on ne leur fait et ne leur dit rien qui les contrarie, qui obéissent aux choses auxquelles leur inclination les porte, qui sont humbles en paroles et dans certaines cérémonies extérieures; mais si on les touche tant soit peu dans leur honneur, et où ils sont sensibles, les voilà dans le désordre et qui se courroucent, semblables à ces eaux mortes et stagnantes qui ont la surface belle, égale et unie, et n'exhalent aucune mauvaise odeur, mais si vous les remuez, vous voyez aussitôt une eau noirâtre, et qui vous envoie au nez une puanteur empestée, tandis que les parfums ne sentent jamais mieux qu'étant maniés ou brûlés; semblables encore aux pommes du lac de Sodome, belles aux yeux, mais qui dans la main s'en vont en vent et en poussière. On connaît d'un tonneau s'il est vide ou plein au toucher; s'il est vide, il rend un son qu'on entend de loin; mais s'il est plein, il ne résonne point : de même l'âme qui est véritablement vertueuse, frappée et battue, ne dit mot; celle qui ne l'est qu'en apparence fait beaucoup de bruit et se fait bien entendre.

Au reste, quant aux occasions de la vertu, nous n'en manquons jamais, parce que s'il faut pratiquer par exemple la pauvreté ou la tempérance, nous sommes toujours ou dans la disette, ou dans les commodités : si dans la disette, voilà l'occasion toute trouvée, et prête à la main, dont une âme noble et généreuse faisant un bon usage, et se piquant sagement de la nécessité où elle se trouve, produit des actions excel-

lentes de vertu. Saint François-Xavier dit à ce propos (lib. 3, ep. 7), en décrivant sa confiance en Dieu au milieu du Japon, parmi un peuple barbare dont il n'entendait point la langue : Tout étant plein autour de nous de barbares et d'infidèles, ennemis de la vraie religion, nous avons ce favorable avantage de n'avoir personne en qui nous puissions appuyer notre espérance, que Dieu seul. Et certes, il faut que je vous dise ce que l'expérience m'apprend, que c'est bien autre chose d'être en effet séparé de tout secours et reconfort humain, que non pas de s'en éloigner seulement par pensée : car à un homme qui est chez soi, dans les lieux où Jésus-Christ est reconnu pour ce qu'il est, Dieu et souverain Seigneur de toutes choses, il arrive que la présence, l'aspect et l'usage des créatures et des choses ordinaires, comme sont les parents, le pays, les amitiés, les entretiens, les commodités de la vie, les soulagements et les médecines contre la mort; tout cela fait un monde autour de son cœur, et l'empêche grandement de sentir Dieu dans la foule de tant de compagnies, si bien qu'il ne peut se fier, s'appuyer, ni s'attacher à lui, que par voie de spéculation. Mais à présent, en l'état où sa divine providence m'a voulu mettre, loin de nos maisons, de toutes connaissances, de toutes accointances, comme dans un autre monde, parmi des personnes qui ne vous donnent que de l'étonnement, et ne peuvent recevoir de vous que du silence, étant à la merci de leurs passions sauvages, et entre leurs mains cruelles, sans avoir ni pouvoir espérer assistance quelconque d'aucune âme vivante : croyez-moi, c'est un grand, pressant et même nécessaire moyen de s'élancer entièrement vers Dieu, mais à bon escient et de la vraie façon. Si nous sommes dans les commodités, nous ne laisserons pas d'exercer la pauvreté et la tempérance si nous voulons, et même plus hautement que dans l'état contraire, parce qu'il est sans doute plus

malaisé d'acquérir et de conserver une vraie pauvreté d'esprit dans les richesses que dans l'indigence, et un homme sentira l'abstinence beaucoup plus difficile, ayant devant lui une table chargée de viandes exquises et de vins délicats, que s'il n'avait que du pain bis et de l'eau ; parce que la présence de l'objet, comme nous enseignent les philosophes et l'expérience nous le montre, éveille et émeut la puissance, qui était endormie et oiseuse en son absence; tellement que pour produire en cette conjoncture les actes vertueux et remporter la victoire sur les ennemis, dont l'on est investi et attaqué, il faut que la vertu se raidisse davantage, et que l'homme fasse de plus grands efforts sur lui-même.

III. La troisième marque est quand on exerce les œuvres d'une telle vertu avec facilité et avec plaisir, pourvu que cette facilité et ce plaisir procèdent de la faculté opérante aidée de l'habitude seule de la vertu et d'une grâce commune, et non d'une extraordinaire et sensible, que Dieu donne même souvent à ceux qui commencent, et avec laquelle il les plonge dans un si grand contentement, qu'ils ne sentent point la peine qu'il y a dans les actions des vertus les plus difficiles. Quand on a accompli les devoirs d'une vertu avec une joie découlant de cette source, c'est un témoignage infaillible qu'on la possède ; c'est le contraire, si on ne s'y prend qu'avec travail, avec chagrin et angoisse d'esprit. C'est la doctrine de tous les philosophes, que leur chef établit au livre second de ses Morales, où il dit que l'on doit reconnaître si l'on a acquis les habitudes des vertus, au plaisir ou au déplaisir que l'on sent à les exercer ; et il en apporte deux exemples : l'un de la tempérance, et l'autre de la force ; car qui s'abstient des voluptés, et prend plaisir à s'en priver, est sans doute tempérant ; mais s'il y a de l'aversion et de la peine, il ne l'est pas encore ; de même quiconque se trouvant parmi les dangers, s'y porte gaie-

ment et avec courage, mérite de passer dans l'estime de tous pour vaillant et généreux, tandis que s'il y tremble, s'il y a peur et n'y va qu'à regret, il doit passer pour lâche et faible de cœur. Saint Thomas (1, 2, q. 65, a. 3) donne la raison de ceci, disant que les premières actions de la vertu ont été d'avoir surmonté les empêchements qui la combattaient, et dompté les passions qui lui causaient du trouble, et ainsi elles ont aplani le chemin aux suivantes pour être pratiquées sans peine et avec contentement, parce que la vertu en soi, si elle ne trouve point de résistance du côté de notre nature corrompue, comme elle est très-belle et très-conforme à notre raison, ne peut que nous être en son usage agréable et aimable. Voilà donc où il faut s'arrêter, pour savoir si l'on a acquis une vertu, à la facilité et à la joie, ou à la difficulté et à la tristesse que l'on sent à l'exercer.

Et ici nous pouvons dire qu'il se trouve parmi les personnes qui font profession de la vertu, et parmi les religieux, une chose de grande considération, et tout ensemble de grande pitié, savoir, que plusieurs, après dix et vingt ans de religion, ont plus de peine à obéir non-seulement dans les choses grandes, mais même dans les petites, de s'humilier, de se recueillir en leur intérieur, sont plus curieux, plus violents dans leurs passions, recherchant plus leurs commodités et leurs aises, qu'ils n'étaient au commencement et au noviciat. D'où vient cela? quelle est la cause d'un si grand et si déplorable malheur? qu'ont produit en eux tant d'actions d'obéissance, de pauvreté, d'humiliations, tant d'oraisons mentales et vocales, et tant d'autres moyens? Maintenant qu'ils devraient avoir acquis la tranquillité de leur esprit, la liberté des enfants de Dieu, la facilité et la joie dans les bonnes œuvres, goûter la suavité et expérimenter la vérité de ces paroles infaillibles de Notre-Seigneur, que son joug est

deux et son fardeau léger, ils sentent ce fardeau plus pesant, son joug plus fâcheux et la vertu plus amère ! Il faut nécessairement conclure, premièrement, qu'ils n'ont point profité dans la vertu, puisque, comme nous avons dit, à mesure qu'on y avance, elle adoucit ses peines et se rend plus aisée; secondement, qu'ils n'ont point fait de vrais actes d'obéissance, de pauvreté, d'humilité. Quoiqu'ils en aient pratiqué tant, et depuis si longtemps, parce que toute la vie et chaque journée d'un religieux, depuis le matin jusqu'au soir, n'est, s'il l'entend bien, qu'une suite perpétuelle et un enchaînement d'actes d'obéissance et des autres vertus, ces actes néanmoins n'ont été qu'en apparence, et n'ont eu que l'écorce de la vertu ; car pour en avoir la substance, et pouvoir conséquemment produire l'habitude, ils doivent nécessairement être faits avec application d'esprit par le propre motif de la vertu, et avec toutes les circonstances requises ; comme l'on n'acquiert pas l'habitude de bien écrire en écrivant mal, mais en formant ses lettres bien, et selon les règles de l'art. Troisièmement, qu'ils ont produit des actes contraires aux vertus, qui les ont mis dans cet état misérable ; car, à force de faire leurs actions avec tiédeur, d'obéir avec nonchalance et avec contradiction de leur volonté et de leur jugement, de donner la liberté à leurs yeux de voir indifféremment tous les objets qui se sont présentés, à leurs oreilles d'ouïr toutes sortes de nouvelles, et à leurs autres sens de rechercher leurs petits plaisirs, de faire leurs oraisons et les autres exercices de piété avec lâcheté de cœur, et avec des distractions volontaires, ils ont engendré les habitudes d'opérer de cette sorte ; par ces actes souvent redoublés ces habitudes prenant racine dans leurs âmes, les tiennent tellement captives et serrées de si près, qu'elles les jettent dans une certaine impuissance morale d'agir autrement.

CHAPITRE XIV

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT FUIR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

I Le péché véniel est essentiellement péché. — II. La distinction d'avec le mortel. — III. Le péché véniel offense Dieu. — IV. Il souille l'âme. — V. Il l'empêche d'avancer dans le chemin de la perfection.

Nous avons dit que l'amour de Notre-Seigneur donne de vives ardeurs à l'âme qui en est touchée, pour avancer dans la vertu et pratiquer tous les points de la justice. Voici les deux principaux, contenus en ces paroles de David : « Declina à malo, et fac bonum « (Ps., 36, 27) : Evite le mal, et fais le bien. » Nous parlerons du premier, qui concerne la fuite du péché ; et comme nous en avons déjà discouru amplement au second livre, pour ce qui regarde le péché mortel, nous nous arrêterons ici au seul péché véniel, qui est plus commun aux personnes religieuses, et à celles qui dans le monde font profession de suivre la vertu, et nous traiterons de sa nature, de ses effets et de ses remèdes.

I. Pour commencer par sa nature, nous disons que le péché véniel est essentiellement péché, qu'il a la vraie nature du péché, étant un déréglement volontaire de pensée, ou de parole, ou d'œuvre contre la raison, contre l'équité, contre la volonté et les ordonnances de Dieu.

II. Il est distinct du mortel, en ce que le mortel est un grand et notable déréglement contre la raison et la volonté de Dieu, et le véniel en est un moindre. Le déréglement du péché mortel se commet directement contre sa fin, dit saint Thomas (1, 2, q. 88, a. 1), l'homme par un extrême désordre établissant dans la créature sa fin, sa béatitude qui ne peut être que

dans le créateur et en Dieu seul. Le déréglement du péché véniel n'est pas dans la fin, mais dans les moyens, lorsque l'homme s'attache avec plus d'ardeur et de passion qu'il ne doit à quelque créature, non pas en la prenant comme sa fin, mais en ne la prenant pas comme moyen à sa fin, et ne la lui rapportant point, et par conséquent commettant un déréglement, un désordre et une offense contre Dieu, qui a donné toutes les créatures à l'homme comme des moyens pour se porter à sa fin, et comme autant d'échelles pour monter à sa béatitude, et il veut et entend qu'il les emploie à cet usage et non à un autre. Mais ce désordre, cette offense n'est pas griève, comme celle qui regarde la fin, laquelle constitue le péché mortel, et celle-là le véniel. Et comme parmi les hommes il y a des crimes et des fautes énormes qui rendent un homme coupable de mort, et d'autres plus légères qui ne vont pas si loin, mais seulement à des amendes ; comme encore entre les amis tout manquement d'affection et tout mauvais office ne rompt point le lien de l'amitié, il y en a qui le rompent, et d'autres qui seulement le relâchent ; il y en a qui n'éteignent pas le feu de l'amour, mais qui ne font que le refroidir. Il ne serait pas juste de donner à un serviteur son congé pour toute sorte de fautes, ce serait trop de rigueur et trop de cruauté de le chasser pour avoir cassé un verre : mais s'il vole son maître, s'il l'outrage par paroles, s'il veut le frapper, il en est digne, et d'en être sévèrement puni. Ainsi les péchés mortels méritent la mort et l'entière rupture de l'amitié de Dieu, puisque ce sont de lourdes transgressions de sa volonté, et que le serviteur qui les a faites soit banni pour jamais de sa maison, c'est-à-dire du ciel, et châtié de peines très-graves ; mais les véniels, qui sont des fautes moindres, ne doivent pas être traités si rudement. Or, c'est parler de leurs effets ; voyons-les plus en particulier.

C'est une chose très-certaine que le péché véniel, comme nous venons de dire, bien que n'ayant pas des suites si funestes, et ne causant pas des maux si horribles que le mortel, néanmoins en apporte de si grands et de si préjudiciables, que le moindre, s'il était connu dans toute sa vérité, serait très-suffisant pour en imprimer une horreur extrême à tous les hommes, et leur faire prendre une résolution déterminée de n'en commettre jamais un seul. Nous déduirons les principaux.

III. Le premier est que c'est une offense et une injure que l'on fait à Dieu ; il offense sa majesté, il injurie sa puissance, il combat sa bonté, il diminue sa gloire, il fait tort à toutes ses perfections, parce que tout péché est cela, et le fait de soi. « Singuli illiciti motus « animi mei, dit fort bien saint Bernard, sunt quæ- « dam in te, Deus, convicia , ut puta iracundiæ motus « in mansuetudinem tuam ; invidiæ , in caritatem ; « turpitudinis, in castitatem : et innumera his similia « quæ de cœnoso lacu prurientis pectoris mei etiam « nunc incessanter ebulliunt inundantes et impingen- « tes in serenitatem præfulgentis vultûs tui (Epist. 42 « ad Henric., archiep. Senonens.) : Tous les mouve- « ments déréglés de mon âme, pour peu qu'ils le soient, « sont, ô Dieu mon Seigneur ! autant d'injures que je « lâche contre vous ; ceux de la colère attaquent votre « mansuétude, ceux de l'envie votre charité, ceux de la « déshonnêteté votre pureté, et ainsi des autres, que « l'impureté et la corruption de mon cœur infect exha- « lent incessamment comme de puantes vapeurs, contre « la sérénité et la beauté infinie de votre très-éclatant « visage. » C'est pourquoi ce n'est pas étonnant si le Sage dit : « Odio sunt Deo impius et impietas ejus (Sap « 14, 9) : Dieu a en haine et en abomination le pécheur « et son péché : » ce qui doit s'entendre non-seulement du péché mortel, mais aussi en proportion du péché vé-

niel ; parce que Dieu, qui est la souveraine pureté, ne peut en aucune façon souffrir l'impureté, non plus que le soleil aucunes ténèbres, et parce que le péché est l'unique ennemi et le seul mal de Dieu. Se fondant sur cela, les théologiens assurent qu'il vaudrait mieux que tous les animaux et tous les hommes fussent tués, tous les anges défaits, le ciel et la terre fondus, et généralement tout l'univers anéanti, qu'il se commît contre Dieu un seul péché véniel, et qu'il se dît seulement une parole oiseuse. La raison en est que le moindre mal du créateur est incomparablement plus considérable, plus à craindre et plus à éviter que tous les maux des créatures; il vaudrait mieux que dix mille villageois eussent été outrageusement battus, que le roi eût seulement reçu un petit coup, et qu'un grand nombre d'hommes du commun fussent morts que lui malade, à cause de la dignité et de l'importance de sa personne. Aussi les bienheureux choisiraient plutôt d'être chassés pour jamais du paradis, et de perdre ces inestimables trésors de richesse et de gloire qu'ils y possèdent, et d'être abîmés dans les flammes éternelles ou réduits au néant, que de faire la plus petite faute vénielle.

IV. Le second effet du péché véniel est qu'il défigure et enlaidit le plus bel ouvrage de Dieu, le chef-d'œuvre de ses mains, l'âme juste ; car c'est comme une vilaine tache qui souille sa beauté, comme un ulcère horrible sur un beau visage, comme une enflure hideuse sur une joue, comme une plaie sur un beau front. Saint Augustin prend cette comparaison en parlant des péchés véniels, et dit : « Illis peccatis licet occidi « animam non credimus, ita tamen eam velut qui- « busdam pustulis, et horrendâ scabie replentia defor- « mem faciunt, ut eam ad amplexus illius sponsi cœ- « lestis, aut vix, aut cum grandi confusione venire « permittant (Serm. 41 de sanctis) : Bien que nous

« n'estimions pas que ces péchés tuent l'âme, ils la « chargent néanmoins de pustules et d'une horrible « gale qui la rendent extrêmement difforme, et qui « font qu'elle ne peut que difficilement ou avec une « grande confusion s'approcher de son époux céleste. » Et allant encore plus loin, ailleurs il parle ainsi : « Sunt velut scabies, et nostrum decus ita exterminant, « ut ab illis sponsi speciosi formâ præ filiis hominum « castissimis amplexibus separent (Hom. 50, cap. 3 « ex 50 homil.) : Ces péchés sont semblables à une « lèpre qui flétrit notre beauté, qui la change en une « si grande laideur et nous rend si sales, que nous « sommes indignes des très-chastes embrassements de « ce divin époux, beau par-dessus tous les hommes. » Comme si une princesse promise et fiancée au roi, avant de l'épouser, devenait galeuse, elle devrait sans doute se faire purger et se rendre nette avant de passer plus avant, n'étant pas bienséant, quoiqu'elle soit de race royale et fiancée, de se marier en cet état; ce qui est vrai en termes beaucoup plus forts en nous et en Notre-Seigneur, dont la majesté surpasse infiniment la grandeur de tous les monarques, et la pureté, celle du soleil, et de qui pour cela saint Paul dit : « Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro « eâ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam non ha- « bentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, « sed ut sit sancta et immaculata (Eph., 5, 25) : Qu'il « a aimé son Église, et s'est livré à la mort pour elle, « afin qu'elle devint belle et agréable à ses yeux, ri- « chement parée de toutes les vertus, sans taches, « sans rides et sans aucune difformité ni aucune « souillure, mais sainte et immaculée. »

V. Le troisième est que le péché véniel empêche notablement de s'avancer dans le chemin de la perfection. Pour cette cause, les saints Pères le comparent à des souliers lourds et pesants, qui ont des semelles de

plomb, ou qui se chargent de terre quand on marche en temps de pluie sur un terrain bourbeux, à des ceps que l'on met aux pieds, à des cordes et à des entraves, qui, tenant les jambes liées et prises, laissent à un homme le moyen de marcher, mais lui ôtent celui de marcher à grands pas et de courir. Philon, évêque de Scarpanthe, dit qu'ils ressemblent au poisson que l'on nomme remore ou arrête-nef, qui, n'ayant pas plus d'un demi-pied de longueur, a néanmoins la force, par un merveilleux prodige de la nature, d'arrêter et de rendre immobile le plus grand vaisseau de la mer, allant à toutes voiles, aussitôt qu'il s'attache à lui, Et quoique l'aigle soit le roi des oiseaux, qu'il soit si puissant, qu'il ait l'aile si rapide et vole si haut, il ne peut toutefois s'élever de terre, ni prendre l'essor, s'il y est retenu par un filet. Richard de Saint-Victor, expliquant ces paroles de l'Épouse : « Pessulum ostii « mei aperui dilecto meo (Cant., 5, 6) : J'ai tiré le ver- « rou de ma porte, et je l'ai ouverte à mon bien- « aimé, » entend fort à propos par le verrou les péchés véniels qui ferment l'entrée à Notre-Seigneur dans une âme, et dit : « Replicat sponsa quomodò ut dilecto frua- « tur, minimas negligentias caverit, quæ offensam ip- « sius provocare potuerunt, in locutione scilicet inu- « tili, vel cogitatione, in commodo corporali, vel « libertate vagâ, quæ per pessulum, id est, seram in- « telligi possunt, sera enim cùm parva sit et angusta, « latitudinem tamen ostii concludit, ut, nisi illa rese- « rata, patere non possit; ita hæc minima nisi rescin- « dantur, non dignatur dilectus ita venire ad animam « ut perfectà, ad eam intret, et perfectà gratiâ eam re- « pleat parvæ negligentiæ obscurant animam, et im- « pedimentum faciunt amplioris gratiæ : L'épouse ra- « conte comment, pour posséder son bien-aimé, elle « a évité les moindres négligences et les fautes les « plus légères qui se commettent en paroles ou en

« pensées inutiles, à la recherche de ses aises et de ses « libertés, qui eussent pu lui causer du dédain et la « priver de son bonheur, et qui sont représentées par « le verrou ou la serrure ; car, comme la serrure, quoi- « que petite et étroite, tient néanmoins la porte fermée « dans toute sa largeur, sans qu'elle puisse être ou- « verte que la serrure ne le soit d'abord ; de même, si « on ne retranche les péchés véniels, et si l'âme ne s'en « purifie pas, Notre-Seigneur ne lui fera jamais l'hon- « neur de venir la voir avec une entière amitié, ni « de se montrer à elle avec un visage riant ; il ne lui « témoignera point de grandes caresses, et ne la rem- « plira pas d'une grâce abondante : Les petites né- « gligences obscurcissent l'âme et ferment l'entrée à « la perfection de la grâce en elle. » Certaines per- sonnes sont toujours indisposées et ne jouissent ja- mais d'une pleine santé, quoiqu'elles mangent beau- coup, qu'elles dorment, qu'elles se promènent et fassent les autres fonctions de celles qui sont bien portantes, parce qu'elles ont quelque partie intérieure gâtée et quelque maladie habituelle ; ainsi plusieurs âmes sont toujours languissantes et infirmes, bien qu'elles fassent l'oraison mentale chaque jour, qu'elles communient souvent, qu'elles lisent de bons livres et pratiquent les autres exercices de piété auxquels se livrent les âmes parfaites, parce qu'elles sont su- jettes à quelques défauts et à de certains péchés vé- niels dont elles ne veulent pas se défaire.

Or, cela ne s'entend point, ce qu'il faut remarquer tant pour cet effet que pour les deux suivants, des péchés véniels de pure faiblesse, qui se font par sur- prise, et dont les plus saints ne se garantissent pas en cette vallée de larmes, mais de ceux où il y a plus de connaissances et plus de volonté, qui se commettent avec détermination et avec malice, comme une multitude de paroles inutiles, de mensonges légers, de juge-

ments téméraires en choses menues, des mépris, des aversions de son prochain, des envies de sa prospérité, des joies de ses infortunes, de petites médisances, des murmures contre ses supérieurs, une paresse enracinée à chasser les distractions dans ses prières, à communier lâchement, et à faire ses exercices de dévotion par routine et sans fruit pour ne point se faire violence, une vanité et une estime secrète de soi, une recherche de ses commodités qu'on pallie du titre de nécessité, un amour-propre qui règne en tout ce que l'on fait, et semblables, qui sont de grands empêchements à la vertu et à la perfection. En voici deux raisons entre autres. La première est que comme le péché véniel consiste, selon la doctrine de saint Thomas (3 part., q. 87, art. 2 ad 3), en une affection déréglée et une attache à la créature, il résulte que l'âme ne peut librement se mouvoir ni se porter à Dieu, puisqu'elle est prise et liée ailleurs. La seconde, que nous ne pouvons aller à Dieu qu'avec des actions bonnes et vertueuses ; car les mauvaises qui lui sont opposées, et les indifférentes qui n'ont point de rapport avec lui, ne nous y conduiront jamais. Or, toute action, si bonne et excellente qu'elle paraisse, ne vaut rien au fond, et ne peut être agréable à Dieu, comme saint Thomas et les théologiens enseignent (2, 2, q. 122, a. 3; Suarez, lib. 12 de Gratia, cap. 4), si elle est tachée d'un seul péché véniel, parce qu'il est évident qu'on ne saurait plaire à la souveraine sainteté en commettant un péché, ni mériter récompense de la justice infinie en faisant mal. Mais cela doit s'entendre quand le péché véniel souille tout le corps de l'action, comme est celui qui corrompt l'intention, ainsi que la vaine gloire, qui est l'exemple qu'apporte le Docteur angélique, et non quand il n'en gâte qu'une partie, comme peut-être une distraction volontaire et coupable, qui se jette sur la fin de notre oraison, et qui lui ôte tout son

mérite, mais qui n'empêche pas que ce qui a précédé ne soit bon et valable.

SECTION PREMIÈRE

AUTRE EFFET DU PÉCHÉ VÉNIEL.

I. Il ferme l'entrée aux grâces actuelles. — II. La grâce actuelle contient trois choses, l'excitation au bien. — III. La protection contre le mal. — IV. La direction dans son salut. — V. Le péché nous prive de ces trois choses. — VI. Le mortel. — VII. Et le véniel.

I. Le quatrième effet du péché véniel est qu'il met des obstacles et ferme les avenues aux grâces et aux assistances de Dieu, dont nous avons besoin pour faire notre salut, non toutefois aux grâces suffisantes, qui sont distribuées infailliblement à tous, quelque grands pécheurs qu'ils soient, mais aux grâces efficaces, qui sont absolument nécessaires pour effectivement se sauver. Cet effet est un terrible châtiment de Dieu, une marque effroyable de sa vengeance et un des plus grands coups de sa colère.

II. Mais pour l'entendre, nous devons, en premier lieu, considérer l'excellence de la chose que le péché véniel nous enlève, car, pour connaître la grandeur d'une perte, il faut savoir la valeur de la chose perdue. Et pour cela voyons ce que les théologiens nous en apprennent: La grâce actuelle, nous dit un d'entre eux [1], des plus savants et des plus pieux, et les secours que Dieu donne aux hommes pour opérer leur salut, et dont le péché véniel, comme nous avons dit, nous prive, contiennent trois choses : l'excitation ou l'émotion, la protection et la direction. L'excitation a trois effets sur trois puissances différentes, sur l'entendement, sur

[1] Lessius, lib. 13 de Perfect. div., cap. 12, et quæst. 8, disp. de Statu vitæ eligendo.

l'imagination et sur la volonté ; sur l'entendement, en tant que Dieu l'illumine et lui donne de bonnes et salutaires connaissances capables d'émouvoir et de toucher la volonté ; sur l'imagination, en ce que par la force de sa grâce il retient ses extravagances et ses légèretés, et l'attache constamment à de bons objets ; et sur la volonté, la rendant tendre à ses touches et à ses mouvements. Mais pour plus grande connaissance il faut remarquer que l'esprit humain est, pour les choses spirituelles, non-seulement dans les pécheurs, mais encore dans les justes, enveloppé de ténèbres fort épaisses, et que de soi il ne peut les concevoir que d'une façon sèche, stérile et grandement imparfaite, parce que comme il dépend des sens dans ses opérations, il ne peut s'entretenir que de choses sensibles, et ce n'est qu'avec de grandes difficultés et beaucoup de travail qu'il s'occupe des spirituelles, parce qu'elles passent sa portée, et ne sont point conformes à sa façon d'agir. D'ailleurs l'imagination est une puissance très-libertine et très-volage, qui prend plaisir à se dérober à nous et à aller se promener partout sur mille objets divers. Et la volonté se laisse difficilement porter aux choses spirituelles, et reçoit peu aisément les impressions de la vertu ; car pour cela il faut qu'elle se dégage de la tyrannie des sens qui la charment par leurs appâts, et que l'entendement lui propose ces choses d'une certaine façon : tout ainsi qu'une peinture excellente, pour paraître belle, et donner aux yeux et au cœur de l'admiration et de l'amour, doit être regardée d'un côté particulier, et dans un certain jour, où elle peut seulement opérer cet effet, car autrement elle semblera plutôt laide et ne fera qu'éblouir; de même, la vertu, quoique vertu, et par conséquent très-belle et très-aimable, n'est pas moins insuffisante pour faire sentir ses attraits à la volonté et se faire aimer d'elle, comme il est clair dans Platon,

Aristote, Cicéron et tant d'autres savants hommes de l'antiquité, qui ont eu de si bonnes connaissances, et qui pourtant n'en ont pas été meilleurs ; mais il est besoin que l'entendement la conçoive et la représente à la volonté d'un certain côté que Dieu seul sait et entend. C'est pourquoi sa grâce est absolument requise pour arrêter les courses et les équipées de notre imagination, pour faire que notre entendement comprenne salutairement les choses spirituelles et les vérités du salut, et les montre à la volonté comme il faut pour les lui faire embrasser. Et cette grâce ne doit pas contenir une seule lumière pour l'entendement, ni une seule bonne affection pour la volonté, mais plusieurs consécutives, parce que s'il n'y en avait qu'une, quand ce rayon aurait disparu, et que ce sentiment serait passé, ces deux facultés retomberaient de leur propre poids dans leur faiblesse naturelle, et se remettraient à penser et à vouloir les choses terrestres et sensibles, vers lesquelles elles sont attirées par les sens.

III. La protection met l'homme à couvert de tout ce qui pourrait nuire à son salut, et lui donne tout ce qui peut y servir (Lessius, lib. 1 de Perf. div., cap. 7). En particulier, elle tient en bride le démon afin qu'il ne le tente au-dessus de ses forces ; où il faut considérer que la puissance du diable est si grande, ses subtilités si déliées, ses inventions si fines, son expérience si longue et sa volonté si enragée contre nous que si Dieu ne l'empêchait, il ébranlerait et pervertirait tous les hommes, même les plus saints, tellement qu'il n'en est point de si humble qu'il ne rendît superbe, point de si chaste qu'il ne fît impudique, point de si tempérant, de si doux et généralement de si vertueux, qu'il ne portât à la gourmandise, à la cruauté et à toutes sortes de vices, et ne le fît devenir hérétique, païen et athée ; il exterminerait tout le culte du vrai Dieu, il arracherait tous les sentiments de la

religion, et remplirait les royaumes, les provinces, les villes et les familles d'une horrible confusion et d'un extrême désordre ; mais Dieu lui assigne de sbornes, et le retient afin qu'il ne nous puisse pas faire le mal qu'il veut, mais celui qu'il lui permet, pas se ulement nous jeter une paille, ni même se montrer à nous ; de façon que la volonté qu'il a de nous nuire est comme infinie, et son pouvoir très-borné, Dieu le tenant comme on tient les dogues furieux ou les lions rugis sants, qui ne peuvent nuire à ceux qui les regardent qu'autant que leurs maîtres leur donnent la chaine ou plus courte ou plus longue. La protection donc et la sauvegarde de Dieu consistent à gouverner et à modérer pour notre salut l'envie dont le diable brûle de nous perdre, à affaiblir la force de son bras quand il nous attaque, à émousser la pointe et à rabattre le tranchant de ses armes, et à adoucir tellement la raideur de ses coups, que si nous voulons, nous puissions les soutenir sans être blessés ; de plus, à détourner un très-grand nombre de tentations qu'il prévoit que, non-seulement le démon, mais encore le monde et notre propre chair, nous livreraient en un tel lieu, en telle compagnie, en tel office, s'il n'allait au-devant, et auxquelles il connaît, qu'attendu notre faiblesse et la force de nos ennemis, s'il permettait que nous en fussions battus et en vinssions aux prises, nous succomberions infailliblement; c'est pourquoi, par les secrets ressorts de sa providence paternelle, et d'une main très-miséricordieuse, il détourne toutes ces tentations, disposant tellement les choses que nous n'en sommes pas atteints ; ou si les coups se tirent, que ce soit sans effet, en rendant notre esprit comme incapable de penser à rien, ou l'appliquant à un autre objet, dont l'entretien lui fait oublier ce que l'ennemi lui représentait, et ainsi la tentation s'évanouit.

IV. Enfin la direction consiste en ce que Dieu con-

duit l'homme comme par la main dans le chemin de son salut, lui adoucissant le travail du voyage, le consolant dans ses peines, retirant de devant lui les obstacles qui pouvaient le faire tomber ou trébucher, lui approchant les occasions de pratiquer les vertus, et lui donnant les conseils et la force pour s'y bien prendre. Voilà ce que comprend la grâce actuelle, et les assistances dont nous parlons, que Dieu distribue aux hommes pour faire leur salut.

V. Or, le péché, premièrement le mortel, et puis le véniel, nous en prive, ou nous les diminue petit à petit, à mesure que ces péchés grossissent et se multiplient, ou les retranche tout à fait, non toutefois les grâces suffisantes, ce qu'il faut toujours remarquer ici, mais les surabondantes et les efficaces, non les secours sans lesquels nous ne pourrions nous sauver, mais ceux sans lesquels en effet nous ne nous sauverons pas. Et premièrement pour l'excitation ; Dieu ne donne plus tant de bonnes pensés ni de saintes connaissances ; il ne luit plus dans un esprit que rarement et faiblement, comme un soleil d'hiver, dont les rayons sont languissants et froids, qui n'échauffent point et ne produisent rien, ou très-peu. L'imagination, comme un cheval échappé, court sans bride et sans retenue deçà et delà sur un nombre infini de divers objets extravagants, impertinents, mauvais, sans pouvoir dire un « Pater » qu'elle ne se divertisse à des sottises. La volonté perd le goût des choses divines, et prend celui des créatures ; elle devient sèche et aride, et comme insensible à l'affaire de son salut ; elle trouve pesants, fâcheux et insupportables les exercices de dévotion, les prières mentales et vocales, les mortifications intérieures et extérieures, l'obéissance, les observances de religion et les autres devoirs, et l'âme s'embarrasse et s'embrouille en des désirs, en des affections et en des desseins de choses petites, frivoles, inutiles et s'y con-

sume. Pour la protection, Dieu n'a plus tant de soin d'un homme pour le conserver et le défendre ; il n'use plus envers lui d'une providence si spéciale, mais de la commune ; il ne tient pas la bride si courte au diable, il la lui lâche davantage, et lui donne plus de pouvoir de le tenter, d'échauffer ses passions, d'obscurcir son entendement et le couvrir de ténèbres, de remplir de sécheresse et de dégoût sa volonté, et de lui ôter les sentiments de la dévotion ; il permet que les créatures entrent plus avant dans son esprit et lui impriment leur amour ; qu'il se fasse lui-même des piéges et des lacets pour se prendre, et qu'il aille en tel lieu et se trouve en telle rencontre, d'où il ne reviendra que chargé de plaies et tout couvert de son sang ; il ne lui fournit plus de si bonnes armes pour combattre ses ennemis ; il ne lui donne plus tant d'assistance pour les vaincre, de sorte qu'étant plus mal armé et moins secouru il est en plus grand danger d'être blessé et mis à mort. La direction de même lui est ôtée, ou au moins de beaucoup diminuée, Dieu ne le conduisant plus dans l'exécution d'aucun bon dessein, puisqu'il n'en a point, ou s'il en a, ce sont des desseins qu'il ne mène pas à fin, qu'il ne fait que concevoir sans les enfanter, et ainsi qui ne reviennent à rien ; il le laisse aller comme il veut dans le chemin de son salut, il permet qu'il s'égare en de mauvais pas et qu'il donne du pied contre les obstacles, c'est-à-dire qu'il attache son affection à des créatures qui le font tomber.

C'est ce qui arrive à un homme à qui Dieu retire ces grâces dont nous parlons, non, comme nous avons dit, qu'il ne l'excite, ne le protége et ne l'arme toujours assez pour son salut, mais il est de telle humeur, son entendement se trouve occupé d'une certaine pensée, et sa volonté touchée de je ne sais quel sentiment, que cette excitation, cette protection et cette direction qui peuvent le sauver, néanmoins en cette dis-

position et en cette conjoncture, ne le feront pas, et toutes les grâces qu'il reçoit seront sans effet, parce qu'elles sont trop faibles et en trop petit nombre; car il y a un nombre certain de grâces, de bonnes connaissances pour l'entendement, de saintes affections pour la volonté nécessaires au salut d'un chacun, que Dieu seul connaît, et que, s'il vous donne, vous vous sauverez assurément; mais s'il vous en retranche quelques-unes, infailliblement vous vous damnerez, parce que, arrivant l'occasion de pécher, vous tomberez, et quoique vous vous releviez, un autre sujet vous fera retomber; et après beaucoup de chutes et de rechutes, vous tomberez enfin une fois si rudement que vous ne vous relèverez jamais.

Il faut soigneusement remarquer ici que souvent le salut d'un homme dépend d'une chose fort petite; si la divine providence ne la détourne, c'est fait de lui, il est inévitablement perdu. Tout ainsi que les plus grandes rivières viennent de petites sources, de même notre ruine et le torrent de notre malheur prennent souvent leur origine de commencements bien faibles. Pour un clou, dit-on, l'on perd un cheval, pour une cheville un navire, pour une tuile un palais, et pour le ressort d'une serrure un trésor. Et comme nous voyons (Plin., lib. 7, cap. 7) que non-seulement les épées, les pestes et les lions sont capables de faire mourir un homme, mais qu'un pepin de raisin, un poil dans du lait, une miette de pain et de petits moucherons le peuvent faire et l'ont fait; peu de chose peut beaucoup nous nuire et nous perdre, si Dieu ne l'empêche. Il arrive qu'un homme, retournant le soir en son logis, fait rencontre de son ennemi; ils s'échauffent tous deux, ils tirent les épées, ils se portent des coups, celui-ci en reçoit un au cœur, qui le jette à terre et le tue raide; un autre faisant voyage, et se trouvant entre deux chemins, les considère et prend le

gauche comme le meilleur, qui le mène après dans un bois plein de voleurs qui l'assassinent. Si celui-là eût pris une autre rue, et celui-ci le chemin voisin, ils eussent été sauvés. Il arrive tous les jours plusieurs accidents semblables, dont Dieu voit que l'on pourrait se garantir facilement par mille moyens qu'il a, et en donnant seulement une inspiration, que néanmoins il ne donne pas, parce que l'homme s'en est rendu indigne, le manquement d'une seule pensée est cause de sa ruine et de sa damnation éternelle.

VI. Or, ce qui le jette dans cet horrible malheur est premièrement, comme nous avons dit, le péché mortel, et non-seulement quand il est encore dans l'âme et la rend ennemie de Dieu, mais même quelquefois après qu'il a été effacé; car quoique Dieu pardonne toujours la coulpe et la peine éternelle, et si vous voulez encore la temporelle du purgatoire, quand l'homme se met en devoir, il ne s'ensuit pas pourtant qu'il relâche conjointement la peine spirituelle de cette vie qui consiste dans la diminution de ses grâces, dans de certaines afflictions et angoisses intérieures, dont il permet que l'âme soit travaillée; comme aussi de quelques misères extérieures et temporelles, ainsi qu'il paraît évidemment en David, qui après un si grand et si véritable regret de son adultère et de son homicide, et après en avoir reçu le pardon, en fut néanmoins si sévèrement puni par tant de maux qu'il souffrit depuis, et nommément par la révolte de son fils Absalon, et plus encore par sa mort malheureuse, qui lui fut une des plus cuisantes afflictions qu'il eut jamais, comme il témoigna par les larmes qu'il en versa et par les plaintes qu'il en fit. Ainsi un homme, pour un péché mortel qu'il aura confessé, en sera pourtant encore après châtié de Dieu par le retranchement de quelques secours qu'il avait résolu de lui donner, s'il ne l'eût point commis, permettant qu'il soit tombé, et plus

souvent et plus lourdement, qu'il soit gêné de fâcheux scrupules, que son entendement devienne ténébreux, que sa volonté s'endurcisse, et qu'il soit tourmenté de plusieurs autres peines spirituelles dont il n'eût point été atteint ; car autre chose est de remettre la coulpe du péché et la peine qu'il mérite proprement et directement, et autre chose de faire au pécheur les mêmes grâces et les mêmes faveurs qu'auparavant. Ce sont deux choses fort différentes, et qui peuvent se détacher, comme nous le voyons même parmi les hommes, où, bien qu'un prince ait pardonné à un favori quelque grande faute qu'il a commise et l'ait repris en son amitié, il arrive toutefois souvent, et avec raison, que ce n'est pas au même degré, qu'il ne lui montre point après un si bon visage, et ne lui fait pas tant de caresses qu'il avait coutume, mais qu'il est plus froid et plus réservé à son égard. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous avertit très-sagement : « De propitiato « peccato noli esse sine metu (Eccl., 5, 5) : Ne soyez « point dans une entière assurance pour le péché, « dont vous avez reçu l'absolution ; » estimez qu'il y a encore à craindre pour lui, car quand vous connaîtriez évidemment qu'il vous est remis, vous avez néanmoins toujours sujet d'en appréhender quelque châtiment et quelque malheur, qui sera peut-être la cause de votre perte. En effet, il y a un grand nombre de personnes qui ne seraient pas maintenant damnées si elles n'eussent été attaquées en tel temps et en tel lieu, par des tentations, si elles n'eussent rencontré en tel jour une telle compagnie, si elles ne se fussent trouvées en telles occasions, et si elles eussent reçu les assistances que Dieu leur avait préparées, au cas qu'elles n'eussent point commis une telle offense. Le péché, quoiqu'il soit effacé, laisse souvent des marques qui durent longtemps ; comme on disait que le lieu où les Romains avaient porté leurs armes s'en ressentait encore

dix ans après, tant était grand le dégât qu'ils avaient fait de leurs ennemis et de leurs biens. Pour ce sujet, les saints ont versé tant de larmes, et fait de si grandes et de si longues pénitences pour leurs péchés, bien qu'ils sussent qu'ils leur étaient pardonnés : premièrement, à cause de l'abondance de leur amour et de leur douleur, étant outrés d'un extrême regret d'avoir offensé celui qu'ils aimaient uniquement; secondement, pour recouvrer les grâces et les faveurs de Dieu, qu'ils avaient pour leur punition mérité de perdre. Ainsi donc que personne ne se tienne assuré, mais opère, comme dit saint Paul (Phil., 2, 12), son salut avec crainte et tremblement, et dans cet esprit, qu'il redouble ses prières, augmente ses mortifications et multiplie ses bonnes œuvres pour regagner par ces moyens les lumières, les bons sentiments et toutes les autres assistances et miséricordes de Dieu, dont il s'est rendu indigne.

VII. En second lieu, le péché véniel contribue beaucoup à cela, particulièrement l'habituel, et celui où il y a de la négligence et de la malice, parce que Dieu le châtie souvent par la soustraction de beaucoup de grâces, par des obscurités, par des sécheresses, par des affadissements et des amertumes de cœur, par des troubles et des inquiétudes de la conscience, et par plusieurs autres maux secrets. Car comme entre deux amis quand l'un n'est plus si soigneux de cultiver cette correspondance d'esprit qui les a mutuellement liés, et ne se soucie pas de rendre de mauvais offices, quoique légers, et de faire de petits traits d'inimitié à l'autre, celui-ci commence à s'en ressentir et à diminuer l'affection qu'il avait pour lui. Les grandes offenses ruinent l'amitié, et les petites l'altèrent ; beaucoup de petites infidélités rendent un serviteur moins aimable à son maître, et font qu'il ne lui parle plus avec tant de confiance et ne lui témoigne plus tant de bonne

volonté qu'auparavant; il arrive de même à l'homme vis-à-vis de Dieu pour les péchés véniels. C'est pourquoi les théologiens s'accordent qu'entre autres maux qu'il cause, l'un est qu'il refroidit la ferveur de la charité et diminue sa flamme, ce qui doit s'entendre non-seulement de la charité de l'homme envers Dieu, mais encore de celle de Dieu envers l'homme, qui étant refroidie, comme l'homme de son côté n'a plus tant à cœur le service et la gloire de Dieu, aussi Dieu du sien ne se communique plus si familièrement à lui, ni ne lui départ si libéralement ses dons et ses secours, dont le manque le porte après souvent dans des maux irréparables.

SECTION II

DEUX AUTRES EFFETS DU PÉCHÉ VÉNIEL.

I. Le péché véniel dispose au mortel. — II. Il faut craindre le nombre des péchés véniels. — III. Le péché véniel mérite de grands supplices.

I. Le cinquième effet du péché véniel est que, selon la doctrine de saint Thomas (1, 2, q. 88, a. 3) et de tous les théologiens, il sert de disposition au mortel. En quoi il ressemble proprement à la maladie, qui ne pouvant jamais, si grande qu'elle soit, causer la mort, y conduit pourtant le corps qu'elle afflige ; ainsi le péché véniel, quelque grief qu'il puisse être, ne saurait devenir mortel ni priver l'âme de la vie, mais il donne entrée au péché mortel qui la lui ôte. J'apporterai et je déduirai pour le montrer les deux raisons qu'en donne le Docteur angélique, dont l'une est que le péché véniel retire de l'âme ce qui y bouchait les avenues au mortel ; il ôte les appuis qui la tenaient debout et l'empêchaient de tomber, à savoir, l'ordre de la raison, qui l'assujettissait à son créateur jusqu'aux plus petites choses, les bonnes pensées, les saintes affections,

les forces intérieures et les grâces, ainsi que nous l'avons dit, et dont n'étant plus aidée dans sa faiblesse, il est après facile de la jeter par terre, comme si on ôte à la colonne son piédestal dont elle est soutenue, il faut nécessairement qu'elle tombe. « Gratiâ Dei sum id « quod sum, dit saint Paul (1 Cor., 15, 10) : C'est la « grâce qui me fait ce que je suis ; » si mes passions sont réglées, si mon imagination est tranquille quand je pense aux choses de mon salut, si mon entendement y est éclairé et ma volonté échauffée, et si mon corps et mon âme conspirent à pratiquer la vertu, c'est la grâce qui produit ces effets salutaires en moi : sans elle, toutes mes puissances seraient dans un désordre général. « Ca- « pite nobis vulpes parvulas, dit l'épouse, quæ demo- « liuntur vineas (Cant., 2, 15) : Prenez-nous ces renar- « deaux qui gâtent nos vignes ; » elle entend parler, comme on l'interprète ordinairement, des péchés véniels, qui sont bien représentés par les petits renards, parce que comme cet animal est rusé et entre avec finesse au lieu où il veut nuire, de même le péché véniel est artificieux, et se coule subtilement dans l'âme, et beaucoup plus que le mortel : lequel pour ce sujet quelques saints ont dit n'être point si dangereux que le véniel, parce qu'il épouvante par son seul aspect plein d'horreur, et se fait chasser plutôt à cause de sa malice évidente et des châtiments éternels qu'il traîne, tandis que le véniel trouve l'accès plus aisé, et on s'en laisse plus facilement approcher, parce qu'il n'a pas la mine si mauvaise ni les suites si fâcheuses. De plus, comme les renards ruinent et font mourir les vignes, en ce que, faisant leurs tanières, ils remuent et retirent d'autour des racines la terre qui les nourrissait, et qui, étant retirée, comme elles n'ont point d'aliment, il est absolument nécessaire qu'elles sèchent et qu'elles meurent ; ainsi le péché véniel rendant une âme indigne des grâces et des aides de

Dieu qui l'entretiennent en vie, la met en un état de mort moralement infaillible.

La seconde raison est que le péché véniel donne entrée dans l'âme à ce qui positivement et effectivement la porte au péché mortel, à savoir, aux tentations, qui viennent ou de la colère de Dieu, permettant qu'elle soit plus vivement combattue pour la punir de ses négligences, ou de sa propre infirmité et de sa mauvaise disposition où les péchés véniels l'ont réduite ; chaque péché lui étant comme un coup qu'on lui décharge, comme une plaie qu'on lui fait et comme une maladie qu'on lui cause, elle ne peut, malade, blessée et meurtrie, par conséquent affaiblie comme elle est, qu'elle n'ait bien de la peine à cheminer dans la voie de son salut, à s'acquitter de son devoir et à se tenir ferme contre les assauts auxquels cette vie est continuellement exposée ; comme nous voyons qu'aux maladies du corps, celui qui en est atteint perd le goût et ne fait plus parfaitement les opérations de ses sens ; il devient si faible qu'il ne peut porter un fardeau fort léger, que tout lui est pesant, qu'il ne saurait marcher ni mettre un pied devant l'autre, et que le moindre vent est capable de le renverser. De plus, parce que l'habitude que l'on a au péché véniel donne une forte inclination au mortel qui lui ressemble ; comme celui qui est sujet à pécher véniellement en larcin ou en impudicité, et ainsi des autres vices, viendra facilement, s'il n'y prend garde, en vertu de cette habitude, à y offenser mortellement, parce que l'habitude a pour sa fin l'action et l'œuvre, et prise au point de sa perfection, à quoi elle excite toujours ; et ainsi l'habitude de dérober imparfaitement, c'est-à-dire de faire de petits larcins, où il n'y aura que des fautes vénielles, incline et pousse la personne à dérober parfaitement, je veux dire à en faire de plus grands qui seront péchés mortels.

Et c'est ce que saint Chrysostome remarque du malheureux Judas (Hom. 83 in Matth.), qui, s'étant accoutumé à détourner quelque peu des aumônes qui lui étaient confiées, alla tellement croissant dans ses larcins et dans sa convoitise, que, pour l'assouvir, il résolut de commettre la plus noire perfidie et le plus horrible crime qui fut jamais. Voilà où l'habitude du péché véniel mène, semblable à une balle de canon, qui, posée doucement sur la terre, vient sans aucun autre effort à s'y enfoncer d'elle-même, de sorte qu'avec le temps on la trouve tout enterrée à cause de son poids, qui la fait toujours tendre en bas et tirer au centre ; ainsi le péché véniel, qui au commencement ne paraissait rien, s'il n'est promptement retranché, ira toujours grossissant, et par un progrès insensible vous conduira au mortel. Ceux qui tombent d'une montagne ne s'arrêtent pas où ils veulent, il faut souvent qu'ils roulent jusqu'au fond de la vallée. « Numquam illic anima, dit « saint Grégoire, quò ceciderit, jacet, quia voluntarie « semel lapsa ad pejora pondere suæ iniquitatis impel- « litur, ut in profundum corruens semper adhuc profun- « diùs obruatur (lib. 21 Moral., cap. 9, al. 12) : L'âme « ne demeure jamais où elle tombe ; mais depuis qu'elle « est une fois tombée volontairement, si elle ne se relève « incontinent, elle va plus avant, et sa faute la tire tou- « jours plus bas. » — « Peccator adjiciet ad peccan- « dum, dit le Sage (Eccl., 3, 29) : Le pécheur ira ajou- « tant fautes sur fautes, » et comblant ses péchés : « Quia, dit Fauste, évêque de Reggio, si non statim me « pœnitudo viti, ceperit, cras tanta mihi hujus viti fa- « cultas veniet, et quædam, ut sic dixerim, suavitas ut « revocare me ab illo, et continere non possim (in Ins- « truct. ad Monach., tom. 2 biblioth. Patrum) : Parce « que si aussit ôt que je me vois tombé dans un vice, je « ne prends garde de m'en retirer, je me trouverai en- « suite y avoir une telle inclination, même accompa-

« gnéede plaisir, que je ne le pourrai pas.» D'où vient cette parole du Saint-Esprit si souvent citée : « Qui « spernit modica, paulatim decidet (Eccl., 19, 1) : Qui « méprise les petites fautes tombera bientôt dans les « grandes. » Gardons-nous bien, dit sagement saint Dorothée (Dorot., 3), de commettre aucune faute, si petite qu'elle soit, car des petites nous allons aux grandes. Quand quelqu'un commencera à dire : Qu'importe si je dis un petit mot contre la règle ? si je mange ce peu contre la défense qui en est faite ? et quel grand dommage si je fais ceci ou cela ? qu'il s'assure que ce principe, « qu'importe ceci, » ou « qu'importe « cela, » c'est peu de chose, » sera la cause de sa ruine ; car il prendra une mauvaise habitude qui le fera rouler de mal en pis avec danger de le rendre insensible à tout. C'est pourquoi, mes frères, ayez l'œil à ne point mépriser les choses petites, comme si elles n'étaient de conséquence ; croyez-moi, elles ne sont pas petites, et la coutume est un ulcère qui gagne le cœur peu à peu. Les vertus et les vices ont de faibles commencements, qui enfin conduisent à de grands effets.

II. Il faut entendre les saints Pères quand ils nous disent si souvent que nous devons extrêmement craindre le nombre des péchés véniels, comme des occasions certaines de notre perte. « Noli illa contemnere, dit « saint Augustin, quia minora sunt, sed time quia « plura sunt, quotidiana sunt ista quæ dico, sed tamen « peccata sunt, et non sunt levia, quia plura : quia « verò quotidiana et plurima, timenda est ruina mul- « titudinis, etsi non magnitudinis (lib. de 10 cordis, « cap. 11) : Ne les méprisez pas parce qu'ils sont petits, « mais craignez-les parce qu'ils sont plusieurs ; ce que « j'ai dit se fait tous les jours (il n'avait parlé que des « paroles un peu rudes, d'un rire immodéré, et de « semblables infirmités humaines, et non des plus gros

« péchés véniels) et ce sont des péchés qui ne sont pas « légers, parce qu'ils sont en quantité; ainsi, parce « qu'ils sont journaliers et en grand nombre, il faut « appréhender que la pesanteur qui vient de leur « nombre ne nous accable, si celle qui naît de leur na- « ture ne peut pas le faire. » « Si despiciunt timere dum « pensant, dit au même sujet saint Grégoire, debent « formidare dum numerant : atlos quippe gurgites flu- « minum parvæ sed innumeræ implent guttæ pluvia- « rum, et hoc agit sentina latenter excrescens, quod « patenter procella sæviens (Past., 3 part. adm. 34) : « S'ils n'ont point peur des péchés véniels quand ils les « pèsent, ils doivent en avoir peur quand ils les comp- « tent; nous savons que les gouttes de pluie, quoi- « qu'elles soient si petites, font par leur multitude les « torrents et enflent les grandes rivières, et que la sen- « tine d'un vaisseau, qui se remplit peu à peu de l'eau « qui entre par les fentes, produit secrètement le même « effet pour le couler à fond que font ouvertement « une tempête et un violent coup de mer. » Il faut, dis-je, entendre les Pères parlant de cette sorte, non que les péchés véniels puissent par leur quantité, si grande qu'elle soit, damner un homme, mais parce que, par l'habitude qu'ils engendrent et la facilité qu'ils donnent au mal, ils font la planche et frayent le chemin au mortel qui fait le coup. Pour ce sujet, le saint homme Job (cap. 4, 11) appelle élégamment le péché, selon la version des Septante, « myrmycoleo, « fourmi-lion, » pour montrer, ainsi que l'a fort bien remarqué saint Nilus (in Catena), que le péché est au commencement une fourmi, et après qu'il devient un lion; que des petites choses on se jette dans les grandes, et du véniel on passe aisément au mortel. Aussi c'est une vérité commune dans les choses morales, que l'on entre toujours par de faibles commencements, et « qu'un homme n'est jamais ni très-méchant ni très-bon

« tout d'un coup, » mais qu'il y arrive par degrés : « Nemo repentè fuit turpissimus; » et comme dit saint Bernard : « A minimis incipiunt, qui in maxima « proruunt (Tract. de Ordine vitæ) : Nous voyons que « dans la nature toutes les choses vivantes, les plantes « et les animaux, ont de très-petits commencements, et « puis à quel point de grandeur elles montent. » Nous le voyons dans le voyageur qui s'égare du bon chemin; son détour d'abord n'est que d'un pas, mais après il est très-grand, et à mesure qu'il va, il s'éloigne de plus en plus du droit sentier et s'avance en celui de sa mort. Nous le voyons dans les maladies et dans les blessures, qui, étant négligées pour ne paraître rien, s'enflamment et s'irritent, et enfin se rendent incurables; dans les bâtiments les plus beaux qui tombent en ruine, à cause des gouttières qu'on n'a pas eu soin de boucher; dans la déchirure d'un habit qui s'agrandit peu à peu si on ne la répare; et dans les plus grands embrasements qui ne sont causés que par des étincelles. « Ecce quantus ignis, dit l'apô- « tre saint Jacques, quàm magnam sylvam incendit « (cap. 3, 5) : Une bluette mettra toute une forêt en « feu. »

Mais je veux montrer ceci par un exemple remarquable que raconte saint Augustin de sa mère sainte Monique. Elle fut avec ses sœurs nourrie et élevée dans la maison de leur père par une vieille servante, prudente et vertueuse, qui pour les contenir leur était saintement sévère, et ne leur permettait pas hors des repas ordinaires, et quelque soif qu'elles eussent, de boire seulement de l'eau, « Præcavens consuetudinem « malam, et addens verbum sanum : modò aquam bi- « bitis, quia in potestate vinum non habetis; cùm ad « maritos veneritis, factæ dominæ apothecarum et cel- « lariorum, aqua sordebit, sed mos potandi prævalebit « (Conf., lib. 9, cap. 8) : Allant au-devant de la mau-

« vaise coutume qu'elles eussent pu prendre, et leur « ajoutant sagement que, si pour lors elles s'accoutu- « maient à boire, quand ce ne serait que de l'eau, parce « qu'elles n'avaient pas le vin en leur pouvoir, quand « elles seraient mariées et se verraient maîtresses de « la maison, elles entretiendraient leur mauvaise cou- « tume à boire, non plus de l'eau qui leur semblerait « fade, mais du vin; » et ainsi qu'il fallait résister à sa passion et se rendre victorieuse de sa soif. Nonobstant toutes ces bonnes instructions, Monique allant à la cave tirer du vin pour la table, avant de le verser dans la bouteille, en goûtait un peu, ou plutôt y mouillait les lèvres, parce qu'elle ne pouvait faire davantage en ayant encore aversion, et elle le faisait non par un esprit d'ivrognerie, mais de curiosité, et par je ne sais quel mouvement de jeunesse; néanmoins, « Ad illud « modicum, dit ce grand docteur, quotidiana modica « addendo, quoniam qui modica spernit, paulatim de- « cidit, in eam consuetudinem lapsa erat, ut propè « jam plenos mero caliculos inhianter hauriret, conti- « nuant à faire cela, elle s'accoutuma si bien à boire « le vin, qu'après elle vidait presque les verres tout « pleins; » à quelque temps de là, étant reprise par une servante dans une querelle qu'elles eurent ensemble, qui l'appela buveuse de vin, et se sentant piquée au vif, comme elle avait le cœur porté à l'honnêteté et à la vertu, elle s'en corrigea tout à fait. A cet exemple, j'en ajouterai un autre pris de Palladius et de Ruffin (Pallad. in laus., c. 46; Ruffin., l. 2 Vit. patrum, c. 1), d'un religieux fort âgé, d'une sainteté très-éminente et d'une vertu si consommée qu'il semblait être plutôt un esprit tout pur, menant ici-bas une vie céleste et entièrement dégagée du corps, qu'un homme revêtu de chair et sujet aux infirmités humaines. C'est pourquoi Notre-Seigneur, en témoignage de l'affection qu'il lui portait, et en reconnaissance des

grands services qu'il lui avait rendus, lui envoyait par un de ses anges un pain très-blanc qu'il trouvait au retour de la prière sur sa table, et qui lui servait pour deux ou trois jours. Ayant donc joui plusieurs années de cette faveur, voilà que quelques pensées de vanité de s'estimer plus que les autres, de se relâcher un peu en ses exercices, lui passent par l'esprit, mais pensées si minces qu'elles étaient comme imperceptibles. Après celles-là en vinrent d'autres qui avaient plus de corps; après encore, d'autres qui étaient plus fortes, auxquelles il commença à donner quelque consentement, et à ne tenir plus son esprit si constamment attentif en ses oraisons, ni son âme si juste dans la fidélité intérieure, sans discontinuer pourtant rien de ses dévotions extérieures, à cause de cette longue habitude que l'usage continuel de tant d'années lui avait acquise, jusqu'à tant que son mal grossissant, et les mauvaises pensées ayant comme un plein pouvoir sur son esprit, il rêvait déjà son retour dans le monde; et si Dieu, au lieu d'un pain blanc, ne lui en eût envoyé un noir tout mangé des souris, et par ce moyen ouvert les yeux sur son devoir, il était perdu tout à fait. Ainsi vont les hommes, tant il est vrai que le peu les achemine au beaucoup, et les fautes légères leur donnent entrée aux grandes.

III. Le sixième effet du péché véniel est qu'il cause à l'homme des maux étranges, et le rend digne de supplices horribles. Sur quoi les théologiens tombent d'accord qu'il n'est point en cette vie de douleur si cuisante, de maladie si aiguë ni de tourments si cruels, dont on a couronné la sainteté des martyrs, ou puni la méchanceté des criminels, qui ne soit moindre que ce que le péché véniel mérite. Moïse, le grand ami de Dieu, pour un péché véniel de défiance commis au toucher du rocher, ne mit jamais le pied dans la terre promise, ce qui lui fut une punition terrible (Num.,

20, 12). La femme de Loth (Gen., 19, 26), pour avoir seulement tourné la tête vers la ville de Sodome, contre la défense qu'elle en avait reçue, fut tuée au même lieu et changée en statue de sel. « Ut prudentes condi- « ret exemplo, dit saint Augustin (Serm. 29 de Verb. « Dom.), pour rendre les hommes sages, » et leur apprendre par son exemple à appréhender les fautes légères. Oza (2 Reg., 6, 7), pour avoir soutenu l'arche d'alliance, qui allait tomber, avec quelque petite indiscrétion et avec moins de respect qu'il ne devait, quoique l'action fût louable et pleine de religion, en fut néanmoins puni sur place par une mort soudaine. Cinquante mille Bethsamites (1 Reg., 6, 19) du commun et soixante-dix des plus notables, pour avoir avec quelque curiosité regardé la même arche, éprouvèrent sur-le-champ la même rigueur, tombant tous raides morts. David (2 Reg., 24, 15), pour avoir fait dénombrer ses sujets avec quelque petite vanité, en fut châtié par une très-cruelle peste, qui en trois jours moissonna soixante-dix mille hommes de son peuple. Mais il n'est rien ni en cela ni en tout ce que l'on peut souffrir ici de comparable avec les peines du purgatoire, dont le péché véniel, si petit qu'il soit, nous rend coupables. « Gravior erit ille ignis, dit saint Augustin, quàm « quidquid homo potest pati in hac vita (in ps. 37) : « Ce feu sera plus cruel, plus douloureux et plus in- « supportable, que tout ce que l'on peut endurer « en cette vie, » que les fièvres les plus chaudes, les gouttes les plus piquantes, les convulsions les plus horribles, les coliques les plus tranchantes, que la rage des dents, les maux de tête, la furie du calcul ; que les roues, les rasoirs, les ongles de fer, les huiles bouillantes et les chevaux attelés pour déchirer les membres. Ces douleurs sont certainement extrêmes et ces peines effroyables; pourtant elles n'approchent point de celles du feu du purgatoire que mérite le pé-

ché véniel, et où il faut qu'une âme brûle pour une parole oiseuse. A la vérité, puisque nous sommes très-certains que Dieu ne punit jamais par passion, mais toujours par raison, et qu'il n'exerce point de vengeance que sa justice ne règle, et même que sa miséricorde en quelque façon n'adoucisse, il faut nécessairement inférer que le péché véniel, tant petit puisse-t-il être, est un grand mal, et merveilleusement à craindre, vu qu'il rend un homme digne d'un tel châtiment et que Dieu le traite avec tant de rigueur. C'est un très-grand mal, puisqu'un homme, en juste punition d'une pensée inutile, devrait perdre tous ses biens, tous ses honneurs et même la vie, attendu qu'il mérite les peines du purgatoire, qui sont beaucoup plus grandes. Oh! que c'est à bon droit que le Saint-Esprit nous avertit dans les livres sacrés : « Quasi à facie colu-
« bri fuge peccata, dentes leonis dentes ejus, interfi-
« cientes animas hominum, quasi rhomphæa bis acuta
« omnis iniquitas, plagæ illus non est sanitas (Eccl.,
« 21, 2) : Fuis le péché, et non-seulement le mortel,
« mais encore le véniel, comme un serpent; ses dents
« sont des dents de lion pour tuer les âmes des
« hommes. Tout péché, si petit qu'il soit, est une
« épée à deux tranchants, parce qu'il nuit grande-
« ment à l'âme et au corps, en cette vie et en l'autre.
« La plaie qu'il fait est incurable par tous les remèdes
« humains, il en faut un divin pour la guérir. »

SECTION III

CONCLUSION DU SUJET.

I. Résolutions. — II. Comment les péchés véniels s'effacent.

I. Tous ces effets si pernicieux du péché véniel sont capables, pour peu qu'ils soient considérés, de nous en inspirer une horreur extrême, et nous le faire évi-

ter de toute notre puissance. Puisqu'il est une vilaine tâche, et comme un apostume spirituel, dont notre âme est hideusement défigurée, nous devons le fuir, avec grand soin pour ne point gâter le chef-d'œuvre des mains de Dieu et souiller son image. Qui voudrait se vautrer dans la boue, être couvert d'une horrible lèpre qui lui rongeraient le nez, les yeux et les autres parties du visage? Il n'y a point de doute qu'il faudrait de merveilleux attraits à un homme sensé pour lui faire prendre la résolution de choisir ces disgrâces, et s'il était forcé de les recevoir qu'il ferait de grands efforts pour s'en délivrer. Il doit en faire encore de plus grands pour ne point commettre le péché véniel qui doit le salir davantage et le rendre encore plus difforme. Nous devons nous en donner extrêmement garde; considérons que c'est un obstacle à notre perfection, un refroidissement de la charité, un lien qui nous attache à ce qui nous corrompt, à la créature, et nous empêche de nous unir à notre souverain bien, qui est Dieu, qui nous rend dignes de châtiments si furieux, soit pour cette vie, soit pour l'autre, nous qui naturellement avons tant de peur de souffrir, et qui faisons tant de choses pour échapper au moindre mal; qui met à sec les grâces de Dieu, ou au moins fait qu'elles ne coulent plus si abondamment sur nous, qui ferme l'entrée à ses lumières et à ses inspirations, et nous donne la pente au péché mortel. Et ici souvenons-nous, pour nous en imprimer une puissante crainte, que notre bonheur dépend de peu, que les choses grandes viennent de petits commencements, et que souvent le premier faux pas qu'un homme fait dans la voie de son salut, et qui le conduit à sa damnation, n'est qu'un péché véniel. Notre Seigneur dit à saint Pierre une terrible parole sur le refus qu'il lui fit de se laisser laver les pieds : « Si non « lavero te, non habebis partem mecum (Joann.,

« 13, 8) : Si je ne te lave, tu n'auras point de part « avec moi. » Il entendait parler d'un lavement spirituel des péchés, non des mortels, comme il le déclara évidemment parce qu'il lui dit après : Que qui était net, n'avait besoin que d'avoir les pieds lavés, mais des véniels, particulièrement de ces habituels et de ceux de malice, dont si l'âme ne se nettoie, elle court risque de se perdre pour être abandonnée de Dieu, qui ne lui fournira plus ses secours que fort peu nombreux et la laissera tomber en quelque péché mortel, qui sera cause de sa ruine. Ainsi peu de chose est souvent sujet à l'homme, s'il n'y met ordre de bonne heure, d'un grand désastre et d'un incomparable malheur. Pour cela le diable épie toutes les occasions de faire tomber les personnes vertueuses dans les péchés véniels, comme il fait les autres dans les mortels, et il sait fort bien les remarquer.

Sainte Gertrude (lib. 3 insin., cap. 30) récitant un jour son office avec quelque petit défaut d'attention, vit le démon auprès d'elle qui en se moquant poursuivit cette partie du psaume cent dix-huitième, qui commence « Mirabilia testimoniatua, » bredouillant et coupant chaque mot à force de se hâter ; et après avoir achevé le dernier verset, il dit à la sainte : Ton Créateur, ton Seigneur et ton ami a fort bien employé la langue et la parole qu'il t'a donné, que lui parlant tu prononces si mal et vite les paroles, qu'en ce seul psaume tu as laissé tant de mots, tant de syllabes et tant de lettres ; il ne se contente pas de compter les mots et les syllabes, il nombre même les lettres. Une autre fois comme la même sainte jetait en filant de petits flocons de laine à terre, et offrait cependant en son cœur son ouvrage à Notre-Seigneur avec une intention fort pure, elle vit le démon qui rammassait ces flocons comme des marques d'autant de fautes qu'elle faisait contre la pauvreté. On lit une chose presque pareille et fort

remarquable de saint Aichard, abbé de Jumiéges (Sur., 15 sept.). Faisant faire ses cheveux dans un temps contraire à la règle parce qu'il ne l'avait pu dans un autre, à cause de ses occupations, il aperçut le diable en forme humaine près de lui qui recueillait ses cheveux, les comptait exactement les uns après les autres, et puis en écrivait le nombre dans un livre. Le saint bien étonné lui en demanda la cause; le diable répondit que c'était parce qu'il se faisait tondre en un temps qu'il ne devait pas; le saint répliqua que c'était un manquement léger commis par inconsidération, et comme il savait bien lui-même, pour avoir été empêché aux affaires du monastère, qu'il espérait que Dieu le lui pardonnerait : et là-dessus ayant chassé de sa chambre avec le signe de la croix et d'un coup de son bâton cet ennemi, il se lève laissant ses cheveux à demi faits, et en cet état s'en va au chapitre, fait assembler ses religieux, auxquels il raconte ce qui s'était passé, confesse publiquement sa faute, et les fait mettre en prière pour en obtenir le pardon. La prière eut son effet, et pour témoignage l'achèvement miraculeux de la tonsure du saint. Nous pouvons ajouter à ceci ce qui arriva à ce religieux, qui laissant, contre la règle de son monastère, tomber à terre et perdre les miettes pendant qu'il prenait sa réfection, vit à sa mort visiblement le démon qui avec une façon terrible lui montrait un sac plein de miettes pour l'effrayer, le troubler et lui jeter le désespoir dans l'âme, s'il eût pu, et dont il eût eu peine à se démêler, si les ferventes oraisons des autres religieux ne l'eussent secouru. Saint François disait une parole mémorable, que le diable ne demande de nous qu'un petit cheveu, sachant que par là il aura moyen de tordre un gros câble pour nous attirer à lui et nous rendre siens. Et j'ai connu une personne grièvement travaillée et inquiétée du malin esprit, qui lui faisait toutes sortes

de promesses, toutes sortes de menaces, et usait souvent de violence et de grands outrages pour obtenir seulement d'elle un brin d'herbe, un grain de poussière ou ce qu'elle eût voulu. A parler sainement, notre salut qui doit inévitablement aboutir à une éternité de bonheur ou de malheur, est de si grande conséquence, que nous ne sommes point sages, si nous n'y apportons toutes les précautions possibles, et si nous n'évitons toutes les choses, si petites qu'elles soient, qui peuvent lui nuire.

Ces raisons prises de notre intérêt sont très-bonnes pour fuir le péché véniel, et doivent avoir un grand pouvoir sur les esprits judicieux pour produire cet effet; mais celle qui est tirée de la part de Dieu et de l'amour que nous devons à Notre-Seigneur doit encore le faire incomparablement davantage. « Qui di-« ligitis Dominum, odite malum, dit le Prophète « (Ps. 96, 10) : Vous tous qui aimez le Seigneur, haïs-« sez le péché, » le mortel et le véniel, parce que tout péché lui déplaît, le déshonore et est une injure qu'on lui fait. C'est assez pour une âme qui aime Dieu comme son père et Notre-Seigneur comme son époux, pour haïr et abhorrer plus que la mort les plus petits péchés véniels. Un bon fils aimerait mieux mourir que de faire la moindre chose qu'il sait devoir fâcher son père; une âme qui aime sincèrement Notre-Seigneur choisirait plutôt d'endurer toutes sortes de peines que de commettre quoi que ce soit qui dût lui causer le moindre déplaisir. L'amour, qui de son essence procure à l'aimé tout le contentement qu'il peut, est incompatible avec son offense; et ne pouvant souffrir qu'aucun lui fasse mal, beaucoup moins peut-il se résoudre à le lui faire. « Qui timet Deum, nihil negligit, « dit le Sage (Eccl., 7, 19) : Celui qui craint Dieu ne « néglige rien, » il prend garde à tout ce qui peut lui plaire ou lui déplaire; et bien davantage celui qui

l'aime, car la crainte est froide et retenue, l'amour ardent et hardi ; et où celle-là ne fait que marcher, celui-ci vole ; aussi lui donne-t-on des ailes. Sainte Catherine de Gênes dit que l'offense faite à Dieu, si légère qu'elle soit, est à l'âme qui l'aime d'un amour pur et net beaucoup plus intolérable que l'enfer avec tous ses tourments. Pour cela sainte Catherine de Sienne pleurait si amèrement, et avec des regrets presque inconsolables, les fautes les plus légères, comme d'avoir tourné un peu la tête pendant sa prière, et regardé son frère qui passait, parce qu'elle ne considérait pas, « Quid jussum sit, comme dit saint Jérôme à « ce propos, quàm qui jusserit, nec quantitatem im- « perii, sed imperantis cogitat dignitatem (Epist. ad « Celantiam), ce qui était commandé, ni le comman- « dement, mais l'excellence de celui qui le faisait. » C'est ainsi que nous devons considérer le péché véniel, et le peser dans cette balance pour savoir ce qu'il pèse et en concevoir une juste aversion. L'empereur Alexandre Sévère (Lamprid., in ejus Vita) avait une telle antipathie et une haine si furieuse contre les larrons, et singulièrement contre les juges qui avaient la réputation de prendre, que dès qu'il en voyait un, il lui eût volontiers crevé les yeux, et il entrait en telle colère qu'il en jetait la bile toute pure. Nous devrions nous émouvoir et nous indigner encore plus fort contre le plus petit péché véniel, ce que sans doute nous ferions si nous connaissions ce qu'il est.

Pour conclure ce point et consoler les âmes vertueuses, qui, nonobstant tout le sens qu'elles apportent sur elles-mêmes pour éviter les péchés véniels, ne laissent pas d'en commettre toujours quelques-uns, je me servirai d'un beau discours que saint Bernard fait sur ce sujet, où il dit qu'en la chute d'Adam nous sommes tous tombés et d'une pitoyable façon, parce que, « Cecidimus super acervum lapidum et in luto,

« undè non solum inquinati, sed etiam vulnerati et « graviter quassati sumus (Serm. 1 in cœna Domini) : « Nous sommes tombés dans de la boue pleine de « cailloux, où nous avons été non-seulement souillés, « mais encore grièvement blessés et tout moulus. » Les eaux salutaires du baptême nous ont lavés de nos impuretés et guéris de nos blessures, mais pourtant de telle façon que les parties en sont demeurées faibles et avec une certaine propension au mal. Ce qui fait que nous ne pouvons vivre, tant que nous sommes revêtus de ce corps mortel et corrompu, sans commettre quelque faute ; car si nous disons, nous avertit saint Jean (1 ep., 1, 8), que nous n'avons aucun péché, nous nous trompons et nous parlons contre la vérité. Notre-Seigneur lava les pieds à saint Pierre, qui ayant présenté encore la tête et les mains, se trouva n'en avoir pas besoin, pour montrer « cujus caput, id est « intentio, et manus, id est operatio et conversatio « munda est, sed pedes qui sunt animæ affectiones, « dùm in hoc pulvere gradimur ex toto mundi esse « non possunt, quin aliquandò vanitati, aliquandò « voluptati aut curiositati plus quàm oportet, cedat « animus vel ad horam ; in multis enim offendimus « omnes (Jacob., 3, 2), que qui a la tête, je veux dire « les intentions, et les mains, c'est-à-dire les œuvres « et la conversation, pures, et pour l'expliquer en « termes plus clairs, que qui est net de péché mortel, ne « l'est pas entièrement du véniel, parce que les pieds, « qui sont les affections de son âme, tant qu'il marche « sur la poussière de cette vie, recueillent toujours « quelque ordure, ne pouvant si bien faire qu'il ne se « relâche parfois, au moins comme en passant, ou à quel- « que petite vanité, ou à quelque volupté, ou à quelque « curiosité ; car enfin, après tout, la parole de l'apôtre « saint Jacques est véritable, que nous faiblissons « tous en beaucoup de choses. » Mais quoi, faut-il se

désespérer pour cela ? A Dieu ne plaise ; il est vrai que ces fautes vénielles sont telles que si Notre-Seigneur ne les absout, nous ne pouvons jamais, comme il dit à saint Pierre, avoir de part avec lui ; car rien de souillé n'entre dans sa gloire : « Nec ideò tamen pro eis ne-« cesse est nimis esse sollicitos ; in hujusmodi namque « quasi inevitabilibus et negligentia culpabilis est, et « timor immoderatus : Nous ne devons pas toutefois « nous en effrayer ni en concevoir des appréhensions « qui nous travaillent ; car dans ces fautes d'infirmité « et de surprise, qui nous sont presque inévitables, « comme le trop peu de soin y est vicieux, le trop de « crainte aussi y peut être coupable. » Notre-Seigneur nous les pardonnera facilement, si nous nous servons des moyens qu'il nous a donnés, et il permet souvent que nous y tombions pour tenir nos esprits dans l'humilité, et leur faire reconnaître que nous devons attribuer à sa grâce et à la force qu'il nous donne les victoires que nous remportons sur les péchés plus grands, puisque nous sommes si faibles de notre chef, que nous sommes surmontés par les moindres. Voilà à peu près le discours de saint Bernard. Pour ces moyens d'obtenir le pardon des péchés véniels, les voici :

II. Les théologiens[1] en constituent de trois sortes : les premiers sont tous les sacrements, qui d'eux-mêmes et par la force de leur institution effacent les péchés véniels, quand ils confèrent la grâce, sans requérir de l'homme une autre disposition que l'intention de les recevoir pour le remède de ses péchés, ou pour la fin pour laquelle ils sont établis et la détachement d'affection de tous ces péchés. Les seconds sont l'acte de contrition, l'acte de l'amour de Dieu, celui de l'attrition surnaturelle, et généralement tous les actes

[1] S. Thom., 3 p., q. 87, et ibi Suarez, Vasquez, Tannerus.

vertueux de l'homme juste, qui sont capables d'effacer les péchés véniels, pourvu qu'ils leur soient en quelque façon opposés, ou par nature, comme une action d'humilité l'est à un péché véniel d'orgueil, ou par rapport d'intention, comme si vous faites une bonne œuvre, telle que vous voudrez, à dessein d'obtenir la rémission de ces péchés. Car comme les actes des vertus, aussi bien que la grâce et la charité, peuvent, généralement parlant, demeurer avec les péchés véniels dans un même logis, et s'entre-souffrir dans une même âme, si l'acte de vertu que vous ferez n'a quelque chose de particulier qui leur répugne, il ne pourra les en chasser, parce que rien ne peut être chassé que par la force de son contraire, ainsi que nous voyons dans les choses naturelles, que la disposition qui doit donner l'entrée à une forme dans la matière doit nécessairement avoir de l'antipathie avec celle qui doit en déloger. Or, pour faire que l'acte de contrition et de regret ait cette antipathie et cette contrariété requises pour bannir un péché véniel de l'âme, il faut qu'il le regarde directement et qu'il soit conçu pour son sujet. Si vous voulez lui donner plus de force et faire que d'un seul coup il les détruise tous, les connus et les inconnus, il faut, et il suffit aussi, de le former par un motif commun à tous les péchés, comme celui d'offenser Dieu et de lui déplaire. Un tel acte lavera pour lors une âme de toutes ces taches. Les troisièmes remèdes sont de certaines choses sacrées ou actions saintes qu'ils appellent « sacramentalia », comme l'eau bénite, l'oraison dominicale, les oraisons employées par l'Église, le pain bénit, la confession générale, l'aumône, la bénédiction donnée par les évêques et par les abbés sacrés, le frappement de sa poitrine, auxquelles ils donnent la force d'effacer ces péchés ou de leur propre vertu, sans y apporter autre chose que leur simple usage fait en l'état de la grâce, ou pour en parler avec plus de vrai-

semblance et de certitude, pour supposer ou pour impénétrer un bon mouvement intérieur, comme quelque sentiment de douleur, ou l'acte de quelque autre vertu qui les efface.

SECTION IV

DE LA CORRECTION DE SES VICES ET DE SES DÉFAUTS

I. La première chose nécessaire à qui veut se corriger est la connaissance de soi-même. — II. Comment on peut acquérir cette connaissance. — III. Différences des vices, des péchés, des imperfections, des mauvaises inclinations et des mauvaises habitudes. — IV. Il faut principalement viser au vice qui prédomine. — V. Moyens pour arracher un vice. — VI. Ce qu'il faut faire quand on a gagné quelque chose sur un vice.

Pour rendre parfaite cette première partie de la justice, qui consiste à fuir le mal, il est nécessaire que nous parlions encore de la conduite que nous devons tenir pour corriger nos vices et déraciner nos défauts.

I. En quoi je dis qu'il n'est pas possible que la volonté, aveugle comme elle est, se porte à cette entreprise, que l'entendement ne marche devant elle le flambeau à la main pour l'éclairer, ni qu'elle combatte des ennemis qu'elle ne voit point. D'où vient que la première chose que doit vouloir et acquérir celui qui veut véritablement corriger ses vices, est de les connaître, et pour cela de travailler premièrement à la connaissance de soi-même, de sa complexion, de ses inclinations, de ses habitudes et de ses manquements; parce qu'il ne règlera ni ne réformera jamais ce qu'il ignore, et il appliquera le remède au pied où le mal n'est point, au lieu de le mettre à la tête où il est. L'art de la médecine pour les esprits, aussi bien que pour les corps, ne guérit pas ce qui lui est caché : il est nécessaire qu'il voie la maladie et découvre la plaie pour ordonner l'appareil.

II. Or, pour se connaître, il faut premièrement demander à Dieu ses lumières, et lui dire souvent avec saint Augustin : « Domine, noverim me : Seigneur, « faites-moi la grâce que je me connaisse, » montrez-moi à moi-même, et que je voie comment je suis fait. Secondement, il faut se considérer, se regarder et s'étudier soi-même, et avec grand soin, parce que s'il y a chose où l'homme se trompe, c'est au jugement qu'il fait de ses défauts et de ses vices, à cause de l'amour-propre qui les lui couvre et les lui déguise. Troisièmement, on peut apprendre ses vices par ses chutes, si elles sont ordinaires, ou par les pentes et les inclinations aux chutes; comme un homme qui se met cinq ou six fois le jour en colère, ou parle mal de son prochain : ou s'il ne le fait pas, parce qu'il y résiste et que sa vertu le retient, il en sent des émotions et des pointes, doit inférer qu'il est enclin à la colère ou à la médisance. Tout homme, quelque parfait qu'il puisse être, doit tenir pour une vérité indubitable, que tant qu'il sera pèlerin en cette vie, il aura toujours des vices, des péchés et des imperfections. « Non est homo qui non pec- « cet, dit Salomon (3 Reg., 8, 46) : Il n'est point « d'homme qui ne faille. » Et le disciple bien-aimé après lui : « Si dixerimus quoniam peccatum non ha- « bemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non « est (1 Joann., 1, 8) : Si nous disons que nous som- « mes nets de péchés (c'est un apôtre qui parle), nous « nous abusons, et ces paroles sont contraires à la vé- « rité. » Et la raison en est évidente, parce que la grâce chasse bien le péché qui est en nous, mais elle n'anéantit point l'aiguillon du péché et la corruption de la nature; c'est ce qui est réservé proprement au ciel pour la gloire. Aussi Dieu, qui nous connaît jusqu'au foud, parlant de nous, dit : « Sensus et cogita- « tio humani cosdis in malum prona sunt ab adoles- « centia sua (Gen., 8, 21) : L'homme est porté au mal

« dès sa jeunesse, ses pensées et ses affections tendent « là naturellement, » si la raison et le secours divin ne les arrêtent. Nous avons en nous la racine de tous les vices et de tous les péchés, à savoir, la concupiscence et cette fâcheuse loi que saint Paul (Rom., 7, 23) appelle la loi des membres, qui pousse continuellement de mauvais rejetons, si on ne l'en empêche.

III. Mais pour avoir une connaissance encore plus claire de tout ceci, il faut remarquer qu'il y a de la différence entre les vices, les péchés, les imperfections, les mauvaises inclinations et les mauvaises habitudes. Les vices sont les sources des péchés. « Vitium, dit « saint Bernard, est quasi corruptus humor, qui non « in corpore, sed in anima morbos peccatorum pro- « creat, plagas et fœda vulnera generat, et spiritua- « lem salutem dominari non sinit. Vitium est radix « mortis et omnium malorum origo, quia est origo pec- « cati, in quo omnium malorum cumulus invenitur « (Ser. ad fratres de monte Dei) : Le vice est comme « un sang corrompu, qui engendre des maladies, non « dans le corps, mais dans l'âme, qui produit des plaies « et des ulcères vilains et empêche que l'esprit ne jouisse « d'une bonne et parfaite santé. Le vice est la racine de « la mort et l'origine de tous les maux, parce qu'il l'est « du péché, en qui se retrouve le comble de tous les « maux et de toutes les misères. » Le péché est toute pensée, toute parole et toute action contraires à la raison de l'homme et à la loi de Dieu. L'imperfection peut être sans péché, comme sont tous les premiers mouvements des vices qui ne vont pas jusqu'au péché, parce que la volonté n'y a point de part, mais qui pourtant sont des imperfections et des défauts, pour être des effets d'une âme gâtée et les productions d'une nature corrompue. Les inclinations mauvaises sont les pentes que l'homme a naturellement aux choses qui ne sont point bonnes. Et les mauvaises habitudes sont des dis-

positions et des facilités, comme à se fâcher, à médire, qu'il a acquises par plusieurs actes de colère et de médisance souvent redoublés. Et tout cela, comme autant de ruisseaux troubles et bourbeux, découle, ainsi que de leur source, de ce qui nous est resté du péché originel, et que la grâce du baptême n'a pu effacer, que nous nommons, « fomes peccati, l'allumette et la semence du péché. »

« mence du péché. »

IV. Il faut ouvrir soigneusement les yeux sur nous-mêmes, pour voir ce que nous avons en cela de mauvais, afin de le corriger, et particulièrement les vices qui sont les racines et les principes des autres ; parce que comme chaque homme a une humeur qui prédomine dans la composition de son corps, ainsi a-t-il un vice qui l'emporte par-dessus les autres dans l'économie de son âme. Il y en a en qui règne principalement l'orgueil, dans un autre l'amour de soi-même ; en celui-ci la colère et la promptitude ; en celui-là l'indévotion ; en cet autre la lâcheté, l'inconstance, la convoitise des biens terrestres, l'attache aux créatures et une âme attachée aux amitiés particulières ou quelque autre vice.

Quand l'orgueil tient l'ascendant, il infecte incontinent tout ce qui est en l'homme, et répand son venin sur son entendement, sur sa volonté, sur ses paroles, sur ses actions, sur son intérieur et sur son extérieur. Dans l'entendement il nourrit une secrète estime de soi-même ; dans la volonté, un désir de réputation, de gloire et de paraître avec éclat ; ses paroles ont pour objet plus ordinaire ce qu'il pense avoir de recommandable ; elles sont fières, hautaines et enflées d'un ton impérieux ; ses actions sont absolues et pleines d'autorité : il se plonge dans ses louanges ; il appréhende et porte impatiemment le plus petit mépris ; il n'avoue jamais ses fautes, il les couvre tant qu'il peut, il les excuse et veut même les faire passer pour des vertus.

Quand c'est l'amour de soi-même, il recherche ses aises dans son boire, dans son manger, son coucher, ses habits, sa chambre et en tout; il a de grandes tendresses pour son corps; il a trop de peur de la faim, de la soif, du chaud, du froid; il se plaint du moindre mal; et ce vice prépare son corps et son âme à tout ce qui est contraire à la chasteté, parce qu'il va les inclinaut aux plaisirs.

Si la colère et la promptitude le maîtrisent, elles paraissent dans son marcher, son parler, ses gestes, ses monvements et ses actions, faisant le tout brusquement et avec impétuosité, loin de cette douce vivacité et de cette maturité sagement animée, dans laquelle dous devons opérer.

Si l'indévotion a le dessus, les oraisons mentales et vocales, les examens, les lectures, les confessions, les communions, la messe, les visites du saint Sacrement, les élévations d'esprit, les recueillements intérieurs et les autres exercices de piété s'en ressentent; parce que ou il ne les fera pas, les quittant pour peu ou point de motif; ou, s'il les fait, ce sera sans préparation, sans attention, sans affection et sans fruit. Et ainsi des autres vices. Or, c'est à ce vice prédominant et la cause des autres que nous devons viser pour le connaître et pour l'arracher. Voyons maintenant les moyens dont il faut se servir pour arracher et détruire un vice:

V. Le premier est de connaître sa nature, ses effets et les dommages qu'il cause; car sans cette connaissance on ne saurait rien faire, et il ne faut pas plaindre la peine qu'on mettra à cette étude; elle sera toujours plus profitable que plusieurs autres anxquelles on donne tant de soin, qui néanmoins ne contribuent à rien, ou nuisent même au salut.

Le second, d'en concevoir une grande haine et une forte horreur fondée sur cette connaissance de sa difformité, et des maux qu'il nous cause.

Le troisième est une résolution déterminée que cette haine et cette horreur nous feront prendre de le combattre, de le vaincre et de le détruire. Il faut remarquer ici un défaut ordinaire aux personnes qui font profession d'embrasser la vertu, et de tendre à la perfection, à savoir, qu'elles n'attaquent pas le vice fermement, elles ne le combattent point à outrance, elles ne font que lui effleurer la peau, et ne lui donnent pas jusqu'au cœur; elles ne lui coupent que le bout des branches, et ne touchent point au tronc ni à la racine; ainsi, il ne meurt jamais, parce qu'on ne fait point mourir le principe de sa vie. Quiconque veut remporter la victoire entière sur un vice, doit nécessairement le frapper au cœur et mettre la cognée à sa racine. Ainsi Dieu, parlant aux Israélites, figures des élus, de l'ordre qu'il voulait qu'ils tinssent dans la destruction des idoles, images des vices, leur dit : « Dissipate aras eorum, et confringite statuas, lucos « igne comburite, disperdite nomina illorum de locis « illis (Deut., 12, 3) : Renversez les autels des idoles, « brisez leurs statues, brûlez les bocages qui leur sont « consacrés, et effacez leur mémoire des lieux où on « les adore ». C'est ce que fit le bon roi Josias (4 Reg., 23, 14); après avoir nettoyé ces lieux des ordures sacriléges, il les remplit même d'ossements de morts, pour nous apprendre, dit Philon (lib. 1 Allegor. legis.), que nous devons tellement faire mourir nos vices, que nous ne leur donnions point moyen de revivre. Dieu encore dans la même pensée commanda à Saül la ruine d'Amalec, en ces termes : « Vade, et « percute Amalec, et demolire universa ejus; non par- « cas ei et non concupiscas ex rebus ipsius aliquid, sed « interfice à viro usque ad mulierem, et parvulum « atque lactentem, bovem et ovem, camelum et asi- « num (1 Reg., 15, 3) : Va et détruis Amalec tout à « fait, n'épargne rien de tout ce qui est à lui; mais

« fais passer par le tranchant de l'épée l'homme, la « femme, le garçon et l'enfant même qui est encore à « la mamelle, le bœuf, la brebis, le chameau et l'âne ; « extermine tout. »

Nous devons en user ainsi à l'endroit de nos vices, autrement ils seront toujours nos maîtres et nous donneront de la peine. Car comme les enfants d'Israël ne purent jamais jouir d'une parfaite paix dans la possession de la terre promise, tant qu'il s'y trouva quelque reste des nations ennemies, dont Dieu leur avait dit : « Percuties eas usque ad internecionem, nec « misereberis earum (Deut., 7, 2) : Vous les détruirez « entièrement, et n'aurez aucune pitié d'elles : » de même, tant que nous aurons en nous un vice qui aura du pouvoir, nous ne devons point espérer un repos assuré, parce que nous nourrissons en nous la semence du trouble et de la guerre.

Le quatrième, c'est de demander instamment à Dieu des armes pour combattre ce vice, et des forces pour le vaincre, car si nous ne sommes pas secourus de lui, c'est en vain que nous entrons en champ de bataille, nous y serons toujours vaincus, parce que nous sommes trop faibles de nous-mêmes, et la vice tire de trop grands avantages de notre nature pour nous jeter par terre ; mais aussi, recevant ce secours, nous sommes trop forts et la victoire est à nous. « Non timebis eos, « dit Moïse, par figure de ceci, au peuple d'Israël, quia « Dominus Deus tuus in medio tui est, dabit eos Dominus Deus tuus in conspectu tuo, et interficies « illos donec penitùs deleantur (Deut., 7, 21) : Tu ne « les craindras point, parce que le Seigneur ton Dieu « est au milieu de toi ; il les réduira sous ta puissance, « il les fera mourir et ira les consumant jusqu'à ce « qu'ils soient entièrement défaits. »

Il faut, outre nos oraisons, rapporter à ce dessein les confessions, les messes, les communions, les mor-

tifications et tous les autres exercices de piété, afin de mériter de la bonté de Dieu plus effectivement et plus abondamment la grâce de cette victoire. « Ita nobis, « dit Cassien, adversus hæc arripienda sunt prælia, ut « unusquisque vitium, quo maximè infestatur, explo- « rans, adversus illud arripiat principale certamen, « omnem curam mentis ac sollicitudinem erga illius « impugnationem observationemque defigens adversus « illud quotidiana jejuniorum dirigens spicula, contra « illud cunctis momentis cordis suspiria crebraque « gemituum tela contorquens, adversus illud vigilia- « rum labores ac meditationes sui cordis impendens, « indesinenter quoque orationem ad Deum fletus fun- « dens, et impugnationis suæ extinctionem ab illo « specialiter ac jugiter poscens (Collat., 5, cap. 14) : Il « faut tellement prendre les armes contre nos vices, « que nous les portions principalement contre celui « qui nous moleste le plus, dirigeant continuellement « contre lui tous nos soins, nos jeûnes, nos soupirs, « nos gémissementss, nos veilles, nos méditations et « nos larmes, et priant Dieu incessamment que nous « puissions le frapper à mort et en avoir le dessus. »

Le cinquième est la pratique des actes de la vertu qui lui est opposée, qui nous apporteront deux grands biens tout ensemble : le premier, de nous faire quitter de ce vice, et le second, de nous acquérir la vertu contraire. Or, ces actes devront être et intérieurs, et extérieurs, et en certain nombre tous les jours, afin de marcher en cette affaire avec plus d'ordre et de fermeté. Et le conseil que Cassien nous donne au sujet de ces actes intérieurs est très-bon ; il nous dit que voulant surmonter un vice, excepté celui d'impudicité, nous devons nous représenter son objet, et nous mettre par pensée dans les occasions de le combattre, puis faire nos efforts et nous raidir contre. Comme par exemple, si celui qui se sent enclin à la colère, en veut devenir maître :

« Contrarii semetipsum objectionibus semper exerceat,
« et propositis sibi multimodis injuriarum dispendio-
« rumque generibus, velut ab alio sibimet irrogatis :
« assuefaciat mentem suam in omnibus, quæ inferre
« improbitas potest, perfectâ humilitate succumbere,
« atque aspera sibi quæque et intolerabilia frequenter
« opponens, quantâvis occurrere lenitate, omni jugiter
« cordis contritione meditetur. Et ita respiciens ad
« illas sanctorum omnium, sivè ipsius Domini pas-
« siones, universa non solùm conviciorum, sed etiam
« pœnarum genera, inferiora meritis suis esse pro
« nuntians, ad omnem se dolorum tolerantiam præpa-
« rabit (Cassian., coll. 19, cap. 14) : Qu'il s'exerce
« continuellement en son intérieur aux actions de
« mansuétude, et se figurant plusieurs sortes d'injures
« et de pertes, comme si elles lui arrivaient par la mé-
« chanceté de quelqu'un, il accoutume et aguerrisse
« son esprit à les recevoir avec une profonde humilité,
« et se proposant souvent les choses les plus fâ-
« cheuses et les plus intolérables, il plie et rompe la
« résistance de son courage pour les supporter avec
« douceur; tellement que, jetant les yeux sur les maux
« des saints et de Notre-Seigneur, il juge que tous les
« outrages et toutes les peines qu'il peut endurer sont
« bien au-dessous de ce qu'il mérite, et aille de cette
« façon disposant et préparant son cœur à la par-
« faite souffrance des douleurs et des choses con-
« traires. »

Que si, après ces résolutions, il vient à faillir, et à se mettre en colère, Cassien dit, poursuivant ce propos, qu'il faut qu'il se reprenne âprement, qu'il se baffoue, et que, se faisant de vifs reproches, il dise : « Tune ille
« es, bone vir, qui dùm te in illa solitudinis tuæ exer-
« ceres palæstra, omnia superaturum mala constantis-
« simè præsumebas? qui dudum, cùm tibi non solùm
« summas conviciorum acerbitates, verùm etiam into-

« leranda supplicia ipse proponeres, satis validum atque « ad omnes procelias immobilem te credebas? quomodo « invicta illa patientia tua levissimi verbi prolusione « confossa est? quomodo domum tuam super illam so- « lidissimam petram, tantâ, ut tibi videbatur, mole « constructam, levis aura commovit? ubi est illud quod « inani fiduciâ, bellum in pace desiderans proclamabas, « paratus sum et non sum turbatus? et cum Propheta « sæpè dixisti : Proba me, Domine, et tenta me, ure « renes meos et cor meum? et, proba me, Domine, et « scito cor meum, interroga me et cognosce semitas « meas; et vide si via iniquitatis in me est? quomodo « ingentem certaminis apparatum exigua hostis umbra « conterruit? Est-ce donc toi, pauvre homme, qui hors « de l'occasion te faisais fort de supporter très-cons- « tamment tous les maux, et qui te représentant non- « seulement les injures les plus atroces, mais encore « les tourments les plus insupportables, pensais avoir « assez de valeur pour les souffrir, et demeurer immo- « bile au milieu de tous les orages? Comment est-ce « que cette patience invincible a été sitôt enfoncée par « la simple atteinte d'une parole très-légère? comment « un vent si petit a-t-il ébranlé ta maison que tu « croyais avoir si solidement bâtie sur le roc? où est « l'effet de ce souhait de guerre que tu formais au mi- « lieu de la paix, et qui te faisait crier avec David : Je « suis prêt à combattre, et je n'ai point de peur; et « souvent avec le même : Seigneur, examinez-moi, « sondez-moi, brûlez mes reins et mon cœur; et dere- « chef : Seigneur, faites épreuve de moi, assurez-vous « de la disposition de mon courage, et sachez par « expérience si le péché pourra me séparer de vous, et « si je suis véritablement votre serviteur : tu as si sou- « vent dit cela, et comment telle maintenant la seule « ombre de l'ennemi a mis en déroute un si grand « appareil de guerre? » Et puis il conclut : « Tali ergo

« semetipsum compunctionis animadversione condem-
« nans, inultam animi sui commotiunculam esse non
« sinat : S'étant donc fait ces vertes réprimandes, et
« ayant ainsi condamné sa lâcheté, qu'il ne laisse pas
« sans châtiment l'émotion de colère, si petite qu'elle
« soit, à laquelle il a donné lieu. »

De plus, il faut dans l'exercice de ces actes prendre garde soigneusement à deux choses auxquelles l'on manque ordinairement : la première, à les pratiquer avec constance sans les quitter ni s'y relâcher à cause des difficultés qui s'y présentent; et la seconde, sans tristesse ni ennui de ce qu'on ne vient pas sitôt à bout du vice que l'on combat qu'on se l'était promis. Il y en a à qui les moindres obstacles font peur et ôtent la volonté de poursuivre, et d'autres qui voudraient, après un ou deux jours de travail, avoir chassé un vice et gagné une vertu. Et les uns et les autres devraient se souvenir que les choses enracinées dans notre nature comme le vice, et excellentes comme la vertu demandent et méritent bien de la peine, puisqu'il faut en prendre et beaucoup pour des choses qui sont incomparablement moindres. Mais pour leur adoucir les difficultés, qu'ils considèrent souvent les biens inestimables qui leur arriveront de cette victoire et de ce gain. Et pour le temps qu'il faut y mettre, qu'ils ne regardent ni n'appréhendent l'avenir, ni même le lendemain, mais qu'ils pensent seulement à bien passer le jour présent dans la production des actes qu'il faut faire, comme si tout devait être fait et achevé ce jour-là. L'homme sage n'anticipe point ses peines, les présentes suffisent

Le sixième moyen, et qui est surtout propre à notre compagnie, vu que personne n'en a traité si distinctement que notre père saint Ignace, est l'examen particulier, dans lequel on entreprend la ruine d'un seul vice; le matin on propose de bien le combattre; on y veille tout le long du jour; après on fait des recherches

et des revues des coups donnés et reçus, et des fautes qu'on y a commises, que l'on marque et que l'on punit par une pénitence salutaire que l'on s'impose, et qui sert de médicament pour guérir le mal qui est fait, et de préservatif pour le futur. Il faudra y observer l'ordre donné par saint Ignace.

Ces deux moyens sont les principaux et les plus importants qu'on doit pour cela pratiquer absolument et exactement, si on veut voir l'accomplissement de son désir.

VI. Quand on aura gagné quelque chose sur un vice, il faudra pour conserver cette possession, premièrement, rapporter cette victoire, non à son travail, ni à son industrie, ni à son esprit, mais à Dieu, avec David, qui dit en expliquant ce mystère : « Persequar inimicos « meos, et comprehendam illos, et non convertar donec « deficiant; confringam illos, et non poterunt stare, « cadent subtùs pedes meos (Ps. 17, 38) : Je poursuivrai mes ennemis et je les attraperai, je ne cesserai « pas de les battre qu'ils ne soient défaits, je romprai « toutes leurs forces et je les mettrai sous mes pieds. » Et puis attribuant la gloire de son bonheur à qui elle appartient, il ajoute : « Et præcinxisti me virtute ad « bellum, et supplantâsti insurgentes in me subtùs me, « et inimicos meos dedisti mihi dorsum, et odientes « me disperdidisti : Mais d'où me vient ce courage « guerrier? c'est vous, mon Seigneur, qui me l'avez « donné, et qui m'avez fait marcher sur le ventre à « mes ennemis; c'est vous qui les avez mis en fuite « devant moi, et qui avez détruit ceux qui me haïs- « saient. »

Secondement, se tenir toujours sur ses gardes et ne point se jeter inconsidérément dans les occasions du vice dont on croit être victorieux, comme s'il était éteint; parce qu'il ne l'est pas, et sa première racine, qui est la concupiscence, ne peut en cette vie être arra-

chée : « Credite mihi, dit saint Bernard, et putata re-
« pullulant, et effugata redeunt, et reaccenduntur
« extincta, et sopita denuò excitantur : parum est ergo
« semel putàsse, sæpè putandum est, imò (si fieri possit)
« semper, quia semper quod putari oporteat (si non
« dissimulas) invenies. Quantumlibet in hoc corpore
« manens profeceris, erras, si vitia putas emortua et
« non suppressa, velis, nolis, intra fines tuos habitat
« Jebusæus : subjugari potest, sed non exterminari
« (Serm. 58 in Cant.) : Croyez-moi, les vices repoussent
« après avoir été coupés, ils retournent étant chassés,
« ils se rallument étant éteints, et assoupis qu'ils sont
« ils se réveillent. C'est peu de les tailler une fois, il
« faut les tailler souvent, et, s'il se peut, toujours;
« parce que si vous voulez dire le vrai, vous trouvez
« toujours en vous de quoi tailler, quelque avan-
« cement que vous fassiez dans la vertu. Vivant en
« ce corps mortel, vous vous trompez si vous pensez
« que les vices soient morts, et non plutôt mortifiés :
« bon gré mal gré que vous en ayez, le Jébuséen de-
« meure dans votre état; il peut bien être subjugué,
« mais non exterminé. » C'est ce que dit saint Ber-
nard, et ses dernières paroles doivent s'entendre non des habitudes vicieuses, qui peuvent se déraciner, mais du fond de la nature, qui est demeuré gâté par le péché. Si on ne veille continuellement sur soi, dit Cassien (Coll. 5, c. 25), le vice qu'on croyait avoir vaincu reprend plus furieusement les armes, et étant banni d'une âme il y revient, comme ce démon de l'Évangile (Luc, 11, 24), avec main forte, et y fait plus de ravage. Et puis apportant l'exemple de la gourmandise, il poursuit ainsi : Si donc le vice de la gourmandise, que tu auras dompté, vient à te flatter, et comme à te prier que tu veuilles relâcher quelque chose de ta rigueur et ne point le traiter si rudement, mais lui accorder quelque chose, attendu qu'il n'y a point de péril pour toi, étant ter-

rassé comme il est, garde-toi bien de l'écouter, car autrement tu verras ce traître levant les cornes, et se servant de l'occasion, dire : « Revertar in domum meam, « et procedentes ex eo confestim septem spiritus vitio- « rum erunt tibi acriores, quàm illa passio quæ in « primordiis fuerat superata, qui te mox ad deteriora « pertrahent genera peccatorum : Je retournerai dans « mon ancienne demeure, où étant il reprend ses es- « prits et fait naître d'autres vices qui te seront plus « fâcheux, et te porteront à des péchés plus graves que « celui qui avait été surmonté. »

Et c'est assez de cette première partie de la justice, qui consiste à fuir le mal, que l'amour de Notre-Seigneur accomplit; passons à la seconde, dont il s'acquitte aussi parfaitement, et qui consiste à faire le bien, c'est à-dire à bien faire nos actions et à pratiquer les vertus.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAP. XI. L'amour de Notre-Seigneur fait que l'on aime tout ce qui est à lui, 1. — I. L'amour de Notre-Seigneur fait aimer tout ce qui est à lui, *ibid.* — II. Ses images, 2. — III. Ses fêtes, *ibid.* — IV. Son nom, le nom sacré de Jésus, 3.

SECTION UNIQUE. Continuation du même sujet, 8. — I. Ses paroles, *ibid.* — II. Le livre des Évangiles, 9. — III. Exemples, *ibid.* — IV. La sainte Vierge, 12. — V. Tous les élus, 14. — VI. Tous les hommes, *ibid.*

CHAP. XII. De la charité du prochain ; ses excellences, 14. — I. L'amour du prochain vient de l'amour de Dieu, *ibid.* — II. Nous pouvons aimer notre prochain de quatre façons, 15. — III. L'amour du prochain est un commandement de Notre-Seigneur, 17. — IV. C'est le caractère du chrétien, 20. — V. La marque de sa prédestination, 22.

SECTION PREMIÈRE. Quel est notre prochain que nous devons aimer et quel ordre nous devons garder en cet amour, 26. — I. Notre prochain, ce sont tous les hommes, *ibid.* — II. Nous devons aimer tous les hommes, tous les chrétiens particulièrement, 27. — III. Nous devons aimer les pécheurs, 30. — IV. Plus les justes, *ibid.* — V. Les bienheureux, 31. — VI. Les âmes du purgatoire, *ibid.*

Sect. II. Nous devons aimer nos ennemis, 32. — I. Nous avons un commandement d'aimer nos ennemis, *ibid.* — II. Comment s'entend ce commandement, 33. — III. Ce commandement est particulier au chrétien, 34. — IV. C'est la fine fleur de la charité du prochain, où la nature n'a point de part, 35. — V. Où il y a un grand honneur, 36.

Sect. III. Suite du discours, 37. — Exemples, *ibid.*

Sect. IV. Conclusion, 45. — I. Quelques avis touchant les injures et les ennemis, *ibid.* — Ne pas se rendre si sensible aux injures, 46. — II. Les pardonner, 47.

Sect. V. Comment et combien nous devons aimer notre prochain, 54. — I. Nous devons aimer notre prochain par effet, *ibid.* — II Comme nous-mêmes, *ibid.* — III. Plus que nous-mêmes, comme Notre-Seigneur nous a aimés, 57.

Sect. VI. En quoi nous devons exercer la charité du prochain ; quelques mots contre l'envie, 61. — I. Qu'est-ce que l'envie, 62. — II. Ce péché combat directement la charité ; ses maux, 63.

Sect. VII. Contre les jugements téméraires, 68. — I. Les jugements téméraires et leurs degrés, *ibid.* — II. Raisons contre, 69.

Sect. VIII. Contre les paroles qui blessent la charité, 77. — I. La médisance, 78. — II. Comment on la commet, *ibid.* — III. Il faut parler bien de son prochain, 79. — IV. Il faut l'excuser, *ibid.* — V. Contre les paroles rudes, 82. — VI. Contre les contentieuses, 83.

Sect. IX. Des œuvres de charité, 85. — I. La charité porte à faire du bien au prochain, *ibid.* — II. Diverses sortes de ses œuvres, 88. — III. Tirées des pratiques du vénérable père Lefèvre, 90.

Sect. X. Autre effet de la charité : l'union et la concorde, 94. — I. Bien de l'union. Mal de la division, *ibid.* — II. L'union est un des principaux effets de la charité, 95. — III. Quelle doit être l'union des chrétiens, *ibid.* — IV. Elle doit imiter l'unité des personnes divines, 98.

Sect. XI. Conclusion, 99. — I. Résolutions, *ibid.* — II. Moyens de conserver l'union, 102.

Sect. XII. Autre effet de la charité du prochain : le support de ses défauts, 106. — I. Il n'est point d'homme sur terre sans défauts, *ibid.* — II. Il faut donc mutuellement se supporter, 108. — III. L'exemple de Dieu nous apprend à supporter les défauts de notre prochain, 110. — IV. Et celui de Notre-Seigneur, 111.

Sect. XIII. Autre effet de la charité du prochain : le zèle du salut des âmes, 113. — I. Raisons qui doivent nous porter au zèle des âmes, 114. — Son excellence, *ibid.* — II. Son profit, 115. — III. L'amour de Notre-Seigneur, 116.

Sect. XIV. Suite du discours, 123. — I. Moyens de pratiquer le zèle des âmes, *ibid.* — II. Tous en sont capables, 125.

Sect. XV. Vertus nécessaires à ceux qui s'emploient au salut des âmes, 128. — I. Plusieurs vertus nécessaires à l'homme apostolique, *ibid.* — Les principales, *ibid.* — II. Un grand amour envers les pécheurs, et un zèle ardent de leur salut, 129. — Raisons, *ibid.* — III. Exemples, 131.

Sect. XVI. Continuation du même sujet, 134. — I. Amour de Jésus-Christ pour les pécheurs, *ibid.* — II. Vision de Carpus, 136.

Sect. XVII. Conclusion, 141. — I. Pour avoir cet amour et ce zèle il faut prendre garde à l'âme, non au corps, *ibid.* — II. Beauté de l'âme, 144.

Sect. XVIII. Autre vertu nécessaire à l'homme apostolique : la prudence, pour régler ce zèle, 146. — I. La prudence nécessaire à l'homme apostolique, *ibid.* — II. Elle doit paraître à avoir plus de soin de soi que des autres, 147. — III. A s'employer à ce à quoi l'on est propre, 150. — IV. A gouverner son zèle selon la direction de ses supérieurs, 152.

Sect. XIX. Autre vertu nécessaire à l'homme apostolique : l'oraison, 156. — I. L'oraison nécessaire à l'homme apostolique, *ibid.* — II. Raisons, *ibid.*

Sect. XX. Autre vertu nécessaire à l'homme apostolique : la mortification, 163. — I. La mortification nécessaire à l'homme apostolique, *ibid.* — II. Raisons, *ibid.*

Sect. XXI. Suite du sujet, 167. — I. La patience nécessaire, *ibid.* — II. Raisons, *ibid.*

Sect. XXII. Autre vertu nécessaire à l'homme apostolique : l'humilité, 175. — I. L'humilité nécessaire à l'homme apostolique, *ibid.* — Premières raisons prises de la part de Dieu, *ibid.* — II. De celle de l'homme apostolique, 178. — III. De celle du prochain, 180.

Sect. XXIII. Conclusion, 182. — Comment l'homme apostolique doit pratiquer l'humilité, *ibid.*

Sect. XXIV. Quelques autres vertus nécessaires à l'homme apostolique, 186. — I. La pauvreté est nécessaire à l'homme apostolique, 186. — II. Le mépris de toutes les choses de la terre, 189. — III. La conformité de sa volonté avec celle de Dieu, 191. — IV. La défiance de soi et la confiance en Dieu, 193.

Sect. XXV. Avis à ceux qui ont charge, 195. — I. La difficulté qu'il y a de gouverner les hommes, *ibid.* — II. Il faut pourtant obéir à Dieu quand on y est appelé, 200.

Sect. XXVI. Continuation du même sujet, 204. — I. Choses requises au supérieur, *ibid.* — L'exemple, *ibid.* — II. L'étude de

l'oraison, 207. — III. Gouverner par principes divins, 211. — IV. L'humilité, 214. — V. Mais humilité bienséante, 217. — VI. L'amour, la mansuétude, la patience, 218.

Sect. XXVII. De la correction des fautes, 223. — I. Tous les chrétiens sont tenus à faire la correction, *ibid.* — II. Particulièrement les supérieurs, 225. — III. Le supérieur doit plus incliner à la douceur qu'à la sévérité, 229.

Sect. XXVIII. Continuation du même sujet, 233. — I. Le supérieur doit souffrir les fautes avec patience, 234. — II. Les reprendre avec douceur et sans colère, 237. — III. Et les corriger avec courage, 243.

Sect. XXIX. Modèles d'un bon gouvernement, 244. — I. Notre père saint Ignace, *ibid.* — II. Saint Honorat, 245. — III. Saint Théodose, 247. — IV. Saint Nicétas, 248. — V. Dieu, 249.

Sect. XXX. Avis aux prédicateurs, 251. — I. La bonne vie, *ibid.* — II. L'étude de l'oraison, 257. — III. L'humilité, 262, — IV. Le zèle et le courage, 268. — V. La doctrine bonne, intelligible, et morale, 270.

Sect. XXXI. Avis aux confesseurs, 281. — I. La considération de l'excellence de son ministère, *ibid.* — II. Du mérite, *ibid.* — III. Qu'il estime et aime cet emploi, 283. — IV. Choses qui lui sont nécessaires, *ibid.* — V. Ce qu'il doit faire avant, durant et après, 286. — VI. Les avis du père Balthazar sur ce sujet, 287.

Sect. XXXII. De la conversation, 289. — I. Importance de la bonne et de la mauvaise conversation, *ibid.* — II. Quelles qualités elle doit avoir pour être bonne, 291.

Sect. XXXIII. La conversation doit être douce, 293. — I. La conversation pour être bonne doit être douce, polie et aimable, *ibid.* — II. Modeste et humble, 297. — III. Honnêtement gaie, 298.

Sect. XXXIV. La conversation doit être prudente, 302. — I. Elle doit être prudente, *ibid.* — II. A ne rien faire qui soit contre la vertu, 303. — III. A s'accommoder à sa condition, *ibid.* — IV. Et à celle des autres, 304 — V. A faire et à parler en son temps, 307. — VI. A n'être pas trop long en ses discours, 311.

Sect. XXXV. La conversation doit être utile, 313 — I. Elle doit être utile, *ibid.* — II. Comment, *ibid.*

Sect. XXXVI. Prototype d'une conversation accomplie en tout point, sur lequel nous devons nous former, 319. — I. La conversation de Notre-Seigneur, *ibid.* — II. A été très-douce, 320. — III. A été très-prudente, 325. — IV. Et très-utile, *ibid.*

Sect. XXXVII. De la modestie, 326. — I. L'essence de la modestie, *ibid.* — II. Elle est douce, *ibid.* — III. Ses effets, 327.

— IV. Elle règle la tête et le visage, 328. — V. Le parler, 330. — VI. Le marcher, 331. — VII. Tous les gestes, 332.

Sect. XXXVIII. Suite du même sujet, 332. — I. L'excellence de la modestie nous doit faire embrasser son exercice, 333. — II. Notre intérêt, *ibid.* — III. Et celui du prochain, 337. — IV. Deux modèles de modestie, 343.

Chap. XIII. L'amour de Notre-Seigneur fait profiter l'âme aimante dans la vertu, 344. — I. Les justes croissent en la vertu, 345. — II. Parce qu'ils sont animés d'un esprit qui est actif, 347. — III. Qu'ils connaissent l'importance de leur salut, 349. — IV. Qu'ils savent qu'ils n'ont que cette vie pour le faire, 350. — V. Et que s'ils n'avancent, ils reculent, *ibid.*

Section première. Quelques avis importants touchant l'acquisition des vertus, 352. — I. Pour acquérir une vertu il faut en avoir un grand désir, *ibid.* — II. En entreprendre la pratique avec courage, 353. — III. S'y rendre tant que l'on peut indépendant des choses extérieures, 358. — IV. Le prendre dans la solidité et dans son excellence, 362. — V. L'ordre qu'il faut y tenir, 366.

Sect. II. Chacun peut acquérir les vertus à un haut degré et se rendre parfait, s'il veut coopérer à la grâce qui lui est donnée, 368. — I. Tous peuvent acquérir les vertus à un haut degré, parce que Dieu désire ardemment se communiquer à nous, *ibid.* — II. Mais il se communique selon notre disposition, 370. — III. Peu de personnes coopèrent aux grâces de Dieu, 375.

Sect. III. Continuation du sujet, 377. — I. Les grâces sont pourtant données inégalement, 379. — II. Dieu en donne assez pour qu'on puisse devenir très-parfait, 380. — III. Paroles de saint Bernard, 382.

Sect. IV. Par quels signes on peut voir que l'on a acquis une vertu, 385. — I. Par les effets, 386. — II. Quand on a vaincu le vice contraire, 388. — III. Quand on exerce la vertu avec facilité et avec plaisir, 391.

Chap. XIV. L'amour de Notre-Seigneur fait fuir le péché véniel, 394. — I. Le péché véniel est essentiellement péché, *ibid.* — II. La distinction d'avec le mortel, *ibid* — III. Le péché véniel offense Dieu, 396. — IV. Il souille l'âme, 397. — V. Il l'empêche d'avancer dans le chemin de la perfection, 398.

Section première. Autre effet du péché véniel, 402. — I. Il ferme les avenues aux grâces actuelles, *ibid.* — II. La grâce actuelle contient trois choses : l'excitation au bien, *ibid.* — III. La protection contre le mal, 404. — IV. La direction en son salut, 405. — V. Le péché nous prive de ces trois choses, 406. — VI. Le [illegible] 409. — VII. Et le véniel, 411.

SECT. II. Deux autres effets du péché véniel, 412. — I. Le péché véniel dispose au mortel, *ibid.* — II. Il faut craindre le nombre des péchés véniels, 416. — III. Le péché véniel mérite de grands supplices, 420.

SECT. III. Conclusion du sujet, 422. — I. Résolutions, *ibid.* — II. Comment les péchés véniels s'effacent, 429.

SECT. IV. De la correction de ses vices et de ses défauts, 431. — I. La première chose nécessaire à qui veut se corriger est la connaissance de soi-même, *ibid.* — II. Comment on peut acquérir cette connaissance, 432. — III. Différence des vices, des péchés, des imperfections, des mauvaises inclinations et des mauvaises habitudes, 433. — IV. Il faut principalement viser au vice qui prédomine, 434. — V. Moyens pour arracher un vice, 435. — VI. Ce qu'il faut faire quand on a gagné quelque chose sur un vice, 442.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

7613-90 — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.